

**LE COMMERCE TRANSATLANTIQUE DE LIBRAIRIE,  
UN DES FONDEMENTS DE LA MONDIALISATION CULTURELLE  
(FRANCE-PORTUGAL-BRÉSIL, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE)**

*O COMÉRCIO TRANSATLÂNTICO DE LIVRARIAS,  
UM DOS FUNDAMENTOS DA MUNDIALIZAÇÃO CULTURAL  
(FRANÇA-PORTUGAL-BRASIL, SÉCULOS XVIII –XX)*

Diana Cooper-Richet  
Jean-Yves Mollier  
(Org.)



**LE COMMERCE  
TRANSATLANTIQUE DE LIBRAIRIE,  
UN DES FONDAMENTS DE LA  
MONDIALISATION CULTURELLE  
(France, Portugal, Brésil, XVIII - XX siècle)**

---

Campinas-SP - Brasil

2012

C736      *COOPER-RICHET D. et MOLLIER, J-Y. Le Commerce  
Transatlantique de Librairie / Universidade Estadual de Campinas.  
Instituto de Estudos da Linguagem – Campinas, SP: UNICAMP/  
Publicações IEL, 2012.*  
258 p.

ISBN 978-85-62641-08-4

1. Culture Histoire. 2. Lecture Histoire. 3. Livre Histoire. 4. Presse  
périodique Histoire. 5. Éditeurs et maisons d'éditions I. l'Université  
de Campinas. Institut d'Etudes de la Langage. Département de  
Théorie Littéraire.

**CDD: 306.409**

---

---



---

**PUBLIEL – Publicações IEL**  
Rua Sérgio Buarque de Holanda 571, Cidade Universitária “Zeferino Vaz”  
13083-859 – Campinas-SP, Brasil.  
Fone/Fax: (0xx19) 3521-1528  
E-mail: [spublic@iel.unicamp.br](mailto:spublic@iel.unicamp.br) – <http://iel.unicamp.br>

**LE COMMERCE  
TRANSATLANTIQUE DE LIBRAIRIE,  
UN DES FONDAMENTS DE LA  
MONDIALISATION CULTURELLE  
(France, Portugal, Brésil, XVIII - XX siècle)**

---

**Organisation:**

Diana Cooper-Richet  
Jean-Yves Mollier

**LE COMMERCE  
TRANSATLANTIQUE DE LIBRAIRIE,  
UN DES FONDAMENTS DE LA  
MONDIALISATION CULTURELLE  
(France, Portugal, Brésil, XVIII - XX Siècle)**

---

UNIVERSITÉ DE CAMPINAS

Président: Fernando Ferreira Costa

Vice-Président: Edgar Salvadori de Decca

INSTITUT D'ETUDES DE LA LANGAGE

Directeur: Matilde Virgínia R. Scaramucci

Directeur-Associé: Flávio Ribeiro de Oliveira

PUBLICATIONS-IEL

Coordination: Orna Messer Levin

Équipe Éditoriale: E.A. Santos – J.A. Duek – N. Alves

1<sup>ère</sup> PARTIE - LIBRAIRES ET ÉDITEURS DES DEUX MONDES

- 9 Introduction  
Jean-Yves Mollier
- 17 *Libraires et éditeurs français à Rio de Janeiro: les cas de Paul Martin et Pierre Constant Dalbin*  
Márcia Abreu
- 31 *Rio de Janeiro, Paris et Lisbonne - La présence de Francisco Alves dans le monde éditorial européen*  
Anibal Bragança
- 45 *Anatole Louis Garraux et le commerce de l'édition française à São Paulo (1860-1890)*  
Marisa Midori Deaecto
- 61 *La circulation des contrefaçons belges à Rio de Janeiro au XIX<sup>e</sup> siècle*  
Nelson Schapochnik
- 75 *Cosmologies du capitalisme éditorial: le Brésil et le Portugal à la foire de Francfort*  
Gustavo Sorá

2<sup>ème</sup> PARTIE - LA PRESSE ET LES REVUES

- 103 *Le Brésil créé par les publicistes français au XIX<sup>e</sup> siècle: la Revue des Deux Mondes*  
Katia Aily Franco de Camargo

121 *La littérature d'almanach et la mondialisation de la culture: les représentations de la grande guerre et l'histoire du temps présent dans un almanach français et un almanach portugais*  
Mateus Henrique de Faria Pereira

135 *La Revue Britannique à Rio de Janeiro au XIX<sup>e</sup> siècle*  
Maria Eulália Ramicelli

149 *Du paquebot au télégraphe: la presse populaire étrangère au Brésil au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*  
Valéria Guimarães

### 3<sup>ème</sup> PARTIE - DIALOGUES INTERCULTURELS

165 *Romans sans frontières: le cas paradigmatique de Walter Scott*  
Sandra Guardini T. Vasconcelos

177 *Un comte traverse la mer: un roman d'Alexandre Dumas en bas de page et aux annonces du Jornal do Commercio*  
Lúcia Granja

185 *Dess fleuves et mers, on arrive au pôle: les voyages sud-américains de Jules Verne*  
Andréa Borges Leão

201 *L'appropriation en Amérique Latine des stratégies politiques et éditoriales développées, en France, pour la diffusion de la lecture: perspectives comparatives entre le Brésil, l'Argentine et le Mexique (1870-1950)*  
Gabriela Pellegrino Soares

207 *Oralité et culture lettrée entre eaux plates et profondes: littérature de sensation du XIX<sup>e</sup> siècle français dans l'univers des ouvrières brésiliennes des années 1930*  
José Cardoso Ferrão Neto

221 *La circulation des livres libertins au Portugal et au Brésil (au tour de 1750-1815)*  
Luiz Carlos Villalta

251 *Conclusions*  
Diana Cooper-Richet

**1<sup>ère</sup> PARTIE**

**LIBRAIRES ET ÉDITEURS DES DEUX  
MONDES /**



# Introduction

Jean-Yves Mollier

Consacré au commerce international de librairie perçu comme un des fondements de la mondialisation culturelle, le colloque organisé à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines du 9 au 11 septembre 2010 célébrait plus d'une décennie de travaux réalisés en commun par des chercheurs des universités françaises et brésiliennes. Des premiers contacts noués à la fin des années 1990, un article devait témoigner, publié dans la revue *Margem* à la PUC de Sao Paulo, et intitulé *O Nascimento da Cultura de Massa Na Belle Epoque*<sup>1</sup>. Traduit par Silvia Helena Simoes Borelli, il entendait présenter aux lecteurs brésiliens les travaux menés au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines qui avait décidé, en coopération avec Hans-Jürgen Lüsebrink, de l'université de Saarbrücken en Allemagne, d'ouvrir à nouveau le dossier du colportage en Europe<sup>2</sup> et, par ce biais, celui de la circulation internationale des imprimés de large circulation et de consommation de masse. Un an plus tard, à la fin de l'année 1999, deux colloques internationaux, organisés pour le premier à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, pour le second le second à l'université de Campinas, devaient prendre les almanachs pour objets et tenter de mieux cerner leurs aires de diffusion.

Pour la première fois, le territoire d'observation de ces phénomènes de migrations culturelles et d'ensemencements mutuels débordait du cadre européen et tentait d'étudier, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, les éventuels transferts qui avaient pu s'opérer du

XVIIe au XXe siècle<sup>3</sup>. Quelques semaines après cette rencontre à laquelle Jerusa Pires Ferreira avait pris une part importante, un autre colloque se tenait à l'université de Campinas<sup>4</sup>, précédant de quelques jours une exposition consacrée aux almanachs et organisée, elle, à Sao Paulo, au Memorial da America Latina, avec le concours de Marlyse Meyer et d'un grand collectionneur passionné de livres anciens, José Mindlin<sup>5</sup>, dont la collection *Brasiliana* est désormais un des trésors de l'USP qui en a obtenu la garde. Décidée à poursuivre ces collaborations prometteuses et novatrices puisque la focale d'observation portait sur l'Ancien et le Nouveau Monde, l'équipe du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC) de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (UVSQ) et celle du département d'histoire de l'Universidade Federal do Minas Gerais (UFMG) à Belo Horizonte devaient profiter d'un séjour en France, à l'UVSQ, d'Eliana de Freitas Dutra, dans le cadre d'une bourse d'études offerte par le ministère français des Affaires Etrangères, en 2000, 2001 et 2002, pour préparer un grand colloque international qui s'est tenu à Belo Horizonte en avril 2003. Une importante publication réunit les actes de cette manifestation scientifique, *Politica, Nação e Edição. O lugar dos impressos na construção da vida politica*<sup>6</sup>, qui envisage l'apport de l'imprimé à la construction des identités politiques tant en Amérique du Nord que du Sud et en Europe. Un an après ce rassemblement dans la capitale du Minas Gerais, c'était au tour d'Anibal Bragança, de Rachel Valença et de leur équipe de l'Universidade Federal Fluminense de Niteroi d'inviter, sous l'égide de la Casa de Rui Barbosa à Rio de Janeiro, des chercheurs du monde entier pour confronter leurs problématiques avec celles de leurs collègues brésiliens. Le *I Seminario Brasileiro sobre Livro e Historia editorial* s'est tenu en novembre 2004 et les actes de ces journées ont été mis en ligne<sup>7</sup>. Ils sont désormais consultables sur écran plutôt que sur papier, signe d'une adaptation évidente à la modernité des moyens de communication.

Parallèlement à l'organisation de ces rencontres, des groupes de travail et l'Observatoire mondial de l'édition contemporaine (OMEC) ont permis de rassembler périodiquement des chercheurs des principaux pays concernés par ces échanges. Ce fut le cas lors des trois premiers colloques d'histoire mondiale du livre et de l'édition, tenus le premier à Sherbrooke (Québec) en mai 2000, le second à Sydney en juillet 2005 et le troisième à Amsterdam en août 2010. Trois volumes témoignent de l'importance de ces rencontres, *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000*<sup>8</sup>, *Histoires nationales ou histoire internationale de l'édition ? Un débat planétaire*<sup>9</sup> et *L'histoire du livre dans une perspective transnationale*<sup>10</sup>. A chaque fois, des chercheurs brésiliens sont intervenus,

comme leurs collègues français, et ont ainsi affirmé publiquement la richesse et la diversité des recherches entreprises dans leur pays en matière d'histoire de l'imprimé et, plus généralement, de passage d'une culture de l'oralité à une culture de l'écrit. Outre ces grands congrès mondiaux dans lesquels les cinq continents ont fait l'objet d'investigations poussées, des journées d'études à l'objectif plus restreint ont également contribué à renforcer les liens tissés entre spécialistes brésiliens et français. Ainsi, profitant d'une bourse de recherche post-doctorale, Valeria Guimaraes, alors chercheuse à la FAPESP, a-t-elle pu organiser, au CHCSC de l'UVSQ, une journée d'études sur le thème des transferts culturels dans le domaine de la presse dont elle a, depuis, réuni les actes en volume<sup>11</sup>.

On ajoutera à cette liste déjà impressionnante de travaux résultant d'une étroite collaboration entre équipes françaises et brésiliennes la tenue, en mai 2009, du *II Seminário Brasileiro sobre Livro e História editorial* organisé par Anibal Bragança à l'Universidade Federal Fluminense (UFF) de Niteroi et, conjointement à ces journées, du *coloquio Dialogo Brasil-França* qui s'est déroulé, lui, dans les locaux de la Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro<sup>12</sup>. Il va de soi que les rencontres, journées d'études, colloques et congrès cités ici ne prétendent pas résumer, à eux seuls, l'importance des échanges scientifiques et culturels qui concernent le Brésil et la France. De nombreuses autres publications, sans lien direct avec le domaine de l'imprimé, témoignent de la vigueur de ces collaborations. De même d'autres travaux, tel le précieux *Catalogo de literatura de cordel* réuni et publié par Maria Alice Amorim<sup>13</sup>, le volume intitulé<sup>14</sup> *Impresso no Brasil. Dois Seculos de Livros Brasileiros*, conjointement dirigé par Marcia Abreu et Anibal Bragança, ainsi que le volume pionnier de Marcia Abreu intitulé *Os caminhos dos livros*<sup>15</sup> ont-ils joué un rôle fondamental en impulsant la recherche dans ce domaine des échanges culturels où les grandes figures d'intellectuels dominants et la littérature n'occupent plus le devant de la scène. Il va de soi qu'ils continuent à être intégrés à l'intérieur des problématiques qui ont été nouvellement redéfinies mais ils ont cédé la place aux transferts, aux migrations, aux échanges et à toutes ces questions qui sont au centre de cette rencontre internationale de septembre 2010.

C'est pour célébrer ces douze années d'intense collaboration entre universités brésiliennes et françaises et centres de recherche des deux pays concernés, également marquées par le séjour à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, dans la même période, de plus de quinze doctorants et post-doctorants venus de tout le Brésil et aujourd'hui en poste dans leur pays<sup>16</sup>, de même que l'invitation régulière, au Brésil, de chercheurs français incités à donner des cours et des conférences que la

décision a été prise, en mai 2009, à Rio de Janeiro, Belo Horizonte et Sao Paulo, d'organiser, en septembre 2010, à Saint-Quentin-en-Yvelines, un grand colloque international consacré au commerce transatlantique de librairie. Entendu au sens le plus large du terme, afin d'inclure aussi bien la *literatura de cordel*, les chansons, brochures, journaux, revues, que les livres proprement dits, le commerce triangulaire entre la France, le Portugal et le Brésil, du XVIIIe au XXe siècle, a sans doute été une étape importante dans le processus de mondialisation culturelle observé à partir du siècle des Lumières. Pas plus que la culture de masse n'est la fille de la télévision et de la deuxième moitié du XXe siècle<sup>17</sup>, pas davantage la mondialisation n'est-elle née à la fin du siècle dernier, la découverte de l'Amérique au XVe siècle ayant provoqué l'une des premières confrontations entre visions des uns et représentations des autres<sup>18</sup>. Refusant également l'idée que les échanges se seraient produits à sens unique et auraient abouti à imposer aux uns les productions intellectuelles et les idéologies des autres, le thème de la circulation introduit la fluidité, le mélange, voire le métissage<sup>19</sup>, et se veut une invitation à confronter des expériences, des points de vue, à traquer un peu partout la trace de la présence de l'autre en sachant que les circuits empruntés par les idées suivent rarement les voies les plus rapides.

S'intéresser ainsi au commerce transatlantique de librairie, c'est donc refuser d'entériner un certain nombre d'idées reçues ou d'analyses anciennes selon lesquelles les échanges entre métropoles et empires auraient été à sens unique, que les premières se seraient contentées de déverser dans leurs colonies le surplus de leur production, leur « pacotille » comme l'on disait à l'époque, et leurs idées sans rapporter, mêlées au sucre, au coton ou aux épices, celles qui avaient cours en Amérique. C'est aussi briser un autre stéréotype sur la fermeture des espaces coloniaux – à cause de la fameuse « exclusive » - aux produits matériels et culturels des autres *imperia*. C'est au contraire envisager qu'en ce domaine comme en bien d'autres la vie est mouvement – *circulus* aurait dit Fourier – et que les échanges Nord-Sud se doublaient d'échanges Sud-Nord et que le Nord comme le Sud étaient poreux aux diverses circulations de l'empire. C'est particulièrement vrai dans le cas du Brésil puisque nombre de libraires venus du Portugal étaient des Français passés par la péninsule Ibérique avant de traverser l'Océan atlantique, et que l'un des fondateurs de l'édition brésilienne moderne, Baptiste-Louis Garnier, était un Normand qui avait commencé sa carrière à Paris auprès de ses deux frères, Hippolyte et Auguste. On sait que la librairie portugaise de Paris, comme d'ailleurs la librairie espagnole de cette ville, joua un grand rôle dans la fabrication des journaux, revues et livres destinés à l'exportation vers le Brésil au XIXe siècle et que de nombreux éditeurs brésiliens effectuèrent de fréquents

séjours dans la capitale française<sup>20</sup>. Cela n'exclut en rien le lien qui unissait Lisbonne à Rio de Janeiro puis Sao Paulo ni celui qui attacha Londres à la capitale brésilienne de la République, les traductions s'effectuant au gré des circulations de marchandises et non selon une logique purement intellectuelle avant 1945.

C'est donc pour évoquer ces échanges que les organisateurs du colloque ont retenu trois grands domaines d'investigation : les libraires et les éditeurs des deux mondes, la presse et les revues et, enfin, les dialogues interculturels. Dans la première partie du volume, on trouvera une évocation de ces pionniers du livre au Brésil, Paul Martin et Pierre Constant Dalbin, Francisco Alves et tous ceux qui façonnèrent le visage des deux grandes cités que sont Rio de Janeiro et Sao Paulo<sup>21</sup>, la contrefaçon des imprimés en Europe trouvant une place originale dans ces échanges. On observera avec attention la présence, à Paris, d'un grand éditeur brésilien au XXe siècle, Roberto Alvim Correa, et la manière dont le Brésil, l'Argentine et le Portugal se mettent en scène à la foire annuelle du livre de Francfort. La deuxième partie de l'ouvrage présente un certain nombre de périodiques, les almanachs Bertrand et Hachette, la *Revue britannique* de Paris, la *Revue des Deux Mondes* et les autres titres étrangers présents au Brésil, le roman possédant dans ces circulations une fonction majeure en raison de l'importance accordée alors au feuilleton dans la presse. La dernière section du volume essaie d'entraîner le lecteur à l'intérieur de ces dialogues interculturels ainsi mis en évidence dans les œuvres d'Alexandre Dumas et de Jules Verne, tout en comparant les stratégies politiques et commerciales développées en Amérique du Sud pour diffuser la lecture avec celles de l'Europe et en scrutant l'imaginaire des ouvrières brésiliennes des années Trente.

Même s'il n'était pas question de prétendre tirer des conclusions définitives sur ce sujet, le colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines a confirmé la richesse des collaborations entre équipes qui se connaissent, s'apprécient, travaillent ensemble depuis des années et demeurent désireuses d'approfondir leurs échanges. En conclusion de cette rencontre, l'engagement a été pris de poursuivre dans la voie esquissée douze ans auparavant. C'est pourquoi les équipes réunies dans le projet intitulé « La circulation transatlantique des imprimés et la mondialisation de la culture au XIXe siècle (1789-1914 » subventionné par la FAPESP ont engagé un programme pluriannuel (2011-2015) destiné à poursuivre le travail entamé. Avec l'appui d'une quarantaine de chercheurs rattachés à quatorze institutions scientifiques européennes (France, Portugal, Royaume-Uni) et brésiliennes (Unicamp, USP, PUC, UNESP, UFMG, UERJ), celui-ci entend se donner les moyens d'une exploration systématique de l'objet

étudié, ce qui devrait, au terme du programme, déboucher sur un certain nombre de publications résumant et synthétisant les résultats obtenus. En attendant, la lecture du volume d'actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines permet d'avoir une première idée de l'importance de ce commerce transatlantique de librairie qui façonna, à n'en pas douter, les imaginaires des populations des deux continents.

---

<sup>1</sup> Jean-Yves Mollier, *O Nascimento da Cultura de Massa na Belle Epoque, Margem* n° 8/1998, p. 127-138.

<sup>2</sup> Il avait fait l'objet d'un précédent colloque, organisé à Wolfenbüttel, en Allemagne, en avril 1991 ; cf. *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe. XVIe-XIXe siècles*, dir. Roger Chartier et Hans-Jürgen Lüsebrink, Paris, IMEC éditions/Éditions de la MSH, 1996.

<sup>3</sup> Hans-Jürgen Lüsebrink, York-Gothart Mix, Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel éd., *Les Lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVIIe-XXe siècles)*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2003.

<sup>4</sup> Malgré les efforts de Jerusa Pires-Ferreira, les actes n'ont jamais été rassemblés ni publiés.

<sup>5</sup> *Do Almanak aos Almanques*, Marlyse Meyer org., Sao Paulo, Fundação Memorial da America Latina, 2001.

<sup>6</sup> *Politica, Nação e Edição. O Lugar dos Impressos na Construção da Vida Política*, Eliana de Freitas Dutra e Jean-Yves Mollier org., Sao Paulo, Anablume, 2006.

<sup>7</sup> [www.livrohistoriaeditorial.com](http://www.livrohistoriaeditorial.com). Ces actes sont en ligne sur le site de la LIHED.

<sup>8</sup> *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000*, Jacques Michon et Jean-Yves Mollier éd., Québec, Les Presses de l'université Laval/Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>9</sup> *Histoires nationales ou Histoire internationale de l'édition ? Un débat planétaire*, Martyn Lyons, Jean-Yves Mollier et François Vallotton éd., à paraître, Québec, Nota Bene éditions, 2012.

<sup>10</sup> *L'histoire du livre dans une perspective transnationale*, Martyn Lyons et Jean-Yves Mollier éd., *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, n° VIII/2012.

<sup>11</sup> *Les transferts culturels. L'exemple de la presse en France et au Brésil*, Valeria Guimaraes éd., Paris, L'Harmattan, 2010.

<sup>12</sup> Les actes de ces deux manifestations sont à paraître en 2012.

<sup>13</sup> Maria Alice Amorim, *Catalogo de Literatura de Cordel*, DVD publié sous l'égide du Governo de Pernambuco en 2010 et contenant 7 300 *folhetos de literatura de cordel*. Voir aussi du même auteur, *No Visgo di Improviso ou a Peleja Virtual entre Ciberultura et Tradição*, Sao Paulo, Educ, 2008.

<sup>14</sup> *Impresso no Brasil. Dois Seculos de Livros Brasileiros*, Marcia Abreu e Anibal Bragança org., Sao Paulo, UNESP, 2011.

<sup>15</sup> Marcia Abreu, *Os Caminhos dos Livros*, Campinas, Unicamp, 2003.

<sup>16</sup> Parmi ces chercheurs présents à la reconte de Saint-Quentin-en-Yvelines en septembre 2010, on citera Andrea Borges Leao, Katia Aily Franco de Camargo, Mateus Henrique de Faria Pereira, Eliana de Freitas Dutra, Marisa Midori Deaecto, Valeria Guimaraes, Gabriela Pellegrino Soares, José Cardoso Ferrao Neto et Maria Eulalia Ramicelli qui, tous, ont effectué des séjours de recherche plus ou moins longs au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines.

<sup>17</sup> Cette idée, communément répandue par les sociologues à la suite de la publication par Edgar Morin, en 1962, de *L'esprit du temps. Essai sur la culture de masse* (Paris, Grasset, 1962) est totalement erronée ; cf. *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques. 1860-1940*, dir. Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton, Paris, PUF, 2006.

<sup>18</sup> Voir à ce sujet Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*, Paris, Gallimard, 1971, et Serge Gruzinski, *La quatrième partie du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Ed. La Martinière, 2004.

<sup>19</sup> Voir Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

<sup>20</sup> Marisa Midori, *O Imperio dos Livros. Instituições e Práticas de Leitura na São Paulo Oitocentista*, São Paulo, Edusp, 2011, insiste sur le rôle exemplaire du libraire Anatole Louis Garraux à qui elle a consacré sa thèse de doctorat en histoire.

<sup>21</sup> Sur cette ville, on consultera Marisa Deaecto, *Comercio e Vida Urbana na Cidade de São Paulo (1889-1930)*, São Paulo, Editora Senac, 2002.



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 17-29, 2012

---

# LIBRAIRES ET ÉDITEURS FRANÇAIS À RIO DE JANEIRO: LES CAS DE PAUL MARTIN ET PIERRE CONSTANT DALBIN

Márcia Abreu <sup>1</sup>

(Universidade Estadual de Campinas)

Le 13 mai 1808, une longue période d'interdiction du fonctionnement des typographies au Brésil a terminée avec la création de l'*Impressão Régia* (Imprimerie Royale). La possibilité d'imprimer à Rio de Janeiro a rapidement attiré l'attention de l'un des plus importants libraires de la période, Paulo Augusto Martin (généralement appelé « Paulo Martin fils »), et pour cela, il a été surnommé par Rubem Borba de Moraes de « notre premier éditeur » <sup>2</sup>.

Dans ce colloque, qui cherche à examiner les relations livresques entre la France et le Brésil, les actions des Martin méritent d'être mises en évidence, ayant en vue l'origine française de la famille des libraires, qui agissait simultanément à Paris, Lisbonne et Rio de Janeiro, et leur importance dans le commerce de livres entre la fin du XVIII<sup>ème</sup> et le début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Je voudrais également commenter les actions d'un autre libraire d'origine française, Pierre Constant Dalbin, qui a profité de l'ouverture des ports pour établir un commerce important avec le Rio de Janeiro. Contrairement à ce qui s'est passé avec les Martin, l'installation des presses à Rio de Janeiro n'a eu aucun impact sur ses activités commerciales, parce qu'il envoyait à l'impression en France les œuvres en portugais qu'il offrait à la vente à Rio de Janeiro.

La famille de libraires Martin agissait en France déjà au XVI<sup>ème</sup> siècle, s'étant installée au Portugal probablement dans le début du XVIII<sup>ème</sup><sup>3</sup> siècle, car Paulo Martin apparaît dans des documents portugais comme « marchand de livres », depuis 1719<sup>4</sup>. En 1799, Paulo Martin a demandé la permission d'envoyer son fils à Rio de Janeiro afin de « connaître le commerce en général », en obtenant la permission de la *Real Junta do Commercio* (Conseil Royal du Commerce)<sup>5</sup>. Paulo Martin, le père, a continué à travailler comme libraire au Portugal et à envoyer successivement de livres pour que son fils vendît à Rio de Janeiro, en lui faisant bientôt devenir le libraire plus active installé dans la ville. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, il y a le premier enregistrement des actions du père comme éditeur, car en 1804, il a soumis à la censure une demande de permission pour imprimer un « catalogue de plusieurs *Livres imprimés aux frais de Paulo Martin* »<sup>6</sup>, dans lequel sont inscrites 143 œuvres des sujets aussi variés que la Médecine et la Religion, la Chimie et les Belles-Lettres. Le volume des livres annoncés fait supposer que le catalogue divulgue le résultat de plusieurs années de travail, ce qui permet peut-être de reculer son activité comme éditeur pour la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

À Rio de Janeiro, dès qu'il est devenu possible d'imprimer, les enfants de Martin, Paulo Augusto et João José<sup>7</sup>, se sont également dédiés à cette activité. Deux ans seulement après le début du fonctionnement de l'*Impressão Régia*, ils annonçaient déjà 24 titres produits par leur propre initiative dans le *Catalogue des imprimés aux frais de Paulo Martin fils*<sup>8</sup>. Le *Catalogue* indique le sens de l'opportunité des Martin, qui ont fait imprimer une série d'ouvrages sur les conflits entre les Français et les Portugais – sans aucun doute un thème qui a attiré l'attention à cette époque. L'année suivante, en 1811, la publicité a été reprise, avec la diffusion d'un nouveau « Catalogue de quelques ouvrages qui se trouvent dans la boutique de Paulo Martin fils », dans lequel le nombre des ouvrages offerts s'élève à 35 titres<sup>9</sup>.

Le rythme de croissance des publications attire l'attention. Si, en 1810, le Catalogue avertissait que, en plus les 24 œuvres annoncées, il y avait quatre autres dans la presse à imprimer, mois après elles non seulement étaient déjà disponibles comme il y avait apparu 15 nouveaux titres. Ce n'est pas une petite chose, car les presses étaient constamment occupées à l'impression des documents officiels et était nécessaire passer quelques temps dans l'obtention de licences d'impression émises par l'Ordinaire et par le Desembargo do Paço.

Il est vrai que l'on ne peut pas considérer les Martin comme les éditeurs des 43 titres annoncés en 1811, ayant en vue, par exemple, l'inclusion de l' « Almanak da Corte » (Almanach de la Cour) dans la

liste. Mais il est fort probable que la majorité des ouvrages cités aient été produits sur leur propre initiative, puisque pratiquement tous les titres annoncés l'année précédente ont été à nouveau évoqués, comme on a fait référence dans les ouvrages tels que *O Diabo Coxo (Le Diable Boiteux)* et *A Choupana índia (La Chaumière Indienne)*, dont l'édition a été associée à la «Boutique de Paulo Martin fils» dans les pages de titre de plusieurs ouvrages. Bien que la production de plus de 40 titres en trois ans est assez significative, elle n'épuise pas l'ensemble de publications faites au détriment des Martin, car aucun des deux catalogues mentionne des livres publiés par eux comme *A filósofa por amor (La Philosophe par amour)* et *l'História de dois Amantes ou o Templo de Jatab (Mémoires Turcs)*, tous les deux de 1811, indiqués comme étant la responsabilité de la maison Paulo Martin sur leurs pages de titre. La liste des titres ne comprend pas non plus *Paulo e Virgínia (Paul et Virginie)*, livre dans lequel il a été publié le *Catalogue* lui-même. En outre, dans la courte période qui sépare la libération des deux listes de livres, sept œuvres ne sont pas mentionnées, ce qui suggère qu'elles étaient déjà épuisées<sup>10</sup>.

Probablement, les dépliants annoncés étaient vendus rapidement, car en plus d'aborder le sujet d'intérêt (les invasions françaises et la guerre péninsulaire), ils avaient un prix abordable: 160 réis, ce qui équivalait au prix de deux exemplaires du journal *Gazeta do Rio de Janeiro*. La maison Martin, cependant, n'a pas seulement investi dans la publication de petits livrets, comme on pense généralement<sup>11</sup>. Elle s'est occupé aussi des volumineux ouvrages avec une importance indiscutable pour les Lettres comme *Marília de Dirceu*, de Tomás Antonio Gonzaga (imprimé à Rio de Janeiro par initiative de Martin, en trois volumes, en 1810) ou comme *Ensaio sobre a crítica (Essai sur la critique)*, d'Alexander Pope (imprimé dans la même année et annoncé dans le *Catalogue* inséré en *Paul et Virginie*, en 1811).

Malheureusement, les demandes d'autorisation pour imprimer les livres annoncés comme ayant été publiés par Martin pratiquement n'ont pas été conservées dans les archives du Desembargo do Paço, lesquels enregistrent son nom comme responsable de seulement 20 demandes de licence d'impression (présentées entre 1817 et 1821).

Toutefois, ces quelques demandes conservées précisent la multiplicité des fonctions exercées par Paulo Augusto (et peut-être aussi par son frère João José) à Rio de Janeiro. Dans certains cas, leur action semble restreinte au traitement des documents pour les organes de censure et, éventuellement, à côté des presses de *l'Impressão Régia*, comme il doit avoir eu lieu au moment de la publication des «Condições da Companhia de Seguro = Probidade =» (Conditions de la Compagnie

d'Assurance = Probité =), dont la publication (qui apporte les règles de fonctionnement de la Compagnie) doit avoir été décidée et financée par la *Companhia Probidade* (Compagnie Probité) elle-même<sup>12</sup>. Dans ces cas, ils jouaient des activités similaires à celles entreprises par les propriétaires de typographies, car ils n'étaient pas responsables de la sélection du texte ou de sa commercialisation<sup>13</sup>.

Dans d'autres cas, Martin semble avoir travaillé comme éditeur, en faisant la sélection du titre et le financement de l'impression, comme cela semble avoir eu lieu dans les petits récits de fiction qui mettent son nom sur la page de titre ainsi que l'annonce d'autres petits romans à la vente dans sa boutique. Comme il était commun à une époque où la plupart des éditeurs étaient également libraire, les Martin jouaient les deux rôles, s'occupant de la publication et de la commercialisation des livres, des deux côtés de l'Atlantique.

À Lisbonne, Paulo Martin, le père, jouait également un double rôle d'éditeur et de libraire, mettant en vente non seulement les œuvres imprimées par lui et d'autres au Portugal, mais aussi celles issues des presses de Rio de Janeiro sur l'initiative de leurs enfants. En 1812, il a appelé au Desembargo do Paço de Lisbonne en vue de demander la permission d'imprimer et de mettre en circulation le « Catalogue des œuvres imprimées à Rio de Janeiro et qui se trouvent à la vente à Lisbonne, dans la boutique de Paulo Martin et Fils »<sup>14</sup>, dans lequel il annonçait 45 livres imprimés au Brésil, ce qui rend une liste d'ouvrages de Droit, Géographie, Médecine, Mathématiques, Économie, Agriculture, Biologie et Beaux-Lettres, dont trois seulement étaient présents dans le Catalogue préparé par son fils à Rio de Janeiro l'année précédente.

Martin a montré un sens aigu dans le choix du matériel qui serait annoncé, qui comprenait des premières éditions, des titres épuisés et des œuvres de succès, montrant une efficacité des presses à imprimer Cariocas et une compétitivité de ses produits jamais supposées. Cette même année, les Martin ont fait circuler un avis, dans le journal *Gazeta de Lisboa*, dans lequel ils revenaient à faire de la propagande des œuvres imprimées dans les presses de Rio de Janeiro, qui étaient disponibles dans la boutique de Lisbonne :

Viendront à la lumière, imprimés à Rio de Janeiro, les travaux suivants:  
Henriade, poème épique de Voltaire, traduit par Thomas d'Aquin Bello et Freitas, deux volumes en 12.ème, *Encômio Poético ao Il<sup>mo</sup>. e Ex<sup>mo</sup>. Conde d'Arcos, sendo eleito Governador e Capitão General da Bahia* (Éloge Poétique à Son Honneur le comte d'Arcos, étant élu Gouverneur et Capitaine Général de Bahia), brochure en 8ème, tous deux se

trouvent à la vente dans la boutique de Paulo Martin et fils, n° 6, en face de la fontaine de Loreto.<sup>15</sup>

Le catalogue de 1812 et l'avis publié dans la *Gazeta de Lisboa* révèlent l'attention suscitée en Europe par les livres produits en Amérique et ils font comprendre le fait d'avoir opéré un renversement dans le flux de livres. Jusqu'en 1808, les publications étaient toutes réalisées en Europe et elles venaient au Brésil à travers l'importation, mais depuis l'installation de l'*Impressão Régia*, est tombé aux mains des Portugais attendre pour recevoir et lire des ouvrages imprimés de l'autre côté de l'Atlantique, en changeant une condition séculière qui faisait que les habitants du Brésil attendissent les imprimés produits en Europe.

Parmi les œuvres envoyées par Martin il y a des publications d'intérêt politique et administrative, comme le « Codigo Brasiliense, ou Collecção das Leys, Alvarás, Decretos, Cartas Regias &c. promulgadas no Brasil desde a feliz chegada do Principe Regente N. S. áquelles Estados » (Code Brésilien, ou Collection de Lois, Licences, Décrets, Lettres Royales & c. promulguée au Brésil depuis la bonne arrivée du Prince Régent N. S. à celles Régions), qui certainement n'a pas été produit au détriment de Martin ou de sa demande. Cependant, ont également été envoyés des ouvrages imprimés « aux frais de Paulo Martin fils », annoncés dans son Catalogue de 1810, comme « Improvisations de Bocage dans sa maladie très dangereuse ». Il s'agit d'une réimpression d'un livre sorti des presses de l'*Impressão Régia* de Lisbonne, en 1805, peut-être sous l'égide de Paulo Martin, le père, et qui était certainement épuisé, ce qui justifie la réalisation d'une nouvelle impression à Rio de Janeiro et sa transmission pour la vente à Lisbonne.

Quelque chose de similaire semble avoir eu lieu avec les *Œuvres Poétiques de Pedro Antonio Correa Garção*, dont l'histoire de l'édition montre une fluctuation intéressante dans les lieux d'impression. La première édition du livre a été produite par la *Régia Officina Tipográfica de Lisboa* (Royal Atelier Typographique de Lisbonne), en 1778. Le travail, peut-être épuisé, a été réimprimé à Rio de Janeiro, par Paulo Martin fils et envoyé à vendre à Lisbonne dans la boutique de son père, en plus d'être commercialisé dans son propre établissement, tel qu'indiqué sur la dernière page du livre, qui stipule : « Vendu à la Maison de Paulo Martin Fils, dans la Rua da Quitanda n° 34 ». En 1825, nouvelle édition est faite, cette fois par l'*Impressão Régia* de Lisbonne, toujours sous la responsabilité des Martin, comme on le voit sur la page de titre : «faite aux frai des libraires Martin & Frère »<sup>16</sup>.

L'intérêt du libraire Lisboète à transporter et à vendre des titres imprimées à Rio de Janeiro montre que les livres sortis des presses brésiliennes semblaient intéressants, même pour ceux qui avait à sa disposition plusieurs typographies et maisons d'impression comme était le cas de ceux qui vivaient à Lisbonne.

Généralement, il est considéré que les résultats du travail des presses de l'*Impressão Régia* laissaient à désirer du point de vue économique, en raison de coûts d'impression, plus élevés que ceux pratiqués au Portugal<sup>17</sup>. En effet, les livres étaient beaucoup plus chers à Rio de Janeiro qu'à Lisbonne. Il suffit de comparer les prix annoncés par le libraire Lisboète Mechas, dans son « Catalogue »<sup>18</sup> avec les prix pratiqués à Rio de Janeiro en même temps. Tandis qu'au Portugal, le livre « Vie du Grand Philosophe Abélard, et de son Épouse Heloïse » était à 200 réis (1819), à Rio de Janeiro, le même travail était annoncé pour 960 réis (1818)<sup>19</sup>. Maintenant, « La répression de la prostitution. Œuvre Morale de Young » pouvait être acquise à Lisbonne pour 120 réis, et à Rio de Janeiro, pour 330 réis<sup>20</sup>.

Bien qu'elles étaient chères, les publications faites à Rio ont paru intéressantes pour l'expérimenté libraire Européen Paulo Martin, qui a estimé qu'il était avantageux de les importer, même s'il devait demander la permission à la censure, transporter les livres à travers l'Atlantique et les libérer à la douane Lisboète, avant de pouvoir les mettre en vente. Peut-être son intérêt venait du fait que les titres n'étaient pas disponibles au Portugal ou peut-être sa motivation était la qualité typographique reconnue des imprimées faites à Rio de Janeiro<sup>21</sup>. Quoi qu'il en soit, l'expédition des livres produits au Brésil pour être vendus à Lisbonne révèle la vision des Martin, qui ont pu profiter des meilleures conditions, partout où ils se trouvaient, soit en tant que libraires, soit en tant qu'éditeurs.

Alors que les Martin utilisaient les presses de l'*Impressão Régia* pour publier des ouvrages qu'ils pensaient qu'ils avaient une bonne acceptation à la fois au Brésil et au Portugal, d'autres libraires Européens, comme Pierre Constant Dalbin<sup>22</sup>, faisaient appel aux typographies Parisiennes dans le même but. Ils agissaient, tous deux, comme éditeurs en quête de meilleures conditions pour l'impression des livres qu'ils donnaient naissance. Il était difficile d'obtenir la permission d'entrer à Rio de Janeiro avec les ouvrages en langue portugaise imprimés en France, comme a vite rendu compte Dalbin qui, entre 1818 et 1822, a eu beaucoup d'ennuis avec la censure<sup>23</sup>.

Des livres imprimés en France, comme chacun le savait, n'étaient pas soumis à un examen préalable, ce qui explique pourquoi les autorités

Luso-Brésiliennes n'ont pas permis leur circulation dans le royaume avant qu'ils ne soient examinés par les censeurs réunis dans le Desembargo do Paço. Ainsi, les livres de Pierre Constant Dalbin ont été retenus dans la douane pendant des mois, alors qu'il multipliait les arguments en faveur de leur libération, affirmant que les travaux étaient connus depuis longtemps, qu'ils étaient à la vente « à tout Libraire de Lisbonne, et de cette Cour », que les textes avaient déjà été censurés au Portugal, qu'il s'agissait de « classiques, et de Littérature sélectionnée »<sup>24</sup>. Ce n'était pas facile, cependant, de convaincre les censeurs, qui connaissaient la possibilité d'ajouter des éléments nouveaux et des changements dans les textes à chaque édition, pourquoi ils libéraient les livres seulement après avoir été examinés afin de vérifier si « se trouve[ait] quelque appendice étrange aux Auteurs »<sup>25</sup>.

Dalbin, cependant, ne se décourageait pas. Il continuait avec la publication d'ouvrages en portugais et en les annonçant dans les catalogues qu'il publiait régulièrement. En 1820, par exemple, il a donné naissance au *Catalogue de livres portugais qui se trouvent à la vente dans la maison de P. Dalbin & Cia*, dans lequel il annonçait 170 titres, y compris plusieurs « imprimés avec de nouveaux caractères et bon papier au détriment de P. C. Dalbin & Cia »<sup>26</sup>. Cette même année, il a essayé de libérer à la douane une charge massive de livres, quelques-uns dans des centaines d'exemplaires, tels que « 199 Paul et Virginie », « 199 Atala », « 144 Collection de Morceaux de Prose en portugais ou en français »<sup>27</sup>. Cette dernière référence, le plus probable, rapporte le livre *Recueil de morceaux en prose, extraits des meilleurs auteurs français et portugais*, ouvrage bilingue, avec deux pages de titre, une en français et une autre en portugais, laquelle stipule « Rio de Janeiro, vente à la maison de P. C. Dalbin & Cia »<sup>28</sup>. Les deux autres avaient déjà été imprimées au Brésil, il y a plusieurs années : *Paul et Virginie*, dans l'*Impressão Régia* à Rio de Janeiro, en 1811 (sans doute à l'initiative de Martin), et *Atala*, en 1819, dans la typographie de Manoel Antonio da Silva Serva, à Salvador<sup>29</sup>. Pourtant, Dalbin a cru qu'ils auraient bon rendement, même si le prix du livre produit à Paris était plus élevé que celui pratiqué par le livre sorti des presses Brésiliennes ou Lusitaniennes. Alors que l'*Atala* publié à Salvador était vendu à Rio de Janeiro pour 960 réis, prix équivalent à celui pratiqué pour des romans apportés du Portugal pour la vente en ville<sup>30</sup>, l'*Atala* produit à Paris coûtait beaucoup plus cher, 1:280, comme indiqué dans la propagande diffusée en 1822 dans le journal *Gazeta do Rio de Janeiro*<sup>31</sup>. Dans la même publicité<sup>32</sup>, était offert pour le même prix, un autre livre publié à Paris à l'initiative de Dalbin: *Belizário de Marmontel* (Bélisaire de Marmontel)<sup>33</sup>. Les deux livres édités à Paris étaient 33% plus chers que

les romans produits au Brésil, mais ils semblaient toujours marchandise attrayante pour le libraire, qui probablement trouvait des acheteurs pour les centaines de livres qu'il luttait pour libérer dans les douanes, en tant que son objectif commercial ne refroidissait pas.

Le travail de Pierre Constant Dalbin fait tomber l'idée qu'il n'y avait pas d'intérêt dans les livres au Brésil colonial. L'intérêt était si grand qu'un libraire français a fait face à d'énormes difficultés avec la censure pour libérer des livres produits en France en portugais, pour la vente non seulement en Europe mais aussi à Rio de Janeiro. La performance de Paulo Martin dans la commercialisation des livres produits par l'*Impressão Régia* montre que les presses brésiliennes ont donné naissance à une gamme de titres qui ont attiré l'intérêt non seulement des habitants locaux mais aussi des Européens.

Enfin, les actions des Martin et de Dalbin mettent en évidence l'internationalisation de la production et de la vente de livres au début du XIX<sup>ème</sup> siècle et attirent l'attention sur l'importance d'étudier ce processus, ce que nous, qui sommes réunis ici, voulons faire dans les prochaines années.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABREU, Márcia "Impressão Régia do Rio de Janeiro: novas perspectivas". In: *Convergência Lusíada*, n<sup>o</sup>. 21. Real Gabinete Português de Leitura. Centro de Estudos Pólo de Pesquisa sobre Relações Luso-brasileiras, 2005.
- \_\_\_\_\_. *Os Caminhos dos livros*. Campinas: Mercado de Letras/ALB/FAPESP, 2003.
- BRAGANÇA, Aníbal. "Uma introdução à história editorial brasileira". *Cultura – revista de história e teoria das idéias*, João Luís Lisboa (coord.), vol XIV (II série), Lisboa: Centro de História da Cultura, Universidade Nova de Lisboa, 2002, pp. 57 a 83.
- CAMARGO, Ana Maria de Almeida & MORAES, Rubens Borba de. *Bibliografia da Impressão Régia do Rio de Janeiro*, São Paulo, EDUSP / Livraria Kosmos Editora, 1993, 2. Vol.
- CAMARGO, Ana Maria de Almeida. "Dos Annaes da Imprensa Nacional à Bibliografia da Impressão Régia". In: CAMARGO, Ana Maria de Almeida & MORAES, Rubens Borba de. *Bibliografia da Impressão Régia do Rio de Janeiro*, São Paulo, EDUSP / Livraria Kosmos Editora, 1993, Vol.1.
- CURTO, Diogo Ramada; DOMINGOS, Manuela D.; FIGUEIREDO, Dulce & GONÇALVES Paula. *As gentes do livro - Lisboa, século XVIII*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2007.
- GUEDES, Fernando. *O Livro e a leitura em Portugal. Subsídios para sua história (século XVIII - XIX)*. Lisboa: Verbo, 1987.

- \_\_\_\_\_. *Os Livreiros em Portugal e as suas associações desde o século XVII*. Lisboa: Verbo, 1993.
- HALLEWELL, Laurence. *O Livro no Brasil*. São Paulo: EDUSP, 1985.
- MORAES, Rubens Borba de. “A Impressão Régia do Rio de Janeiro: origens e produção”. In: CAMARGO, Ana Maria de Almeida & MORAES, Rubens Borba de. *Bibliografia da Impressão Régia do Rio de Janeiro*, São Paulo, EDUSP / Livraria Kosmos Editora, 1993, Vol.1
- \_\_\_\_\_. *Livros e bibliotecas no Brasil colonial*. 2ª edição. Brasília: Briquet de Lemos, 2006.
- \_\_\_\_\_. *O bibliófilo aprendiz*. São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1975, 2ª edição.
- NEVES, Lúcia Maria Bastos Pereira das. “Comércio de livros e censura de ideias: a actividade dos livreiros franceses no Brasil e a vigilância da Mesa do Desembargo do Paço (1795-1822)”, *Ler História*, n.23. Lisboa: 1992, pp. 61-78.
- \_\_\_\_\_. “Trajetórias de livreiros no Rio de Janeiro: uma revisão historiográfica. João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos”. X Encontro Regional de História – ANPUH-Rio de Janeiro. História e Biografias - Universidade do Estado do Rio de Janeiro – 2002. Disponível em [www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc](http://www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc) – 10 de setembro de 2007.
- \_\_\_\_\_. “Um silêncio perverso: censura, repressão e o esboço de uma primeira esfera pública de poder (1820-1823). In: CARNEIRO, Maria Luíza Tucci (org.). *Minorias silenciadas: história da censura no Brasil*. São Paulo: Editora da Universidade de São Paulo / Imprensa Oficial do Estado / Fapesp, 2002 (a).
- NEVES, Lúcia Maria Bastos Pereira & FERREIRA, Tania Maria T. Bessone da C. “O medo dos ‘abomináveis princípios franceses’: a censura dos livros nos inícios do século XIX no Brasil”, *Acervo, Revista do Arquivo Nacional*. Rio de Janeiro: 4 (1): 113-119, jan-jun 1989.
- NEVES, Lúcia Maria Bastos Pereira das & FERREIRA, Tania Maria Bessone da Cruz. “Livreiros no Rio de Janeiro: intermediários culturais entre Brasil e Portugal ao longo do oitocentos” In: Atas do 3º Colóquio do Polo de Pesquisas de Relações Luso-Brasileiras - Entre Iluminados e Românticos. 2006. [http://www.realgabinete.com.br/coloquio/3\\_coloquio\\_outubro/paginas/16.htm#\\_ednref7](http://www.realgabinete.com.br/coloquio/3_coloquio_outubro/paginas/16.htm#_ednref7). Consultado em abril de 2007.
- PERROT, Jean-Claude. “Nouveautés : l'économie politique et ses livres”. MARTIN, & CHARTIER, Roger (org), *Histoire de l'édition française*. Le livre triomphant 1660-1830. Tome II. Paris: Fayard / Cercle de la Librairie. 1990.
- RIZZINI, Carlos. *O livro, o jornal e a tipografia no Brasil – 1500-1822 com um breve estudo geral sobre a informação*. Rio de Janeiro, São Paulo, Porto Alegre: Livraria Kosmos Editora, Erich Eichner & Cia, 1946.
- SILVA, Innocencio Francisco da. *Diccionario Bibliographico Portuguez*. Ophir, Biblioteca Virtual dos Descobrimentos Portugueses, 9, 2001.

- SILVA, Maria Beatriz Nizza da. *A Gazeta do Rio de Janeiro (1808 – 1822): cultura e sociedade*. Rio de Janeiro: EdUERJ, 2007.
- \_\_\_\_\_. *Cultura e Sociedade no Rio de Janeiro (1808-1821)*, São Paulo, Cia Editora Nacional, 1978.
- \_\_\_\_\_. *Cultura no Brasil colônia*. Petrópolis: Vozes, 1981.
- \_\_\_\_\_. “Livro e Sociedade no Rio de Janeiro (1808-1821)”. In: *Revista de História*, n.º. 94, 1973.
- \_\_\_\_\_. *O Império Luso-brasileiro (1750-1822)*. Lisboa: Editorial Estampa, 1986.
- \_\_\_\_\_. “Produção, distribuição e consumo de livros no Brasil colonial”, *Colóquio - Letras*, n. 50. Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian, 1979.
- SOUZA, Simone Cristina Mendonça de. *Primeiras impressões: romances publicados pela Impressão Régia do Rio de Janeiro (1808-1822)*. Tese de Doutorado defendida junto ao Programa de Pós-graduação em Teoria e História Literária do Instituto de Estudos da Linguagem da Unicamp, sob a orientação de Márcia Abreu, 2007.

---

<sup>1</sup> Professeur, Département de Théorie Littéraire à l'Université de Campinas (UNICAMP). La recherche qui soutient cet article a été réalisé avec l'appui du Centre National de Recherche (CNPq), sous la forme d'une Bourse de Productivité en Recherche.

<sup>2</sup> MORAES, Rubens Borba de. “A Impressão Régia do Rio de Janeiro: origens e produção”. In: CAMARGO, Ana Maria de Almeida & MORAES, Rubens Borba de. *Bibliografia da Impressão Régia do Rio de Janeiro*, São Paulo, EDUSP / Livraria Kosmos Editora, 1993, Vol.1

p. XXIX.

<sup>3</sup> CURTO, Diogo Ramada; DOMINGOS, Manuela D.; FIGUEIREDO, Dulce & GONÇALVES Paula. *As gentes do livro - Lisboa, século XVIII*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2007, p. 163.

<sup>4</sup> CURTO, Diogo Ramada; DOMINGOS, Manuela D.; FIGUEIREDO, Dulce & GONÇALVES Paula. *As gentes do livro - Lisboa, século XVIII*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2007, p. 163.

<sup>5</sup> ABREU, Márcia. *Os Caminhos dos livros*. Campinas: Mercado de Letras/ALB/FAPESP, 2003; NEVES, Lúcia Maria Bastos Pereira das. “Comércio de livros e censura de ideias: a actividade dos livreiros franceses no Brasil e a vigilância da Mesa do Desembargo do Paço (1795-1822)”, *Ler História*, n.23. Lisboa: 1992, pp. 61-78; NEVES, Lúcia Maria Bastos Pereira das. “Trajetórias de livreiros no Rio de Janeiro: uma revisão historiográfica. João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos”. X Encontro Regional de História – ANPUH-Rio de Janeiro. História e Biografias - Universidade do Estado do Rio de Janeiro – 2002. Disponível em [www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc](http://www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc) – 10 de setembro de 2007. GUEDES, Fernando. *O Livro e a leitura em Portugal. Subsídios para sua história (século XVIII - XIX)*. Lisboa: Verbo, 1987. GUEDES, Fernando. *Os Livreiros em Portugal e as suas associações desde o século XVII*. Lisboa: Verbo, 1993.

<sup>6</sup> RMC – ANTT – Caisse 53 – [1804 – nov – 24]. C'est moi qui souligne.

<sup>7</sup> On ne sait pas quand João José Martin s'est installé à Rio de Janeiro. Le testament de son père, fait en Septembre 1813, indiquait que lui et son frère vivaient dans la ville. Le document indique également que la maison de livres était une entreprise prospère, avec des succursales à Paris et à Rio de Janeiro : « moi, Paulo Marten, je déclare que [...] j'ai cinq enfants, à savoir : João Joze, Paulo Augusto, les deux installés dans la ville de

Ryo de Janeiro, Luis Justino est actuellement en France, Ignacio Augusto, et Henriqueta Izabel vivant dans ma compagnie [...]. Je déclare que [...] je suis le maître d'une boutique et maison de livres de toute qualité, que j'occupe les Portes de Santa Catarina dans cette ville de Lisbonne : l'autre dans la ville de Ryo de Janeiro, qui est administrée sous mes ordres par mes dits fils João Joze et Paulo Augusto [...] totalisera le fond entier à soixante mille *cruzados* sans entrer dans ce montant la valeur et l'importance de tous les livres qui occupent les dites mes deux maisons, de Ryo de Janeiro et de Lisbonne. » (CURTO; DOMINGOS; FIGUEIREDO & GONÇALVES, 2007: 635-638.) Bien qu'il soit à l'unanimité l'importance accordée par les chercheurs à la librairie de Paulo Martin, à Rio de Janeiro, les noms des responsables de l'entreprise n'ont pas été enregistrés dans l'histoire du livre au Brésil, qui ne se réfère généralement qu'au établissement ou à « Paulo Martin, le fils ». Peut-être que les affaires aient été « sous les ordres » de l'ancien Martin, jusqu'à 1813, mais par la suite, la responsabilité de ne pas quelques initiatives dans la ville devrait être accordée à Paulo Augusto et João José.

<sup>8</sup> *Catalogo dos folhetos impressos á custa de Paulo Martin filho, que se achão na sua Loja na Rua da Quitanda N.º 34*. Imprimé à la fin d'*O Plutarco Revolucionario, na parte que contem as Vidas de Madama Buonaparte e outros desta familia* (Le Plutarque Révolutionnaire, dans la partie qui contient les Vies de Madame Bonaparte et d'autres de cette famille). Traduit de l'anglais. Réimprimé à Rio de Janeiro dans *l'Impressão Régia*, 1810. Avec licence de S.A.R. Le Catalogue est transcrit en SILVA, Maria Beatriz Nizza da. *Cultura no Brasil colônia*. Petrópolis : Vozes, 1981, p. 147-148.

<sup>9</sup> Inséré en *Paul et Virginie*, après l'« Avertissement de l'auter ». Voir : *Paulo e Virgínia, história fundada em factos* (Paul et Virgine, une histoire fondée sur des faits). Traduit en commun. Nouvelle édition. Rio de Janeiro : dans *l'Impressão Régia*, 1811. Avec licence de S.A.R. Disponible sur le site du Projet Chemins du Roman au Brésil : XVIIIème et XIXème siècles - *Projeto Caminhos do Romance no Brasil: séculos XVIII e XIX* ([www.caminhosdoromance.iel.unicamp.br](http://www.caminhosdoromance.iel.unicamp.br))

<sup>10</sup> « *Discurso relativo ao estado presente de Portugal*. 48o » (Discours sur l'état actuel du Portugal), « *Ode á Restauração de Portugal*. 16o » (Ode à la Restauration du Portugal. 16o), « *Ode Offerecida ao Principe Regente N.S. pela gloriosa Restauração de Portugal*. 16o. » (Ode Offerte au Prince Régent N.S. par la glorieuse Restauration Du Portugal. 16o.), « *O Verdadeiro valor Militar*. 16o. » (La Vraie valeur Militaire. 16o.), « *Sonho de Napoleão*. 16o » (Rêve de Napoléon. 16o), « *Reflexões sobre a Invasão dos Francezes em Portugal por 800* » (Réflexions sur l'Invasion des Français au Portugal par 800) et « *Obras completas de José Acurcio das Neves os folhetos*. 3600 » (Œuvres complètes de José Acurcio das Neves les brochures. 3600).

<sup>11</sup> MORAES, Rubens Borba de. *O bibliófilo aprendiz*. São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1975, 2<sup>a</sup> edição, p. 173.

<sup>12</sup> Les Archives Nationales conservent deux exemplaires imprimés de ces « Conditions... », dans lesquels n'est au moins mentionné le nom de Paulo Martin, avec seulement, dans la dernière page de l'imprimée, la déclaration de : « Rio de Janeiro. NA IMPRESSÃO REGIA. 1817. *Com licença da Meza do Desembargo do Paço* » (Rio de Janeiro. DANS L'IMPRESSÃO REGIA. 1817. Avec licence du Bureau du Desembargo do Paço). Dans ce cas, il a probablement agi comme intermédiaire entre la Compagnie d'Assurance et le Bureau du Desembargo do Paço, ayant éventuellement suivi son impression.

<sup>13</sup> Aníbal Bragança établit « trois types de base » d'un éditeur : « l'imprimeur-éditeur, le libraire éditeur ou l'éditeur plein ou indépendant ». Le premier, lié plus directement aux activités typographiques, sélectionne les livres à éditer, s'occupe d'obtenir les licences et les privilèges prévus dans la loi, est responsable de sa composition et d'impression, ainsi que de sa vente. Le deuxième type, plus éloigné de la typographie

et plus proche de la librairie, s'occupe également de la sélection des titres, de l'obtention des licences et des privilèges et de la vente, mais il n'est pas impliqué directement dans la composition et l'impression des copies, en ne payant que les frais engagés. Le troisième type se tourne, surtout, vers la sélection d'originaux et pour le financement de leur impression. Selon Bragança, le monde de l'édition a été caractérisée par des actions du premier type jusqu'au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle. Le deuxième type a prédominé entre 1550 et 1850, quand ont commencé à avoir mises en évidence les actions du troisième type. Paulo Martin serait un « libraire éditeur » comme ceux caractérisés par Bragança, mais il développait aussi des activités non prévues par la typologie établie, en prenant soin des procédures juridiques, et peut-être du suivi de l'impression des œuvres non choisies ou même financées ou commercialisées par lui. BRAGANÇA, Aníbal. "Uma introdução à história editorial brasileira". *Cultura – revista de história e teoria das idéias*, João Luís Lisboa (coord.), vol XIV (II série), Lisboa: Centro de História da Cultura, Universidade Nova de Lisboa, 2002, pp. 57 à 83.

<sup>14</sup> Le manuscrit a été autorisé à imprimer en 17 octobre 1812 et à diffuser en 27 octobre 1812. RMC - IAN / TT - Caisse 72. Le catalogue est transcrit en ABREU, Márcia "Impressão Régia do Rio de Janeiro: novas perspectivas". In: *Convergência Lusitana*, n<sup>o</sup>. 21. Real Gabinete Português de Leitura. Centro de Estudos Pólo de Pesquisa sobre Relações Luso-brasileiras, 2005. C'est moi qui souligne.

<sup>15</sup> *Gazeta de Lisboa*, 31 décembre 1812. Je remercie à Simone Cristina Mendonça de Souza qui m'a gentiment donné une copie de cette annonce.

<sup>16</sup> SILVA, Innocent Francisco da. *Diccionario Bibliographico Portuguez*. Ophir, Biblioteca Virtual dos Descobrimentos Portugueses, 9, 2001.

<sup>17</sup> Laurence Hallewell dit que Manuel Antonio da Silva Serva « a fait plusieurs voyages à Rio pour l'obtention de commandes. Comme les prix pratiqués par l'*Impressão Régia* étaient scandaleusement élevés, il était facile d'obtenir de tels commandes. » (HALLEWELL, Laurence. *O Livro no Brasil*. São Paulo: EDUSP, 1985, p. 60). Maria Beatriz Nizza da Silva dit « sur le coût de l'impression, nous savons par la correspondance de Luis dos Santos Marrocos qu'à Rio de Janeiro il était plus élevé qu'à Londres ou à Bahia ». (SILVA, Maria Beatriz Nizza da. "Produção, distribuição e consumo de livros no Brasil colonial", *Colóquio - Letras*, n. 50. Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian, 1979, p. 25).

<sup>18</sup> « Catalogo de alguns Livros que ha para vender brochados em Casa do Editor F. B. O. de M. Mechas, Mercador de Livros no Largo do Caes do Sodrê, N. 3. A. » (Catalogue de quelques Livres qu'il y a à vendre brochés dans la Maison d'Éditeur F. B. O. de M. Mechas, Marchand de Livres au Largo do Caes do Sodrê, n<sup>o</sup> 3. A.), inséré dans les dernières pages de MARMONTEL. *O Honrado Negociante* (Le commerçant honorable), Nouvelle de... Partie I. Lisbonne, dans la *Typografia Rollandiana*. 1819. *Avec licence du Bureau du Desembargo do Paço*.

<sup>19</sup> *Gazeta do Rio de Janeiro*, 08 juillet 1818.

<sup>20</sup> *Gazeta do Rio de Janeiro*, 26 février 1817.

<sup>21</sup> Rubens Borba de Moraes était un passionné de l'œuvre produite par l'*Impressão Régia* à Rio de Janeiro: « Dans le cadre du point de vue typographique, il ne fait aucun doute que les imprimeurs d'aujourd'hui auraient beaucoup à apprendre, en observant les livres et les brochures de l'*Impressão Régia*. Ces compositeurs anonymes, du Portugal, ils connaissaient le métier. Ils étaient des maîtres. Ils savaient choisir les types, paginer, composer une page de titre. Avec peu de ressources ils obtenaient des effets saisissants. Certaines œuvres imprimées à cette époque sont des chefs-d'œuvre de la typographie. Jamais il y a eu rien de semblable au Brésil. » MORAES, Rubens Borba de. *O bibliófilo aprendiz*. São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1975, 2<sup>e</sup> edição, p. 175.

<sup>22</sup> En 1818, il a publié un « Catálogo de alguns livros impressos à custa de P.

C. Dalbin e C<sup>a</sup>, e outros, que o mesmo tem em grande numero, em Rio de Janeiro» (Catalogue de certains livres imprimés au détriment de P. C. Dalbin et Cia, et d'autres, que lui-même a en grand nombre, à Rio de Janeiro), annexé au livre *Vida de D. João de Castro* (Vie de D. Jean de Castro), de Jacinto Freire de Andrade. MORAES, Rubens Borba de. *Livros e bibliotecas no Brasil colonial*. 2<sup>a</sup> edição. Brasília: Briquet de Lemos, 2006, p. 53. C'est moi qui souligne.

<sup>23</sup> Pour une présentation plus détaillée de cette affaire, voir ABREU, Márcia. *Os Caminhos dos livros*. Campinas: Mercado de Letras/ALB/FAPESP, 2003, p. 50-55 et NEVES, Lúcia M. P. das. "Trajetórias de livreiros no Rio de Janeiro: uma revisão historiográfica. João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos". X Encontro Regional de História – ANPUH-Rio de Janeiro. História e Biografias - Universidade do Estado do Rio de Janeiro – 2002. Disponível em [www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc](http://www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc) – 10 de setembro de 2007.

<sup>24</sup> Archives Nationales de Rio de Janeiro, Bureau du Desembargo do Paço Caisse 171, paquet 3, doc 43. Document daté de 10 octobre 1822.

<sup>25</sup> Archives Nationales de Rio de Janeiro, Bureau du Desembargo do Paço Caisse 171, paquet 3, doc 43. Document daté de 22 juin 1820.

<sup>26</sup> *Catálogo de livros portugueses que se achão de venda em casa de P. Dalbin & C<sup>a</sup>*. (Catalogue de livres portugais qui se trouvent à la vente dans la maison de P. Dalbin & Cia). Rio de Janeiro: [Typ. Régia], 1820. Apud, NEVES, Lúcia M. P. das. "Trajetórias de livreiros no Rio de Janeiro: uma revisão historiográfica. João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos". X Encontro Regional de História – ANPUH-Rio de Janeiro. História e Biografias - Universidade do Estado do Rio de Janeiro – 2002. Disponível em [www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc](http://www.uff.br/ichf/anpuhrio/Anais/2002/Mesas/Neves%20Lucia%20M%20B%20P.doc) – 10 de setembro de 2007.

<sup>27</sup> Archives Nationales de Rio de Janeiro, Bureau du Desembargo do Paço Caisse 171, paquet 3, doc 43. Document daté à Rio de Janeiro, 17 avril 1820.

<sup>28</sup> Cf. MORAES, Rubens Borba de. *Livros e bibliotecas no Brasil colonial*. 2<sup>a</sup> edição. Brasília: Briquet de Lemos, 2006, pp. 53, 54.

<sup>29</sup> Il y avait aussi deux éditions lusitaniennes disponibles *Atala ou les Amoureux du désert, l'harmonie de la religion Chrétienne avec des scènes de la nature, et passions du cœur humain*. Lisbonne. 1810. 1vol. en 12. p. 157. *Atala, ou les amoureux du désert* par Chateaubriand. Lisbonne : Impression Régia, 1820, 1 vol.

<sup>30</sup> Voir, par exemple, l'annonce publié dans la *Gazeta do Rio de Janeiro* le 22 novembre 1819 : « Dans la boutique de la *Gazeta* peuvent être trouvées les Nouvelles suivantes. - *Tristes Narrations d'un solitaire, ou la fin tragique de la malheureuse Sophie*. - *Henry et Emma*. - *Histoire de Diofanes Prince de Thèbes*. - *Amour et probité*. - *Le Danger des Passions*. - *Laura et Inésille, ou les Orphelines Espagnoles*; à 960 chacune. » (C'est moi qui souligne)

<sup>31</sup> L'annonce dit que le livre est à la vente dans la boutique de *Paulo Martin*.

<sup>32</sup> *Gazeta do Rio de Janeiro*, 22 juin 1822.

<sup>33</sup> Rubens Borba de Moraes rapporte qu'en 1820, Dalbin a lancé le livre *Belizário*, de Marmontel, imprimé à Paris, avec identification de Rio de Janeiro. MORAES, Rubens Borba de. *Livros e bibliotecas no Brasil colonial*. 2<sup>a</sup> edição. Brasília: Briquet de Lemos, 2006, p. 54.



## **Le Commerce Transatlantique de Librairie**

Campinas-SP-Brasil, pp. 31-44, 2012

---

# **RIO DE JANEIRO, PARIS ET LISBONNE – LA PRÉSENCE DE FRANCISCO ALVES DANS LE MONDE ÉDITORIAL EUROPÉEN**

**Aníbal Bragança**

(Universidade Federal Fluminense/CNPq)

La présence de libraires français sur le marché du livre lusophone est antérieure au tremblement de terre de Lisbonne, comme le montrent les recherches menées, entre autres, par Fernando Guedes et Manuela Domingos, cette dernière auteur de diverses études sur les Bertrand et leur librairie fondée en 1732 dans la capitale portugaise. Certains chercheurs brésiliens, comme Tânia Bessone et Lúcia Bastos, font état de la même origine pour les premiers libraires spécialisés qui s'installèrent à Rio de Janeiro au cours de la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont certains comme Paulo Martin<sup>1</sup>, étaient liés par des liens de famille à leurs compatriotes qui administraient leurs affaires à Lisbonne. Mais ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Paris « fut considérée comme la capitale mondiale des arts et des lettres » (COOPER-RICHET, 2009, 540) et que la culture française se fit plus fortement présente à l'étranger, que ses libraires développèrent leurs affaires à l'international, directement ou par associations.

C'est dans ce contexte d'affaires et d'échanges interculturels que s'inscrivirent les trajectoires de Júlio Monteiro Aillaud, luso-français, et de Francisco Alves de Oliveira, luso-brésilien, libraires-éditeurs qui marquèrent profondément l'histoire du livre au Portugal et au Brésil,

respectivement, et qui, comme associés, conduisirent leurs activités durant près de dix ans, au début du XX<sup>e</sup> siècle, à Lisbonne, à Paris et à Rio de Janeiro.

*Aommercio* : « Souza, Laemmert & C., associés de P. P. Aillaud (sic) et de H. Bossange de Pariz. Au numéro 88 de la rue dos Latoeiros, ils vendent des œuvres françaises modernes, de philosophie, d'administration, d'arts, de sciences, de poésies » (RENAULT, 1969 : 75).

Le contrat de la société expira en 1833, Eduardo Laemmert ayant alors entamé une trajectoire notable comme imprimeur-éditeur au Brésil. La société, adoptant dès lors le nom de Souza & Cia., demeura cependant à la même adresse et continua d'assurer la représentation d'Aillaud<sup>5</sup>.

Cooper-Richet affirme que c'est à partir des années 1840 que « Aillaud mise sur ce segment spécifique du marché du livre » - celui des livres lusophones -, car on y trouve plusieurs sections consacrées aux livres en portugais, comme les : « Livros clássicos adotados nas escolas de Portugal e do Brasil », et que fut publié, en 1842, un « Catálogo dos livros portuguezes e latinos publicados em Pariz por Jean-Pierre Aillaud », comptant vingt pages. S'étendant au-delà de la période étudiée par Vítor Ramos, l'analyse faite par Cooper-Richet inclut le *Catálogo dos livros Portuguezes, Latinos, Francezes, Inglezes*. Paris, chez Vve Jean-Pierre Aillaud-Monlon, de 1860, dans lequel il est observé qu'il s'agit d'une société de « Libraires de Leurs Majestés l'empereur du Brésil et le roi du Portugal ». Les catalogues suivants, dans les années 1860 et 1870, augmentent de volume, atteignant les 50 ou 70 pages, ce qui prouve l'expansion du marché lusophone et la spécialisation croissante de la librairie parisienne dans ce segment. À partir de 1890, la société installe une filiale à Lisbonne, rue do Ouro (GUEDES, 1987 : 42).

L'ancienne affiliée d'Aillaud à Rio de Janeiro, la librairie Souza & Cia., cessa ses activités en 1854, à la même adresse (BERGER, *id.*, *ibid.*) C'est également cette année-là que Nicolau António Alves, au numéro 54 de la même rue (à côté du magasin qui venait de fermer ses portes), démarra les activités de sa *Livraria Clássica*. Il était alors âgé de 27 ans. Portugais de naissance, il était arrivé à Rio de Janeiro en 1839, peu avant son douzième anniversaire (BRAGANÇA, 2004 : 3). On peut imaginer que le choix de l'emplacement n'ait pas été le simple fruit du hasard et même aller jusqu'à supposer que Nicolau ait pu apprendre son office dans la librairie de Francisco Souza et qu'il y soit entré en contact avec la librairie Aillaud et ses éditions. Mais il ne s'agit encore que de suppositions.

Francisco Alves de Oliveira, neveu de Nicolau, arriva à Rio de Janeiro en janvier 1863, à l'âge de 14 ans. Oncle et neveu faisaient partie d'un mouvement d'émigration qui poussa des milliers de Portugais

jeunes alphabétisés, de la province de Minho à partir au Brésil, sans leur famille, dans le but d'y faire carrière par leurs propres efforts, dans une économie plus dynamique que la portugaise (LEITE, 2000 : 187).

Muni d'une 'lettre d'invitation' de son oncle, Francisco Alves alla y travailler dans la *Livraria Clássica*. Parallèlement, il poursuivit ses études au Collège Vitória (ABREU, 1977: 58-9), également situé rue dos Latoeiros, au numéro 46, mais aucun registre ne mentionne qu'il soit devenu bachelier<sup>6</sup>. C'est probablement là qu'il fit la connaissance de Theophilo das Neves Leão, secrétaire de l'Inspection générale de l'Instruction primaire et secondaire de la municipalité de la Cour, en 1868, professeur qui allait devenir l'un de ses grands amis et un collaborateur désintéressé dans son activité éditoriale et libraire.

Le 18 août 1868, soit cinq ans après son arrivée au Brésil, Francisco Alves avait déjà signé un contrat avec son oncle, qui lui concédait un certain « intérêt » sur la maison<sup>7</sup>. Toutefois, en 1873, il s'établit à son compte, en tant que libraire, rue São José, au n° 126 (correspondant aujourd'hui au 118), également dans le centre de Rio de Janeiro<sup>8</sup>. Datant de cette époque, nous avons retrouvé dans les archives de la librairie Francisco Alves le brouillon d'une lettre manuscrite de Francisco Alves, adressée aux libraires-éditeurs parisiens : « Chers Messieurs Vve Aillaud, Guillard & Ca. Rue Saint-André des Arts, 47 – Paris », dans laquelle il affirme :

« Je sais d'expérience que votre maison est digne de notre entière confiance. Cette expérience je l'acquerais [sic] chez mon oncle, M. Nicolau A. Alves, chez qui j'ai été employé quelques années. Assuré, donc, de votre probité, je vous remets sous ce pli une commande de livres accompagnée d'une lettre d'une valeur de [en blanc sur le brouillon]. J'espère que vous m'accorderez les mêmes remises que vous accordez à mon oncle. Quant aux reliures, maintenez-les [sic] identiques à celles que vous lui envoyez d'ordinaire. Je n'ai pas le temps de calculer le montant de ma commande ; il se peut que la somme à encaisser soit insuffisante, auquel cas, lorsque le nombre d'exemplaires commandés sera supérieur à 6, vous pouvez le réduire de moitié. Je suis certain de recevoir cette commande dans les plus brefs délais, car je compte sur votre prestesse.

Vous voudrez bien avoir la gentillesse de me faire parvenir le catalogue de livres, même si je dois le payez [sic], et de me souscrire un abonnement à la Bibliographie de la France qui doit m'être adressée par courrier à l'adresse [sic] signé : Franco. Alves d'Oliveira, Rua de S. José, 118 / Placa. / Rio de Janeiro. Je vous prie de croire, chers Messieurs, à mes sentiments les meilleurs. . / Francisco Alves d'Oliveira »<sup>9</sup>.

Cette expérience de Francisco Alves comme libraire indépendant ne dura guère. En 1877, il ferma la librairie pour retourner au Portugal.

Selon l'historien Capistrano de Abreu (1977: p. 58-9), il avait l'intention de visiter l'Exposition universelle de 1878 à Paris et de parcourir une partie de l'Europe. Il retourna ensuite au Brésil pour y reprendre son travail à la *Livraria Clássica*, comme associé d'« industrie ». En 1882, ayant déjà des parts de capital dans la société, il en assume la gérance. L'entreprise est alors rebaptisée : Alves & Cia. L'année suivante, Francisco Alves augmente sa participation au capital de l'entreprise et en assume pleinement la direction, bien que son oncle, Nicolau Alves, conserve encore la part majoritaire du capital (environ 57 %). Le 9 juillet 1883, Francisco Alves de Oliveira sollicite à l'empereur l'octroi de la citoyenneté brésilienne, qui lui est concédée cette même année (BRAGANÇA, 2004).

Il faudra encore que s'écoulent seize ans avant que Francisco Alves puisse assumer la pleine propriété de l'entreprise qu'il dirigeait, ce qu'il fit le 13 septembre 1897, en rachetant la part de son oncle. Après résiliation<sup>10</sup> du contrat de la firme Alves & Cia., la dénomination se limitait désormais au nom de son propriétaire : *Livraria Clássica*, de Francisco Alves, qui ne sera bientôt plus connue que comme *Livraria Alves*.

L'année précédente, Francisco Alves avait ouvert une filiale à São Paulo. Son inauguration compta sur la présence des principales autorités de l'état et de figures importantes de l'intelligentsia brésilienne, ainsi que sur celle du représentant de la maison d'édition française Aillaud, qui fut particulièrement applaudi, y compris par la presse (DEAECTO, 2004 : RAZZINI, 2004). La filiale de São Paulo marque l'entrée de la société, en tant qu'associé minoritaire, du jeune ingénieur Manuel Pacheco Leão, fils de son grand ami Theóphilo das Neves Leão.

Le 12 octobre 1897, Francisco Alves transféra le siège de la librairie de Rio de Janeiro dans la rue do Ouvidor, 134 (appelée à l'époque rue Moreira César). Durant tout ce temps, les relations de Francisco Alves avec la librairie Aillaud se poursuivirent et se resserrèrent. Le catalogue de 1895 de la librairie, encore appelée Alves & Cia, peu avant que Francisco Alves n'ait assumé l'entière propriété de l'entreprise, est intitulé : Maison de Commissions de Guillard, Aillaud & Cie. La collaboration d'Alves et d'Aillaud, outre les échanges commerciaux de livres brésiliens à destination de Paris et français à destination du Brésil, comprenait l'exécution de services graphiques dans l'entreprise française pour la production des livres de sa consœur brésilienne, y compris les manuels scolaires. La qualité des services était supérieure à la moyenne atteinte au Brésil, car une certaine tradition introduite par les frères Garnier se maintenait. De surcroît, la quantité d'éditions de Francisco Alves était élevée, de même que le tirage comparé aux normes brésiliennes de l'époque, dépassant les 20 000 exemplaires pour les livres didactiques

destinés au primaire.

Après l'inauguration du nouveau siège de la maison-mère à Rio de Janeiro, Francisco Alves décida d'y annexer l'entreprise qu'il avait créée à São Paulo. Cette fusion donna naissance à la librairie Francisco Alves & Cia, le 5 janvier 1903. La librairie allait désormais porter le nom commercial de *Livraria Francisco Alves*. Il inaugura ensuite une filiale à Belo Horizonte, nouvelle capitale de l'état de Minas Gerais, et racheta plus d'une dizaine de librairies-maisons d'édition brésiliennes, à Rio de Janeiro et à São Paulo (HALLEWELL, 2005 : 285), incorporant à son catalogue leurs fonds éditoriaux respectifs, y compris celui de Laemmert, où se détachait le livre *Os Sertões*, d'Euclides da Cunha (BRAGANÇA, 1997), l'un des plus grands classiques de la littérature et de la pensée sociale brésiliennes.

En France, la maison Aillaud avait connu un grand essor dans l'édition de dictionnaires et de manuels scolaires de la langue portugaise. C'est elle qui publiera, dès 1829, les divers dictionnaires de José da Fonseca et de José Inácio Roquete. Selon Telmo Verdelho (2002), dans la phase qu'il appelle la « Démocratisation et scolarisation du dictionnaire », à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, sa production fut transférée en France, « en vue, probablement, de palier l'insuffisance de ressources typographiques pour répondre, au Portugal, à la croissante demande de ce genre de textes », circonstance coïncidant, affirme-t-il, avec la présence à Paris « de quelques-uns des dictionnaristes portugais les plus actifs », faisant surgir en France les « modèles décisifs de dictionnaires pratiques » de Roquete et José da Fonseca, publiés chez Aillaud. Il détache encore le *Dicionário da Língua Portuguesa* (1929), de Fonseca, comme « l'œuvre la plus divulguée de la lexicographie parisienne (...), [étant] référence modèle des dictionnaires pratiques, scolaires ». La maison d'édition Aillaud s'inscrit clairement dans ce que l'on appelle le « siècle des dictionnaires », époque où, affirme Mollier, « les libraires scolaires et universitaires furent les premiers (...) à tirer profit des progrès de l'alphabétisation pour augmenter le nombre d'ouvrages conçus pour le public jeune ».

Outre les dictionnaires, Aillaud, publie, dès le début des années 1830, divers manuels d'enseignement de la langue portugaise, comme la *Grammatica analytica da lingua portugueza, offerecida à mocidade estudiosa de Portugal e do Brazil*, de Francisco Solano Constancio, en 1831, l'*Alphabeto portuguez. Novo methodo para aprender a ler com muita facilidade e em mui ponto tempo, tanto a letra redonda como a manuscrita*, de J. I. Roquete, en 1836. L'essai de BATISTA (2002) inclut l'un des sept titres publiés en portugais pour l'apprentissage de la lecture

manuscrite comme étant une édition d'Aillaud. Nombre de ces œuvres furent rééditées au Brésil par la maison Francisco Alves. Dès l'époque de la *Livraria Clássica*, de Nicolau Alves, on commença à voir publier au Brésil les livres de José Inácio Roquete (1801-1870), ainsi que ceux de José da Fonseca (c. 1788-1866)<sup>14</sup>. La maison Aillaud publia également, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des livres religieux, maçonniques, des nouvelles, comme *Historia de Simão de Nantua, ou o Mercador de Feiras*, de M. de Jussieu (1830, 1834, 1837 et 1839) et des poésies, *Colecção d'espítoas eroticas e philophicas* (1834), entre autres. (RAMOS, 1972).

Après s'être montré, durant plus de trente ans, un grand partenaire commercial, comme client et représentant au Brésil, Francisco Alves commença, en 1907, son expansion en Europe, en rachetant une partie de la maison Aillaud, qui était alors maison d'édition, librairie et imprimerie, formant ainsi l'entreprise Aillaud, Alves & Cie. Une fois scellée leur association dans l'entreprise française, Francisco Alves et Júlio Monteiro Aillaud rachetèrent, en 1910, la centenaire *Livraria Bertrand*, de Lisbonne, créant tout d'abord une nouvelle entreprise, Aillaud, Alves, Bastos & Cia. Fondée en 1732, cette librairie resta aux mains de la famille Bertrand jusqu'en 1876, date à laquelle elle fut vendue à Augusto Saraiva de Carvalho et José Fontana, qui fondèrent l'entreprise Carvalho & Cia., de courte durée. En 1880, Carvalho admit comme associé Mendonça Cortês qui, après le décès de son associé, en 1882, se retrouva comme seul propriétaire. Connue dès lors comme « Ancienne maison Bertrand », les affaires « déclinaient » et, afin d'éviter la fermeture, elle fut revendue à un ancien employé, José Bastos, qui parvint, en quelques années, à lui redonner du souffle, au point de compter plus de 1 200 titres en catalogue, en 1907 (GUEDES, 1987 : 41-42). Lors de la formation de la nouvelle firme, José Bastos demeura une brève période dans la société.

Peu de temps après, l'un des plus grands écrivains et journalistes portugais, Carlos Malheiro Dias, donne, dans le prologue à la présentation critique du nouveau livre de l'écrivain brésilien Olavo Bilac, *Conferências literárias*, paru chez Francisco Alves en 1912, un témoignage de l'importance de cette association entre Aillaud et Francisco Alves :

L'intervention dominatrice de la maison Aillaud et de la maison Francisco Alves dans les affaires de la séculaire librairie Bertrand allait faire entrer la production littéraire portugaise dans une nouvelle période, en élargissant sa zone d'expansion, en lui garantissant la diffusion sur le marché brésilien et en réalisant par les seuls moyens de production des relations commerciales cette hégémonie littéraire entre l'Amérique portugaise et la métropole, qui n'avait jamais dépassé jusqu'alors, par manque d'un instrument d'exécution de marché bien accordé, le stade d'aspiration inconcevable.

Le journaliste fait ensuite une présentation des éditeurs responsables de la transformation alors en cours dans la librairie Bertrand :

Ce qu'est, comme administrateur, Julio Monteiro Aillaud, beaucoup le savent à Lisbonne. Il est l'oiseau rare : éditeur diplômé et érudit, passionné d'art, connaissant son métier comme un professionnel, capable à la fois du travail bénédictin de composition d'un dictionnaire et de la tâche, qui demande tant d'énergie, que représente l'administration d'un établissement industriel aux engrenages extrêmement complexes, comme le sont les vastes ateliers, dépôts et bureaux du boulevard Montparnasse, à Paris.

Mais, si nombreux sont ceux qui connaissent Aillaud, rares sont ceux qui connaissent Francisco Alves, qu'un écrivain brésilien a surnommé « le roi du livre ».

Portugais de naissance, ce petit grand homme, qui tient aujourd'hui entre ses mains laborieuses la plus grande partie de la production pédagogique et littéraire du Brésil, est le modèle de ces qualités de persévérance, d'intelligence intuitive, d'honorable intégrité et d'inlassable énergie auxquelles le commerce portugais d'Amérique doit sa prospérité. (...)

On peut, sans crainte d'exagération, assurer que, bien davantage que tous les fragiles mandarins académiques et littéraires, cet homme d'affaires, ami généreux de tous les grands écrivains brésiliens, est l'âme active, inébranlable, de cette aspiration d'hégémonie littéraire entre les deux nations et que lui seul pourra permettre de se concrétiser. (...)

En 1911, les éditions de la maison Francisco Alves en collaboration avec Aillaud, Alves & Cia, portaient déjà, côte à côte sur la page de titre, les crédits de Francisco Alves & Cia. (sièges à Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte) et Aillaud, Alves & Cia. (sans Bastos), et leurs sièges à Paris (Librairie Aillaud) et à Lisbonne (Librairie Bertrand).

Notons toutefois que la structure de l'entreprise brésilienne ne fut pas modifiée et qu'elle resta aux mains de Francisco Alves, avec la participation minoritaire de Manuel Pacheco Leão. On peut donc affirmer que l'analyse de cette association faite par Fernando Guedes (1987: 42) est en partie erronée, lorsqu'il déclare que « Júlio Aillaud allait redonner à la maison Bertrand la dimension internationale qui, d'une certaine manière, l'avait caractérisée à ses débuts, mais maintenant – et pour la première fois dans l'histoire de la maison – en traversant l'Atlantique et en lançant ses tentacules au Brésil », et qu'il en vient à considérer les adresses des librairies de Francisco Alves à Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte comme autant de « tentacules ». Il voit juste lorsqu'il considère l'association comme une nouvelle « dimension internationale » assumée par la maison, symbolisée par l'action de ses

propriétaires à la fois en France et au Brésil, mais, si « tentacules » il y a, ils partent de Rio de Janeiro vers l'Europe et non pas l'inverse. La tête de ces entreprises se trouve au Brésil.

Francisco Alves racheta également au Portugal l'ancienne maison David Corazzi, maison d'édition portugaise traditionnelle, qui a mérité une étude poussée de Manuela Domingos (1985 : 21 et suiv.), notamment pour son initiative de créer la collection « Biblioteca do Povo e das Escolas », brefs feuillets, édités à grand tirage et distribués dans l'ensemble du pays et dans les colonies portugaises d'alors, outre le Brésil, correspondant à ce que Mollier (2008 et 2010) appelle une « révolution culturelle silencieuse », acheminant du matériel imprimé dans des régions peu enclines ou fraîchement acquises aux pratiques de la culture lettrée, selon une stratégie de ventes qui allait bien au-delà des librairies, avec une capillarité qui atteignait des zones socioculturelles urbaines « périphériques », mais aussi les petites bourgades de province, mettant à la portée de tous, là où l'immense soif de savoir et la volonté d'apprendre avaient été éveillées par les « nouveaux temps », en mettant à la portée des yeux et des mains, mais aussi des bourses, des livres à coût réduit, qui présentaient de brèves condensations thématiques de connaissances actualisées, qui allaient aider à transformer les mentalités et les pratiques sociales.

Selon Domingos (1985: 90), en raison de « l'aggravation de sa maladie pulmonaire », David Corazzi vendit, en 1888, la maison d'édition, dont le nom commercial était « Empresa Horas Românticas », à un groupe ayant à sa tête Justino Guedes, propriétaire d'imprimeries, et qui allait alors former la *Companhia Nacional Editoria*, qui deviendrait plus tard société anonyme sous le nom de *A Editoria* (Domingos, 1985: 65-66). En 1908, Francisco Alves assumait le contrôle de la société<sup>12</sup>. Du Portugal, il envoie une lettre manuscrite à son associé Manuel Pacheco Leão<sup>13</sup>, datée du 15/11/1908, où il déclare : « Je travaille dur ici pour notre maison et je crois avoir fait une bonne affaire avec *A Editoria*, car nous avons désormais entre nos mains le 1<sup>er</sup> établissement éditorial du Portugal, comme je te l'expliquais dans ma lettre envoyée par le vapeur anglais »<sup>14</sup>. Bien que ne comportant pas les bases de la négociation, ce document épistolaire est important pour savoir comment Francisco Alves considérait son activité d'homme d'affaires et comment il expliquait les raisons de la réussite de sa maison d'édition, notamment en ce qui concerne son concurrent direct au Brésil, la maison Garnier, lorsqu'il affirme :

Mais ma plus grande audace n'a rien à voir avec celles que j'ai mentionnées, ç'a été de maintenir le prix des éditions de la maison,

faites et conclues au taux de 27, alors que le taux a chute [sic] à 6 et moins. (...) Le grrrrraand [sic] Garnier a augmenté le pix de certains de ses livres à quasiment du [sic] double.

Dans les témoignages de ses contemporains, le nom de Francisco Alves apparaît associé à la réduction des prix des livres scolaires, à la qualité de la finition graphique de ses éditions, et on lui reconnaît en outre son honnêteté et la largesse avec laquelle il payait les droits d'auteur (BRAGANÇA, 2000).

La transaction avec *A Editora*, assurant à Francisco Alves le contrôle de la société anonyme, allait avoir d'autres conséquences. Selon Manuela Domingos (1985 : 66 et suiv.), l'entreprise apparaît, en 1912, transformée en « *A Editora, Ltda.* » et, « sous cette formule, par les mains de Clarimundo Victor Emilio – célèbre dentiste de l'époque et gendre de Justino Guedes – (...) elle disparaît, revendant tous les fonds éditoriaux et la propriété littéraire à Francisco Alves, copropriétaire de la fameuse maison Bertrand, à l'époque « *Aillaud, Alves & Cia.* ». Cet auteur fait encore référence au Catalogue de *A Editora*, de 1913, sous le nouveau contrôle, où sont reproduites deux lettres communiquant la transaction passée le 9/11/1912, et indiquant même l'étude où avait été enregistré l'acte de vente.

C'est encore Domingos qui nous apporte un témoignage sur l'autre maison d'édition rachetée par Francisco Alves à Lisbonne, la « *Biblioteca de Instrução Profissional* », et qui la place dans le même esprit que l'initiative de David Corazzi, avec la « *Biblioteca do Povo e das Escolas* », bien qu'à une époque différente et visant un nouveau public :

Thomaz Bordallo Pinheiro lança, en 1904, avec un groupe de professeurs d'enseignement industriel, de techniciens et de professionnels de divers secteurs, ces *Manuais de Operário* [Manuels de l'ouvrier] qui allaient être considérés comme les meilleurs du genre. Ayant publié, au départ, en fascicules – qui étaient ensuite regroupés pour former un seul volume – la « *Biblioteca de Instrução Profissional* » il finit par abandonner cette formule, lui préférant l'édition en volumes complets (dont certains doubles) ; les prix se situaient autour de 200 (ou 400) réis. Au total, 60 volumes furent publiés, portant sur une très large gamme de sciences-base : physique, chimie, mécanique, géométrie, etc. ; technologies, industries de l'alimentation, poterie, tissage, etc. ; travaux publics, chantiers navals, dessin de machines, ornementation, modelage, topographie, métallurgie, chaudières, ciment... ; guides professionnels des métiers comme : machiniste, fondeur, serrurier, pilote, typographe. Cette liste notable s'accompagna, comme il se doit, d'un lexique technologique en trois langues.

Grand Prix de l'Exposition de Rio de Janeiro de 1908, la

collection eut le mérite de fournir des textes aux écoles industrielles et commerciales, à l'armée et à la marine, entre autres, donnant suite à l'action pionnière de la BPE dans ces domaines et s'adaptant aux exigences de la formation professionnelle des cadres techniques moyens dont le pays avait besoin. Non pas concurrente de la « BPE », mais héritière actualisée de son esprit.

Le rachat de ce fonds éditorial, qui connut également un immense succès au Brésil, figure dans le catalogue de 1913 de *A Editora*. Ces fonds furent transférés par Francisco Alves dans la nouvelle entreprise qu'il fonda en société avec Júlio Monteiro Aillaud, et ils constitueront plus tard le catalogue de la maison Aillaud, Alves & Cia. Cette société dura jusqu'à la mort de Francisco Alves, en 1917, qui, sans héritier réservataire, légua par testament toute son immense fortune, en biens immeubles, titres et crédits, outre ses entreprises au Brésil et en Europe, à l'Académie brésilienne des lettres. En raison de diverses controverses autour du testament, y compris celles soulevées par ses neveux résidant au Brésil, le processus d'incorporation de ces biens au patrimoine de l'institution fut long et, plus encore, la recherche d'une solution juridique à la vente de ces entreprises, car il y avait une contradiction entre la disposition testamentaire d'interdiction de la vente et les statuts de l'ABL qui lui interdisaient d'être propriétaire d'entreprises. Ce point mérite de faire l'objet d'un autre article.

Pendant, Júlio Monteiro Aillaud poursuivit ses activités à la tête des librairies Aillaud, à Paris, et Bertrand, à Lisbonne. En reconnaissance de son action, la *Grande Enciclopédia Luso-Brasileira* lui consacra un article élogieux : I: 679):

AILLAUD, Júlio Monteiro. Éditeur et journaliste portugais, d'origine française, qui fut en son temps l'un des industriels et commerçants des plus bienfaisants et des plus cultivés. Il fut le grand animateur de la célèbre librairie Aillaud & Bertrand, au Chiado, centre intellectuel de Lisbonne. (...) Ayant fréquenté la Sorbonne, où il obtint le titre de bachelier en Lettres, il fut l'auteur, seul ou en collaboration avec des professeurs et des hommes de lettres portugais de renom, d'œuvres didactiques de mérite, où son nom apparaissait sous sa forme réduite, J. Monteiro.

Júlio Monteiro Aillaud décéda à Paris, en 1927. Sa fille, Germaine Gabrielle Cecile Aillaud, lui succéda et forma avec João Lopo d'Eça une nouvelle société qui dura jusqu'en 1930, année où Germaine s'associa aux libraires Lellos, de Porto, formant, en 1931, la société Aillaud & Lellos, dont la librairie à Lisbonne était située rue do Carmo. Lopo d'Eça, qui avait conservé l'adresse traditionnelle de la maison Bertrand, en perdit

aussitôt le contrôle, cette même année, au profit d'Artur Brandão, associé de la maison depuis l'époque de José Bastos. Plus tard, en 1933, une société anonyme est fondée – la Livraria Bertrand S.A.R.L., dont le contrôle est assumé, en 1942, par le libraire français Marcel Didier et, sous son égide – et la gestion du français George Lucas (1948-1975) –, selon Fernando Guedes (1987 : 43), la firme « connut son plus grand essor et son apogée, devenant alors le plus gros distributeur de revues et de livres étrangers, ouvrant des librairies sur tout le territoire et maintenant la maison d'édition à un niveau enviable »<sup>15</sup>.

La maison d'édition Francisco Alves, toujours sous le nom de *Livraria Clássica*, misa sur l'édition de livres scolaires. Sous la gestion de Francisco Alves, qui lança les bases modernes de l'édition scolaire au Brésil, elle publia plus de 500 titres, dans un catalogue diversifié qui, outre les livres didactiques, comprenait : littérature, droit, livres techniques, manuels universitaires, gastronomie, religion et divulgation scientifique, entre autres.

On peut affirmer que la réussite de Francisco Alves tient à sa capacité à se mettre à l'écoute des besoins de lecture et des aspirations culturelles de son temps. Comme libraire-éditeur et comme homme d'affaires, il fut austère et diligent, sans jamais se laisser corrompre par le profit facile, ni par le gaspillage du luxe de nouveau riche, ni par la cupidité : il fut toute sa vie un capitaliste poursuivant les objectifs de son entreprise, pour laquelle il traça des desseins clairs ; il savait partager ses bénéfices avec les auteurs de la maison, et même avec ses employés, dont il intéressa certains aux bénéfices et en fit ses associés. Mais ce qui lui conférait son principal trait de caractère, c'était son éros pédagogique, son lien viscéral avec l'enseignement. Il y fut lié dès la puberté, à son arrivée au Brésil, et il lutta pour cette cause avec l'arme qu'il apprit si bien à manier : sa fonction d'éditeur. Il était conscient de son importance pour la transformation de la réalité sociale brésilienne. Et il voulut continuer de lutter pour elle après sa mort, en déléguant à l'Académie brésilienne des lettres, la responsabilité de promouvoir des œuvres visant l'amélioration de l'enseignement et le développement de la langue portugaise.

Toutefois, c'est son dévouement à la cause de l'éducation, son éros pédagogique, qui marqua son action, y compris comme auteur de divers manuels d'enseignement de langues et d'un célèbre atlas géographique pour l'enseignement scolaire, écrit à quatre mains avec Júlio Monteiro Aillaud.

En 1942, le maire de l'ancien district fédéral, Henrique Dodsworth, par la Résolution n° 4, « Détermine la création et l'installation, au n° 104

de la rue da Passagem, de l'école 11-4, qui portera le nom de Francisco Alves », aujourd'hui rebaptisée sous le nom de « Escola Municipal Francisco Alves », dans la Travessa Pepe, au n° 77, à Botafogo, dans la ville de Rio de Janeiro. Il existe également, dans le quartier de Tijuca, la rue Livreiro Francisco Alves.

En 1954, le centenaire de la Librairie Francisco Alves fut marqué par de grandes commémorations et fit l'objet de nombreux articles dans la presse et de vibrants éloges à l'éditeur et à son successeur, Paulo de Azevedo. Les nouveaux propriétaires publièrent à l'occasion un catalogue où figuraient les éditions de la maison, depuis sa fondation, et qui atteignait, rééditions non comprises, le nombre enviable de près de 1 200 titres.

Si Júlio Monteiro Aillaud et Francisco Alves furent tous deux reconnus comme de grands éditeurs, leur importance comme médiateurs entre cultures et pays différents est toutefois encore, pour les chercheurs, un défi à relever en France, au Portugal et au Brésil.

#### BIBLIOGRAPHIE CITÉE :

- ABREU, Capistrano de. *Correspondência*, v. 2. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira ; Brasília: MEC/INL, 1977
- ABREU, Márcia. "Duzentos anos: os primeiros livros brasileiros", in BRAGANÇA, Aníbal e ABREU, Márcia. *Impresso no Brasil. Dois séculos de livros brasileiros*. São Paulo: Editora da Unesp ; Rio de Janeiro: Fundação Biblioteca Nacional, 2010, p.41-65.
- BATISTA, Antônio Augusto Gomes. "Livros de leitura manuscrita: elementos para a história de um manual escolar". Texto apresentado no encontro do NP Produção Editorial, no XXV Congresso Brasileiro de Ciências da Comunicação, em Salvador (BA). Intercom, São Paulo, 2002.
- BASTOS, Lúcia Maria. "Comércio de livros e censura de idéias: A actividade dos livreiros franceses no Brasil e a vigilância da Mesa do Desembargo do Paço (1795-1822)", in *Ler História*, 23 (1993), Lisboa, p. 61-78
- BERGER, Paulo. *A tipografia no Rio de Janeiro – Impressores bibliográficos, 1808-1900*. Rio de Janeiro: Cia. Indl. de Papel Pirahy, 1984
- BESSONE, Tânia. "Livreiros", in VAINFAS, Ronaldo, dir. *Dicionário do Brasil Imperial (1811-1889)*. Rio de Janeiro: Objetiva, 2002, p. 484-487.
- BRAGANÇA, Aníbal. *Revisões e provas. Notas para a história editorial de Os Sertões de Euclides da Cunha*. São Paulo: USP/Escola de Comunicações e Artes, 1997. Disponible sur [www.uff.br/lihed](http://www.uff.br/lihed)

- \_\_\_\_\_. “A política editorial de Francisco Alves e a profissionalização do escritor no Brasil”. In: ABREU, Márcia (org.). *Leitura, história e história da leitura*. Campinas: Mercado de Letras, 2000. p. 451-476.
- \_\_\_\_\_. “A Francisco Alves no contexto da formação de uma indústria brasileira do livro”, in I Seminário Brasileiro Livro e História Editorial (I Lihed). Rio de Janeiro: Casa de Rui Barbosa/UFF, 2004. Disponível sur : <http://www.uff.br/lihed>
- \_\_\_\_\_. “Francisco Alves, uma editora sesquicentenária (1854-2004)”. <http://www.intercom.org.br/papers/nacionais/2004/resumos/R0631-1.pdf> . Consulté le 28/7/2010.
- \_\_\_\_\_. *Eros pedagógico. A função editor e a função autor*. Tese de doutoramento. Programa de pós-graduação em Comunicação. Universidade de São Paulo: Escola de Comunicações e Artes, 2001.
- COOPER-RICHET, Diana. “Paris, capital editorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX?”, in *Vária História*, Belo Horizonte, vol. 25, nº 42, p. 539-555, jul-dez, 2009.
- CURTO, Diogo Ramada, DOMINGOS, Manuela D., FIGUEIREDO, Dulce & GONÇALVES, Paula. *As gentes do livro. Lisboa, século XVIII*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2007.
- DIAS, Carlos Malheiro (CMD), “As Conferências Literárias de Olavo Bilac (Aillaud, Alves & Ca. Editores. Paris, Rio de Janeiro, Lisboa)”, publicado em jornal de Lisboa, não identificado, assim como sua data, constante do “Livro de Recortes” do arquivo da Livraria Francisco Alves.
- DOMINGOS, Manuela D. *Estudos de sociologia da cultura; livros e leitores do século XIX*. Lisboa: Instituto Português de Ensino à Distância, 1985
- \_\_\_\_\_. *Livreiros de Setecentos*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2000.
- \_\_\_\_\_. *Bertrand, uma livraria antes do Terramoto*. Lisboa: Biblioteca Nacional, 2002.
- Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira*. Lisboa ; Rio de Janeiro: Editorial Enciclopédia, s/d, vol. I
- GUEDES, Fernando. *O livro e a leitura em Portugal. Subsídios para a sua história, séculos XVIII-XIX*. Lisboa e São Paulo: Verbo, 1987.
- HALLEWELL, Laurence. *O livro no Brasil. Sua história*. 2ª. ed., rev. São Paulo: Edusp, 2005.
- LEITE, Joaquim da Costa. “O Brasil e a emigração portuguesa (1855-1914)”, in FAUSTO, Boris, org. *Fazer a América. A imigração em massa para a América Latina*. São Paulo: EDUSP, 2000, p. 187.
- MOLLIER, Jean-Yves. *A leitura e seu público no mundo contemporâneo*. Belo Horizonte: Autêntica, 2008.
- \_\_\_\_\_. *O dinheiro e as letras. História do capitalismo editorial*. São Paulo: Edusp, 2010.
- RAMOS, Vítor. *A edição de língua portuguesa em França (1800-1850)*. Paris: Fundação Calouste Gulbenkian, 1972.

RENAULT, Delso. *O Rio antigo nos anúncios de jornais. 1808-1850*. Rio de Janeiro: José Olympio, 1969.

SARAIVA, José António. *Bertrand – A história de uma editora*, Lisboa: Bertrand, 1979.

VERDELHO, Telmo. “Dicionários portugueses. Breve história”, in NUNES, José Horta e PETTER, Margarida, org. *História do saber lexical e constituição de um léxico brasileiro*. São Paulo: Humanitas (FFLCH/US) ; Pontes, 2002, p. 15-64.

---

<sup>1</sup> Voir également : ABREU, 2010: 52 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. le *Catálogo das Livrarias Aillaud e Bertrand*, de 1914, qui indique la date de fondation de la librairie parisienne.

<sup>3</sup> COOPER-RICHET, *id.*, *ibid.*, n’indique que cinquante-deux éditions.

<sup>4</sup> COOPER-RICHET, *id.*, *ibid.*, a localisé dans les Archives de Paris un document consignant l’acte de fondation de la société, le 6 avril 1827.

<sup>5</sup> RAMOS, 1972, p. 37, observe, en note, l’intérêt tout spécial de la maison pour le marché brésilien : « En 1834, Aillaud annonce : À Rio de Janeiro, chez Sousa & Cia., sans donner le nom d’aucun libraire portugais. »

<sup>6</sup> Le Collège Vitória était, en 1867, le second établissement privé de garçons en nombre d’élèves. Le premier était le Collège gratuit du Monastère de Saint Benoît.

<sup>7</sup> Ce n’est qu’en 1882 que fut révoquée la clause 12 du contrat de formation de la société Alves & Cia., succédant à Nicolau A. Alves.

<sup>8</sup> Cf. *Almanack Laemmert*, Rio de Janeiro, 1873, 1874 et 1875, qui fournit l’indication par le nom du titulaire.

<sup>9</sup> Les marges du papier s’étant détériorées, une petite partie du texte a disparu, y compris le dernier chiffre de l’année de la date, qui doit être 1874 ou 1875, car c’est dans ces années-là qu’apparaît l’enregistrement du magasin de Francisco Alves dans l’*Almanack Laemmert*, à l’adresse indiquée.

<sup>10</sup> Acte enregistré sur le livre 33 de notes, à la p. 43 verso, du Service du 8<sup>e</sup> Office notarial de Rio de Janeiro, d’Antonio Herculano da Costa Brito, le 13 septembre 1897.

<sup>11</sup> Voir : Fonds bibliographique de la librairie Francisco Alves, à l’adresse : [www.uff.br/lihed](http://www.uff.br/lihed) .

<sup>12</sup> Il convient de noter que *A Editora* détenait les droits en portugais de l’œuvre de Jules Verne, écrivain ayant aussi un immense public au Portugal et au Brésil, où il fut dès lors édité chez Francisco Alves.

<sup>13</sup> Voir BRAGANÇA, 2004.

<sup>14</sup> Cette lettre s’est malheureusement perdue.

<sup>15</sup> Guedes note que, lors de la Révolution des oeilletons, en 1974, George Lucas fut forcé d’abandonner le Conseil d’administration de Bertrand. Il retourna alors à Paris, où il assumait un poste similaire chez Larousse.

**ANATOLE LOUIS GARRAUX ET LE  
COMMERCE DE L'ÉDITION FRANÇAISE À  
SÃO PAULO (1860-1890)**

**Marisa Midori Deaecto**

Escola de Comunicações e Artes (ECA/USP)

**INTRODUCTION**

Selon Angel Rama, au 19<sup>e</sup> siècle les élites lettrées de l'Amérique Latine ont vécu sous le signe de la *palingenèse des Lumières*<sup>1</sup>. Si l'on traduit ce phénomène au Brésil, il est possible d'affirmer, d'après un homme cultivé de l'époque, que les aspirations des jeunes docteurs du dix-neuvième siècle étaient françaises, de même que ses références littéraires<sup>2</sup>.

La prise de conscience de ce trait de notre culture lettrée a guidé les investigations littéraires et historiographiques vers un champ de recherche conventionnellement nommé histoire du livre et des pratiques de lecture. En réalité, nous n'avons pas de privilège sur les approches de l'univers du livre aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles en vue de la réception de la littérature française ; y sont concernés tous les pays qui ont vécu sous le signe et les passions de la Révolution de 1789 et des idéologues qui conformaient ses principes. Il était nécessaire, par conséquent, de comprendre par quels moyens les livres sont arrivés à la colonie, quels mécanismes ont été utilisés pour tromper la censure et, d'un autre côté, de quelles façons les lectures se sont converties, dans des conjonctures et espaces déterminés,

dans des projets de nature séditionneuse. Nous nous référons aux études sur les origines culturelles ou idéologiques de *L'Inconfidência Mineira* et de la *Conjuração Baiana*, sur les séditionneux fluminenses et pernambucanos et ainsi de suite.

La première œuvre de synthèse sur les conditions de production et de commerce éditorial a été élaborée par Laurence Hallewell, dans *O livro no Brasil*, dont la première édition en portugais date de 1985<sup>3</sup>. La publication est le résultat de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université d'Essex, en 1975, sous le titre *Uma história da indústria editorial brasileira, com referência particular à publicação de obras literárias*.

Dans les chapitres consacrés à São Paulo, l'auteur observe deux grands moments.

Commençons par le dernier, car celui échappe à la portée de la présente étude. Le second moment, sur lequel nous pouvons observer la signification d'une vraie révolution industrielle dans le monde des livres – de textes nationaux et de traductions – a été inauguré par Monteiro Lobato, après la Première Guerre Mondiale. L'attention de l'auteur à sa trajectoire intrépide ne se résume pas au long chapitre qui lui est consacré, mais également à la dédicace de son livre, qui présente dans le verso de sa page liminaire une reproduction photographique de « l'ouragan de la botocúndia » suivie d'une dédicace à son père, Laurence Joseph Hallewell, que l'auteur compare à Monteiro Lobato.

D'autre part, le premier moment – qui nous intéresse directement – se caractérise par l'émergence du commerce libraire dans la capitale, motivé en grande mesure par la présence de l'Académie de Droit et par une série de facteurs qui signalaient vers le développement économique et social du bourg des étudiants à partir des décennies de 1860-70. L'expansion de la culture du café, l'urbanisation, l'installation de secteurs économiques modernes – banques, commerce d'importation et exportation, entreprises de service publique, transports maritimes etc. –, l'émergence d'une aristocratie davantage alignée avec les modèles de vie urbains et la croissance des couches moyennes ont changé l'aspect de la ville<sup>4</sup>. La combinaison de tous ces facteurs a augmenté la richesse en circulation et, dès lors, le pouvoir d'achat de la population. Néanmoins, il faut souligner, rien de cela aurait affecté le marché des biens culturels si les activités de l'esprit n'avaient été incorporées et enracinées dans la ville, ainsi que parmi ses élites.

Ayant comme base ces prémisses, la trajectoire professionnelle d'Antole Louis Garraux est remarquable pour deux raisons: par le caractère pionnier de l'implantation d'un réseau d'affaires établi entre les entreprises éditoriales françaises et le marché paulista, étant donné

qu’auparavant l’importation de livres dépendait du commerce installé à Rio de Janeiro; et par la réception des livres français, confirmant la prééminence de la culture gauloise dans le milieu lettré local. Par la suite, nous nous concentrerons sur ces deux aspects.

## DE L’ORGANISATION DU COMMERCE DE LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

Anatole Louis Garraux est né à Paris le 3 avril 1833. Sur ses origines, l’histoire de sa famille, le métier de ses parents et même les activités réalisées dans sa jeunesse, aucune information. Son nom ne figure pas sur les copieux volumes des biographies françaises, ce qui suggère qu’il n’a appartenu à aucun lignage aristocratique ou bourgeois expressif.

Mis à côté de professionnels qui ont inscrit leur nom dans l’histoire éditoriale française et brésilienne, A. L. Garraux se situe comme une pâle figure dans la grande mer d’histoires auxquelles nous renvoient les livres, avec leurs auteurs célèbres, ses formidables aventures livresques et les presque toujours intéressantes histoires d’éditeurs remarquables. A sa manière il a suivi les chemins des frères Garnier, particulièrement ceux de Baptiste Louis: il s’est installé à Rio de Janeiro, en 1850, c’est-à-dire, à l’âge de 17 ans, et a été embauché par une librairie, à propos, la Librairie Garnier. Quelques années plus tard, il a conquis sa place dans la capitale *paulista* comme agent de livres et de journaux français.

Cela veut dire que la carrière d’A. L. Garraux s’est faite dans une ville provinciale, dont la population, en 1860, était estimée à 20.000 habitants. Pourtant, il avait en sa faveur, du point de vue socioculturel, une communauté d’académiciens réunie dans la Faculté de Droit et, du côté économique, une conjoncture très favorable promue par le développement de la culture du café et par l’expansion des voies de fer vers la *hinterland*. Tout cela concourrait pour le succès d’un nouveau venu bien installé dans le centre commercial du village. Particulièrement si ce nouveau venu était spécialisé dans les marchandises de luxe.

En 1859, A. L. Garraux a mis son comptoir à côté d’un libraire populaire, connu par le surnom de Pândega. Il vendait des exemplaires du *Monde Illustré* et de *l’Illustration*. En 1863, il a ouvert la *Livraria Acadêmica*, dans le Largo da Sé, n° 1, bien proche de la rue do Rosário (actuelle rue 15 de Novembro).

Les efforts d’A. L. Garraux dans le sens de promouvoir l’édition ne sont pas allés plus loin. Même la direction de la librairie semble avoir été laissée en second plan. Selon Raimundo de Menezes, à partir de 1876 la librairie a eu plusieurs propriétaires:

pour H. Michel, qui est resté jusqu'au 1<sup>er</sup> février 1883, quand, de sa part, l'a transféré à la société Fischer, Fernandes & Cia. Ceux-ci l'ont passé en avant le 2<sup>e</sup> février 1888, à Thiollier, Fernandes & Cia. Un associé de la société était le citoyen français Alexandre Honoré Marie Thiollier, père de l'écrivain René Thiollier. De la société, l'associé Fernandes s'est retiré le 28 février 1890, restant seulement Mr. Thiollier, qui y est resté jusqu'au 28 février 1896, quand la Maison Garraux<sup>5</sup> a passé dans les mains de la société Charles Hildebrand & Cia., qui l'a exploité jusqu'en 1912<sup>6</sup>.

A cette époque, la Maison Garraux se trouvait déjà bien installé à la rue 15 de Novembro, et était un des établissements les plus luxueux du Centre commercial de la ville.

La date du retour du libraire A. L. Garraux à Paris é incertaine.

Il est improbable qu'il se soit transféré en définitif dans l'année 1876, car le 10 novembre 1883, le voyageur Karl von Koseritz a fait la notation suivante dans son journal:

Cela a été une journée très animée dans notre hôtel car il y a eu lieu le mariage de deux filles du libraire Garraux, et tout São Paulo a été invité<sup>7</sup>.

La transmission de l'entreprise à Henri Michel, « un ancien employé de la librairie » comme déclare Raimundo de Menezes, s'est réalisé dans le cadre familial. Henri Michel a été probablement le mari de Louise Julie, sœur d'A. L. Garraux, qui signait le nom de l'époux.

Il nous semble également compréhensible le nouveau transfert à Willy Fischer, ou William Fernand Gustave Fischer, son beau-fils, marié avec sa seconde fille, Henriette Aspasia Julie Garraux, ce mariage étant un de ceux auxquels fait référence von Koseritz, la même année de la succession de la société en 1883. Ce qui nous mène à croire que tous ces premiers changements ont eu lieu entre membres de la famille.

Pourquoi A. L. Garraux aurait-il abandonné les affaires de la librairie, alors que son nom circulait dans les principaux cercles intellectuels de l'époque?

La lecture de rare documentation nous permet d'établir quelques conjectures sur les choix d'A. L. Garraux et, pareillement, nous permet de connaître des détails personnels et certainement pas encore révélés de notre personnage.

Dans son testament, écrit en 1902, A. L. Garraux révèle avoir été un homme riche qui appréciait les bijoux, les meubles fins, les livres et les œuvres artistiques. Bref, un homme d'habitudes bourgeoises. Le texte appelle encore notre attention au ton fraternel. « Comme preuve de mon

amitié », phrase qu'il écrit de forme réitérée, vient justifier les souvenirs de proches, amis (quelques brésiliens !) et employés auxquels il a laissé un petit, mais précieux souvenir<sup>8</sup>.

Une autre sorte de document, caractérisée par la froideur de l'écriture notariale, rappelle à la scène les biens laissés par A. L. Garraux, ce qui nous permet de soulever quelques hypothèses sur sa « désertion » de l'ambiance intellectuelle *paulista*. Les données réunies dans la formule de déclaration de mutation par décès et de l'inventaire après le décès de notre personnage nous informent sur les activités financières d'un entrepreneur à la fois ambitieux et osé.

Les biens déclarés après sa mort remontent à 971.880 F. Soit l'équivalent à mille-réis dans la proportion 748:348\$062<sup>9</sup>. Si l'on arrondit la somme à un million de francs français, en 1905, on déduit le montant de 20 millions de francs selon la table de conversion pour l'année 2000, soit 3 million d'euros actuels (4 millions de dollars)<sup>10</sup> Le libraire A. L. Garraux était situé dans l'étroite tranche des 4% des Français qui ont laissé les plus grands legs de leur temps<sup>11</sup>. Pour avoir une idée de la nature de sa fortune, observons que 68% des biens déclarés étaient convertis en capital financier, avec des investissements en actions auprès de sociétés au Mexique<sup>12</sup> et au Brésil<sup>13</sup>; 27% en capital industriel; et une petite pourcentage (5%) partagée entre biens immobiliers et biens domestiques.

Devant ces données, on peut conclure qu'A. L. Garraux a suivi la tendance des entrepreneurs de l'époque. Il a appliqué la plus grande partie de son capital en investissements de haut risque, c'est-à-dire, dans le marché actionnaire. Et il l'a fait en secteurs qui étaient en plein développement dans cette nouvelle conjoncture d'expansion capitaliste: dans les entreprises de métallurgie et dans le système de transports, voies ferrées et fluviales.

Cette diversification d'investissements expliquerait le fait qu'A. L. Garraux soit sorti de scène au sommet de sa carrière. En réalité, il n'était même pas accrédité comme libraire à Paris. Il a joué le rôle de commissaire d'importation et exportation, pour lequel il a maintenu un bureau à Paris au 3, rue d'Hauteville. Ses annonces ont été régulièrement publiées dans l'*Annuaire Firmin-Didot* entre 1880 et 1900, quand la société a annoncé la succession à Jablonski, Vogt et Cie. Selon cette brève annonce, sans intervalle dans les éditions de l'annuaire, l'homme d'affaires faisait des renvois de marchandise au Brésil et maintenait un bureau pour les commandes à São Paulo, certainement, sa librairie<sup>14</sup>.

De façon générale, la *Casa Garraux* a représenté, pour la population de São Paulo, au moins pour une fraction potentiellement consommatrice, un cadre d'innovation.

Un réseau étendu de ventes a été organisé en profitant des routes de navigation et du commerce de cabotage en vigueur sur les côtes brésiliennes. Rappelons-nous que les navires parcouraient les ports nationaux, du nord au sud, généralement faisant escale à Recife, Salvador et Rio de Janeiro, et les voyages à São Paulo n'étaient pas rares – de façon plus régulière depuis la mise en fonctionnement de la *São Paulo Railway*.

La principale activité était l'importation de livres français et leur distribution dans les librairies de Recife et São Paulo. Tandis que A. L. Garraux s'est installé dans le village de Piratininga, son associé De Lailhacar a ouvert une librairie dans le 9, rua do Crespo, adresse qui deviendrait le lieu de rencontre de l'intellectualité de Recife. Tout cela a ouvert la possibilité des contacts commerciaux réguliers non seulement entre Recife et São Paulo – renforçant les liens spirituels qui rapprochaient des deux capitales – mais également avec d'autres villes portuaires du pays.

Tous les catalogues présentaient le même avertissement, en portugais et en français:

Le Catalogue sera envoyé gratuitement sur demande, à n'importe quel point de l'Empire.

Dans le premier *Catalogue* de la librairie, Garraux et De Lailhacar ont publié le texte de présentation suivant:

L'immense développement des lettres de l'Empire du Brésil dû en grande partie à l'illustre Corps Académique de S. Paulo, nous imposa la loi de réformer notre librairie de manière à la mettre à jour par rapport au progrès et aux nécessités de plus en plus croissantes du Respectable Public.

Pour arriver à un résultat vraiment satisfaisant, nous n'avons épargné aucun sacrifice: après avoir visité les principales librairies de France, Belgique et Portugal, nous avons célébré un accord avec les principaux éditeurs de ces pays, qui nous renvoyant directement et sans intermédiaire leur livres, nous permettent de réduire la modicité de nos prix avec une remise remarquable.

La présence permanente à Paris de notre associé M. Raphael Suarez maintient des rapports constants entre nous, nous sommes en mesure de présenter à notre clientèle les nouveautés remarquables sur les sciences et les arts juste après leur publication en Europe. Dans la confiance de l'indulgence de notre Respectable Public, nos efforts seront considérés: l'unique résultat auquel nous visons étant de satisfaire complètement les personnes qui nous honorent avec leur confiance, nous souhaitons que tous nos Clients et en particulier l'illustre Corps Académique continueront à nous accorder la protection

offerte jusqu'à présent.

[Garraux, De Lailhacar & Cie, S. Paulo, le 15 octobre 1863]<sup>5</sup>.

Au début de la décennie de 1870, alors que A. L. Garraux semble établi dans le milieu commercial citadin, la société avec De Lailhacar est défaite. Il se peut que celui-ci, étant déjà installé à Recife, ne nécessitait plus l'aide de l'associé car, comme l'on remarque d'après la lecture de son testament, les relations d'amitié entre eux ont été maintenues pendant des longues années. La domination du marché lui a offert des moyens pour étendre les affaires à des libraires-éditeurs de Rio de Janeiro, et devenir distributeur des œuvres qui y étaient publiées. En réalité, il apparaît comme le vrai concurrent dans la vente des éditions françaises, étant donné la proximité entre les deux capitales. Intention déclarée ouvertement dans le catalogue de 1872:

Avertissement – Les œuvres brésiliennes éditées à l'Empire sont vendues au même prix que dans les maisons d'édition et ne subissent aucune remise. Les œuvres étrangères sont vendues à des prix moins chers que dans n'importe quelle autre librairie. Dans la même Maison il y a un Catalogue général des œuvres portugaises en éducation, littérature, sciences, arts, religion etc, qui sera envoyé sous demande à partout dans l'Empire<sup>16</sup>.

Fait curieux, les catalogues servaient comme régulateurs des prix du commerce local et par rapport à d'autres centres. Le bibliothécaire de la Faculté de Droit l'observe en 1860:

Sur les publications périodiques, j'ai choisi celles qui me semblent plus utiles à avoir auprès de Libraires comme remise des prix qu'ils demandent dans leurs catalogues, qui ordinairement sont toujours le maximum, et ils ont l'habitude d'effectuer toujours une remise lorsque l'on achète un grand nombre d'œuvres, comme dans le cas présent. Je dois soumettre à Votre Excellence, c'est-à-dire, à la considération de Votre Excellence, que par les prix que je propose, il y a des Libraires dans cette ville qui se sentiront obligés de vendre à la Bibliothèque toutes les œuvres demandées, et la servir avec les meilleures éditions et brochures, et je crois qu'il est préférable d'acheter dans cette ville, étant donné qu'il n'y a pas moins cher dans la Cour ; néanmoins, Votre Excellence en déterminera pour le mieux.

Que Dieu garde Votre Excellence pour plusieurs années. Bibliothèque de la Faculté de Droit de S. Paulo, 1<sup>er</sup> avril 1860<sup>17</sup>.

En outre, les catalogues ont rendu possible la connaissance de toute une fortune bibliographique, difficile d'appréhender dans des temps si arides en termes de moyens de communication. Un bibliothécaire de

l'Académie de Droit proteste à propos de l'exigüité de ce matériel dans le commerce citadin:

Citoyen M. Dr. José Vieira de Carvalho,  
Souhaitant enrichir le plus possible la Bibliothèque de cette Faculté avec l'acquisition des premières œuvres qui aient été publiées sur les matières y enseignées, **et vu le manque de données pour cette entreprise, étant donné le petit nombre de librairies et maisons d'édition qui nous remettent leurs catalogues**, j'ai pris la décision de m'adresser à Votre Excellence vous priant de m'envoyer, avant la fin du mois courant, une liste des principales œuvres écrites sur la Discipline que vous régissez si sciemment et que vous savez que cette Bibliothèque ne possède pas.  
Signé. Le Bibliothécaire Joaquim de Mendonça Junior<sup>8</sup>.

## LIVRES ET LECTURES: UN BILAN DES CATALOGUES GARRAUX

Pour les raisons présentées dans « l'Introduction » de cet article, nous nous concentrerons sur la description de la « partie française », cherchant à confirmer l'action du libraire dans la diffusion des éditions de son pays. Etant donné les limites du présent article, notre analyse examine les données prélevées dans le catalogue relatif à l'année 1866, où la librairie semble établie dans le marché local, indiquant en même temps des termes de comparaison avec l'exemplaire de 1872.

Etendue et diversifiée, la section de livres français contient 5.489 titres dans le *Catalogue* de 1866. Elle est distribuée de la façon suivante: Nouvelles et Romans (1.434; 26,1%); Littérature (700; 12,8%); Philosophie (391; 7,1%); Éditions de Luxe (331; 6,0%); Variétés (239; 4,4%); Arts et Métiers (216; 3,9%); Théâtre (215; 3,9%); Poésie (123; 2,2%); Voyages (120; 2,2%); Histoire (110; 2,2%); Religion (104; 1,9%); Économie Politique et Sociale (102; 1,9%); Mathématiques (79; 1,4%); Grammaire (72; 1,3%); Agriculture (71; 1,3%); Musique (61; 1,1%); Annuaire, Almanachs (54; 1,0%); Art Militaire (47; 0,9%); Médecine (43; 0,8%); Encyclopédies (20; 0,4%); Géographie (19; 0,3%); Finances (31; 0,6%).

Les œuvres sur le Droit sont les plus nombreuses, la bibliographie juridique étant distribuée dans les domaines suivants: Droit Civil (194; 3,5%); Droit Romain (162; 3,0%); Droit Public, Constitutionnel et Politique (123; 2,2%); Droit Criminel et Pénal (92; 1,7%); Droit Commercial (80; 1,5%); Droit Naturel (79; 1,4%); Droit Administratif (50; 0,9%); Droit Ecclésiastique (39; 0,7%); Droit Maritime (29; 0,5%); Diplomatie (26; 0,5%). Les livres de Droit comptent 907 titres, c'est-à-dire, 16,5% du total des œuvres en français en catalogue<sup>9</sup>.

D'autres rayons se croisent avec le programme de l'Académie de Droit de la ville de São Paulo ou du Cours Annexe (formation pour les jeunes qui visent l'entrée à l'académie). C'est le cas de la Philosophie, de l'Histoire, des Mathématiques, des Finances et de l'Economie Politique et Sociale. Sur ce dernier point, il est important de ne pas perdre de vue que, depuis ses débuts, la Faculté a été le principal centre récepteur de la pensée politique et économique. Au fait, les contributions plus considérables de livres à la bibliothèque, à part les œuvres juridiques, étaient de théoriciens et diffuseurs de l'Economie Politique, d'Adam Smith – premièrement en éditions françaises – passant par Bentham jusqu'à Leroy Beaulieu, qui a joué un rôle important comme diffuseur du libéralisme économique à la fin du siècle<sup>20</sup>.

Les éditions littéraires en français annoncées par les libraires Garraux et De Lailhacar posent un problème. Comment traduire en peu de lignes un tel inventaire de la production en circulation au 19<sup>e</sup> siècle? A l'étendu rayon destiné aux nouvelles et romans français s'ajoutent ceux de Littérature, Théâtre et Poésie, également significatifs du point de vue des tendances et du goût littéraire de l'époque, mais également, en termes matériels, de la variété des formats, illustrations et d'autres soins bibliographiques qui les distinguent.

Le rayon Littérature offre au public des collections des "*Obras completas dos principais prosadores*"<sup>21</sup>. De façon semblable au catalogue des œuvres en portugais, titres de fiction se confondent avec des narratives historiques, ce qui permet d'identifier, dans ce même rayon, les volumes d'Ampère, avec ses « scènes historiques » de la Rome Antique, ou les œuvres de Sir Macaulay, traduites par Guizot. Et, à côté de celles-ci, un ensemble très riche d'historiographie française.

Cet éclectisme se reflète dans les auteurs les plus représentatifs du rayon proprement littéraire: Charles André et ses leçons de littérature française; Bossuet, dans une "edição infinitamente mais completa do que a publicada por Delestre-Boulange, em 21 vol., in-8"<sup>22</sup>; Philarète Chasles, qui présente un ensemble significatif (14 titres) d'œuvres morales et de critique littéraire; Chateaubriand, la nouvelle édition de ses œuvres complètes, commentées par Sainte-Beuve, en volumes illustrés par Delannoy, Thibault, Outhwaite, Mansard, parmi d'autres artistes. Edition en 12 volumes, in-4°, faits en papier « cavalier vélin »;<sup>23</sup> Victor Cousin, qui compte 60 titres; Théophile Gautier, 18 titres; Guizot, 25 titres; Victor Hugo, en 20 volumes, in-8°, aussi vendus séparément<sup>24</sup>. Autres 17 titres, en plusieurs volumes d'œuvres illustrées, « richement ornées », confirment l'excellence de *monsieur* Hugo dans l'édition française.

En contrepartie, les traductions ne sont pas nombreuses, contrariant le mouvement croissant de la librairie étrangère à Paris à la même époque, selon étude récente de Diana Cooper-Richet<sup>25</sup>. Possiblement car, en principe, A. L. Garraux ait restreint ses relations commerciales avec des libraires-éditeurs français, en suivant les pas de B. L. Garnier.

Un groupe de ce rayon de textes littéraires s'écarte du canon établi : des œuvres licencieuses, interdites par la loi en France, dont le commerce avait été encouragé, comme nous avons signalé, par B. L. Garnier, à l'époque de son arrivée à Rio de Janeiro. Le nom de la collection est assez suggestif et offre à la lecture un moment d'oisiveté et loisir: "Ce que vierge ne doit lire: 1° Amour d'un page, *in-8°* broché; 2° Contes vrais; 3° Flagrants délits; 4° Pommes d'Èves; 5° Ce que nous font faire les femmes; 6° L'esprit de reparties; 7° L'Art d'avoir des maitresses; 8° Chansons amoureuses"<sup>26</sup>.

Les lectures des variétés apparaissent recomposées dans un répertoire modelé par des érudits. Ce sont des collections volumineuses, de livres de poche, dans lesquelles les thèmes qui touchent l'intérêt de l'humanité, dans l'acception la plus étendue du terme, donnent forme à des projets éditoriaux dirigés par les *gens de lettres*. Le *Catalogue* de 1866 en présente quelques bons exemples:

- Bibliothèque de Poche, par une société de savants et érudits. Edité par Paulin et Lechevalier, de 1845 à 1855. Cette bibliothèque de poche contient « variétés curieuses amusantes des sciences, des lettres et des arts, composée de 10 v. *in-8°* »
- Bibliothèque nationale, collection des meilleurs auteurs, anciens et modernes. Format *in-12*, 192 ppages chaque volume.
- Bibliothèque Philippart. 100 volumes. "Chaque volume dans un format complet"<sup>27</sup>.

Dans le *Catalogue* de 1872, ces collections gagnent une place expressive, ce qui suggère leur réussite éditoriale en France – puisqu'il s'agit intégralement d'éditions françaises – et, possiblement, au Brésil, vu le rôle important d'A. L. Garraux comme intermédiaire entre les livres publiés outre-mer et le public local. Ceci peut se vérifier dans l'encadré suivant:

---

**“Livreria Acadêmica de A.L. Garraux” en Langue Française – 1872**


---

	N° de Titres
Bibliothèques de Tous Les Ages	14
Bibliothèques Illustrée	13
Bibliothèques d’ouvrages propres pour la jeunesse	44
Bibliothèques de Familles	28
Bibliothèques variées	95
	<b>194</b>

---

Tous les autres rayons, qui reproduisent l’organisation du catalogue précédent, révèlent une augmentation accentuée dans le commerce de la librairie française dans la capitale. Nous rappelons qu’en 1872 A. L. Garraux inaugurerait le nouveau siège de la *Livraria Acadêmica de A. L. Garraux*. Et, pour cela,

Il a construit un nouveau magasin avec une *façade* en marbre et des larges vitrines qui est devenue le point de rencontre non seulement des étudiants en droit, mais également des producteurs de café, qui étaient de plus en plus éduqués en France ou en Allemagne et dont la conséquente connaissance du progrès européen allait jouer un rôle considérable dans le développement économique, social et intellectuel de São Paulo<sup>28</sup>.

Le changement du public et, par extension, des conditions du commerce libraire dans la capitale paulista se sont traduits dans ce nouveau *Catalogue* d’œuvres françaises, dont le profil se définit par l’augmentation quantitative du nombre de titres par rapport aux exemplaires antérieures et, en termes qualitatifs, par la présentation d’autres rayons thématiques en consonance avec le développement de l’édition française. À savoir, le marché avait évolué dans le sens des livres d’études, de contenu humanistique ou scientifique – appellation que nous donnons aux œuvres en sciences exactes – et de récits fictionnels – romans, nouvelles, contes, théâtre, poésie: 1.253 titres de Romans, 685 œuvres littéraires, 199 titres en Poésie et Théâtre! Or, il est certain que ce genre bourgeois par excellence avait conquis sa place dans le milieu *piratingano*. Dans ce même sens, le *Catalogue* présente un répertoire remarquable de littérature de consommation, toujours dans les belles-lettres<sup>29</sup>, à ce qu’il faut additionner les livres de connaissances générales.

Enfin, ce *Catalogue* de 1872 propose un curieux guide littéraire avec des thèmes concernant des questions de l’époque, de la politique

aux transformations techniques, associées aux arts industriels, aux moyens de transport et de communication etc.

La littérature étrangère en langue originelle (anglais, allemand, espagnol, italien, latin) surgit pour la première fois dans les *Catalogues* de la *Casa Garraux*, rapprochant la librairie d'un nouveau public, pas nécessairement francophone, mais attentif au polyglottisme. Ce changement de démarche suggère des altérations dans la structure démographique de la capitale, notamment concernant la participation des étrangers dans les secteurs de services et le nouveau cheminement intellectuel des élites, qui adoptaient différents référentiels culturels dans les dernières décennies du siècle.

Tous ces aspects et une vision d'ensemble de l'exemplaire de 1872 peuvent être aperçus ci-dessous :

<b>“Livraria Academica de A.L. Garraux” en Langue Française – 1872</b>		
<b>Thèmes</b>	<b>N° de Titres</b>	<b>%</b>
Romans	<b>1.253</b>	25,6%
Littérature	<b>685</b>	14,0%
Histoire et Sciences Accessoires	<b>313</b>	6,4%
Philosophie	<b>271</b>	5,5%
Religion	<b>263</b>	5,4%
Science Sociale	<b>215</b>	4,4%
Poésie et Théâtre	<b>199</b>	4,1%
Voyages	<b>186</b>	3,8%
Sciences Médicales	<b>151</b>	3,1%
Sciences Naturelles	<b>114</b>	2,3%
Sciences Mathématiques	<b>70</b>	1,4%
Ouvrages Relatifs Aux Événements Politiques De La France	<b>55</b>	1,1%
Ouvrages Critiques	<b>48</b>	1,0%
Instruction Publique	<b>34</b>	0,7%
Géographie	<b>24</b>	0,5%
<b>Technologie. Beaux-Arts...</b>		
<b>Première partie</b>	Chemins de fer, Routes, Machines, Mécanique, Construction, Télégraphie, Architecture, Dessin	<b>92</b> 1,9%

<b>Deuxième partie</b>	Industries, Arts-et-Métiers, Agriculture, Horticulture, Economie domestique, Photographie, Musique, Encyclopédie, Jeux, Magnétisme, Spiritisme, Sténographie, Franc-Maçonnerie, etc.	<b>263</b>	<b>5,4%</b>
<b>Philologie, Linguistique, Éducation</b>			
	Grammaires, Guides de conversation, Alphabets.	<b>110</b>	<b>2,2%</b>
	Rhétorique, Logique et Morale, Littérature classique.	<b>19</b>	<b>0,4%</b>
	Dictionnaire em toutes langues	<b>54</b>	<b>1,1%</b>
<b>Littérature Etrangère (Langues originales)</b>			
	Anglais	<b>300</b>	<b>6,1%</b>
	Allemand	<b>53</b>	<b>1,1%</b>
	Espagnol	<b>35</b>	<b>0,7%</b>
	Italien	<b>32</b>	<b>0,7%</b>
	Latin	<b>16</b>	<b>0,3%</b>
	<b>Ouvrages Divers</b>	<b>35</b>	<b>0,7%</b>
<b>À GUISE DE CONCLUSION</b>		<b>TOTAL</b>	<b>4.890</b>

Les commentaires sont partiels et la lecture du catalogue n'est pas exemptée d'anachronismes.

Généralement, les auteurs et les titres choisis se sont individualisés dans la masse anonyme d'auteurs, marquant leur passage par un courant littéraire donné. Beaucoup d'autres auteurs listés dans les mêmes conditions, occupant possiblement les mêmes espaces dans le marché littéraire de l'époque sont devenus des illustres inconnus avec le temps et échappent à l'attention de l'historien. Cela rend l'évaluation de ce genre de document valide seulement du point de vue de la circulation et de la recherche du profil de la librairie et des lecteurs auxquels ces catalogues se dirigent. Approches de contenu, que nous n'osons établir qu'à des rayons assez rares, doivent être exploitées dans d'autres études, qui prennent en compte la réception de textes nationaux et étrangers dans les différents domaines de la connaissance en évidence.

En ce sens, nous avons cherché à présenter, de manière succincte, un panorama de la littérature mise en évidence par la *Livraria* d'A. L. Garraux et Guelfe de Lailhacar, dans leurs premières années d'activité à São Paulo et après, lorsque le libraire A. L. Garraux a commencé son action individuelle dans le marché local. Les chiffres saillants dans tous les rayons et un passage rapide par les titres nous démontre le fait que ces libraires ont formé une collection d'autant plus hétérogène qu'étendue,

cherchant à prendre en compte les différents courants de pensée de l'époque, dans des domaines variés, de sorte que les goûts, les modes et, principalement, les lecteurs soient largement graciés.

Traduction de Mariana Teixeira

Le *Catalogue* de 1872, plus diversifié du point de vue des collections et des matières présentées, contribue à l'identification de la clientèle visée par A. L. Garraux et le double rôle du libraire, qui a agi simultanément comme commerçant et agent culturel.

---

<sup>1</sup> Angel Rama, *A cidade das letras*. São Paulo: Brasiliense, 1984, p.33.

<sup>2</sup> Joaquim Nabuco, *Minha formação*. São Paulo: Progresso Editorial, 1947, p.49.

<sup>3</sup> Laurence Hallewell, *O livro no Brasil*. São Paulo: T. A. Queiroz; Edusp, 1985. [2<sup>e</sup> ed., revista e ampliada. São Paulo: Edusp, 2005].

<sup>4</sup> Cf. Marisa Midori Deaecto, *Comércio e vida urbana na cidade de São Paulo (1889-1930)*. São Paulo: Senac, 2000.

<sup>5</sup> On remarque qu'elle maintient le même nom, telle la popularité de son fondateur.

<sup>6</sup> Raimundo de Menezes, "As primeiras e mais antigas livrarias de S. Paulo", *Revista do Arquivo Municipal*, 1971, no. 182, p.198.

<sup>7</sup> Karl von Koseritz, *Imagens do Brasil*. São Paulo: Martins, 1943, p.267.

<sup>8</sup> Dépôt des testaments et codicilles de M. Garraux. 30 Novembre 1904 -16 Mai 1908. Maître Jacques Fontana-Notaire. Paris.

<sup>9</sup> Selon la cotation cambiale utilisée en décembre 1904, à l'occasion de l'inventaire des biens déclarés: 1 F=770 réis.

<sup>10</sup> Administration de l'enregistrement des domaines et du timbre. *Formule de déclaration de mutation par décès – Succession de M. Garraux*. Archives de Paris, série D Q7-33378, 1904. Je remercie le professeur J-Y Mollier pour son aide, en réalité, pour sa contribution à la lecture de ce document.

<sup>11</sup> Les données présentées valent pour Paris. Adeline Daumard, *Os burgueses e a burguesia na França*. São Paulo: Martins Fontes, 1992, p.109.

<sup>12</sup> 240 actions de la Société Financière pour l'Industrie au Mexique (F 71.520,00); 101 actions de la Compagnie Industrielle d'Orizaba; 100 actions de la Société San Ildefonso (F 23.200,00). *Formule de déclaration de mutation par décès...cit.*, linhas 8<sup>a</sup>, 10<sup>a</sup>, 11<sup>a</sup>.

<sup>13</sup> 400 actions au porteur de la *Companhia Paulista de Estradas de Ferro e Vias Fluviais* de 200.000 réis chacune (124.675,20); 336 actions dans la *Sociedade Gold Mines [...] of Brazil Limited*, dans le montant d'un livre esterlin chacune. Du Brésil, on a également déclaré deux lettres d'échange de Banco do Comércio e Indústria de São Paulo, dans le montant de F 11.823, 95 ou 9:104\$441.

<sup>14</sup> Annuaire-Almanach du Commerce, de l'Industrie de la Magistrature et de l'Administration ou Almanach des 1.500.000 adresses de Paris, des Départements, des Colonies et des pays étrangers. Didot-Bottin, [1850-1905]. Exemplaires microfilmés – Bibliothèque nationale de France.

<sup>15</sup> Livraria Garraux, De Lailhacar & Cie. Catalogues des livres nécessaires aux cours juridiques de l'Académie de São Paulo. Largo da Sé, n° 1, 1864. Le texte a probablement été écrit par les auteurs eux-mêmes, étant donné les erreurs qu'il présente.

<sup>16</sup> *Catálogo*, 1872, p.36. Suivant l'exemple des libraires fluminenses qui publiaient des annonces de livres à, A. L. Garraux a également publié des annonces de ventes dans la capitale de l'Empire, sur lesquels « essayait de convaincre les étudiants cariocas à acquérir leurs livres à São Paulo, sans augmentation de prix, se débarrassant de l'inconvenance de voyager avec des bagages lourds et grands ». Ubiratan Machado, *As etiquetas de livros no Brasil*. Subsídios para uma história das livrarias brasileiras. São Paulo: Edusp; Oficina Rubens Borba de Moraes; Imesp, 2003, p.28.

<sup>17</sup> Manuscrits de l'Archive de la Faculdade de Direito [doravante, MAFD], Livro 5.

<sup>18</sup> Correspondance du 22 août 1882. MAFD, Livro 18.

<sup>19</sup> Dans le *Catalogue* de 1872 l'augmentation des œuvres juridiques n'est pas très prononcé, 1040 titres ayant été annoncés.

<sup>20</sup> Leroy-Beaulieu était adopté comme manuel du cours de Droit encore à l'époque de Caio Prado Jr. D'ailleurs, ce courant de pensée économique n'a pas tardé à se répandre partout, comme le démontre Alfredo Bosi. Selon l'auteur, dans les discours des membres du PRR, à côté de Comte, fleurissaient les références à Stuart Mill e à Leroy-Beaulieu, qui a été même littéralement cité par Borges de Medeiros « lors de son message à L'Assemblée lu le 15 octobre ». Alfredo Bosi, « A arqueologia do Estado-Providência – sobre um enxerto de idéias de longa duração ». In: *Dialética da colonização*. São Paulo: Companhia das Letras, 1992, p.285.

<sup>21</sup> [“*Œuvres complètes* des principaux auteurs en prose”] Todas as considerações seguintes foram feitas a partir das obras anunciadas na seção. *Catálogo*, 1866, pp.257-295.

<sup>22</sup> [“édition infiniment plus complète que celle publiée par Delestre-Boulangé, en 21 vol., in-8”] *Catálogo*, 1866, p.260.

<sup>23</sup> *idem, ibidem*, p.263.

<sup>24</sup> *ibidem*, p.273.

<sup>25</sup> cf. Diana Cooper-Richet, “Littérature étrangère et monde du livre au XIXème. siècle”, [www.livroehistoriaeditorial.pro.br](http://www.livroehistoriaeditorial.pro.br).

<sup>26</sup> *Catálogo*, 1866, pp.337-338.

<sup>27</sup> *idem, ibidem*, pp.476-479.

<sup>28</sup> Laurence Hallewell, *op. cit.*, p.229.

<sup>29</sup> Bibliothèques de familles, Bibliothèques pour les jeunes et autres formes éditoriales avec grand force publicitaire.



# Le Commerce Transatlantique de Librairie

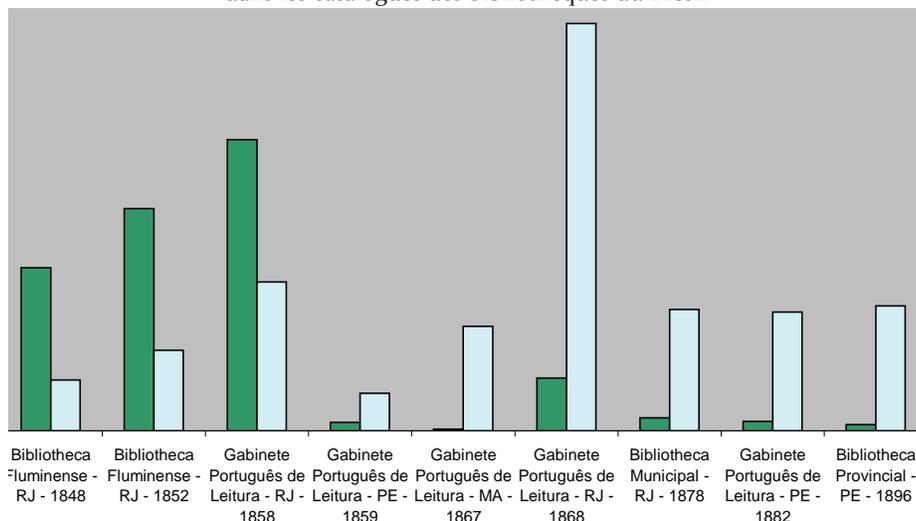
Campinas-SP-Brasil, pp. 61-73, 2012

## LA CIRCULATION DES CONTREFAÇONS BELGES À RIO DE JANEIRO AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Nelson Schapochnik  
(Universidade de São Paulo)

Au cours du projet « Les Cheminements du Roman au Brésil » (FAPESP, 2003-2007), j'ai pu assembler un grand nombre de catalogues de cabinets de lecture et de bibliothèques associatives, établis pendant l'empire brésilien. Le traitement des informations obtenues par la lecture de ces catalogues nous a permis de vérifier que la présence du livre

Tableau comparatif sur la concurrence entre les éditions françaises et belges dans les catalogues des bibliothèques du Brésil



portugais était beaucoup plus expressive que son similaire national, et également que quelques catalogues indiquent la présence et la dispute entre les éditions françaises et belges.

Le tableau permet de visualiser les répercussions à Rio de Janeiro des tensions engagées en contexte européen pendant la première moitié du XIXe siècle, résultat de la dispute pour l'hégémonie dans le commerce libraire. Selon les travaux de Herman Dopp, James Smith Allen, Frédéric Barbier, Martyn Lyons, Jean-Yves Mollier, Jacques Hellemans, François Godfroid, et Christophe Bulté<sup>1</sup>, un ensemble d'éléments a favorisé l'ascension du commerce libraire belge. Cette corrélation de facteurs politiques, économiques, légaux et technologiques a été responsable de l'apogée des éditions pirates belges dans la période de 1815-1850. Tandis que le régime napoléonien en France se prévalait d'une censure très stricte et d'une pression fiscale élevée, le contexte belge était marqué par une plus grande liberté de presse et par des conditions qui ont favorisé l'expansion de la production libraire à travers des réimpressions d'ouvrages. Outre la disponibilité des équipements d'impression, la Belgique était capable de manufacturer tout le papier nécessaire à l'impression. De surcroît, le gouvernement fournissait des subventions à l'exportation, et les emprunts officiels ont été également essentiels pour l'organisation des sociétés en commandite.

Il semble évident que la situation était largement favorable aux éditeurs belges. Au lieu de publier les romans en trois ou quatre tomes, avec un espacement grand, les éditeurs belges ont amplifié la grille typographique, avec la diminution de l'espacement et l'emploi de caractères plus petits, composant ainsi plusieurs livres dans un seul volume en petit format. Cette solution ingénieuse, alliée au fait de ne pas recueillir de droits d'auteur, a permis un développement remarquable. La somme de toutes ces variables touchait directement au prix final du livre, dont l'exemplaire était vendu à trois francs ou encore moins, au lieu du prix habituel du livre français qui fluctuait à environ sept francs ou plus.

Les catalogues mieux fournis en exemplaires produits en Belgique sont ceux de la Bibliotheca Fluminense (1848 e 1852) et ceux du Gabinete Português de Leitura (1858), tous deux installés à Rio de Janeiro. Les deux premiers affichent respectivement, 312 et 425 livres belges, qui totalisent 76 ou 73%, rivalisant avec un total de 97 et 154 livres français, ou 24 et 27%. Le troisième catalogue affiche un total de 557 livres belges (66%) contre 285 livres français (34%). Les autres catalogues n'affichent pas de chiffres assez expressifs pour la balance commerciale belge.

Malheureusement, les catalogues ne fournissent pas de données sur les éditeurs, mais seulement l'identification de l'auteur, le titre de

l'œuvre, l'année de publication, le lieu, le numéro du volume et le format. Ayant comme base la collection du Gabinete Português de Leitura de Rio de Janeiro, il m'a été possible d'identifier 722 œuvres. Parmi les auteurs de romans qui apparaissent dans le plus grand nombre des éditions belges figurent Alexandre Dumas (75), Honoré de Balzac (47), Xavier de Montépin (38), Paul de Kock (31), Émile Souvestre (26), Eugène Sue (26), Comtesse Dash (24), Paul Féval (22), Frédéric Soulié (22), Élie Berthet (20) et George Sand (20). La liste indique le degré d'actualité des presses d'imprimerie belges, étant donné que tous les auteurs mentionnés ont publié leurs romans au XIXe siècle et, de manière générale, peuvent être considérés comme représentants de la littérature romantique. Sans exception, ils étaient tous français, ce qui démontre la fascination et l'universalité de la culture française dans cette période. La demande pour de nouveautés était indiscutable. Tous les auteurs cités ont de même été publiés sous forme de feuilleton dans la presse brésilienne ou également adaptés au théâtre pour le plaisir des spectateurs. Parmi les auteurs traduits en français, figuraient: Capitaine Marryat (10), Charles Dickens (5), Emmanuel Gonzales (5) et Louise Ulbach (4), Edward Bulwer-Lytton (3), Fenimore Cooper (3), etc.

La distribution de ces titres par les éditeurs a rendu possible l'élaboration du tableau suivant:

### Répartition des livres par les éditeurs belges

Editeurs	Montant
Alphonse Lebègue Imprimeur-Editeur	245
Meline, Cans et Co.	175
Société Belge de Librairie (Hauman et Co.)	83
A. Jamar Editeur-Librairie	29
Kiessling, Schnée et Co. Librairies-Editeurs	22
Alphonse Lebègue et Sacré Fils	18
Librairie de Ch. Muquardt	18
Société Typographique Belge (A. Wahlen et Co.)	16
Librairie du Panthéon	11
Auguste Schnée et Co.	10
J.Jamar Editeur Libraire	10
J.P. Meline Libraire Editeur	8
Kiessling et Co.	8
Librairie de Tarride	8
Jamar	7
L. Hauman et Co.	7
A. Bluff Libraire-Editeur	6
Office de Publicité	6
A. Lacroix Verboeckoven et Co.	5

Impr. de Victor Manche	5
Hochhausen et Fournes	4
Impr. du Politique	4
J.J. Simon et Sacré Fils Imprimeur-Editeur	2
A. Bourtyard Imprimeur-Editeur	1
Comptier des éditeurs	1
Dürr	1
Hauman, Cattoir et Co.	1
Hen	1
Impr. De N.J. de Slingeneyer Jeune	1
Librairie Etrangère	1
Librairie Polytechnique	1
Librairie Universelle de J. Razez	1
M. Hayez (Imprimeur de l'Academie)	1
Mayer & Flatau	1
Merten	1
Peeters	1
Simon	1
Typ. Vanbuggenhaudt	1

Cette liste nous permet de réfléchir sur le processus de métamorphose éprouvé par les entreprises consacrées à la production libraire. Cela est mis en évidence par l'emploi des différents termes qui traduisent des opérations complémentaires. Ainsi, il est possible de sélectionner parmi les diverses références, la présence de libraires-imprimeurs, imprimeurs-éditeurs, libraires, imprimeurs et typographes. La répétition de quelques noms, l'addition des partenaires dans la dénomination de l'entreprise, l'insertion de la formule commerciale « compagnie » ou « société » réitèrent le changement dans le domaine technologique, l'augmentation du capital et les stratégies d'entreprise de développement d'affaires afin de monopoliser des nouveaux marchés.

Le tableau semble illustrer la transition d'une petite manufacture ou de l'entreprise familiale – qui comptait peu d'employés et utilisait une technologie tributaire de la force motrice des ses travailleurs – vers une machinerie, impliquant un corps plus diversifié d'ouvriers spécialisés, l'usage de rotatives à vapeur et l'inversion massive des capitaux. A l'appui de cette ligne argumentative, nous trouvons une entreprise journalistique qui occupera le temps oisif de ses rotatives à la production de livres (*Imprimerie du Politique*), une librairie qui commande des livres apparemment destinés à l'usage scolaire (*Librairie Polytechnique*) et également deux grandes entreprises qui ont été fondées dans le but de reproduire et exporter les ouvrages d'écrivains français, anglais, allemands et italiens (*Société Typographique Belge e Société Belge de Librairie*).

Le tableau suivant dispose le répertoire bibliographique dans l'axe temporel. Voici le résultat :

### Chronologie des éditions belges

Période	Montant
1821 – 1828	6
1832 – 1840	222
1841 – 1850	367
1851 – 1860	348
1862 – 1869	7

La lecture du tableau ci-dessus permet de vérifier que la présence des livres belges croissait dans un rythme accéléré jusqu'à l'année 1850, à partir de laquelle les nombres commencent à diminuer ; dans les années soixante sa présence est presque insignifiante. Cela démontre l'immense capacité de commercialisation et l'écoulement rapide de cette marchandise, même dans le marché à Rio de Janeiro.

L'inexistence d'une réglementation sur « les droit d'auteurs » ou sur « la propriété littéraire » a favorisé grandement l'expansion des activités éditoriales belges à travers le piratage<sup>2</sup>. Selon Martyn Lyons, vu que le droit d'auteur n'était pas reconnu au-delà des frontières, les éditeurs belges ne sortaient pas de la légalité, bien que cela provoquât des réactions hostiles. Néanmoins, cette pratique attaquée par les éditeurs français était également employée par eux-mêmes pour publier des ouvrages originalement édités en Angleterre, Allemagne et Italie<sup>3</sup>.

Le faible indice de livres belges vérifiés à partir de 1862 traduit, dans un sens, la portée de la pression commerciale et diplomatique pour la reconnaissance de la propriété littéraire qui avait été finalement accordée en 1852. Cet épisode inaugurerait une vraie ère des conventions sur la propriété littéraire qui a culminée dans la Convention Internationale sur les Droits d'Auteur signé à Berne en 1886.

Le déclin des entreprises belges étaient directement associé à la série de faillites et spéculations dans le marché interne et à lente conscientisation concernant l'idée du piratage comme une activité criminelle (réitérée par une lettre épiscopale portée à la connaissance du public après l'énorme succès de *Les Mystères de Paris* de Eugène Sue ) ; il était également le résultat des effets d'un renversement commercial frappant, provenant de la révolution connue comme « La Révolution de Charpentier ». La dénomination dérive de l'action de Gervais Charpentier, qui a inauguré une série de romans en 1838 adoptant les mêmes procédures employées par ses concurrents belges. Un seul volume, à un prix fixe (3,5

francs) et l'adoption du petit format in-18, qui a reçu l'appellation de « format Charpentier ». Cette réponse a permis la reprise lente et sûre du marché par l'édition française.

Finalement, la systématisation des données a rendu visible le format employé dans chacun des ces 936 ouvrages. Cette détermination matérielle reflétait une proposition éditoriale et commerciale ; en outre, elle suggère une correspondance aux exigences des bibliothèques et des propriétaires de cabinets de lecture qui les avaient achetés.

### Format des livres belges

Total = 936

Format	Montant
In 4°	2
In 8°	47
In 8° gr.	5
In 12°	515
In 16°	20
In 18°	337
In 24°	3
In 32°	7

Le nombre expressif d'ouvrages tirés dans le format in-12° et in-18° indiquait une option délibérée pour des éditions à bon marché qui, d'une certaine façon, garantissaient le rapide accroissement du répertoire et satisfaisaient le désir des lecteurs d'être au courant de la production culturelle européenne.

La présence des romans produits en Belgique n'a pas seulement été enregistrée dans les pages des catalogues de bibliothèques et cabinets de lecture. Les romans ont été sans aucun doute commercialisés par les libraires établis dans l'Empire et qui fournissaient cette marchandise responsable de la formation et du plaisir des lecteurs brésiliens. L'année de 1844 est notamment célébrée grâce au débarquement de Baptiste-Louis Garnier, qui deviendrait le libraire le plus proéminent de la cour brésilienne.

Cette date pourrait également être prise comme une balise temporelle afin de signaler le début des activités de Desiré-Dujardin. Il informait la réception des livres et des imprimés des divers types dans les pages du *Jornal do Commercio*, au moyen d'annonces publicitaires hebdomadaires, comme par exemple :

Le propriétaire de la librairie Belge-Française, située rue dos Ourives n°73, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient de recevoir de

Paris tout ce qui a été publié de meilleur et de plus élégant, com me cadeaux d'Étrennes teis que: keapsake, livres illustrés, classiques et scientifiques; Ouvrages d'arts et pour la jeunesse; Álbuns de musique des premiers compositeurs avec riches dessins et reliures, Gravures, lithographies, objects divers bureau d'une elegance et d'une richesse rare, et enfin une foute d'objects divers relatifs à librairie. Les prix sont de plus raisonnables! (30/12/1844).

Lors de mes consultations des ouvrages belges dans Gabinete Português de Leitura à Rio de Janeiro, j'ai constaté que Desiré-Dujardin n'était pas un simple libraire installé à cette ville. En maniant le tome III de *La Comtesse de Rudolstad* (1844), de George Sand, j'ai remarqué que le libraire avait contrefait ce que Lucien Febvre et Henri-Jean Martin avaient désigné « l'enregistrement civil du livre »<sup>4</sup>, c'est-à-dire, les marques de l'imprimeur. Il avait mis une étiquette avec l'identification de son établissement par-dessus l'identité de l'atelier qui avait manufacturé le livre: *Imprimerie Française* (R. Saint Joseph, 64), 1844. Ce fait indique une forme rusée d'autopromotion ou de publicité qui conférait au libraire la capacité de scruter le marché européen, d'obtenir des titres invendus en déstockage et d'offrir aux lecteurs brésiliens, de manière rapide, un auteur qui était très bien accueilli à l'époque. Et en plus, d'obtenir des profits dans l'opération commerciale.

Le contact avec l'exemplaire du roman *Les viveurs d'autrefois* (1849), de Foudras et Montépin, nous fait croire que ce trait identifié initialement comme recours d'autopromotion – étant donné qu'il attribuait au libraire la fonction de forger d'opinion – dissimulait, en réalité, un jugement éditorial précis. La date d'édition peut indiquer que Dujardin était déjà en activité dans le marché libraire depuis environ 5 ans et qu'il connaissait les habitudes et les possibilités des lecteurs potentiels. Donc, rien d'étrange en ce qui concerne le tirage de livres en français, vu qu'une grande partie des ces lecteurs vivaient dans une situation de communication nommée diglossie<sup>5</sup>.

Le fait est que la deuxième de couverture du roman contient une information précieuse mainte fois ignorée par le lecteur ordinaire: le roman a été publié par la Société Typographique Belge (A. Wahlen et Co.). Cette marque permet d'élucider une des significations du circuit commercial transatlantique. Certainement, le livre a été publié en Belgique, pourtant tout indique qu'il avait été commandé par le libraire installé à Rio de Janeiro. Si cela est correct, on peut croire que l'insertion sociale de Dujardin dépasse les règles du simple vendeur de livres et confirme le genre d'esprit d'entreprise qui se rapproche des talents artistiques, des connaissances et des risques d'un éditeur. Ainsi, le circuit

acquiert une dynamique, comme une route à double sens. Non seulement il a choisi le titre qui lui a semblé le plus adéquat à ses affaires, comme il a profité des conditions économiques et tarifaires mises en valeurs par des raisons d'ordre technologique qui se répercutaient dans la production et distribution des imprimés – lesquelles rendaient le livre importé et/ou produit à l'étranger demandé par un éditeur installé au Brésil plus bon marché que son similaire national, précisément comme la procédure adoptée par Garnier.

Cette recherche a permis de localiser 13 titres édités par Desiré-Dujardin, conduisant à un résultat différent de celui présenté par Godfroid<sup>6</sup>. Dans le tableau ci-dessous, je reproduis les ouvrages publiés par Dujardin.

Auteur	Titre	Année d'édition
George Sand	<i>La Comtesse de Rudolstadt</i>	1844
Honoré de Balzac	<i>Les Petits Manèges d'une femme vertueuse *</i>	1845
Adolphe Thiers	<i>Histoire du Consulat et de l'Empire*</i>	1845-1846
Jules Michelet	<i>Le peuple*</i>	1846
Alexandre Dumas	<i>Le batard de Mauléon</i>	1846
George Sand	<i>Le Peché de Monsieur Antoine*</i>	1846
Eugène Sue	<i>Martin L'enfant trouvé ou Les mémoires d'un valet de chambre</i>	1846-1847
Paul Féval	<i>Le fils du Diable</i>	1846-1847
Honoré de Balzac	<i>La Cousine Bette*</i>	1847
Alexandre Dumas	<i>Le quarent-cinq</i>	1847
Paul Féval	<i>Le Mendiant noir</i>	1847
M. de Foudras et X. de Montépin	<i>Les viveurs de autrefois</i>	1849
Eugène Scribe	<i>Piquillo Alliaga ou Os mouros no reinado de Phillippe III</i>	s/d

Comme l'on peut observer, seulement 1 sur les 13 titres édités par Desiré-Dujardin a été publié en langue portugaise. Il s'agit du roman d'Eugène Scribe, *Piquillo Alliaga, ou, Les Maures sous Philippe III* dont la traduction était sous la responsabilité de Justiano José da Rocha ( il avait déjà traduit Balzac et Sue ) et avec des lithographies de l'atelier de Ludwig and Briggs. La liste des œuvres souligne également la prédilection pour deux catégories de textes, à savoir, le roman et l'histoire (l'enquête de Michelet et le récit de l'histoire de la Révolution française écrite du point de vue d'un historien libéral). Certes, ce petit catalogue reflète les attentes commerciales de Désiré-Dujardin, sa capacité à sélectionner les

titres disponibles sur le marché éditorial belge et dans le même temps, une intuition sur l'expérience esthétique des lecteurs brésiliens.

La lecture des annonces publiées dans le *Jornal do Commercio* a rendu possible l'accès à une dimension assez intéressante des pratiques commerciales de la librairie de Desiré-Dujardin, selon l'annonce qui contient la teneur suivante:

Dans la Librairie Franco-Belge, il y a à vendre un riche assortissement de meilleurs ouvrages des auteurs le plus fameux de la littérature française moderne, comme Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue etc, composant une collection de 350 volumes in-8, 500 volumes in-12, 1500 volumes in-18, parmi lesquels maints volumes reliés, tout cela très propice à la fondation du CABINET DE LECTURE, soit dans la cour soit dans une autre ville. Tous ces livres sont entièrement nouveaux et ils doivent être vendu à un prix favorable. (28/06/1846).

L'annonce explicite l'agilité de Dujardin à rendre disponibles ces séduisantes marchandises, manufacturées par les presses d'imprimerie belges, qui dépassaient le livre français dans le marché mondial, surtout au moment de l'ascension d'une nouvelle base institutionnelle de lecture représentée par les cabinets. La collection de romans avait comme cible le développement des affaires libraires, ce qui comprenait l'emprunt de chaque volume par jour, par semaine ou par mois, selon la pratique commune dans les cabinets de lecture.<sup>7</sup>

Les cabinets étaient une heureuse institution, soit pour ceux qui n'avaient pas d'argent pour l'acquisition des livres et des périodiques, soit pour développer les possibilités de lecture de ceux qui avaient des bibliothèques privées exigües ; de même, ils fournissaient la manne qui nourrissait l'imagination de ceux qui ne savaient pas déchiffrer le texte, mais qui participaient de l'expérience de lecture à travers l'écoute.

En observant les critères de nouveauté et d'actualité ( les auteurs romantiques et titres qui venaient d'être lancés), d'un jeu d'échelles qui répondait aux demandes financières et spatiales ( 350 volumes in-8°, 500 volumes in-12°, 1500 volumes in-18° ), du recours à l'emballage du produit comme une forme de distinction ( des livres reliés et brochures ) et, en plus, la mise en relief d'un prix attractif, il créait un effet multiplicateur pour le commerce du livre. À vrai dire, la librairie en tant que fournisseur de livres et de collections aux cabinets de lecture avait beaucoup à gagner avec l'expansion des ces « machines à lire et à rêver »<sup>8</sup>.

Les arguments en faveur des avantages des livres belges face aux produits originaires de France ont été également localisés par Manoela Domingos dans le catalogue de 1840 de la *Librairie Belge et Française*

(ancien Cabinet de Mlle. Férin), installée à Lisbonne. Mlle. Férin, qui représentait les intérêts belges dans un contexte attaché traditionnellement au marché libraire français disait que: « Les avantages principaux des éditions Belges sur les éditions de France sont: 1<sup>o</sup>) de ne coter souvent que la moitié du prix des éditions Françaises; 2<sup>o</sup>) d'être supérieures sous le rapport typographique; 3<sup>o</sup>) d'être d'un format uniforme et de renvoyer les unes aux autres; 4<sup>o</sup>) de former un plus petit nombre de volumes, ce qui facilite les recherches et économise le frais de reliure, etc; 5<sup>o</sup>) et enfin, la plus part des ouvrages sont augmentés de notes indiquant la législation et la jurisprudence des cours du Royaume de Belgique, sur les matières traitées »<sup>9</sup>.

D'ailleurs, Dujardin lui-même a été propriétaire d'un cabinet de lecture qui occupait le même bâtiment de la librairie, comme l'on peut apprendre dans l'annonce publiée dans le *Jornal do Commercio* de 01/02/1850.

## ABONNEMENT DE LECTURE

A la Libraire Belge Française,

R. do Ouvidor n.105

Les ouvrages nouveaux ci après sont a disposition de MM. les abonnés: A.Dumas fils, *Le roman d'une femme*, 4 vols; A.Luchet, *L'éventail d'ivoire*, 2 vols; Marquis de Foudras, *Jacques de Broncion*, 5 vols; Dash, *Les degrés de l'échelle*, 6 vols; Roger de Beauvoir, *Mémoire de Mlle. Mars*, 1vol; X. de Montepin, *Confession d'une bohème*, 2 vols; P.Féval, *Le ouvrier de Paris*; idem, *Le jeu de la mort*, 2 vols; Proudhon, *Mémoire d'un révolutionnaire*; A. de Lamartine, *Les mémoires d'un notaire*, 3 vols; (...); *Revue de Deux Mondes*, novembre.

Priz de l'abonnement 2\$000 par mois.

Malgré les clairs avantages de l'affaire, l'entreprise de Désiré Dujardin a fermé entre 1850-51, sans que l'on sache les motifs. Il peut sembler accidentel, mais la clôture des activités de la librairie et, ensuite, celle du cabinet de lecture coïncident avec l'établissement de traités bilatéraux entre la Belgique et la France qui normalisaient la question de droit d'auteur en mettant une fin aux pratiques de piratage.

Pour l'extrême bonheur du chercheur, l'investigation a rendu possible non seulement le dévoilement d'un processus compliqué de production d'artéfacts publiés en Europe, l'évaluation de la concurrence des éditeurs belges et des disputes engagés contre les libraires français, la localisation des ces romans dans les catalogues et les rayons du Gabinete Português de Leitura de Rio de Janeiro, mais aussi la découverte d'un

« intermédiaire oublié » spécialisé dans la commercialisation des ouvrages qui provenaient de Belgique.

Mais l'état général de joie ne finit pas avec la trouvaille des indices de ce passage fortuné du libraire belge par la cour de l'empire. Le dénouement inclut la présence de ces agents qui, d'une certaine façon, justifient la place du livre dans la société, à savoir, les lecteurs. S'il est vrai que il n'y a que deux brefs enregistrements, ils confirment bien le lien du circuit, en mentionnant les formes d'appropriation des romans belges.

Le premier appartient à l'auteur José de Alencar lequel, dans un texte qui présente une caractéristique autobiographique, *Comment et pourquoi je suis romancier*, a enregistré « la prédilection de mon esprit pour la forme littéraire du roman. » En remémorant les successives approximations avec la littérature, il mentionne l'atmosphère des emprunts et les découvertes parmi les étudiants de la Faculté de droit de São Paulo. C'est dans l'opulente librairie de Francisco Otaviano qu'il a enregistré le fait d'avoir vu « pour la première fois le volume des œuvres complètes de Balzac, dans cette édition en feuille que les typographes de Belgique rendaient vulgaire à un prix modique »<sup>10</sup>.

Un peu plus tard, quand il est retourné à Rio de Janeiro, dans le début des années 50, il a confirmé le rôle des cabinets de lecture dans la médiation entre les lecteurs et les livres, lorsqu'il nous informe:

« Avec le peu qui me restait, je me suis abonné à un cabinet de lecture qui se trouvait rue d' Alfândega, et qui avait une copieuse collection des meilleures nouvelles et romans jusqu'alors sortis des presses d'imprimerie française e belges.

(...) J'ai dévoré les romans maritimes de Walter Scott et Cooper, les uns après les autres, j'ai continué avec ceux du Capitaine Marryat et puis avec autant de livres qui avaient été écrits dans ce genre, recherche à laquelle m'aidait le propriétaire du cabinet, un français nommé Crémieux, si je me souviens bien, lequel avait toute sa librairie dans la tête.

Pendant ce temps-là, j'ai lu beaucoup d'autres choses: ce qui manquait d'Alexandre Dumas et Balzac, ce qui j'ai trouvé d'Arlincourt, Frederico Soulié, Eugênio Sue et d'autres. Mais pour moi rien n'égalait les marines grandioses de Scott et Cooper et les combats héroïques de Marryat. »<sup>11</sup>

Le fragment détermine clairement les habilités et l'obstination d'un lecteur capable de chercher, sélectionner et « dévorer » les œuvres disponibles qui ont modelé son goût et sa prédilection pour la forme du roman. En face de ce qui a été exposé, il n'y a rien d'étrange dans l'option du libraire français, puisque les exemplaires belges favorisaient ses affaires grâce à leurs prix relativement bas. De la perspective du lecteur,

les ineffaçables contacts avec Balzac, Sue, Dumas, Arlincourt, Scott et d'autres, étaient intercédés par les petits livres originaires de Belgique qui ont été gardés dans la mémoire comme des marques rituelles d'initiation à la lecture.

Le deuxième enregistrement provient aussi des réminiscences d'un homme de lettres brésilien qui est devenu remarquable comme romancier. En se référant à ses années de formation, Taunay a raconté la fascination que quelques œuvres ont exercée sur son imagination. Curieusement, ces objets de désir du jeune lecteur ont été aussi enregistrés comme contrefaçons belges et support de récits inoubliables.

La frénésie de la lecture avait commencé pour moi depuis la fin de 1852, car la première nouvelle dont je me suis intéressé - Ivanhoé, de Walter Scott - m'a provoqué un vrai éblouissement.

Cela m'a apparu étonnant et sublime et, comme j'avais la possibilité, quand j'allais avec mon père au Engenho Novo, d'y apporter des livres, c'était impossible de me trouver satisfait. Ainsi, de la bibliothèque de l'oncle Beurepaire j'ai pris le Juif Erran, huit gros petits volumes, une édition de Bruxelles, laquelle j'ai dévoré sans arrêt. Aussi, j'ai beaucoup apprécié une contrefaçon de Walter Scott - Aymé Verd- ces trois romans ont été les premiers dont j'ai pris connaissance dans les années 1852 et 1853.<sup>12</sup>

(Traduit du brésilien par Paula Frattini  
avec révision par Mariana Teixeira Marques)

---

<sup>12</sup> DOPP, Herman. *La contrefaçon des livres français en Belgique, 1812-1852*. Louvain: Librairie Universitaire, 1932; ALLEN, James Smith. *Popular French Romanticism: authors, readers and books in the 19th century*. N.York/Syracuse, Syracuse University Press, 1981; BARBIER, Frédéric. « Le commerce international de la Librairie française au XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1913) ». In: *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* t.28. Paris, 1981, p. 94-117; Idem. « Les marchés étrangers de la librairie française ». In: R.Chartier e H-J. Martin. *Histoire de l'édition française* t.III. Paris: Promodis, 1985; LYONS, M. *La triomphe du livre: une histoire sociologique de la lecture en France du XIXe siècle*. Paris, Promodis, 1987; MOLLIER, Jean-Yves. Ambiguïtés et réalités du commerce des livres entre la France et la Belgique au XIX<sup>e</sup> Siècle. In: MOLLIER, Jean-Yves (dir.). *Le commerce de la librairie en France au XIX<sup>e</sup> siècle, 1789-1914*. Paris: IMEC/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997; HELLEMANS, Jacques. « Production et offre de livres en Belgique durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ». In : MOLLIER, Jean-Yves (dir.). *Le commerce de la librairie en France au XIX<sup>e</sup> siècle, 1789-1914*. Paris: IMEC/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997; GODFROID, François. *Aspects inconnus et méconnus de la contrefaçon en Belgique*. Bruxelles: Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1998; BULTÉ, Christophe. « Approche économique du secteur de la contrefaçon à Bruxelles

(1814-1852) ». *Contre-façons. Cahiers du Cédic* n°2/4, janvier 2003, p. 3-78.

<sup>2</sup> Pour suivre le concept juridique et réglementaire de la propriété littéraire, voir: LYON-CAEN, Charles e DELALAIN, Paul. *Lois françaises et étrangères sur la propriété littéraire et artistique*. 2 t. Paris: F.Pichon, 1889; ROSE, Mark. *Authors and owners: The invention of copyright*. Cambridge: Harvard University Press, 1993; BONCOMPAIN, Jacques. *La révolution des auteurs. Naissance de la propriété intellectuelle (1773-1815)*. Paris: Fayard, 2002; JOHNS, Adrian. *Piracy. The intellectual property wars from Gutenberg to Gates*. Chicago: The Chicago University Press, 2009.

<sup>3</sup> LYONS, Martin. *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Promodis/Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 69.

<sup>4</sup> FEBVRE, Lucien et MARTIN, Henri-Jean. *O aparecimento do livro*. São Paulo: Ed.Unesp/Hucitec, 1992, p.130.

<sup>5</sup> RAMA, Angel. *A cidade das letras*. São Paulo: Brasiliense, 1985.

<sup>6</sup> Les titres marqués d'un astérisque sont ceux énumérés par François Godfroid. *Aspects inconnus et méconnus de la contrefaçon en Belgique*. Bruxelles: Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1998, p. 576-577. Tous les titres ont été trouvés dans la collection du Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro, à l'exception *Le Peuple* et *Le Bâtard de Mauléon*, qui sont, respectivement, à la Bibliothèque Nationale d'Espagne et de l'Ohio State Library.

<sup>7</sup> Sur les cabinets de lecture à Paris, voir: PARENT-LARDEUR, Françoise. *Les cabinets de lecture: la lecture publique à Paris sous la Restauration*. Paris, Payot, 1982. Les cabinets de lecture à Rio de Janeiro ont été étudiés par SCHAPOCHNIK, Nelson. *Os jardins das delícias: gabinetes literários, bibliotecas e figurações da leitura na corte imperial*. São Paulo: FFLCH-USP, 1999 (Thèse doctorale en Histoire).

<sup>8</sup> PICHOT, Claude. " Pour une sociologie des faits littéraires. Les Cabinets de lecture à Paris durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ". *Annales ESC* v.14 n°3. Paris, 1959, p. 522.

<sup>9</sup> *Estudos de sociologia da cultura. Livros e leitores do séc. XIX*. Lisboa: Instituto Português de Ensino à Distância, 1985, p. 164 nota 70.

<sup>10</sup> ALENCAR, José de. Como e porque sou romancista. *Obra Completa* v.1. Rio de Janeiro: Aguilar, 1959, p. 110.

<sup>11</sup> Idem, *ibidem*. p. 113-114.

<sup>12</sup> TAUNAY, Alfredo D'Escragnolle. *Memórias*. Rio de Janeiro: Biblioteca do Exército, 1960. p. 38.



## **Le Commerce Transatlantique de Librairie**

Campinas-SP-Brasil, pp. 75-99, 2012

---

# **COSMOLOGIES DU CAPITALISME ÉDITORIAL LE BRÉSIL ET LE PORTUGAL À LA FOIRE DE FRANCFORT**

**Gustavo Sorá**

(Universidad Nacional de Cordoba)

La Foire du livre de Francfort est certainement le phénomène permanent le plus remarquable parmi ceux qui marquent l'évolution des marchés du livre depuis 1950 à nos jours. Cet événement détermine la configuration de particularismes et, de ce fait, revêt un caractère universel. Il dresse les cartographies des entreprises les plus puissantes, des technologies de pointe, des best-sellers du moment, des classiques littéraires, des avant-gardes intellectuelles contemporaines, des pays, des langues et des diverses traditions culturelles. Son universalité, donc, tient à son caractère inexorable et obligatoire ainsi qu'à sa reconnaissance de la part de tous les éditeurs de la planète. Et même si la plupart des maisons d'édition ne vont pas à Francfort tous les ans en octobre, estimant ne pas être concernées, directement ou indirectement, consciemment ou inconsciemment, celles, plus puissantes, qui s'y rendent et conditionnent les stratégies et les possibilités d'activité éditoriale de tous les éditeurs, même les plus petits et les plus spécifiques, donnent à la Foire de Francfort une importante signification.

Pour expliquer la construction sociale et historique de ce pouvoir, il faut articuler des approches génétiques, ethnographiques et statistiques, observer et comprendre des séries concrètes de faits et de relations qui font de Francfort un marché central et un lieu de

signification relative pour les agents des différents marchés du livre et des espaces linguistico-culturels<sup>1</sup>. Ces perspectives guident l'objectif de la présente étude qui se propose de comparer les expositions du Brésil et du Portugal, pays invités à la Foire du livre de Francfort, en 1994 et 1997 respectivement. Il me paraît intéressant de comprendre certains aspects du choix de ces deux pays, d'analyser les événements mis en place à cette occasion. Présenter à la fois un marché du livre et une culture nationale n'est pas sans incidence ; nous tâcherons de mettre en évidence ces conséquences. Une étude comparative des modalités selon lesquelles deux cultures nationales périphériques et lusophones se sont présentées à Francfort en tant que pays invités permettra de connaître certains aspects par lesquels s'incorporent et se transmettent à l'échelle globale des modes de domination à la Francfort.

## **LA FOIRE DE FRANCFORT, LES THÈMES CENTRAUX ET LES PAYS INVITÉS**

La Foire du livre de Francfort est la plus importante du monde. Il s'agit d'un événement légitimé en tant que seuil d'une tradition littéraire immémoriale qui, depuis le milieu des années 1950, a été consacré comme un pôle d'institutionnalisation du marché allemand ainsi que du marché international du livre. Bien que la première Foire de Francfort ait eu lieu en 1462, l'événement actuel est l'aboutissement d'une série d'événements assez singuliers que l'on peut dater de 1949, année des commémorations du bicentenaire de la naissance de Goethe. Pour Alfred Grade, un des fondateurs de la Foire, la première exposition était une "démonstration politico-morale"<sup>2</sup>. L'enjeu était de changer l'image de la culture allemande après les atrocités de la guerre. Mais pourquoi une foire allemande est-elle devenue le centre des influences les plus puissantes du monde du livre ?

Le retour de l'Allemagne sur la scène culturelle internationale a été possible grâce à son exceptionnelle ouverture vers l'étranger. De la même manière que les Allemands, après la chute du Mur, intercèdent en faveur de l'intégration des pays de l'Europe de l'Est dans le marché culturel mondial, les Français, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, amorcent la reconstruction du marché du livre européen avec la Foire de Francfort. Cet événement s'est affirmé, depuis ses débuts, comme le lieu par excellence de la commercialisation des livres édités en diverses langues. Le nombre d'étrangers exposant à Francfort augmente d'année en année. Si pour la première édition de 1949 n'ont participé que 205

Allemands, ils étaient 524 à la Foire de 1954 pour 534 étrangers<sup>3</sup>. Jusqu'à la fin de cette décennie, les éditeurs anglo-saxons sont majoritaires parmi les représentants des pays étrangers, transformant progressivement Francfort en la plus grande foire internationale d'éditeurs de langue anglaise. Les Nord-Américains plus particulièrement font alors de Francfort un lieu stratégique pour commercialiser des droits d'édition et de traduction. Afin de rationaliser cette expansion, en 1964, le Chambre des Libraires et Editeurs Allemands créé la *Austellungen und Messe-GmbH* (AuM), une institution affectée à l'organisation de la Foire. A partir de ce moment-là, le marché allemand se dote donc d'une structure institutionnelle sans pareil qui lui permet de canaliser la croissance du marché national et des relations internationales<sup>4</sup>. La AuM est une machinerie qui modifie sans cesse la configuration de la Foire au gré des innovations technologiques ou des enjeux économiques et culturels qui garantissent sa prédominance internationale. Il va sans dire que la position de Francfort a été à plusieurs reprises convoitée par d'autres foires, comme celle de Londres au cours des dernières années sans pour autant parvenir à mettre à l'écart l'événement allemand. Francfort est aussi un lieu de consécration littéraire. C'est dans ce but qu'a été créé, entre autres manifestations, le Prix de la paix des libraires allemands. La Foire de Francfort a été un lieu décisif pour la diffusion de la nouvelle littérature d'après-guerre (Grass, Updike, Sarraute, Goytisolo, Per Olof, Witold Gombrowicz), du réveil occidental, des écrivains les plus brillants du bloc de l'est (Tendriakov, Szabo, Bruno Schulz) ainsi que de la "découverte" de la littérature latino-américaine (García Márquez, Cortázar, Vargas Llosas, Rulfo).

Vers la fin des années 1960, la tension entre les objectifs culturels et les visées économiques de la Foire du livre atteint son apogée. En tant que lieu de Haute Culture, elle est, en 1968, l'objet de protestations contre-culturelles. Daniel Cohn-Bendit lui-même, un des leaders de Mai 1968 et actuel député européen, participe à ces manifestations. Des petites maisons d'édition culturelles organisent une contre-foire à Mayence, ville proche de Francfort, lieu de naissance de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie à caractères mobiles. Jusqu'alors la Foire s'était développée en silence en tant qu'espace professionnel spécialisé dans la transaction de droits. A partir de 1968, elle commence à interpeler les médias. Les militants et l'écho de l'opinion publique exigent une réaction des organisateurs face à la menace de "best-sellerisation" de la Foire du fait de la puissance des intérêts anglo-saxons et de la neutralité adoptée face aux éditeurs ou aux auteurs de pays dénoncés politiquement, comme la Russie et l'Espagne.

C'est dans ce climat qu'en 1973 la Foire de Francfort change de direction ; Peter Weidhaas, jeune cadre de la AuM nourrissant de profondes affinités pour la littérature et les mouvements politiques d'Amérique latine<sup>5</sup>, en prend la responsabilité. Il fait face au mécontentement des "Américains" qui craignent la contamination d'un événement dont l'unique objectif est pour eux de faire du *business*. Weidhaas observe avec bienveillance la couleur politico-culturelle qu'a pris la Foire dans les années 1970. A partir du moment où il assume son poste de directeur, il met en place diverses actions qui contrebalancent la prédominance des intérêts commerciaux anglo-saxons et les critiques de l'opinion publique. Parmi elles, il convient de mentionner la création d'un espace spécialisé pour la presse internationale, chaque année plus nombreuse à couvrir l'événement. La mise en place de thèmes centraux (*Schwerpunkt-Thema*) est bien plus significative puisque ceux-ci permettent de montrer l'engagement de la direction de la Foire dans les problèmes politico-culturels du moment. "L'Amérique latine : un continent méconnu" est le premier de ces thèmes en 1976<sup>6</sup>.

Le choix de l'Amérique latine fait clairement écho aux combats pour le Tiers Monde. Le thème central suivant, "L'enfant et le livre" émane du projet initial "The Third World in the German Children's book 1967-1977". "L'Afrique noire" est le thème central de la Foire du livre de 1980. C'est à ce moment-là que certains responsables de la Chambre Allemande des Libraires et Editeurs font connaître leur désaccord : "Ils insistaient sur la bonne et vieille idée de la Foire considérée comme la fête de famille du livre et une exposition purement commerciale"<sup>7</sup>. Les thèmes centraux sont maintenus jusqu'en 1986 : "Religions d'hier dans le monde de demain", en 1982, "Orwell 2000", en 1984, et l'Inde en 1986. D'après les mémoires de Weidhaas, ces trois événements ne semblent pas avoir eu la répercussion qu'ont connue les premiers. Vers 1986, le directeur de la Foire de Francfort observe le déclin du projet des thèmes centraux : "la réception publique de notre thème sur l'Inde m'a profondément frustré"<sup>8</sup>.

Développer un projet politico-moral au sein d'un événement économique où convergent autant de formes de pouvoir présente un certain nombre de difficultés. Peter Weidhaas propose alors une autre alternative ; la création d'une agence de promotion de traductions et d'éditions en langue allemande d'auteurs du Tiers Monde<sup>9</sup>. En avril 1980, Weidhaas convoque dans les bureaux de la Foire 14 éditeurs, auteurs et agents littéraires pour créer une espèce d'ONG éditoriale. L'appel est lancé sous le nom de *Third World Book Agency* et l'institution naissante se dénomme Société pour la promotion de la littérature d'Afrique,

d'Asie et d'Amérique latine. La Société est tour à tour dirigée par Jörg Becker (1980-81), Günter Simon (1981-87) et Peter Ripken (1987-2007). La publication d'un journal trimestriel, *Quellen*, est lancée et financée par des fonds de l'Église évangélique allemande. Plus tard, la Société obtient des subventions du Ministère des Affaires étrangères afin de promouvoir un fond de traductions, en accord avec les objectifs de la Société. Weidhaas et ses amis Hermann Schulz de la maison d'édition Peter Hammer de Wuppertal et Ray-Güde Mertins, agent littéraire spécialisée dans la littérature brésilienne et portugaise, traversent l'histoire de cette Société qui a aujourd'hui plus de 30 ans d'existence.

L'année suivant le thème central sur l'Inde, Umberto Eco fait montre de son universalité en prononçant sa conférence en italien. Peu de personnes le comprennent mais au cours de cet événement, Weidhaas dit avoir perçu un message lucide. Quelques mois plus tard, l'ambassadeur italien lui suggère que le prochain thème doit être l'Italie pour la simple raison que son pays arrive après l'Inde dans l'ordre alphabétique. Et effectivement, en 1988, l'Italie est le premier *pays invité d'honneur – guest of honour country-*, idée qui diffère à bien des égards de celle des thèmes centraux. Ceux-ci s'inscrivaient dans des actions de coopération européenne en faveur des pays sous-développés. Avec la crise du monde communiste, le Tiers Monde devient une catégorie d'ordre politico-culturel. De manière bien différente, le pays invité se doit de financer sa propre exposition tout en proposant un programme littéraire, culturel et éditorial. La Foire de Francfort apporte l'infrastructure, la logistique, la publicité ainsi que, parmi de nombreuses actions, une exposition spécifique du pays invité appelée *Books on ...* (Italy, Brazil, Argentina, etc.) où sont exposés un nombre considérable de titres d'auteurs de ou sur ce pays, traduits en allemand et dans d'autres langues. Tel un retour aux expositions universelles du XIX<sup>ème</sup> siècle, cette politique réduit le monde éditorial et littéraire à ces pays invités ; ceux-ci exercent alors un pouvoir de *lobby*, un poids éditorial et littéraire. Afin d'être présents à Francfort et d'y exposer une vitrine permettant de s'affirmer internationalement, ces pays déploient des moyens économiques importants.

Les conditions qui déterminent le choix d'un pays comme invité de la Foire de Francfort sont imposées, en première instance, par des institutions et des agents allemands. Pour ce faire, ils évaluent le pouvoir de telle ou telle industrie du livre et de ses possibilités permettant d'optimiser l'activité commerciale des éditeurs et des auteurs allemands. Le niveau d'influence ou de rayonnement d'une culture nationale et ses possibilités de la multiplication des échanges avec le monde culturel allemand<sup>10</sup> sont également pris en compte. De leur côté, les Etats

nationaux candidats mettent en œuvre des politiques pour se promouvoir par le biais de leur littérature et de leur production éditoriale afin de convaincre les Allemands des vertus de leur candidature et, *a fortiori*, élargir les horizons d'action des auteurs, éditeurs, traducteurs, libraires, lecteurs.

Relevons quelques indications de la liste des pays qui ont été *guests of honor*, à savoir l'Italie (1988), la France, le Japon, l'Espagne, le Mexique, la Hollande, le Brésil, l'Autriche, l'Irlande, le Portugal, la Suisse, la Hongrie, la Pologne, les Slovénie, la Russie, les pays arabes, la Corée du Sud, l'Inde, la Turquie, la Chine, l'Argentine (2010). On note avant tout le désintérêt des Anglais et des Etasuniens à participer à la Foire de Francfort en tant que pays invité. Les maisons d'édition de ces pays n'ont pas besoin de conquérir de nouveaux marchés. Dans le monde entier, la commercialisation des licences d'édition concerne 60% de textes publiés en anglais. La série des pays hiérarchise, en premier lieu les puissances culturelles des pays les plus développés, parmi lesquels se trouvent deux pays de langue allemande. Ensuite apparaissent les pays émergents<sup>11</sup>. Vers la fin de la décennie 1990, on observe la volonté explicite de contribuer à la construction de la Communauté européenne et de promouvoir les pays de l'Europe de l'Est. Au cours de ces années, ceux-ci deviennent le principal foyer d'expansion économique du marché du livre allemand ; la Pologne est alors le premier acheteur de droits de livres édités en Allemagne. Au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, nous constatons que les choix des pays invités privilégient l'orient. C'est donc dans ce contexte général que je vais chercher à comprendre les significations que revêt Francfort pour les éditeurs et les agents culturels des deux pays lusophones. Cette étude est stratégique pour contribuer à la connaissance de la place des marchés et des cultures nationales brésilienne et portugaise dans le marché international de l'édition et dans la République Mondiale des Lettres.

## **BRÉSIL : LEÇONS DE NATIONALISME À L'ÈRE DE LA GLOBALISATION**

Les études sur la Foire de Francfort, avant de s'imposer de manière théorique, sont un aboutissement ethnographique. Au début des années 1990, j'entreprenais une recherche sur les foires internationales du livre de Rio de Janeiro et de Sao Paulo. Au cours du travail de terrain dans cette dernière ville, en 1992, le mot *Francfort* revenait systématiquement et conditionnait les discours sur la professionnalisation et l'internationalisation de l'édition au Brésil. C'est à cette occasion que

sont lancées les grandes lignes du *Projeto Frankfurt* qui vont structurer l'exposition du Brésil en tant que pays invité à la foire allemande de 1994<sup>12</sup>.

Parmi les différentes raisons qui ont motivé le choix du Brésil comme pays invité, on peut avant tout considérer l'essor de l'industrie de l'édition brésilienne après le *boom* productif du milieu de la décennie 1980. L'action de la *Câmara Brasileira do Livro* (CBL), soutenue par l'Itamaratí, le Ministère des Affaires étrangères, institution particulièrement dynamique et autonome, a également joué un rôle important. Le directeur du *Projeto Frankfurt*, Alfredo Weiszflog, est un descendant des fondateurs allemands de la puissante *Companhia Melhoramentos de São Paulo*, entreprise qui produit tout type d'articles en papier<sup>13</sup>. Weiszflog en 1989 est élu Président du Grupo Interamericano de Editores, plateforme qui lui permet d'être présent à la Unión Internacional de Editores. Le Brésil se présente pour être pays invité à Francfort peu de temps après l'exposition italienne de 1988. Les avatars de l'hyperinflation et l'instabilité politique du gouvernement Collor ont fait reporter le projet. Du côté de l'Allemagne, le choix du Brésil ne répond pas à un échange éditorial significatif : autour de 1990, à peine 0,5 % des traductions allemandes sont issues du portugais et la vente des licences allemandes pour les traductions en portugais représente 3,8 % de l'ensemble des ventes<sup>14</sup>. Pourtant la littérature brésilienne est la plus représentée parmi les auteurs d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique dans les catalogues éditoriaux de langue allemande. En 1993, ceux-ci comptent 142 titres<sup>15</sup>. En Allemagne, deux personnes participent activement au montage de l'événement consacré au Brésil : en premier lieu, l'agent littéraire Ray-Güde Mertins (de la Société pour la promotion de la littérature d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine) et Teo Mesquita, poète, philosophe et libraire portugais né à Goa qui, depuis 20 ans, se consacre en Allemagne à la diffusion et la commercialisation d'auteurs de langue portugaise.

Les expositions des pays invités de la Foire de Francfort comportent plusieurs segments ; d'abord, une exposition centrale sur la littérature et la culture nationales dans un pavillon spécial à l'intérieur de la foire, appelé *Forum* ; ensuite, un stand collectif de maisons d'édition organisé par les associations professionnelles ; enfin, un ensemble d'événements culturels et de spectacles qui ont lieu tout au long de l'année, principalement à Francfort, mais aussi dans d'autres villes allemandes. Au cours de la Foire, le pays invité met en place un programme complet de conférences et tables rondes sur divers aspects de la vie culturelle et de la production éditoriale. Pour ce faire, chaque pays est représenté par une délégation d'écrivains dont le nombre varie

entre 30 et 100 personnes. Il va sans dire que la présentation d'un pays invité demande un important investissement économique de la part de chaque Etat national<sup>6</sup>.

Du point de vue des organisateurs brésiliens, l'exposition de Francfort offre une opportunité sans pareil d'affirmer l'importante croissance du marché du livre brésilien qui occupe alors le dixième rang mondial de producteur d'exemplaires<sup>7</sup>. Par ailleurs, la scène médiatisée de Francfort permet de restaurer l'image quelque peu détériorée du Brésil à l'étranger. Selon eux, l'opinion publique de l'étranger met en avant des clichés liés à la violence, à la pauvreté, à la déforestation de l'Amazonie et à des images concernant uniquement le carnaval, la sexualité et le football. L'exposition en Allemagne doit donc véhiculer des représentations sur la longue histoire littéraire et intellectuelle du Brésil, sur un pays à la production de culture légitime recherchée, diverse et avant-gardiste. Par ailleurs, les organisateurs brésiliens tiennent à évoquer le thème de la miscégénéation en tant qu'expérience civilisatrice propre au Brésil qui montre ce qui ailleurs est difficile à atteindre, à savoir l'interrelation harmonieuse des races et des classes sociales. "Confluence de Cultures", tel est le slogan de l'exposition.

Outre la grande exposition dans le hall *Forum* du parc des expositions, la présence du Brésil s'étend sur 12 expositions principales et 11 autres événements culturels secondaires<sup>8</sup>. En tant que modèle de présentation de soi, chaque exposition nationale à Francfort est une occasion extraordinaire, pour les organisateurs, de réinventer la tradition culturelle. Ainsi, pour leur exposition de 1995, les Autrichiens privilégient principalement la production culturelle contemporaine, négligeant les principaux représentants du passé national comme Mozart ou Freud. Au contraire, les organisateurs des expositions brésiliennes (principalement Márcio Souza, Felipe Lindoso et Affonso Romano de Sant'Ana) cherchent à montrer une tradition littéraire immémoriale de plus de quatre siècles d'existence. Ainsi, dans les discours, les expositions de livres, sur les panneaux, référence est faite à la fois au Père Anchieta écrivant des poèmes sur les plages de *Espírito Santo* au XVI<sup>ème</sup> siècle et aux auteurs et aux livres du XX<sup>ème</sup> siècle les plus représentatifs du caractère national, comme Jorge Amado. "Certains pays européens n'ont pas une telle tradition de 300 ans !", affirme Márcio Souza au cours d'un entretien<sup>9</sup>. Au-delà de la volonté de révéler la dimension profonde et recherchée de la culture brésilienne, le visiteur de la Foire peut observer pêle-mêle sur les panneaux de l'exposition centrale Gilberto Freyre, Nelson Rodrigues, le pilote de Formule 1 Ayrton Senna et le footballeur Romário puis se diriger vers le *Bar Ipanema* où l'on sert *caipirinhas* et *batidas*.

Pour les représentants littéraires du *Projeto Frankfurt*, les expositions doivent transmettre la trajectoire étendue et l'horizon complexe d'une littérature propre, injustement méconnue des Européens

:

- “Quelle est l'image du Brésil que vous cherchez à transmettre?
- L'image d'un pays beaucoup plus riche et complexe que celle véhiculée par les stéréotypes qui circulent en Europe. A la grande surprise des propres Européens, de ceux qui étudient notre pays et le monde, nous allons amener une énorme collection de livres. Nous cherchons à montrer ce que les Brésiliens pensent d'eux-mêmes et non les bons ou mauvais conseils de l'*intelligentzia* européenne”. (Márcio Souza, in Sorá 1996 *Ibid.* p. 15).

C'est ainsi que la miscégenation devient un message spécifiquement brésilien et qui peut, en ces années de guerre du Golf, être une alternative civilisatrice plus efficace que le multiculturalisme nord-américain. Ce message est transmis par certains représentants des lettres nationales qui forment la délégation d'écrivains. Ainsi, face aux interpellations gênantes de journalistes européens sur les maux contemporains du Brésil, Moacir Werneck de Castro répond en ces termes:

“ bien mieux que quiconque de l'extérieur, nous connaissons et cherchons à combattre au Brésil les causes des maux qui nous affligent. (...) Il est naturel qu'il nous soit désagréable de recevoir des leçons de personnes qui n'ont qu'une vision stéréotypée de ces problèmes et qui cherchent à soulager sur nous leurs consciences meurtries. (...) Nous ne rejetons pas le débat international mais entendre des avertissements erronés devient amusant, qui plus est dans un pays où il n'y a pas longtemps furent exterminées des millions de juifs et où encore aujourd'hui sont commis de terribles crimes racistes contre des travailleurs étrangers et leurs familles”<sup>20</sup>.

Des discours comparables sont prononcés par des auteurs comme Darcy Ribeiro et Zuenir Ventura<sup>21</sup>. Les luttes nationales d'altérité que se dessinent au cours de ces événements ressemblent à d'autres types de compétitions internationales, moins acerbes, telles que les championnats sportifs. Il n'est d'ailleurs pas fortuit que la délégation d'écrivains soit représentée par la presse comme une équipe.

### Photo du “time de escritores”

Grâce aux écrivains, spécialistes de production symbolique, les éditeurs de livres, experts dans la production de biens culturels, ouvrent

un marché. Le discours est délégué aux écrivains en tant que médiation symbolique efficace pour promouvoir la présence internationale des maisons d'éditions du pays. Avant 1994, une petite douzaine d'éditeurs à peine visitaient la foire de Francfort régulièrement. A l'occasion de l'édition consacrée au Brésil, le nombre de visiteurs augmente de manière significative, tout comme, suite à la Foire, les transactions de licence à l'échelle internationale<sup>22</sup>.

Comme dans tout rituel, à la Foire de Francfort, chaque agent et communauté se construit dans un intense jeu de contrastes et de compétitions dont le résultat est l'affirmation des positions hiérarchiquement établies et des pouvoirs relatifs qui en découlent. Ce type d'événement fait ressurgir les cosmologies sous-jacentes aux configurations des littératures et des marchés éditoriaux d'un pays.

“Le Brésil perd du terrain dans la publication internationale de sa littérature, particulièrement en France, au profit de pays historiquement insignifiants comme le Portugal et l'Espagne. (...) Le Brésil a une tradition très particulière dans le contexte de l'Amérique. Il a une langue qui, tout comme au Québec, doit faire face au pouvoir de la langue de l'Amérique espagnole” (Márcio Souza)<sup>23</sup> ; “nous vivons depuis des années éclipsés par la littérature hispano-américaine, sans que nous n'ayons jamais acquis la transparence et la reconnaissance éditoriales” (Nélida Piñón)<sup>24</sup> ; “le *boom* de la littérature latino-américaine a principalement privilégié la langue espagnole” (Fábio Lucas).<sup>25</sup>

Ces représentations, comme on peut l'observer, ont pour but de différencier la littérature brésilienne et sa production éditoriale des littératures hispano-américaine et portugaise : la première agit comme un impérialisme qui derrière sa langue cache de fragiles divisions nationales, contrebalancées par leur interdépendance mutuelle ; la seconde est observée comme une réalité dépassée par la puissance d'une production littéraire et éditoriale brésilienne que ne doit plus rien à la mère patrie. Cette vision réfractaire provoque les critiques des Allemands ainsi que des polémiques et des brèches entre éditeurs et intellectuels brésiliens<sup>26</sup>. Loin de vouloir considérer ces représentations comme de simples informations, comme une réalité, nous cherchons à les comprendre en tant que figurations arbitraires et relatives qui proviennent, précisément, des dimensions structurelles du marché du livre et de l'espace littéraire internationaux. Pour comprendre la position du Brésil, il faut considérer ses interdépendances avec les marchés de biens symboliques argentins, états-uniens, français, etc. Nous choisissons ici de démontrer cette idée en considérant les différences entre le Brésil et le Portugal à la Foire du Francfort de 1997. Comme nous le verrons, les changements récents

des relations entre les deux grands pays lusophones nous amèneront à inclure l'Espagne en tant que force incisive dans la construction de l'espace ibéro-américain du livre.

## PORTUGAL : EXAMEN D'IDENTITÉ POSTCOLONIALE

Le Portugal est le pays invité d'honneur de la Foire de Francfort de 1997. Afin d'organiser cet événement une entité *ad hoc* est créée et dénommée *Portugal-Francfort S.A.* C'est au cours de la première réunion avec le Ministre de la culture nommé en 1996 que l'*Associação Portuguesa de Editores e Livreros* (APEL) propose la candidature du Portugal à la Foire de Francfort. Selon Eduardo Moura, membre du comité organisateur, l'arrivée des socialistes au pouvoir est décisive. Les pays candidats sont alors la Suisse, la Hongrie et la Croatie. La demande de fonds européens pour l'Exposition Mondiale de Lisbonne l'année suivant celle de la Foire de Francfort est le facteur déterminant pour le choix du Portugal. Cet événement couronne l'entrée du Portugal dans la Communauté européenne et obtient un large soutien du bloc continental. L'exposition du Portugal à Francfort fait donc office d'antichambre de l'*Expo '98*. Un certain nombre de membres du comité *Portugal - Frankfurt '97 S.A.* participent au groupe organisateur de la *Sociedade Expo '98*. Ant3nio Mega Ferreira pr3siede les deux entit3s. Campos Rosado, commissaire du Pavillon central du Portugal à la Foire de Francfort, a un r3le important dans la conception de l'exposition mondiale. L'illustrateur Luis Felipe Cunha participe 3galement aux deux entit3s.

Le th3me de l'exposition portugaise à Francfort est le m3me que celui de l'*Expo '98* : "Les oc3ans, un h3ritage pour le futur". Les mers, th3me fondamental de la culture et de la litt3rature portugaises, repr3sentent les routes de la circulation des id3es et des exp3riences civilisatrices ; la m3taphore prend une autre ampleur, à l'aube du XXI<sup>3me</sup> si3cle, avec la globalisation et les nouveaux syst3mes d'information. Le slogan compl3mentaire rev3t alors tout son sens : "Chemins vers le monde" (*Pathways into the World*). Au-delà de la formule universaliste, les messages s'orientent clairement vers l'Europe. Le Portugal, qui a ouvert les mers à la d3couverte du monde, se situe, à l'3poque contemporaine, dans une position instable et p3riph3rique. Les expositions internationales de 1997 et 1998 sont con3ues comme un rituel de passage : il s'agit de repositionner le Portugal dans son continent, tel un voyage de retour, de retrouvailles avec le berceau europ3en ou encore de renaissance sur le Vieux continent. Ce cadre implique la revendication

d'une nouvelle position du pays en tant que port européen d'échanges avec l'Afrique et l'Amérique latine. Cette stratégie est comparable à celle que l'Espagne a mise en place pendant les années 1990 et peut s'articuler de la façon suivante : se démarquer des anciennes colonies ; altérer les liens historiques (qui sont parfois des relations d'équilibre de pouvoirs) ; exiger une nouvelle carte de citoyenneté européenne, condition nécessaire pour développer de nouvelles relations avec les anciennes colonies dans une position de déséquilibre en faveur des Européens. Par rapport à l'Espagne, le Portugal, comme nous le verrons dans des données statistiques, revendique la place de port secondaire et subsidiaire des pouvoirs hispaniques hégémoniques.

La *Compañía pública limitada Portugal Francfort '97 S.A.*, gérée par l'APEL et par l'Instituto Português do Livro<sup>27</sup>, se divise en deux sections principales : exécutive et productive<sup>28</sup>. Tout comme pour le Brésil en 1994, Teo Ferreira Mesquita et Ray-Güde Mertins représentent le Portugal en Allemagne. Comme nous l'avons signalé, les accords établis entre la AuM et les pays invités stipulent une certaine réciprocité par la diffusion de l'édition et de la culture allemandes à l'extérieur. Dans le cas qui nous intéresse, au cours de l'année 1998, 1200 livres allemands sont exposés à Lisbonne, Coimbra et Porto. Une campagne de promotion de la langue allemande en qualité de langue étrangère est lancée. Enfin, un programme de formation de professionnels du livre est mis en place.

Antônio Mega Ferreira, le directeur du projet, personnage charismatique ayant évolué dans diverses sphères du pouvoir, définit les principaux concepts des expositions. Mega Ferreira a tour à tour été avocat, journaliste, fondateur de la maison d'édition Rolim, illustrateur du *Círculo de Lectores*, auteur de nouvelles et de poèmes, fondateur et directeur de l'Expo '98. Il est l'auteur du visuel de l'exposition de Francfort : *a bica*, une tasse de café, symbole du trajet historique du Portugal en tant que découvreur des tropiques et de l'espace par excellence de la création et de la sociabilité littéraires de la nation.

La demande d'une plus grande visibilité que le *Forum* du parc des Expositions est un des aspects qui différencie l'exposition du Portugal des éditions antérieures. Pour ce faire, les Portugais construisent un lieu spécifique destiné à l'exposition sur la Place centrale du parc des expositions. Il s'agit d'une structure métallique de 750 m<sup>2</sup> aux tons gris et aux formes angulaires, conçue par l'architecte Luisa Pacheco Marques ; son concept réunit les idées controversées de caisse noire et de bateau coulé<sup>29</sup>. Ce bâtiment comprend deux étages. Au rez-de-chaussée se trouve le bar autour duquel se déploie une exposition de photographies de Luisa Ferreira des auteurs portugais à Francfort. Sur un autre côté

s'étend l'exposition *Books on Portugal*, organisée par la AuM, comprenant environ 1000 ouvrages d'auteurs portugais ou d'auteurs étrangers sur le Portugal, édités par 300 maisons d'édition de 24 pays différents. L'étage supérieur du pavillon exclusif du Portugal abrite l'exposition centrale *Libros : caminos del mundo* :

“Au cours du long voyage à travers les océans du monde, le Portugal a développé une disposition particulière pour la découverte et la rencontre avec d'autres peuples. Sa propre culture devint perméable aux cultures avec lesquelles il lui a été donné de dialoguer. Une grande partie de cette aventure est consignée dans les livres. (...) C'est pour cette raison que nous sommes une nation particulière ayant une culture différente, profondément européenne par la façon dont nous écoutons les cris et les plaintes du drame européen, et attentive aux sons et sensations que nous sont venus de l'orient et finalement réceptive aux voix que nous arrivent de l'Afrique pour restaurer notre relation ambivalente avec le continent africain”<sup>30</sup>.

Dans ce message très représentatif des piliers cosmologiques qui guident alors les concepts de l'exposition portugaise, il est important de relever un élément sur lequel nous reviendrons par la suite : le peu d'attention, voire même la négation, accordée au Brésil en tant que pays, ex-colonie et espace de signification linguistico-culturelle potentielle dans l'histoire du Portugal. L'exposition du premier étage du Pavillon portugais concerne l'histoire littéraire, depuis les manuscrits et les incunables comme la *Crónica de Dom João I* de Fernando Lopes (1419), jusqu'à Fernando Pessoa, en passant par *Os Luisíadas* de Camões. Campos Rosado, le commissaire résume en ces termes l'objectif de cette exposition :

“Le thème principal est un voyage à travers les trois moments de l'histoire et de la culture portugaises, à savoir : l'expansion, vue comme un mouvement de départ vers la rencontre d'autres peuples et d'autres cultures ; le retour, depuis la fin de l'expansion jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle, marqué par l'idée d'un voyage immobile ; les retrouvailles, moment où le Portugal est réintégré dans la communauté internationale et prend sa place en tant que base pour les échanges entre l'Europe, l'Afrique et les Amérique, ces retrouvailles culminent avec l'Exposition Mondiale de Lisbonne en 1998”<sup>31</sup>.

Le groupe d'auteurs invités par le comité organisateur est formé de 17 écrivains d'œuvres littéraires, 7 essayistes, 10 poètes, 4 auteurs de littérature pour enfants et 4 de littérature jeunesse. 9 autres auteurs sont également présents à Francfort, invités par leurs maisons d'édition. En 1997, le marché allemand dispose de 102 titres et 16 anthologies

d'auteurs portugais répertoriés. La publication des auteurs du pays invité de la Foire de Francfort augmente considérablement l'année de l'exposition. En 1997, 45 titres d'auteurs portugais sont traduits<sup>32</sup>. Le programme littéraire conçu par Nuno Júdice se décline en 20 manifestations. La position changeante du Portugal en Europe est le thème ou l'idée centrale qui dominent ses discours. La littérature reste le genre incontournable pour penser les destins de la culture portugaise<sup>33</sup>. L'essai d'interprétation nationale apparaît comme une clé pour penser et transmettre les arguments structurels que nous avons évoqués. Dans ce contexte, le discours de Eduardo Lourenço, auteur de célèbres essais tels que *O laberinto da Saudade. Psicanálise mítica do destino português* (1978) et *Nós e a Europa, ou as duas razões* (1988) et écrivain choisi pour intervenir lors de la Cérémonie d'ouverture, prend alors une dimension particulière. C'est au cours de cette cérémonie que les Présidents, Ministres et autorités du monde politique et du marché du livre du pays invité et de l'Allemagne prononcent tour à tour des discours.

“Il y a onze ans, nous avons frappé aux portes de l'Europe. Nous voulions partager le rêve d'un nouveau destin européen qui n'était pas encore réalisé (...) Le Portugal et l'Espagne n'ont jamais été absents de ce grand mouvement de la culture européenne, ils l'ont accompagné, avec difficulté, jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Notre précieux impérialisme en orient et en Amérique latine, les intérêts militants de notre contre-réformisme nous ont donnés cet aspect d'“autre Europe” qui aujourd'hui encore nous différencie. (...) Nous sommes restés là où nous avons toujours été, aux confins de l'Europe, pour des impératifs historiques et culturels bien plus que géographiques. (...) L'aspect particulier de notre culture vient du fait qu'elle se trouve simultanément dans et hors du temps culturel européen. Position unique et paradoxale. (...)”<sup>34</sup>.

Ce type de discours accompagne les efforts pour retrouver la place européenne du Portugal à l'apogée de la construction de la Communauté européenne, l'idée étant de revenir dans le camp des pays les plus développés après en avoir fini avec les explorations autour de son continent “naturel”.

Contrairement aux auteurs brésiliens, les Portugais relèvent les aspects critiques de leur présence culturelle. Les interprétations de la miscégenation brésilienne commencent par l'expérience coloniale et s'orientent vers un futur qui promet au pays un prestige inespéré. La grandeur portugaise est, elle, pensée dans un passé lointain d'expansion outre-mer et donne naissance à la *Saudade*. Le présent portugais est conçu comme un bateau à la dérive qui cherche à retrouver un destin difficile à anticiper. Dans le cadre de l'exposition du Portugal à Francfort,

la lusophonie intervient comme une carte incertaine des jeux de diplomatie culturelle du moment. Lors de la conférence “La question de la Lusophonie ou la Lusophonie en question”, l’essayiste Carlos Reis problématise les dimensions et le pouvoir relatif de l’univers lusophone. S’opposant aux postures triomphalistes que font du portugais la 5<sup>ème</sup> langue la plus parlée au monde, Reis évoque sa fragilité et ses risques. Selon lui, la Lusophonie n’est qu’un programme diplomatique multilatéral, incapable de surmonter les rivalités politiques, littéraires et éditoriales qui font du “brésilien” et du “portugais” des langues divergentes. La Communauté des Pays Lusophones est créée en 1996. L’année suivante, le Président du Brésil, Fernando Henrique Cardoso, reconnaît le désengagement de son pays pour cette question. Les intellectuels portugais considèrent le Brésil comme une nation identifiée à l’Amérique latine et aux Etats-Unis, cadre qui a généré sa “conscience” de pays puissant.

L’incertitude sur la langue et la position cosmologique de la nation accentue chez les porte-paroles de la littérature portugaise la nécessité de proposer une nouvelle théodicée et une mission civilisatrice. Une telle croisade s’est vue en partie récompensée à la fin de la Foire. Au moment où José Saramago et son épouse se dirigent vers l’aéroport pour rentrer à Lisbonne, le résultat du Prix Nobel de Littérature est annoncé. Peter Weidhass envoie alors immédiatement ses assistants intercepter l’auteur de *Ensaio sobre a cegueira*. Ils arrivent à temps et Saramago revient à la foire où une grande fête est improvisée en guise de bouquet final de la participation du Portugal.<sup>35</sup>

Derrière les écrivains se trouvent les éditeurs. Francfort révèle comment les éditeurs produisent des cadres pour la publicité du discours littéraire et des cultures nationales. Tout se passe comme si les producteurs de livres augmentaient l’efficacité de leurs pratiques et de leurs affaires à mesure que se complexifient les spectacles qu’ils organisent pour que les écrivains promotionnent leur génie. Il s’agit là d’une forme contemporaine permettant d’atténuer des intérêts purement économiques. Comme pour presque tous les marchés nationaux, les éditeurs portugais arrivent à Francfort en ayant déjà atteint leur objectif maximal d’internationalisation et d’institutionnalisation. La présence des éditeurs portugais à Francfort augmente à mesure que l’événement de 1997 approche : 29 en 1989, 22 en 1992, 40 en 1996 et 90 en 1997<sup>36</sup>. Bien que cette augmentation peut signifier une évolution du marché portugais, les facteurs qu’il faut considérer pour comprendre la signification de tels chiffres mettent en avant des processus complexes et contradictoires de la globalisation éditoriale<sup>37</sup>. Considérons quelques données statistiques de l’édition portugaise du milieu des années 1990.

***¡VIVA ESPAÑA!***<sup>38</sup>

L'année de la Foire de Francfort, la faiblesse du marché du livre portugais révèle le caractère périphérique du pays sur le marché international. Pour l'année 1995, les statistiques comptabilisent la production de 155 maisons d'édition associées à la APEL qui éditent 81% des livres. La structure du marché est mise à mal par la configuration contradictoire formée de petites maisons d'édition familiales et de gros groupes aux capitaux principalement espagnols. Cette même année, 77% des livres sont produits par 7 maisons d'édition dont 3 sont des clubs de livres fonctionnant avec des capitaux étrangers comme la maison d'édition espagnole Educlube ou encore, Readers's Digest et le Círculo de Leitores (Bertelsmann). Parmi les 4 autres grandes entreprises, une seule édite des livres didactiques. Seules 5 entreprises *généralistes* (Verbo, Caminho, Dom Quixote, Presença et Livros do Brasil), la plupart des succursales de groupes étrangers, facturent près d'1 million de *contos* par an. Le réseau de librairies, quant à lui, se limite à 100 commerces. Lisbonne est le centre de production et de consommation de livres et dans les villes sans universités la consommation de livres est insignifiante. En 1995, la vente d'ouvrages ne dépasse pas 1,1 unités par habitant<sup>39</sup>.

Les indices de traduction montrent certaines caractéristiques significatives pour notre étude<sup>40</sup>.

Année	Anglais	Français	Espagnol	Italien
1988	32,30 %	22,56 %	4,12 %	4,85 %
1995	45 %	27,51 %	2,78 %	2,71

Historiquement, le Portugal est un des pays ayant les indices les plus élevés de traduction du français. Pourtant, l'anglais augmente de manière significative. L'autre donnée à prendre en compte concerne l'insignifiante des adaptations de livres d'auteurs brésiliens. En 1988, seules 15 nouveautés d'auteurs du pays luso-américain sont éditées, nombre dérisoire si l'on considère la très faible importation de livres du Brésil. Bien que je n'aie pas l'information pour l'année 1995, l'échange commercial de livres entre le Portugal et le Brésil baisse considérablement entre 1988 et 1995. Dans les années 1950, le Portugal contrôle la balance commerciale de l'import-export de livres avec le Brésil. Plus tard cette balance s'inverse et donne lieu à l'apparition d'importateurs distributeurs au Portugal tels que Dinalibros. Si l'on compare l'importante interdépendance des marchés du livre en langue espagnole (plus particulièrement entre l'Espagne, l'Argentine et le Mexique), les échanges entre les pays lusophones ont

toujours été très limités. Les livres d'auteurs brésiliens n'arrivent pas dans leur version originale mais sont généralement adaptés et édités au Portugal, principalement par l'importante maison d'édition Livros do Brasil. Les mêmes titres d'auteurs étrangers sont publiés à la fois par des maisons d'édition du Portugal et du Brésil avec des droits indépendants pour chaque marché.

Dans les années 1990, le Portugal était une proie "facile" pour l'expansion transnationale des capitaux de groupes éditoriaux espagnols. L'entrée de ces capitaux sur le territoire portugais se fait dans un premier temps par des circuits parallèles, comme les clubs de lecteurs et la vente de collections en fascicule de commercialisation dans les points de vente de journaux. A travers le label portugais Constância, la maison d'édition Santillana domine le genre didactique tandis que Everest (Disney Ibérica) et Girasol (Susaeta) ont la mainmise sur les livres pour enfants. L'acquisition de Dom Quixote, seconde maison d'édition portugaise spécialisée dans la littérature, par Anaya connaît un fort impact. Mais rien n'engendre plus d'impuissance aux éditeurs portugais que la publication en Espagne de livres en portugais par d'importantes maisons d'édition telles que Planeta, Salvat, Altea et Orbis Fabri ; ces ouvrages sont distribués de Lisbonne par une succursale aux capitaux également espagnols.

Cette domination espagnole se reflète aussi dans les volumes d'exportation des éditeurs portugais. Bien que cette activité soit marginale pour le commerce du Portugal (4% du total de recettes), elle n'en devient pas moins significative quand on l'oppose à l'Espagne et au Brésil.

Année	Brésil	Afrique	CCEE	Espagne
1988	46,52 %	22,11 %	10,38 %	s/d
1995	15,4 %	1,8 %	79,05 %	70 %

Les exportations portugaises, comme nous le voyons, sont dirigées vers l'Europe (Espagne), la connexion culturelle avec les anciennes colonies de langue portugaise déclinant brutalement. Ce commerce est très probablement prédestiné par les stratégies des groupes espagnols installés au Portugal et par la vente de services d'impression de livres espagnols produits au Portugal. Cette position centrale acquise très rapidement par l'Espagne dans le livre d'édition portugaise coïncide avec celle qu'elle occupe dans les relations d'import/export avec le Brésil.

Le commerce extérieur du livre espagnol occupe, au milieu de la décennie 1990, le 5<sup>ème</sup> rang mondial. Entre 1994 et 1996, le Brésil, après avoir été un partenaire commercial insignifiant, devient le principal pays

importateur de livres. En 1994, ses importations s'élèvent à 236 millions de pesetas tandis que l'année suivante, elles atteignent 6 200 millions, dépassant l'Argentine (5 166 millions), le Mexique (3 823 millions) et la Colombie (2 158 millions)<sup>41</sup>.

Le Brésil est donc alors le principal partenaire des exportations espagnoles. Pour en comprendre l'origine, il faut évoquer plusieurs projets de coopération tels que l'accord signé en 1996 entre Record et Anaya stipulant l'impression en Espagne d'un ensemble de collections de classiques de la littérature dans des éditions à couverture dure pour le grand public, vendues dans des kiosques à journaux. De la même manière, *Folha de São Paulo* négocie avec une entreprise espagnole la production de petits livres *para-didactiques* qui se vendent en supplément du journal de Sao Paulo. Ces stratégies sont apparues en partie à cause des coûts élevés de la production graphique brésilienne et de ses limites techniques, notamment dans l'impression sur des couvertures dures. La collection de petits livres et CD de musique classique édités par la maison d'édition espagnole Altea et commercialisés en kiosques est un autre exemple de produit espagnol vendu massivement au Brésil au cours de cette période. En revanche, l'exportation de produits éditoriaux ou graphiques brésiliens vers l'Espagne est quasiment inexistante.

Au vu de ces indications, il n'est pas surprenant que le Brésil soit le pays invité de la Foire internationale d'Espagne de 1997 (Liber-Madrid) puis à nouveau en 1998 (Liber-Barcelona). Cette foire a lieu fin septembre ou début octobre, une semaine avant le début de celle de Francfort. L'Espagne est considérée par les éditeurs de l'Amérique ibérique comme la vraie porte d'entrée au monde européen et international. Sans jouir d'une renommée aussi grande que celle de Francfort, cette foire, réservée aux professionnels du livres, voit émerger les intérêts économiques de manière plus crue, sans autant d'euphémismes littéraires ou de "combats" entre cultures nationales. A l'occasion de la célébration du Brésil, pays invité de Liber-Madrid 1997, le Ministère de la Culture envoie une petite délégation de six écrivains<sup>42</sup> qui exposent leurs idées au cours de deux événements. Malgré les différences des auteurs présents, du temps et de l'espace avec Frankfurt '94, les messages reprennent un système d'idées convergentes avec les discours prononcés par les écrivains au cours des cérémonies de la foire allemande :

“ Nous, les Brésiliens, avons découvert les auteurs espagnols il y a bien longtemps. En revanche, la découverte de la littérature brésilienne en Espagne n'a pas été faite. L'Espagne, terre de découverte de l'Amérique, n'a pas encore découvert le Brésil. (...)” (Carlos Néjar, membre de l'*Academia Brasileira de Letras*)

Eric Nepomuceno, romancier et directeur du Departamento Nacional do Livro, déclare à son tour : “Nous ne voulons pas montrer le côté exotique du Brésil. Le Brésil est un pays moderne et dynamique. Le carnaval et les plages ne sont pas prédominants dans notre culture (...)”. La redondance des messages, des attitudes, des stratégies institutionnelles que j’ai relevée dans cette étude permet d’aboutir à quelques conclusions et problèmes concernant les fondements de la culture écrite à l’ère de la globalisation.

## LA MISCÉGÉNATION EN TANT QUE BATEAU À LA DÉRIVE

Il n’y a aucun doute sur le fait que la négation de l’économie soit le fondement de la légitimation des biens que forment les marchés culturels.<sup>43</sup> Ce n’est pas un hasard que l’édition n’est toujours pas considérée par les études littéraires comme un objet d’analyse. Pour expliquer cette lacune, il ne suffit pas de “dénoncer” les spécialistes de littérature. Il est impératif de considérer l’ensemble des sphères de domination culturelle qui produisent les réalités du livre et de son monde, la *illusio* qui unit les producteurs symboliques et les producteurs et marchands. Les éditeurs, entourés d’écrivains, ne peuvent manifester ouvertement leurs intentions commerciales. Au nom de la mission dont ils se sentent dépositaires, à savoir celle de réaliser et de rendre “publics” les rêves de grandeur des écrivains, les éditeurs organisent leurs actions collectives par des médiations symboliques comme la nation et la langue. Le don de la parole n’est pas leur capital spécifique. Mais contrairement aux écrivains, ils disposent de moyens pour produire des spectacles où la littérature et ses porte-paroles permettent de garantir le maintien du pouvoir du livre et de la lecture en tant qu’objet et pratique essentiels de “la civilisation”.

Ces affirmations expliquent en partie le fait que les “spectacles éditoriaux” comme les foires du livre sont particulièrement influents dans des pays de second rang du marché international. La foire de Londres ou la Book-Expo America sont des foires qui, sans ambivalence aucune, se résument à l’achat et à la vente de droits d’édition et de traduction. Les nombreuses foires du livre en Allemagne et en France ou les politiques publiques de promotion de traductions d’auteurs de ces deux pays ainsi que de l’Espagne et de l’Italie se distinguent parmi les politiques culturelles à travers lesquelles ces pôles de l’Europe continentale assurent diverses fonctions d’articulation du marché du livre international, celui de la République Mondiale des Lettres.

Les éléments mis en évidence dans cette étude montrent qu'il est ingénu de penser que les liens culturels entre les nations obéissent à des critères linguistiques, à des origines historiques ou encore à la proximité géographique. Dans le cadre de ma recherche sur la traduction d'auteurs brésiliens en Argentine, j'ai ainsi montré comment les liens de ce pays avec son voisin brésilien sont inexistantes, malgré le fait que Buenos Aires est, après Paris, la principale plateforme de traduction et d'édition d'auteurs brésiliens<sup>44</sup>. Mais les intellectuels et les éditeurs brésiliens rejettent l'intérêt de l'Argentine pour le Brésil ; ils regardent l'Europe et cherchent à se démarquer, comme nous l'avons vu, de l'Amérique hispanique. Dans le cas des échanges éditoriaux entre le Brésil et le Portugal, on peut observer un cas antithétique aux relations argentine-brésiliennes puisqu'ils sont, depuis 1930, plutôt rares. La cause en est plus ou moins la même : elle est liée aux modes divergents à travers lesquels les éditeurs et intellectuels brésiliens et portugais cherchent à multiplier les affaires et accroître leur reconnaissance au sein des pôles de domination de l'Europe continentale. Brésiliens et Portugais s'ignorent et cherchent en permanence à se différencier.

La Foire du livre de Francfort est l'événement le plus remarquable dans la construction du marché du livre international depuis 1950. J'espère que les faits qui viennent d'être analysés auront suffi à démontrer le comment et le pourquoi. Comme nous l'avons observé, la signification de Francfort ne se limite pas à des variables économiques ; elle se base, au contraire, sur sa capacité à établir des cosmologies du capitalisme<sup>45</sup> éditorial. Des paramètres proprement symboliques (nationaux, linguistiques, littéraires, technologiques) canalisent le commerce éditorial à travers des relations et des variables qui ne sont pas proprement économiques. Allemands, Français, Italiens, Espagnols recréent constamment des rituels et sollicitent les politiques publiques en demandant des bourses de traduction pour ne pas perdre leurs privilèges en tant que centres historiques de pouvoir culturel. C'est dans le champ de ces nations et à travers leurs spectacles que se révèle, par opposition, l'équation inverse et différentielle, antithétique mais complémentaire, entre l'édition anglo-saxonne et les autres. Pour cette même raison, toute le monde converge dans des foires comme celle de Francfort où pour "affronter" le marché et lutter sans cesse pour maintenir ou améliorer une position relative au sein des républiques mondiales de l'édition et des lettres.

Parmi d'autres aspects des éléments ici analysés, il semble difficile de ne pas mentionner la convergence entre les représentations de la nation et de sa littérature avec les transformations des variables

statistiques concernant le commerce. Il serait naïf de considérer ces croyances sur la nation comme une conséquence des directions et des intérêts de l'économie. Mais on ne peut pas non plus nier une relation dont l'explication dépasserait les limites de ce travail. La Foire de Francfort apparaît donc comme une monnaie où la matière du corps qui sépare les superficies économiques de son opposé symbolique est très grande, très épaisse. Dans l'édition, tout semble être un monde de médiations symboliques complexes permettant d'atteindre les objectifs commerciaux. Ces médiations sont balisées par des foires du livre et des symboles linguistiques et nationaux. L'Espagne et la Liban sont des gares pour arriver à Francfort, elles peuvent aussi l'être pour arriver à Londres. Certains chemins ouvrent, d'autres ferment.

A Francfort, des écrivains et éditeurs brésiliens et portugais se croisent chaque année pour confirmer leur différences, se confronter aux barrières communicatives, aux douanes culturelles, économiques et politiques qui les séparent comme des eaux qui éloignent les bateaux à la dérive d'une humanité qui résiste à la miscégenation.

---

<sup>1</sup> On évite ainsi les interprétations simplistes, homogènes et abstraites que l'on trouve dans la plupart des essais sur la diffusion transnationale de l'impérialisme et du système mondial, de la globalisation, du néolibéralisme ou du pouvoir international. Deux travaux apportent un éclairage sur les études ethnographiques du système mondial et sur les travaux sociologiques concernant l'impérialisme et le champ de pouvoir international : Marshall Sahlins, *Islands of history*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987 et Yves Dezalay, Bryant Garth, *La mondialisation des guerres de palais*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>2</sup> Filippini, Enrico, "Notti bianche al Jimmy's Bar", *La Repubblica*, Roma, 12/9/76, in "Internationale Presseberichte zum Schwerpunkt-Thema Lateinamerika der 28 Frankfurter Buchmesse", Ausstellungs- und Messe-GmbH des Börsenvereins Pressereferat, Frankfurt, 1976.

<sup>3</sup> En 1963, 750 exposants allemands et 1 431 étrangers ont été comptabilisés. En 1973, ce sont 952 Allemands et 2 885 étrangers ; en 1983, 1 616 Allemands et 4 274 étrangers ; en 1992, 2 168 Allemands et 6 680 étrangers. (Peter Weidhaas, "Why Frankfurt?", *Logos*, vol. 4, n° 3, 1993).

<sup>4</sup> Pour une caractérisation de la structure internationale du marché du livre allemand au début de la décennie 1990, voir Gustavo Sorá, "Os livros do Brasil entre o Rio de Janeiro e Frankfurt", in *Revista Brasileira de Informação Bibliográfica em Ciências Sociais*, n° 41, p. 8, 1996.

<sup>5</sup> Sur la trajectoire de Peter Weidhaas, voir Gustavo Sorá, "Editar la nación. Bicentenario argentino en Frankfurt", in Graciela Batticuore et Sandra Gayol (coord.), *Tres momentos de la cultura argentina : 1810, 1910, 2011*, Buenos Aires, Prometeo – Editorial de la Universidad Nacional de General Sarmiento, 2011 ainsi que Peter Weidhaas, *Life before letters. The well-read odyssey of the future Mr. book-fair*. New York, Locust, 2010a et Peter Weidhaas, *See you in Frankfurt. Life at the helm of the largest book fair in the World*, New York, Locust, 2010b.

<sup>6</sup>. Weidhaas était alors marié à une Argentine et avait le projet de créer une maison d'édition pour diffuser la nouvelle littérature latino-américaine en langue allemande. Ce projet n'a pu aboutir pour des raisons économiques ; pourtant, certains objectifs ont pu être atteints grâce à la Foire ainsi que d'autres initiatives institutionnelles lancées par Weidhaas.

<sup>7</sup>. Peter Weidhaas 2010b, *Ibid.*, p. 141.

<sup>8</sup>. Peter Weidhaas 2010b, *Ibid.*, p. 224.

<sup>9</sup>. Peter Weidhaas 2010b, *Ibid.*, p. 147 et suivantes.

<sup>10</sup>. La AuM formalise 12 critères d'éligibilité des pays invités à la Foire de Francfort. Les deux aspects que je souligne résumant les principaux critères sur lesquels se font les invitations-candidatures dans la pratique.

<sup>11</sup>. Ce n'est pas un hasard qu'en 2013 le Brésil de l'"Ere Lula" sera la première nation choisie pour la deuxième fois comme pays invité à la Foire de Francfort.

<sup>12</sup>. C'est à ce moment que j'ai compris à quel point les foires internationales du livre au Brésil faisaient partie d'une constellation de foires du même type partout dans le monde et à travers lesquelles se transmettaient des modes de gestion des affaires, de formation d'alliances, d'incorporation d'innovations technologiques, de savoirs scientifiques, etc. Les conclusions de cette étude ont été publiées dans l'article "Les livres du Brésil entre Rio de Janeiro et Francfort" (Gustavo Sorá, 1996, *Ibid.*).

<sup>13</sup>. D'autres personnes ont participé au *Projeto Frankfurt* : Felipe Lindoso, en qualité de représentant de la CBL (Lindoso est anthropologue et était dans ces années l'un des propriétaires de la maison d'édition Marco Zero) ; Regina Bilac Pinto, représentante du Sindicato Nacional dos Editores de Livros, dont le siège se trouve à Rio de Janeiro ; Affonso Romano de Sant'Ana (poète), représentant de la Fundação Biblioteca Nacional ; et Márcio Souza, directeur du Departamento Nacional do Livro et associé de Lindoso à la maison d'édition Marco Zero.

<sup>14</sup>. Buchhändler-Vereinigung GmbH, *Buch und Buchhandel in Salen 1991*, Frankfurt am Main, Börsenverein des Deutschen Buchhandels, 1991, p. 59 et 66.

<sup>15</sup>. Jorge Amado était l'auteur le plus édité en Allemagne avec 20 titres, suivi de Lispector (7), Darcy Ribeiro, João Guimarães Rosa et José Mauro de Vasconcelos avec 4 titres chacun. Au cours de ces années-là, Paulo Coelho commençait tout juste sa fulgurante diffusion internationale. Après les auteurs brésiliens venaient les Argentins avec 122 titres et 32 auteurs (et 4 anthologies), les Chinois avec 121 titres et 58 auteurs (et 21 anthologies), les Sud-Africains (120 titres), les Indiens (103 titres), les Mexicains (75 titres) et les Chiliens (71 titres). Cf. Gesellschaft zur Förderung der Literatur aus Afrika, Asien und Lateinamerika in deutscher sprache. *Quellen. Zeitgenossische Literatur aus Afrika, Asien und Lateinamerika in deutscher sprache 1992-1993*. Frankfurt am Main, 1993 – ces statistiques m'appartiennent.

<sup>16</sup>. A titre d'exemple, l'Argentine a dépensé, à l'occasion de la Foire de Francfort de 2010, autour de 30 millions de dollars.

<sup>17</sup>. Le Brésil atteignait alors une production annuelle de plus de 300 millions d'exemplaires. Il est important de signaler qu'environ la moitié de cette production correspondait à des *livres didactiques*, catégorie subventionnée de manière importante par l'Etat national.

<sup>18</sup>. Voici les expositions proposées dans le cadre de la Foire de Francfort de 1997 : "Les pionniers du cinéma brésilien" ; "L'art populaire brésilien" ; "Musée d'images de l'inconscient" ; "Les jardins de Burt Marx" ; "La peinture brésilienne" ; "Le livre pour enfant au Brésil" ; "La photographie contemporaine brésilienne" ; "La littérature dans la philatélie brésilienne" ; "Le design contemporain brésilien" ; "La littérature brésilienne au singulier et au pluriel" ; "Panorama du design graphique" ; "Panorama du graphisme

brésilien contemporain” ; “L’art en la religiosité afro-brésilienne”. Des catalogues luxueux ont été édités pour chacune de ces expositions singulières. Cette série d’expositions forme la collection de livres “Brasiliana de Frankfurt”. Certaines expositions n’ont pas eu de catalogue : “Clarice Lispector et João Guimarães Rosa” ; “Exposition historique de littérature brésilienne” ; “Von Martius” (scientifique allemand du XIX<sup>ème</sup> siècle) ; “Evandro Teixeira” (photojournaliste) ; “Exil au Brésil 1933-1945” ; “Semaine du Cinéma et de la littérature” ; “Brésil, architecture récente” ; “Musique érudite” ; “Danse” ; “Antônio Dias”.

<sup>19</sup> Gustavo Sorá, 1996, *Ibid.*, p. 13.

<sup>20</sup> Moacir Werneck de Castro, *Jornal do Brasil*, 15/10/1994.

<sup>21</sup> Gustavo Sorá, 1996, p. 20.

<sup>22</sup> A titre d’exemple, 60 maisons d’édition brésiennes étaient présentes lors de la 49<sup>ème</sup> Foire de Francfort, en 1997, quand le Portugal était le pays invité.

<sup>23</sup> Cf. Gustavo Sorá, 1996, *Ibid.*, p. 24.

<sup>24</sup> *Jornal do Brasil*, Idéias, 24/09/1994.

<sup>25</sup> *Jornal do Brasil*, Idéias, 24/09/1994.

<sup>26</sup> Parmi les critiques des Allemands, on peut souligner la désillusion rétrospective de Peter Weidhaas (2010b, *Ibid.*, p. 239) : “La présentation du Brésil ne s’est pas déroulée comme on l’attendait”. Le Directeur de la Foire critique, entre autres aspects, la conférence de Josué Montello lors de l’inauguration au cours de laquelle, plutôt que de proposer un panorama de la culture brésilienne, il a préféré évoquer les influences de Goethe dans la littérature de son pays. Les éditeurs et anthropologues Felipe Lindoso et Lilia Schwarcz déclenchèrent dans la presse une des polémiques les plus cinglantes (Sorá, 1996, *Ibid.*, p. 22).

<sup>27</sup> Les Ministères de la Culture et de l’Economie, le Parc Expo ’98 S.A., l’Institut du Commerce Extérieur du Portugal (ICEP) et la Commission Nationale pour la Commémoration des Découvertes Portugaises (CNCDP) participent en tant qu’actionnaires à cette entité. De son côté, l’Intitut Gulbenkian met en place de nombreux événements. Le budget initial de Portugal-Frankfurt ’97 est de 941 millions d’escudos, équivalents à 4 763 660 d’euros (www.oanda.com 8/12/2010).

<sup>28</sup> Sous la direction de Antônio Mega Ferreira, la commission est composée de Madalena Forjaz de Sampaio, José Lello, José Sarmento de Matos, Maria Lousada et Maria da Piedade Valente. La section productive était formée de *Programme Managers* : Nino Júdice (littérature) ; Antônio de Campos Rosado (pavillon) ; Margarida Veiga (expositions) ; Paulo Ferreira de Castro (arts performatifs) ; Eduardo Moura (édition) et Rui Serodio (finances).

<sup>29</sup> Peter Weidhaas, 2010b *Ibid.*, p. 244.

<sup>30</sup> Antônio Mega Ferreira, *Portugal Pathways into the World*, catalogue de l’exposition centrale du Portugal, 1997, p. 122.

<sup>31</sup> Antônio Campos Rosado, *Portugal Pathways into the World*, *Ibid.*, p. 119 - 120. Campos Rosado était alors Directeur du Département d’Histoire de l’Art et de Théorie à l’AR.CO, importante école d’art de Lisbonne. Il était responsable du Programme d’Art Urbain de l’Exposition Mondiale.

<sup>32</sup> Ces informations sont résumées dans les numéros de trois revues de diffusion de littérature ibéro-américaine de l’année 1997, à savoir *Lusorama : Zitschrift für Lusitanistik* ; *Matizes : Zitschrift zu Lateinamerika, Spanien und Portugal* y *Tranvia : Revue der Iberischen Halbinsel*.

<sup>33</sup> La langue et la littérature sont les vecteurs exclusifs des événements portugais tels que le débat “Réflexions poétiques sur un pays”, animé par Curt Meyer Clason avec la participation de Pedro Tamen, Fiama Hasse Pais Brandão et Manuel Alegre ; la lecture de “Place and Country”, modérée par Ralph Roger Glöcker, Mário de Carvalho et José

Riço Direitinho ; événement intitulé “Portrait littéraire de Lisbonne”, lecture-débat en présence de Lidia Jorge, João de Mello, Maria Velho da Costa, modérée par Wilfried Schoeller ; lecture et pensée en dialogue animée par Ray-Güde Mertins, événement nommé “Chemins du Roman Contemporain”, en présence de Agustina Bessa-Luís, Almeida Faria, José Saramago et Maria Velho da Costa. L’Institut Calouste Gulbenkian organise un *workshop* de traduction, une exposition sur Fernando Pessoa et un événement sur le *Portuguese as a World Language* en présence de José Eduardo Agualusa (Angola), Germano Almeida (Cap Vert), Mia Couto (Mozambique), Teolinda Gersão (Portugal) et João Ubaldo Ribeiro (Brésil).

<sup>34</sup> Eduardo Lourenço, discours d’inauguration de la 49<sup>ème</sup> Foire de Francfort, 14/10/1997.

<sup>35</sup> La simultanéité de la Foire du livre de Francfort et de l’annonce du Prix Nobel de littérature de Frankfurt est un élément intéressant pour une prochaine étude sur la politique et l’économie internationales de la culture imprimée.

<sup>36</sup> *Livros de Portugal*, año II, n<sup>o</sup> 11, p. 18 ; *Livros de Portugal*, año V, n<sup>o</sup> 10, p. 15.

<sup>37</sup> Gisèle Sapiro (dir.), *Les Contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2009 et Gustavo Sorá, «Des éclats du Siècle. Unité et désintégration dans l’édition hispano-américaine en sciences sociales», in G. Sapiro 2009, *Ibid.*, p. 93 – 116.

<sup>38</sup> Ce sous-titre exprime à la fois la traditionnelle exclamation laudative des Espagnols pour exprimer leur amour à la patrie et l’idée de vivacité ou d’astuce de celui de qui anticipe et domine l’autre grâce à une relation de pouvoir inégale.

<sup>39</sup> En 1986, 2 702 titres (dont 1 436 nouveautés) sont édités avec un tirage moyen de 8 590 exemplaires ; en 1988, 5 499 titres (dont 3 510 nouveautés) avec un tirage moyen de 6 072 exemplaires ; et en 1995, 6 933 titres (3 884 nouveautés) avec un tirage moyen de 3 812 exemplaires. Bien que la littérature soit le principal genre édité (en 1995, 1 947 titres de littérature pour 1 588 livres didactiques), les livres didactiques dominent la production (en 1995, 10 millions d’exemplaires pour 4, 5 millions de livres de littérature). Ces données mettent en évidence la tendance mondiale de la production de titres édités chaque année ainsi que la forte diminution du nombre d’exemplaires. Bien que pour les trois années ici mentionnées, la production d’exemplaires dépasse les 20 millions, les ventes de 1995 n’atteignent que 11 millions, ce qui représente 1, 1 livres vendus par habitant.

<sup>40</sup> Les données statistiques de cette partie ont été élaborés à partir de plusieurs numéros de la revue *Livros do Portugal y a Portuguese Publishers and Book Market 1997*, Portugal – Frankfurt S.A., 1997, p. 38 et suivantes.

<sup>41</sup> En décembre 2010, 6 200 millions de pesetas représenteraient 37,26 millions d’euros. Sources : Federación Española de Cámaras del Libro, *El comercio exterior del libro*, Madrid, 1997, p. 20, 36, 104, 106 et 108. En 1996, les exportations générales de livres et de produits graphiques atteignent 52 747 millions de pesetas dont 38 000 millions de produits éditoriaux et 14 659 de produits issus de l’industrie graphique. Ibero America absorbe 22 774 millions tandis que la Communauté européenne 20 086 millions. En Europe, les principaux acheteurs sont la France (5 916) et le Royaume-Uni (4 658). Ces deux pays sont eux-mêmes les principaux exportateurs de livres en Espagne. L’Espagne a acheté 9 386 pesetas de livres au Royaume-Uni et 3 506 à la France.

<sup>42</sup> Les romanciers et poètes José Veiga, Doc Comparato, Eric Nepomuceno, Carlos Néjar et les critiques littéraires Bella Josef et Luiz Costa Lima.

<sup>43</sup> Pierre Bourdieu, “La production de la croyance. Contribution à une économie des échanges symboliques”, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n<sup>o</sup> 13, 1977.

<sup>44</sup> Gustavo Sorá, “Un échange dénié. La traduction d’auteurs brésiliens en

Argentine”, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, nº145, 2002, p. 61-70 et Gustavo Sorá, *Traducir el Brasil. Una antropología de la circulación internacional de ideas*, Buenos Aires, Libros del Zorzal, 2003.

<sup>45</sup> Marshall Sahlins, “Cosmologias do capitalismo. O setor transpacífico do ‘sistema mundial’”, *Religião e Sociedade*, nº 16, p. 8-24, 1992.



## **2<sup>ème</sup> PARTIE**

### **LA PRESSE ET LES REVUES**



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 103-119, 2012

---

# LE BRÉSIL CRÉÉ PAR LES PUBLICISTES FRANÇAIS AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE : LA REVUE DES DEUX MONDES

**Katia Aily Franco de Camargo**

(Universidade Federal do Rio Grande do Norte)

Precisamos descobrir o Brasil !  
Escondido atrás das florestas,  
com a água dos rios no meio,  
o Brasil está dormindo, coitado,  
Precisamos colonizar o Brasil...

*Carlos Drummond de Andrade*

Mon premier contact avec la *Revue des Deux Mondes* fut en 1999 quand, en étudiant les relations commerciales entre le Brésil et la France, j'ai lu la phrase suivante :

...Era de bom tom, nas rodas políticas, provar prendas literárias. A *Revue des Deux Mondes* tornara-se leitura habitual do imperador e "principal alimento espiritual dos estadistas brasileiros". Tinha no Brasil o maior número de seus assinantes fora da França...!

A partir de ce moment-là j'ai commencé ma quête aux lecteurs, tout d'abord dans les bibliothèques brésiliennes, ensuite aux Archives de la *Revue des Deux Mondes* déposé dans les bibliothèques de l'IMEC et de l'Institut de France pour essayer de découvrir qui étaient ces nombreux souscripteurs brésiliens ?

## UN PEU D'HISTOIRE DE LA REVUE DES DEUX MONDES

Inspirée par les revues anglaises telles que *Edinburgh Review* et *Quartely Review* et aussi par le caractère contemporain des journaux littéraires français, Prosper Mauroy, publiciste français, auteur de quelques écrits politiques, et Ségur-Dupeyron, bureaucrate du Ministère de l'Intérieur, ont créé, en juillet 1829, la *Revue des Deux Mondes*: recueil de la politique, de l'administration et des mœurs. Elle change plusieurs fois de nom au cours de ses premières années d'existence et, en 1831, sous la direction de M. François Buloz, elle reçoit le titre qu'elle gardera pour toujours: *Revue des Deux Mondes*.

Dans son premier numéro, celui de 1829, on peut y lire que La *Revue des Deux Mondes* paraîtra tous les mois dans une livraison de sept à huit feuilles environ (112 à 128 pages), et formera quatre volumes par année. Le prix de l'abonnement annuel est de 40 fr. pour Paris, 45 pour la province et 50 pour l'étranger.

Dans ce même numéro on y trouve un avertissement aux lecteurs en leur expliquant ses prétentions : présenter des articles sur politique, histoire contemporaine et événements internationaux, car elle avait été conçue comme un périodique de reportage politique, pratique, réaliste, libéral et indépendant.

Dès le début donc la *Revue*, qui on conçoit ici comme représentant une certaine couche de la société française, a savoir, la bourgeoisie, se met en relation avec l'étranger pour pouvoir ainsi mieux se connaître et s'informer sur les succès et les échecs de cet Autre étranger, car il se fait nécessaire de bien connaître l'Autre pour pouvoir choisir ce qui est convenable à la France, pour que celle-ci puisse mieux organiser sa propre société. Cela fut possible grâce aux collaborateurs distingués de la *Revue* : grands connaisseurs de l'étranger car ils y ont vécu plusieurs années et y ont, parfois, exercé une certaine influence. De cette manière, en fonction de la position qu'ils ont occupé dans ces pays lointains celle – d'un étranger –, ils étaient capables de faire un portrait presque impartial des institutions politiques et administratives ayant comme seul but l'organisation et le progrès de la société française.

Selon Ernest Renan les articles de variétés, apparemment les moins intéressés par la politique, étaient les plus audacieux. « Sous l'apparence de littérature, on parla de bien des choses alors défendues ; on insinua les plus hauts principes de la politique libérale ». Une fois qu'il était interdit de parler de l'Empire français, l'Empire romain et l'Empire brésilien fournissaient aux publicistes de la *Revue* des exemples pertinents<sup>2</sup>.

En 1831, comme on a déjà annoncé, la *Revue des Deux Mondes* fut acquise par Auguste Auffray, qui, de son côté, invite François Buloz pour prendre la direction de celle-ci. En général, on considère M. Buloz comme le vrai fondateur de la Revue, car il sera à la tête de son renouvellement.

Elle [a Revue des Deux Mondes] n'était rien quand elle vint dans ses mains [de François Buloz]. Il en fit le premier périodique français: d'une diffusion, d'un prestige considérable dans le monde, dans les deux mondes. Ce Cyclope aux traits rudes, à l'oeil unique, savait forger. Il appartenait à la race des grands capitains d'industrie<sup>3</sup>.

Après la restructuration, la direction publie un nouvel avertissement aux lecteurs, qui ne laisse pas de côté celui publié en 1829. On le cite :

Depuis quelques mois, le public le sait, nous avons donné à la *Revue des Deux Mondes* un nouveau et large développement. Nous n'avons regretté ni les démarches, ni les sollicitations, ni les sacrifices de tout genre pour obtenir la collaboration active et assidue des meilleurs esprits et des noms les plus éclatans. Déjà les savans les plus distingués, les voyageurs qui avaient rapporté de lointaines excursions de curieux souvenirs, les rénovateurs de l'école historique, les disciples de la nouvelle école poétique, ont répondu à notre appel, et nous pouvons aujourd'hui compter parmi nos rédacteurs habituels MM. Ballanche, Lerminier et Quinet, MM. Dumont d'Urville et Auguste de Saint-Hilaire, MM. Alfred de Vigny et Sainte-Beuve.

[...]

Et puisse la sympathie publique nous seconde et nous encourage, nous ne négligeons pas non plus, de temps à autre, de traiter avec [illisible] et avec amples développemens, quelques-unes des questions actuelles et vitales que les événemens soulèvent en passant. Nous rivaliserons avec les revues allemandes et anglaises, pour hâter en Europe l'intelligence populaire des points les plus importans de la science économique et politique. A l'exemple de l'*Edinburg Review*, du *Quarterly Review*, du *Foreign Review*, nous donnerons des notices détaillées sur les artistes et les poètes les plus éminans des nations étrangères. Nous puiserons aussi souvent qu'il sera nécessaire dans les recueils périodiques publiés au delà du Rhin ou de la Manche. Nous prendrons notre bien partout ou nous les trouverons, comme faisait Molière de Tabarin, de Scarron et de Cyrano.

Nous lutterons d'intérêt et de variété avec les *Magazines* publiés à Londres pour les délassemens de l'aristocratie; et notre cadre nous permettra cependant de traiter, comme les recueils les plus tendues avec

conscience et gravité, les problèmes sociaux les plus obscurs et les plus épineux.

[...]

Nous l'espérons, et nous pouvons dès aujourd'hui le promettre, la *Revue des Deux Mondes* en 1832 sera l'organe le plus actif du progrès et du perfectionnement.<sup>4</sup>

En 1833, avec le support financier de Félix et Florestan Bonnaire, François Buloz achète à Auguste Auffray la *Revue*. C'est le début d'une nouvelle stratégie de développement, à savoir, l'élimination de la concurrence par l'achat.

Le 1<sup>er</sup> août 1835, une note parue dans la *Revue* annonçait que la *Revue encyclopédique*, dirigée par Pierre Leroux, Jean Reynaud et leurs amis, fusionnait avec la *Revue des Deux Mondes*. "Cet accroissement de forces, permettra à la *Revue des Deux Mondes*, sans renoncer à la variété habituelle de ses travaux, de donner un développement plus large et plus continu aux idées de l'ordre purement politique"<sup>5</sup>.

Au début, la Table des matières de la *Revue des Deux Mondes* était partagée en quatre sections – Voyages, Histoire-Philosophie, Littérature et Sciences et Variétés –, dans chaque partie on trouvait des articles courts mais signés. À partir de 1832, cependant, on y rencontrait quatre ou cinq articles plus longs et une chronique, écrite la veille de la publication : la célèbre « Chronique de la Quinzaine ». En 1834, on ajoute aux sections déjà existantes la « Revue Littéraire du mois », signée par Hippolyte Fortoul, la « Revue Musicale » signée par Henry Blaze de Bury et le Salon, par Gustave Planche. George Sand et Alfred de Musset étaient les responsables par les romans et les poésies ; Jacques Ampère et Xavier Marmier partageaient les articles sur les pays nordiques ; Edgar Quinet et Henri Blaze de Bury s'occupaient de l'Allemagne, Philarète Chasles et Gustave Planche de l'Angleterre, Antoine Fontaney de l'Espagne. Sainte-Beuve et Gustave Planche écrivaient la critique littéraire ; Lerminier et Loève Veimars les questions d'ordre politique et sociale. On peut résumer ainsi le cadre de collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes* sous le royaume de Louis Philippe (1830-1848).

À cette époque, François Buloz fait le premier bilan de son œuvre, et met en relation les deux mondes évoqués par le titre du périodique :

Voici dans quel but la *Revue des Deux Mondes*, d'origine encore toute nouvelle, est publiée :

*Littérairement*, pour en faire la *Revue* la plus complète qui ait pu et qui puisse jamais paraître – attendu le faisceau d'écrivains qu'on a su grouper autour de ce recueil dont ils ne peuvent s'éloigner.

*Politiquement*, pour aider l'ordre établi, mais dans le sens du progrès et des gouvernements qui s'y vouent et en se vouant à eux dans cette pensée. En peu de temps les espérances des fondateurs ont été dépassées.<sup>6</sup>

Les événements de 1848 en France ont essayé de mettre fin à un système élitiste, ce qui met en question l'harmonie de la *Revue des Deux Mondes* (Revue – lecteurs – idéologie politique dominante). Buloz perçoit que l'instabilité interne de la France peut être maléfique à sa revue, il décide alors d'augmenter le nombre de ses lecteurs en investissant dans le marché international surtout européen, et de diversifier encore plus les genres publiés :

Nous continuerons donc de donner place à la critique littéraire et philosophique, en suivant d'une façon plus ferme, plus assidue encore, les travaux des écrivains français et étrangers; nous accuillerons, comme par le passé, la poésie et le roman; nous ouvrirons une porte plus grande à la science, à l'économie politique, aux questions sociales qui intéressent toutes les classes du pays. Nous ne négligerons rien pour améliorer, pour renouveler l'oeuvre que nous avons entreprise au lendemain de 1830, en février 1831, et à laquelle nous pouvons consacrer désormais notre entière activité; nous ferons des efforts de chaque jour, de chaque heure, pour nous mettre au niveau de la situation que nous apporte février 1848<sup>7</sup>.

Dans un rapport d'une Assemblée de 1851 on trouve une liste de dépenses de voyages faites au profit de la *Revue* pour l'Allemagne, la Belgique et la Hollande. Le centre d'intérêt pour le développement du lectorat étaient surtout le Nord et l'Est européens, mais d'autres adhésions étaient les bienvenues. Simultanément à cette conquête de nouveaux marchés, la direction essayait de contenir la contrefaçon belge de la *Revue* qui existait depuis 1829. Une quantité considérable des collections de la *Revue des Deux Mondes* qui on trouve au Brésil provenaient de Bruxelles, comme par exemple, les exemplaires de la Bibliothèque Fluminense et de la Faculté de Droit de São Paulo.

François Buloz meurt en 1877 et son fils Charles Buloz prend la direction de la *Revue*, mais celui-là ne va pas tarder à laisser la place, en 1894, à Ferdinand Brunetière qui va faire une nouvelle restructuration à la *Revue*, mais ce fait va au-delà de la périodisation choisie dans cet article.

L'apogée de la *Revue des Deux Mondes*, quand elle fut considérée le modèle de revue en France, correspond donc avec la figure de François Buloz. Pour lui, l'importance de son périodique était telle qu'il serait presque impossible d'écrire l'histoire politique et littéraire contemporaines sans recourir à la collection de la *Revue des Deux*

*Mondes*<sup>8</sup>. Pour cela, il interdisait la publication de textes d'auteurs dont le style était trop innovateur et les idées trop audacieuses car il risquait de perdre son lecteur bourgeois.

La raison du succès de la *Revue* – car elle en a eu ! – se doit donc au fait qu'elle a su conquérir la renommée d'une publication périodique dans laquelle les lecteurs avaient la certitude de pouvoir y trouver des articles d'intérêt général, sérieux et très édifiants ; des œuvres littéraires de qualité qui ne choquaient ni le bon goût ni la morale. En fonction de cette diversité elle finit par plaire à toute la famille !

La *Revue* était une publication de grande diffusion, instrument de propagation des lettres et de la culture françaises, mais aussi des cultures étrangères. Elle était très bien reçue par l'élite savante du XIX<sup>e</sup> siècle. Au Brésil elle a conquis, à la même époque, un grand nombre de lecteurs, sur lesquels on ne trouve presque pas de signes aux archives de la *Revue*. On trouve, cependant, de collections de la *Revue* dans presque tous les états brésiliens : São Paulo, Rio de Janeiro, Minas Gerais, Pernambuco...

## **LES PUBLICISTES ET LES ARTICLES PUBLIÉS SUR LE BRÉSIL DANS LA REVUE DES DEUX MONDES**

La période qui nous intéresse ici (1829-1880) est aussi connue comme celle de la belle époque de la *Revue* et qui correspond, comme on a vu, à celle de la gestion de la famille Buloz. Pendant cette période on y trouve le plus grand nombre d'articles publiés sur le Brésil.

Dans un texte publié par *Le Messager du Brésil*, lequel fait une critique au manque de connaissance de la part des Français par rapport au Brésil, on peut lire une question intéressante sur l'absence du Brésil des pages de la *Revue des Deux Mondes*:

Le gouvernement avait employé autrefois un moyen enfantin, en tout cas utile, pour avoir en Europe quelques journaux favorables. Il avait pris un certain nombre d'abonnements à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal des Débats* et à diverses feuilles importantes. Mais à l'arrivée de la situation libérale, si nos renseignements sont exacts, on a réalisé, là comme ailleurs des économies nuisibles, et tous les abonnements, hormis quelques uns des débats ont été supprimés. Résultat si on a pas une situation capable de les imposer il est presque impossible de faire imprimer à Paris des articles favorables au Brésil dans les journaux sérieux; tandis que la *Revue des Deux Mondes* par exemple contient, ces dernières années, 10 ou 12 articles sur la République d'Argentine, tandis qu'elle s'est occupée de la Chine, du Japon, du Cap et de Zanzibar, elle n'a rien publié depuis longtemps sur

le Brésil, quoi qu'on lui ait offert divers travaux....<sup>9</sup>

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle la Revue a publié 11.892 articles. 4% de ce chiffre fait rapport au Nouveau Monde. Parmi ces 510 articles, 30 (0,6%) ont comme sujet le Brésil. Donc, la présence quantitative du Brésil dans ce périodique est mince, mais pas insignifiante, surtout si on regarde du côté brésilien.

Les textes sur le Brésil ont été écrits, dans sa majorité, par des auteurs qui ont connu le pays mais aussi le peuple brésilien, soit parce qu'ils ont visité ces parages soit parce qu'ils y sont nés. La revue a été ainsi toujours fidèles aux propositions faites dès ses premiers jours, il faut juste nous rappeler de l'avertissement aux lecteurs de 1829 et 1831 !

Les auteurs qui y écrivent sur le Brésil et les Brésiliens sont : Ferdinand Denis, Auguste de Saint-Hilaire, Théodore Lacordaire, Comte de Suzannet, Jean-Paul-Auguste Grimblot, Francis de La Porte Castelnau, Emile Adêt, João Manuel Pereira da Silva, Elisée Reclus, Adolphe d'Assier, Pierre-Suzanne Cochin, plutôt connu comme Augustin Cochin, Imbert de Saint-Amand et Paul Béranger.

Cet ensemble d'auteurs ne fait pas partie du noyau d'ur, *i.e.*, du groupe permanent de la Revue. Avec quelques exceptions, ils ont écrit seulement les articles sur le Brésil, mais ils ont dû passer quand même par le sévère regard critique de M. Buloz, qui sélectionnait ce qui serait publié dans sa revue.

ANNÉE	AUTEUR	TITRE
1829	Anonime (M <sup>***</sup> )	« Brésil – projets financiers »
1829	Anonime (M <sup>***</sup> ) Trad. Monthly Review	« Souvenirs de l'Amérique – l'empereur Don Pedro »
1829	Anonime (M <sup>***</sup> ) Trad. Monthly Review	« Souvenirs du Brésil »
1829	Anonime (M <sup>***</sup> ) Trad. Monthly Review	« Souvenirs du Brésil – siège de San Salvador »
1829	Anonime (M <sup>***</sup> )	« Amérique – situation financière du Brésil »
1831	Ferdinand Denis	« Voyages dans l'intérieur du Brésil »
1831	Auguste de Saint-Hilaire	« Tableau des dernières révolutions du Brésil »
1832	Théodore Lacordaire	« Un souvenir du Brésil »
1832	Théodore Lacordaire	« Excursion dans l'Oyapock »
1833	Théodore Lacordaire	« Excursion dans l'Oyapock » – partie 2
1835	Théodore Lacordaire	« L'or des Pinheiros »
1844	Comte de Suzannet	« Le Brésil en 1844. Situation morale, politique, commerciale et financière »

1844	Comte de Suzannet	« Le Brésil en 1844. Intérieur du pays. Villes maritimes. Avenir politique. – Rapport du Brésil avec l'Europe »
1846	Paul Grimblot	« La question des sucres en Angleterre et la traite au Brésil »
1848	Francis de Castelnau	« L'Araguaïl – Scènes de voyages dans l'Amérique du Sud »
1851	Émile Adêt	« L'Empire du Brésil et la société brésilienne en 1850 »
1858	Pereira da Silva	« Le Brésil en 1858 sous l'empereur D. Pedro II »
1862	Elisée Reclus	« Le Brésil et la colonisation – le bassin des Amazones et les indiens ».
1862	Elisée Reclus	« Le Brésil et la colonisation – les provinces du littoral. Les noirs et les colonies allemandes ».
1863	Adolphe d'Assier	« Le Brésil et la société brésilienne. 1. Le rancho »
1863	Adolphe d'Assier	« Le Brésil et la société brésilienne. 2. La fazenda »
1863	Adolphe d'Assier	« Le Brésil et la société brésilienne. 3. La cidade »
1864	Adolphe d'Assier	« Le mato virgem, scènes et souvenirs d'un voyage au Brésil »
1864	Adolphe d'Assier	« L'Eldorado brésilien et la Serra-das-Esmeraldas »
1871	Augustin Cochin	« L'abolition de l'esclavage au Brésil »
1873	Imbert de Saint-Amand	« Le Brésil et les républiques de la Plata après la guerre du Paraguay »
1880	Paul Béranger	« Le Brésil en 1879 »

Le fait d'étudier exclusivement les articles énumérés ci-dessus et pas toutes les mentions sur le Brésil et les Brésiliens qu'on puisse trouver à la *Revue des Deux Mondes* se doit au fait que la *Revue* elle-même nous impose son regard car, dans sa *Table générale*, elle distingue dès le début le Brésil des Républiques de l'Amérique du Sud, comme on va voir ci-dessous. Ce qui est très important par rapport aux images créées du Brésil par ces publicistes français.

En 1875 vient à jour la première *Table générale* de la *Revue des Deux Mondes* (1831-1874) et qui sera le modèle pour celles que la suivront. Elle se compose de trois parties :

1. Table alphabétique par noms d'auteurs: on y trouve les noms de tous les auteurs qui ont écrit dans cette période suivis du titre de leurs articles et la date de publication. Ces articles sont, de leur part, regroupés en : Littérature, Beaux-Arts, Politique, etc.

2. Table analytique : organise les articles par sujet.

3. Table géographique – étude sur les pays et les personnages étrangers : on y trouve, pour chaque pays, à l'exception de la France, l'indication des articles, de toute nature, qui ont été écrits sur leur sujet. Dans cette Table il y a une division et c'est elle qui a été suivie pour choisir le corpus de cet article.

Ancien-Monde

Europe:

1. Angleterre, Écosse, Irlande;
2. Allemagne, Prusse;
3. Danemark, Islande, Norvège, Suède;
4. Autriche, Hongrie;
5. Belgique, Hollande;
6. Suisse;
7. Espagne, Portugal;
8. Italie;
9. Grèce;
10. Principauté-Unies, Moldavie, Valachie;
11. Russie, Pologne, Caucase, Circassie;
12. Turquie d'Europe.

Asie

1. Asie-Mineure, Arménie, Syrie, Palestine;
2. Arabie;
3. Asie centrale, Turkestan, Perse, Afghanistan;
4. Inde, Ceylan;
5. Chine;
6. Japon;
7. Indo-Chine, Birmanie, Siam, Cochinchine.

Afrique

1. Algérie;
2. États Barbaresques, Tripoli, Tunis, Maroc;
3. Égypte, Nubie;
4. Abyssinie;
5. Afrique intérieure;
6. Côtes et îles d'Afrique.

## Nouveau-Monde

### Amérique:

1. États-Unis, Californie, Texas, Canadá, Terre-Neuve;
2. Mexique;
3. Antilles, Cuba, Haïti;
4. Brésil;
5. Républiques de l'Amérique du Sud.

### Océanie

1. Australie, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Polynésie, Taïti.

On aperçoit donc que le Brésil fait partie des pays du Nouveau Monde, mais pas des Républiques de l'Amérique du Sud, et on constate cette distinction même après 1889, quand le Brésil n'est plus une monarchie. Dans ce sens, on croit que cette différence préétablie par la *Revue des Deux Mondes* est essentielle pour étudier l'image qu'elle est en train d'élaborer sur ce pays étranger.

Grosso modo, on rencontre dans ces articles une profusion d'images sur le Brésil qui ne sont pas tout à fait différentes de celles élaborées ailleurs au XIX<sup>e</sup> siècle sur ce même pays, *i.e.*, une flore et une faune exubérantes avec sa végétation édénique, ses richesses en minéraux, le mélange de races, l'indien l'esclave... Elles sont, cependant, accrues d'un sens nouveau une fois considérées comme faisant partie de la *Revue des Deux Mondes* avec toutes les spécifications qui lui sont propres.

## À GUISE D'EXEMPLE : JEAN-THÉODORE DE LACORDAIRE

Parmi la correspondance du critique Sainte-Beuve, grand collaborateur de la *Revue*, conservée par l'Institut de France, il y a une lettre de Théodore Lacordaire dans laquelle celui-ci répond à des questions d'un ami concernant la vie de son frère, le fameux prédicateur Henry Lacordaire, cependant, il ne laisse pas d'écrire sur lui-même. Dans cette lettre, écrite après son retour en Europe, deux passages nous retiennent : la première, quand il dit que la seule aventure de son père fut un voyage en Amérique et la deuxième, quand il dit se sentir étranger à ce qui se passe en France pendant son séjour à l'étranger. Malgré cette affirmation, quand il écrit ses articles sur le Brésil il ne laisse pas de côté son référentiel européen, ce qui donne au lecteur une base pour mieux comprendre la réalité tropicale, très particulière pour lui.

Jean-Théodore Lacordaire est née en Recey-sur-Ource, Bourgogne, en 1801. Il a étudié le Droit à Dijon, mais très tôt il s'est intéressé par les Sciences de la nature. En 1825, emballé par cette passion, il embarque au Havre en direction de l'Amérique du Sud, peut-être avec les auspices du Musée d'Histoire Naturelle de Paris. Dès ces jours jusqu'à 1832 il fait trois voyages et visite le Chili, la Guyane française, la région del Plata et le Brésil. De retour à Paris, en 1832, il devient collaborateur de plusieurs journaux et revues littéraires et scientifiques, français et belges, y inclut la *Revue des Deux Mondes* où il publie une dizaine d'articles. En 1835 il est nommé professeur à l'Université de Liège, en Belgique. Les expériences de voyage de Lacordaire sont à l'origine de plusieurs de ses écrits, comme par exemple ces publiés par M. Buloz, a savoir : « Un souvenir du Brésil », « L'Or de Pinheiros » et « Excursion dans l'Oyapock (I et II) », ce dernier fait référence, surtout, à la Guyane française.

Parmi les nouvelles, les descriptions de voyages et les bilans publiés sur le Brésil dans la *Revue* les textes de Théodore Lacordaire se différencient des autres parce qu'ils sont, soit disant, plus romanesques : il crée de personnages, donne la parole à son interlocuteur, dialogue avec son lecteur. En « L'Or de Pinheiros », par exemple, l'auteur mélange l'élément historique et la fiction de telle manière que son récit fut considéré, par l'historiographie contemporaine, pendant des années, comme un « document authentique », un témoignage des disputes entre les familles Camargo et Pinheiro dans la province de São Paulo<sup>10</sup>.

Malgré son style un peu particulier, Lacordaire ne s'éloigne pas des sujets brésiliens abordés jusqu'à ce moment-là par la *Revue*. Dans son premier article, « Un souvenir du Brésil », il commence son récit d'une manière assez stéréotypée en emmenant son lecteur à la ville aux sept collines, pas celle d'Italie, déjà connue du public, mais la reine d'Amérique ! L'utilisation d'éléments exotiques, séduisants, déjà connus des lecteurs pour les faire comparer et mieux comprendre le texte, est une manière assez recourante des auteurs-voyageurs. Quand il signale la Rome des tropiques, il décrit le paysage de la baie de Guanabara, charmante, comme le premier signe de terre ferme après des mois de monotonie maritime.

Connaissez-vous la reine de l'Amérique, la ville au sept collines, aux mille panoramas? Si vous n'avez pas visité Rio-Janeiro, je vous plains, car vous pourriez monter sur le meilleur navire qui se balance dans nos ports, vous lancer avec lui sur les mers, et si vous êtes jeune, voir vos cheveux blanchir, avant d'avoir rencontré son égale. Moi qui vous parle, je suis monté souvent sur les sept collines de son enceinte, et je vous jure que chaque fois je ne pouvais en descendre.

C'est qu'en vérité il y a une fascination que je ne saurais vous décrire dans ce ciel; ce n'est pas une voûte bleue comme le ciel du nord qui pèse pâle et triste sur votre tête, et arrête vos regard et votre pensée dans leur essor à travers l'espace. Là, vous pourriez pénétrer jusqu'à Dieu, s'il vous avait permis de le voir et de ne pas mourir. Et puis ces montagnes! ces cent îles verdoyantes qui inclinent leurs palmiers sur les eaux! ces milles navires qui sillonnent leur azur ou qui dorment en allongeant leurs ombres sur les lames onduleuses! croyez-moi, c'est une terre d'ineffaçables souvenirs: il ne lui manque que l'absence des hommes<sup>11</sup>.

Le paragraphe qu'on vient de reproduire ainsi comme d'autres parties de ses textes, nous laisse voir l'enthousiasme de l'auteur par rapport à la nature des tropiques : généreuse, charmante, inoubliable... Le sentiment et le thème romantique se font présent en trouvant dans les paysages du Nouveau Monde une source d'inspiration. Ici, l'Autre, rencontre, d'une certaine manière, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand dont les descriptions de la nature non européenne sont pleines d'enthousiasmes.

[...] Là, vous marchez d'enchantement en enchantement. Tout ce que vous avez rêvé de lieux riants où la vie s'écoulerait comme une onde paisible, de solitudes inconnues créées pour vous seul, d'Elysées dans un autre monde, s'efface et s'anéantit devant ces réalités de la nature [...]

Qu'est-il besoin de vous dire davantage? Vous êtes sur la terre des merveilles; marchez devant vous, sûr qu'elles ne vous manqueront pas. Ce que vous venez de voir n'est rien encore: d'autres scènes vous attendent<sup>12</sup>.

La présence des blancs européens, par contre, désigné dans le paragraphe d'ouverture de cet article comme *des hommes*, noircit la nature vierge brésilienne. Maintenant il est nécessaire d'aller chaque fois plus vers l'intérieur du pays pour contempler la nature immaculée.

[...] De toutes parts aux environs de la ville, à une distance considérable, vous chercheriez en vain l'aspect primitif de ces lieux, alors que les premiers blanc y débarquèrent. Des maisons se sont élevées là où l'Indien avait bâti sa cabane; le sol a été mis à nu; les montagnes déboisées n'offrent plus qu'à leur sommet les restes des antiques forêts qui les couvraient tout entières. Si vous aimez à contempler les ouvrages de l'homme, restez sous ces allées embaumées, dans ces jardins enchantés. Ce que l'homme a fait est bien, mais plus loin sont les forêts vierges<sup>13</sup>.

[...] On a généralement attribué la mélancolie, qui forme le fond de leur [de l'Indien] caractère, à la solitude profonde et à la

sombre majesté des forêts au milieu desquelles s'écoule leur existence; mais je crois qu'à cette cause première il faut ajouter un sentiment vague de leur état présent comparé à ce qu'il était avant l'apparition des Européens parmi eux [...]'<sup>14</sup>.

[...] Là, rien qui vous rappelle les jouissances de la vie civilisée. Quelque chose vous dit qu'elle n'a paru que d'hier sur cette terre, et qu'elle n'a pas encore eu le temps de s'y acclimater. Mais qu'y venez-vous faire, si vous songez encore à ce que vous avez laissé derrière vous?<sup>15</sup>

Même si le récit veut avoir l'air désengager, il ne s'absente pas des inquietudes du moment : la mission civilisatrice française, le désir du progrès. Comme nous rappelle Lilia Schwarcz,

na verdade, as viagens nunca transladam o viajante a um meio completamente estranho, nunca o atiram em plena e adversa exterioridade. Alteram e diferenciam o seu próprio mundo, tornando-o estranho a si próprio. O estranhamento da viagem não é, assim, relativo ao "outro", mas sempre ao próprio viajante, que se dá conta da própria relação de alteridade. Como diz Rousseau, ao conhecer o outro, só chegamos a nós mesmos...<sup>16</sup>.

Selon Lacordaire :

[...] Néanmoins la civilisation, comme une plante étrangère transportée dans un sol rebelle, avait peine à prendre racine; une étroite lisière du littoral en offrait seul des traces incontestables<sup>17</sup>.

– Ceci est beau, dis-je à mon compagnon [Manoel, un Brésilien], je voudrais que le sort eût placé ma vie dans ces forêts.

– Senhor, me répondit-il, je crois que vous perdez la tête. Depuis que nous sommes en route, il n'y a pas moyen de vous arracher une parole. Vous vous arrêtez à chaque pas, pour contempler de l'eau, des arbres qui ne sont bons à rien, des oiseaux que Dieu confond avec leurs cris éternels. Est-ce que, de l'autre côté de l'eau, vous n'avez rien de tout cela?

– Non, répartis-je, nous n'en possédons que l'ombre.

– Alors, mieux pour vous. [...] J'aimerais mieux mille pieds de caféiers de plus dans ma plantations avec deux nègres pour les cultiver que toutes ces belles choses que vous admirez tant.<sup>18</sup>

Une fois que M. Lacordaire aperçoit la réalité brésilienne en tant qu'un Éden a été conquis, il transfère à son compagnon de voyage, Manoel, la nécessité de civiliser le Brésil. Manoel, Brésilien, ne réussit pas, de son côté, à concevoir l'utilité, un des principes majeur de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle, des forêts vierges, du chants des oiseaux, des courants d'eaux ; ce qui n'était pas le cas par rapport à l'utilité indéniable des champs de cafés...

De manière générale, l'image que les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont du Brésil est un peu ambiguë, et Lacordaire ne fuit pas la règle. Il y a une exaltation de la nature édénique, comme on a pu voir par les citations faites jusqu'ici, et une certaine aversion pour les populations locales, mélangées dans sa couleur et ses mœurs.

La population autochtone péchait par son indolence, son manque d'ordre et sa liberté excessive.

La famille de Paranapoua offrait un modèle parfait de l'indolence indienne. A l'exception de ses deux fils, qui chassaient pour nous, tous les autres individus qui la composaient passaient leur temps à dormir ou à se balancer dans leurs hamacs. Les femmes seules sortaient de temps en temps de leur apathie pour préparer un peu de couac, ou aller arracher quelques patates douces dans l'abatis, lorsque la faim devenait pressante. Il est rare qu'on rencontre dans un carbet indien des provisions mises en réserve pour l'avenir. Chacun y dispose avec une égale liberté de tous les vivres qui s'y trouvent, et l'enfant qui sent la faim, ou qui croit la sentir, s'empare de tout ce qui tombe sous sa main sans rencontrer la plus légère opposition. Il n'en éprouve pas davantage dans ses autres volontés: de là l'indépendance absolue qui fait le fond du caractère de l'Indien, et que rien ne peut réduire.<sup>19</sup>

Le Noir était condamné par son manque de principes moraux, par son animalité, enfin... Dans son article « Un souvenir du Brésil », Lacordaire met en évidence son point de vue esclavagiste quand il montre à son lecteur sa satisfaction de voir les noirs africains, tous accroupis sur des nattes, à leur aise, en train de montrer leurs dents blanches dans le marché du Valongo (Rio de Janeiro). Par contre, sa position change au moment où il voit, dans un coin particulier de ce même marché, des femmes noires : l'acte de vendre et d'acheter *des êtres humains* commence à l'inquiéter. Pourquoi ? Serait-ce parce que ces femmes étaient d'une beauté luxuriante ? La beauté caractéristique de ces filles d'Afrique est en général signalée à cause de ses effets libidineux ; l'Indienne, par contre, est remarquée par sa nudité candide en tant que la Brésilienne, quand mentionnée par les auteurs, est caractérisée par son manque de beauté si comparée à l'Européenne.

Le Brésilien, par contre, est très mal vu à cause de ce qu'il a reçu comme héritage de l'Indien, du colon portugais et du nègre :

[...] Mon ami João Manoel [...] il avait mené la vie du Brésilien, cette vie dont chaque jour ignore le jour qui doit suivre, qui s'écoule au soleil, insouciant du reste du monde, libre, active parfois, souvent endormie entre les bras des esclaves [...] homme libre, blanc à ce qu'il disait et surtout bon chrétien...»<sup>20</sup>.

L'absence du travail systématique de la terre, comme on a pu lire dans la citation sur l'Indien, est un élément très présent dans les articles sur le Brésil publiés par la *Revue des Deux Mondes*. Cet élément associé à celui du peuple indolent nous rappelle la fable de La Fontaine « La cigale et la fourmi », où le Brésilien fait le rôle de la cigale. D'après l'Européen le travail de la terre doit au moins maintenir une peuplade pour que celle-là n'ait pas besoin d'aller à la chasse chaque jour et démenager à chaque fois que les ressources se raréfient. L'apprentissage de la part de Brésiliens, donc, de techniques agricoles utiles pour dompter la nature et éviter le déboisement serait un des bénéfices de la civilisation !

[...] Les travaux de l'homme n'ont pas dans les forêts du Nouveau-Monde cet aspect monotone de nos champs de la vieille Europe. Une main avare n'y a pas, le compas à la main, partagé la terre en compartimens étroits, réguliers, sillonnés comme les plates-bandes d'un jardin. Des haies, des grilles, des murs ne vous repoussent pas à chaque pas comme un fils déshérité de la nature et rejeté du partage de ses bienfaits. Là, les forêts sont le patrimoine de qui veut les conquérir. La puissance de l'homme y lutte contre la puissance de la nature, et sa vie est un combat. Une végétation indomptable cherche sans cesse à étouffer dans ses bras sauvages les végétaux que ses mains ont plantés. De même que les animaux qu'il a réduits en domesticité, s'il les abandonne un instant sans défense, ils périssent sous les étreintes des enfans primitifs du sol qu'ils ont dépossédés. Aussi, ce que vous appelez l'ordre est souvent inconnu dans les plantations du Brésil. Près des champs de cafeyers dont les rangs alignés s'élèvent jusqu'au sommet des coteaux escarpés, vous voyez un espace noirci couvert d'arbres à demi consumés, entassés au hasard. A côté d'un champ de maïs rempli de troncs en décomposition règne un taillis impénétrable d'arbustes, de lianes entremêlées d'herbes coupantes qui en défendent l'accès. [...] Partout les traces du feu sur la lisière des bois, le chaos et l'impuissance de l'homme.<sup>21</sup>

Contrairement à ce que disait Saint-Hilaire, un autre publiciste de la *Revue*, par rapport à la nécessité de créer au Brésil un gouvernement qui pourrait donner aux Brésiliens ce que leur était de droit, *i.e.*, la jouissance de leur propre nature, Lacordaire, comme Ferdinand Denis, croyaient que la terre était là pour celui que voulait la conquérir ! On a pu observer cela par la lecture des citations faites tout au long de cet article : les textes essayent de décrire l'intérieur du pays, jusque-là peu connu de l'étranger, en montrant les possibilités civilisatrices surtout par le commerce. Lacordaire avait préparé une grande collection des spécimens de la faune et de la flore brésiliennes pour son retour en France, mais il a presque tout perdu à cause des mauvaises conditions de voyages.

Intermédiaire entre deux mondes, les publicistes de la *Revue des Deux Mondes* y inclut M. Théodore Lacordaire ont eu comme objectif premier celui d'écrire sur le niveau de civilisation du Brésil. Pour cela, ils se sont basés sur leurs propres expériences ou bien sur une bibliographie sur le sujet, même si les références sont rares.

On peut trouver dans ces articles diverses images du Brésil qui ne sont pas toutes à fait différentes des représentations habituelles françaises de la terre et du peuple brésilien pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. Elles contiennent presque toujours les éléments suivants : les richesses minérales, l'exubérance de la flore et de la faune, avec la nature édénique, le métissage, l'Indien et le nègre esclave. Cependant, à partir du moment qu'on ajoute au processus d'analyse de ces images le lieu (*Revue des Deux Mondes*) où elles ont été publiées on y gagne beaucoup.

Jusqu'aux années 1870 la *Revue des Deux Mondes* a dû lutter pour maintenir sa liberté en tant qu'institution et, pour cette raison, elle s'est mise plusieurs fois contre le pouvoir, mais, au même temps, elle était plongée dans le paysage idéologique dominant. C'est cette liaison à un groupe idéologique conservateur plutôt qu'à des partis politiques qui lui a donné une certaine liberté institutionnelle. Dans cette même période, l'espace public périodique et le politique continuaient trop restreint ; toutefois, l'extension de la *Revue* en tant qu'institution surmontait les contours habituels d'un simple magazine de l'époque. La construction d'un grand espace public, c'est-à-dire de l'espace démocratique, commence dans les années 1880, en tant qu'œuvre de la République, et cela changera considérablement l'atmosphère de la *Revue*, surtout à cause de l'augmentation de publications périodiques, particulièrement parisiennes ou provinciales entre 1880 et 1890. Cette modification de l'espace public a été suivie par un changement de la culture dominante et du climat idéologique général.

La génération républicaine qui prenait peu-à-peu les responsabilités nationales avait été formée dans un environnement intellectuel sensiblement différent de celui de la *Revue des Deux Mondes* et pour cela un grand fossé s'est creusé entre celle-ci et la République<sup>22</sup>.

Dans ce sens, il s'est créé un lien entre le Brésil et la *Revue des Deux Mondes* qui nous a permis de mieux comprendre les images élaborées par leurs publicistes : le fait qu'il soit l'unique monarchie du territoire sud-américain. Le Brésil avait en sa tête un empereur, Dom Pedro II, qui était, à son tour, souvent associé à l'idée de justice, d'ordre, de paix et d'équilibre, concepts précieux aux adeptes d'une idéologie conservatrice. Transformé en représentant de la latinité en Amérique, il

a donné la possibilité à la France de justifier son influence international, sa mission civilisatrice !

---

<sup>1</sup> N. W. Sodré, *História da Imprensa no Brasil*, Rio de Janeiro, Mauad, 1999, p. 197.

<sup>2</sup> C. Bellanger ; J. Godechot ; P. Guiral, *Histoire générale de la presse française 1815 à 1871*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. 264.

<sup>3</sup> J. Pommier, J. François Buloz et sa *Revue des Deux Mondes*. In: J. Pommier, *Dialogue avec le passé*, Paris, Librairie A. G. Nizet, 1967, p. 354.

<sup>4</sup> *Revue des Deux Mondes*, Paris, vol. 4, t. 4, 1831.

<sup>5</sup> Voir *Le Livre du centenaire. Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*, Paris, Revue des Deux Mondes, Librairie Hachette, 1929, p. 80.

<sup>6</sup> Institut de France, Fonds Spoelberch de Lovenjoul, Papiers François Buloz, H 1429-1432.

<sup>7</sup> Voir F. Buloz, À nos lecteurs, *Revue des Deux Mondes*, Paris, mars 1848.

<sup>8</sup> Voir F. Buloz, À nos lecteurs, *Revue des Deux Mondes*, Paris, mars 1848.

<sup>9</sup> « La propagande du Brésil en Europe ». *Le Messager du Brésil*, Rio de Janeiro, 29 nov. 1883, p. 1.

<sup>10</sup> Sur ce sujet voir L. Dantas, « O segredo dos Pinheiros », *Revista do Instituto de estudos brasileiros*. São Paulo, n. 23, 1981, p. 51-71.

<sup>11</sup> T. Lacordaire, « Souvenirs du Brésil », *Revue des Deux Mondes*, Paris, sept. 1832, p. 645.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 656-657.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 655.

<sup>14</sup> T. Lacordaire, « Excursion dans l'Oyapock II », *Revue des Deux Mondes*, Paris, fev. 1835, p. 252.

<sup>15</sup> T. Lacordaire, « Souvenirs du Brésil », *Revue des Deux Mondes*, Paris, sept. 1832, p. 656.

<sup>16</sup> L. M. Schwarcz, « Viajantes em meio ao Império das festas ». In: I. Jancsó; I. Kantor. (dir.), *Festa: cultura e sociabilidade na América portuguesa*, São Paulo, Hucitec; Edusp; Fapesp; Imprensa Oficial, 2001, p. 616.

<sup>17</sup> T. Lacordaire, « L'Or de Pinheiros », *Revue des Deux Mondes*, Paris, mai 1835, p. 336.

<sup>18</sup> T. Lacordaire, « Souvenirs du Brésil », *Revue des Deux Mondes*, Paris, sept. 1832, p. 657-658.

<sup>19</sup> T. Lacordaire, « Excursion dans l'Oyapock II », *Revue des Deux Mondes*, Paris, fév. 1835, p. 244.

<sup>20</sup> *Ibid.* p. 653.

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 660-661.

<sup>22</sup> T. Loué, *La Revue des Deux Mondes de Buloz à Brunetière. De la belle époque de la Revue à la Revue de la Belle Époque*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses, 1998, p. 398-399.



**LA LITTÉRATURE D'ALMANACH ET LA  
MONDIALISATION DE LA CULTURE:  
LES REPRÉSENTATIONS DE LA GRANDE  
GUERRE ET L'HISTOIRE DU TEMPS  
PRÉSENT DANS UN ALMANACH FRANÇAIS  
ET UN ALMANACH PORTUGAIS<sup>1</sup>**

*L'histoire s'éclate dans des images, pas dans des histoires  
(Walter Benjamin)*

**Mateus Henrique de Faria Pereira**  
(Universidade Federal do Minas Gerais, Ouro Preto)

Dans cet article, nous analyserons comment un almanach français (l'*Almanach Hachette*) et un almanach portugais (l'*Almanach Bertrand*), ont représenté la Grande Guerre (1914-1918)<sup>2</sup>, respectivement entre 1894 et 1923 et entre 1900 et 1923, 1923 étant la date des éditions où figurent des nouvelles sur le *Traité de Versailles*<sup>3</sup>. Nous chercherons à comprendre comment et combien les deux ouvrages se sont éloignés et/ou rapprochés l'un de l'autre<sup>4</sup> pendant la période examinée. Nous focaliserons notre attention sur les stratégies éditoriales des deux publications et nous démontrerons que les images ont été essentielles pour faire comprendre la Grande Guerre et pour donner une représentation mondiale du conflit. À partir de l'analyse des deux almanachs, nous réfléchirons également sur la façon dont le temps présent est conçu et traité dans les imprimés au début du XX<sup>ème</sup>.

## I. NOTE SUR L'HISTOIRE DE L'ÉDITION DE L'ALMANACH HACHETTE ET DE L'ALMANACH BERTRAND

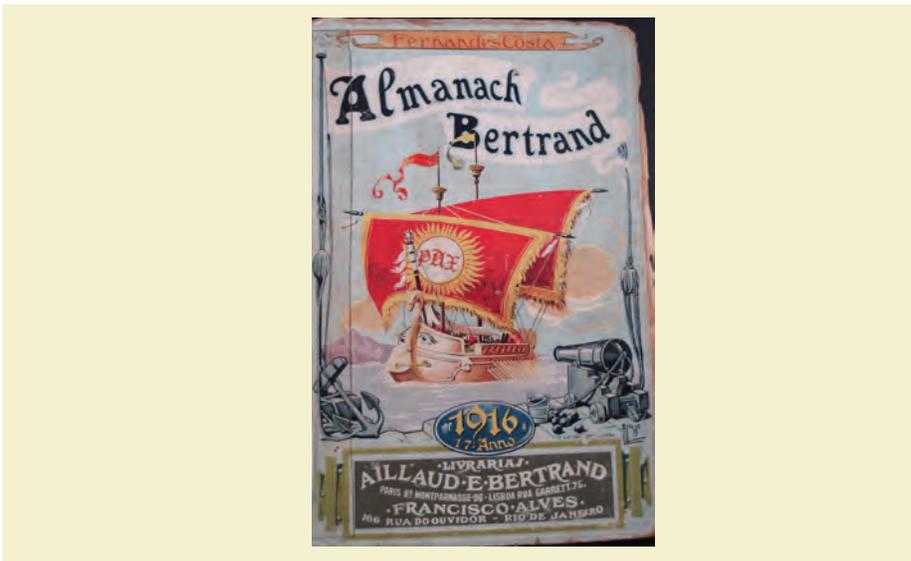
Dès la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, le genre *Almanach* se forme à partir de plusieurs sous-genres qui, le plus souvent, se mélangeaient à travers l'adaptation et/ou l'appropriation de formes et de contenus variés. Suite à l'émergence de la presse quotidienne et du journalisme, les almanachs statistiques, généalogiques, scientifiques et/ou encyclopédiques deviennent - par un processus très lent -, des ouvrages informatifs contenant des données du "monde-comme-un-tout"<sup>5</sup>. Ce processus de métamorphose du genre almanach, commencé au début du XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>6</sup>, est devenu de plus en plus important et est profondément lié au développement de la mondialisation/globalisation<sup>7</sup>. C'est en se rattachant à cette longue tradition, que l'*Almanach Hachette* paraît en France en 1894 et devient bientôt un modèle pour le marché éditorial portugais et brésilien<sup>8</sup>.

### IMAGEM 1

*Petite encyclopédie populaire de la vie pratique*, l'*Almanach Hachette* se compose de 700 à 900 pages et contient quatre sections thématiques, à savoir : encyclopédie scientifique ; actualités politiques et économiques ; vie pratique ; publicité<sup>9</sup>. Cette structure, qui reste pratiquement constante dans toutes les éditions analysées, permet de combiner une partie pour ainsi dire 'invariable' à une partie 'variable'. La première concerne les thèmes du calendrier et les thèmes trans-historiques, « éternels », tandis que la deuxième fournit des informations sur le temps présent et/ou sur le passé récent et contient de nombreuses cartes, photos et illustrations. Ainsi, l'histoire et le temps présent sont-ils les dimensions fondamentales dans l'*Almanach Hachette* ; et sa narrative ne peut qu'être proche du style journalistique.

Publication à visée complètement différente, l'*Almanach Bertrand* se présente comme un ouvrage personnel, écrit (presque totalement) et dirigé par Fernandes da Costa (membre, entre autres, de l'Académie de Sciences de Lisbonne, auteur de plus de vingt livres et de plusieurs traductions). L'*Almanach Bertrand* est tout de suite apprécié dans la presse portugaise en tant qu'héritier de l'*Almanach Hachette* et Costa affirme que la comparaison ne déplaît pas. Toutefois, il veut affirmer l'originalité et la valeur scientifique et culturelle de son ouvrage : dès la deuxième édition (1901), Costa se propose de distinguer l'almanach portugais de l'almanach français publié chez Hachette<sup>10</sup> et, afin d'éviter de nouvelles

comparaisons, il précise : « cette année [1901], nous avons accentué, plus encore, si cela est possible, la différence. Mais nous parions qu'il y aura encore quelqu'un qui dira que nous publions un almanach *Hachette*, tel quel ». Selon l'éditeur, les Portugais achètent l'almanach français surtout parce que cela est très à la mode. Il ne s'agit que de centaines de pages vendues très cher, qui en fait ne fournissent aux Portugais aucune information vraiment utile et intéressante. En tout cas, selon Costa, les lecteurs de l'*Almanach Hachette* devraient toujours préférer l'original et « ceux qui achètent l'*Almanach Hachette*, parce que cela est très à la mode ou pour une toute autre raison, n'ont pas besoin d'une imitation ou d'une traduction en portugais »<sup>11</sup>. Bref, l'*Almanach Bertrand* s'adresse à un tout autre public. D'ailleurs, il s'agit d'une publication à forte vocation globale, ce qui est confirmé par deux faits : d'abord, il ne faut pas oublier que pendant la période analysée ici (1900-1923), l'almanach est vendu directement dans cinq villes - Lisbonne, Paris, Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte -, les maisons d'éditions *Bertrand* et *Ailaud* étant contrôlées par la maison d'édition brésilienne *Francisco Alves*<sup>12</sup> ; ensuite, il faut remarquer que 40% des solutions des énigmes et des jeux viennent d'en hors du Portugal.

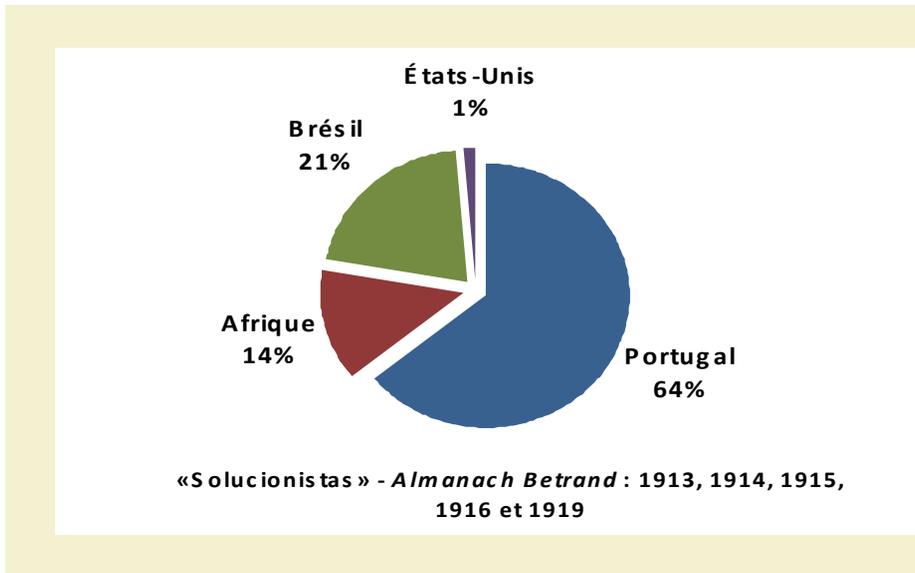


*Almanach Bertrand 1916*

Pour ce qui concerne la structure interne de l'ouvrage de Costa (qui se compose de 600 Pages environ), on peut observer qu'il y a en

gros une première partie consacrée au calendrier, une autre réservée à l'instruction, à l'éducation et à l'information, et une dernière partie destinée au divertissement du public. Cependant, ces divisions ne sont pas toujours rigides : elles changent considérablement dans les différents numéros de l'almanach, et la composition de l'œuvre est peu ordonnée, du moins pour un lecteur d'aujourd'hui.

Pour ce qui en est des contenus, il faut avant tout remarquer que la dimension littéraire, riche en poèmes de l'éditeur, est la dimension prépondérante. Quant à la dimension scientifique, on peut observer qu'il y a un grand souci de combattre toutes les croyances, dans le but d'apporter des connaissances sur les sciences. Par exemple on élimine l'astrologie au profit de l'astronomie.



L'*Almanach Bertrand*, fort de sa vocation à la fois culturelle et récréative, a un succès remarquable, comme nous pouvons le comprendre en analysant l'évolution des tirages : on passe rapidement des 5.000 exemplaires de la première édition (1900) aux 10.000 de la deuxième édition (1901) ; huit ans après (1909), le tirage atteint les 15.000 exemplaires et, en 1919, on arrive à 17.300 exemplaires. Costa souligne que la bonne réception de l'ouvrage, témoigne de l'existence d'un public de lecteurs qui apprécie un almanach qui n'est ni totalement « moderne » (c'est-à-dire proche de la narrative journalistique, supposée « neutre et impartiale »), comme l'est l'*Almanach Hachette*, ni totalement « ancien »,

comme l'est par exemple, l'*Almanach de Lembranças Luso-Brasileiro*. Notre analyse des almanachs publiés jusqu'en 1923 a mis en évidence quelques différences fondamentales entre l'*Almanach Hachette* et l'*Almanach Bertrand* : bien qu'ils deux ouvrages se ressemblent par le nombre de pages et par la mise en page, si l'on excepte le fait que la perspective est centrée respectivement sur la France et sur le Brésil (et exclut donc les colonies françaises et les autres colonies portugaises), ils diffèrent beaucoup par leurs contenus. Et ceci n'est pas sans conséquences sur la langue et le style : la langue de l'*Almanach Bertrand* est un portugais affecté, et le style et l'« idéologie » de l'éditeur sont évidents tout au long de l'ouvrage ; la langue de l'*Almanach Hachette* est très proche du style journalistique et elle vise à l'impartialité et à l'objectivité. Apparemment le lecteur-modèle de l'*Almanach Bertrand* est un lecteur cultivé, par contre l'*Almanach Hachette* s'adresse plutôt aux classes moyennes. On peut alors affirmer que l'almanach français cherche plus à informer qu'à former, tandis que l'almanach portugais vise plus à former qu'à informer.

## II. LA GRANDE GUERRE DANS L'ALMANACH HACHETTE ET DANS L'ALMANACH BERTRAND

### *La Grande Guerre dans l'Almanach Hachette*

Dans l'*Almanach Hachette 1915*, il y a une section intitulée « Histoire de la Guerre : la guerre européenne de 1914 ». Dans ces pages, on affirme que la Guerre a été déclenchée au moment de la publication de l'almanach. On y affirme également qu'un compte rendu complet de la guerre sera fourni par l'*Almanach Hachette 1916*, ou « Almanach de la Victoire »<sup>13</sup>. Les nombreux textes des éditions des années suivantes, surtout ceux qui font partie de la section « Encyclopédie de la Guerre »<sup>14</sup> cherchent à comprendre et à expliquer la Grande Guerre<sup>15</sup> et ils visent à souligner la dimension mondiale du conflit<sup>16</sup>. Le lecteur est informé sur les dédoublements, les manœuvres et les batailles, sur maintes questions concernant les combats. Ce qui attire l'attention du lecteur, c'est le fait que dans l'*Almanach Hachette*, la Grande Guerre se donne à la fois à lire et à voir. Plusieurs images, surtout des illustrations, des photographies et des cartographies s'alternent avec le texte : illustrations et photographies des sous-marins, des trajectoires de canon, des casques de bataille, des uniformes de tous les pays, des monuments détruits, des femmes qui remplacent les hommes dans les lieux de travail... Le quotidien de la

guerre est enregistré dans les moindres détails. On a l'impression que la guerre est aussi un jeu<sup>17</sup>.

Dans cette contribution, nous voulons montrer que la cartographie (mais aussi d'autres images) a été essentielle pour la construction d'une représentation mondiale du conflit<sup>18</sup>. Pour mieux le faire comprendre, nous prenons en examen la carte « Le Monde Entier Participe à la Guerre », datée octobre 1917 et parue dans l'almanach de 1918. Cette image nous montre en premier lieu que, grâce à certains outils techniques, l'*Almanach Hachette* est édité pour ainsi dire presque « en temps réel », ce qui est parfaitement cohérent avec la stratégie éditoriale de l'almanach français évoquée dans notre chapitre I, la maison d'édition Hachette se propose de publier un ouvrage qui soit à la fois « en dehors et dans le temps présent »<sup>19</sup>. De son côté, l'almanach portugais, se renouvelait pratiquement à chaque édition, sans pourtant, incorporer explicitement le présent.

#### IMAGEM 4

En reprenant la carte « Le Monde Entier Participe à la Guerre »<sup>20</sup>, nous pouvons observer qu'elle a une double fonction : montrer les dates de la rupture des accords de neutralité et faire percevoir la dimension mondiale du conflit. La visée politique et idéologique est implicite mais aussi très claire : les différents pays sont représentés par des hommes et des femmes habillés selon les coutumes de leurs propres pays ; l'Alliance est appelée « peuple ennemi » ; l'image est suivie d'un slogan : « l'union fait la force ».

Le Traité de Versailles n'est pas perçu comme le produit d'une vengeance, mais comme le produit d'un fait de justice<sup>21</sup> et dans l'édition de 1923 de l'*Almanach Hachette* publie une section qui porte le titre suivant : « Le Monde Nouveau ». Dans les trente pages qui la composent - très riches en illustrations -, on cherche à faire un bilan continent par continent, pays par pays, des transformations en quelque sorte positives, entraînées par la guerre. L'almanach français propose alors la recherche d'un regard global, bien qu'imprégné d'eurocentrisme, comme solution à la crise du temps causée par la guerre.

#### *La Grande Guerre dans l'Almanach Bertrand*

L'*Almanach Bertrand 1918* reproduit une lettre d'un lecteur qui demande une section sur la guerre. Selon l'auteur de la lettre, cette section pourrait intéresser tout le monde, surtout les Brésiliens car, au Brésil, « il y a un manque presque absolu d'informations sur l'hécatombe qui pèse sur le monde entier »<sup>22</sup>. Le lecteur affirme qu'il espérait trouver,

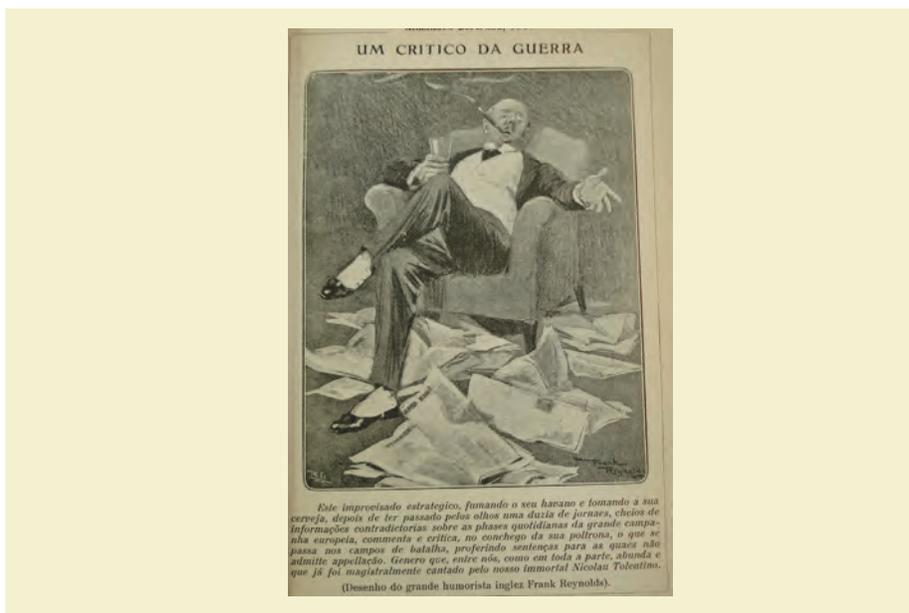
dans les almanachs des années précédentes, des nouvelles sur les pays en guerre, des biographies des personnages importants, des commentaires sur les armées, bref, des données en tout genre sur le conflit ; en fait il n'y a trouvé que « quelques photographies et portraits, lesquels, bien qu'ils soient de grande valeur, ont besoin d'un complément ». L'éditeur est catégorique dans sa réponse : « il ne reste à notre *ignotus* que de demander à l'*Almanach* de se suicider ! »<sup>23</sup>. Costa refuse de faire de son ouvrage l'une des innombrables publications d'information « ou de fantaisie » sur le conflit, des publications qui ne font qu'exploiter la curiosité des *ignotus*, qui ne font que satisfaire la nécessité d'une lecture amusante. Au milieu d'une véritable époque de transition, l'*Almanach Bertrand* se pose donc comme un pôle de résistance aux transformations du genre almanach et comme un symbole de cette résistance. L'almanach portugais, contrairement à l'almanach français, est plutôt proche d'un régime d'historicité ancien<sup>24</sup> puisqu'il s'oppose aux transformations du temps, du monde et de la littérature d'almanachs elle-même et qu'il s'oppose également aux « contaminations » des genres journalistiques<sup>25</sup>.

Au-delà de ces aspects, Fernandes Costa justifie l'absence supposée de la Grande Guerre dans les pages de l'*Almanach Bertrand* en fournissant un argument qui relève à la fois de l'ordre éditorial et de l'ordre commercial de la publication : « quelles nouvelles de la guerre pourrions-nous organiser, en mai 1916, qui seraient encore récentes et intéressantes, en l'année 1918, année où elles devraient être lues ? »<sup>26</sup>. Le processus de production de l'almanach portugais commence à être mis en place, non pas six mois avant sa distribution – comme c'est le cas pour l'almanach d'Hachette –, mais un an et demi avant, ce qui l'éloigne de beaucoup de mois des événements de l'actualité et de la guerre. L'*Almanach Bertrand* se pose donc comme un ouvrage différent, plus général, un ouvrage qui ne vieillit pas et qui peut être collectionné.

Mais, la guerre est-elle vraiment absente des nombreuses pages de l'*Almanach Bertrand* ? Eh bien, elle n'y figure pas sous la forme d'une narration de la guerre vouée à informer le lecteur, c'est-à-dire sous la forme souhaitée par l'auteur anonyme de la lettre que nous venons de citer<sup>27</sup>. Pourtant, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'au début de l'édition de 1916, figure une section consacrée à la guerre mondiale et intitulée : « La Guerre ». En outre, on peut lire des fragments de textes sur la guerre de 19 auteurs, Victor Hugo, Sénèque, Erasmus, Pascal, Bossuet, Proudhon... Enfin, et c'est ce dernier élément qui nous intéresse le plus, de nombreuses images complètent la section et elles ne laissent aucun doute sur la position de l'*Almanach* : l'œuvre prétend réfléchir sur l'absurdité de la guerre<sup>28</sup>, mais, parallèlement, elle se propose d'inciter

ses contemporains à lutter. En effet, dans l'édition de 1918, figurent en premier lieu un poème de Costa éditeur et ex-général de l'armée où il critique Guillaume II<sup>29</sup> et, en second lieu, une série d'images qui portent le titre de « Nos alliés »<sup>30</sup>. Si d'une part, on peut sans aucun doute affirmer que dans l'*Almanach Bertrand*, la Grande Guerre est condamnée, d'autre part, il faut remarquer que c'est toujours l'Allemagne qui est considérée comme l'Etat responsable de l'éclatement du conflit. Plusieurs caricatures confirment notre thèse. Dans « **L'Orgue de la Paix** » de l'édition de 1916, nous voyons une dame qui joue de l'orgue en l'air pendant que des bombes sortent des tuyaux de l'instrument<sup>31</sup>. Dans les éditions suivantes, plusieurs images et caricatures ironiseront et réfléchiront sur le quotidien du conflit, pour le condamner.

En particulier, la caricature qui fait la meilleure synthèse de l'opinion de l'*Almanach Bertrand* sur la Grande Guerre est celle du comédien anglais Frank Reynolds : « Un critique de la Guerre ». L'image est ainsi commentée: « ce stratège improvisé fumant son *havane* et buvant de la bière, après avoir jeté un coup d'œil sur une douzaine de journaux, pleins d'informations contradictoires sur les phases quotidiennes de la grande campagne européenne, commente et critique, dans les bras de sa bergère, ce qui se passe sur les champs de bataille, en proférant des sentences auxquelles il n'admet point d'appel »<sup>32</sup>.



*Almanach Bertrand 1916*

La Grande Guerre apparaît, en général, sous la forme d'images dans l'*Almanach Bertrand*, et cela pour trois raisons, à savoir : d'abord, pour des questions techniques liées à la production de l'œuvre, ce qui rend difficile une mise à jour « en direct » ; ensuite, à cause du projet éditorial de l'almanach, car le *Bertrand* est avant tout un almanach littéraire avec un projet pédagogique illustré, qui résiste à la « tyrannie des actualités » et à l'écriture journalistique ; enfin, parce que le Portugal participait de façon « secondaire » à la guerre, en comparaison à d'autres nations, comme la France.

En présence d'une crise de la narrative et d'une impossibilité de narrer, comme le suggère Walter Benjamin<sup>33</sup>, les almanachs *Bertrand* et *Hachette* cherchent une autre voie pour comprendre la Grande Guerre : la voie des images égrenées tout au long de ces ouvrages, comme un *farmakon* (remède/antidote) possible contre la fragmentation de l'histoire, la crise d'une civilisation et la crise d'un certain ordre du temps. Ainsi, la photographie et les portraits ne sont pas un simple complément (comme le croyait le lecteur anonyme du *Bertrand*). Ces éléments sont peut-être l'esprit même de la compréhension de l'expérience tragique de la guerre.

### III. CONSIDÉRATIONS FINALES

Dans les pages qui précèdent, nous avons voulu montrer, suivant la lignée tracée par plusieurs chercheurs, quelles implications politiques peuvent avoir des imprimés tels que les almanachs<sup>34</sup>. Nous avons démontré que l'*Almanach Hachette* et l'*Almanach Bertrand* ont fait des images l'essentiel de leurs stratégies éditoriales pour comprendre et pour faire comprendre la Grande Guerre. Ce choix avait, sans aucun doute, également pour but de justifier d'abord la guerre et, ensuite, l'esprit de vengeance qui caractérisa l'époque de la signature du Traité de Versailles. Ainsi, croyons-nous que l'almanach portugais et l'almanach français ont cherché à interpréter, à déchiffrer et à expliquer la Grande Guerre par des images et des illustrations qui indiquaient l'Allemagne comme l'Etat responsable de l'éclatement du conflit. En particulier, l'ouvrage de Costa s'est servi de la caricature pour exprimer son idéologie et pour souligner la dimension tragique de l'événement. Par contre, l'ouvrage publié par Hachette a utilisé la cartographie, pour montrer la dimension mondiale/globale de la guerre et pour éloigner l'idée que la nation française pouvait être responsable du conflit.

Dans les deux almanachs, nous trouvons des images différentes,

utilisées pour placer le lecteur devant la douleur des autres et devant l'horreur de la guerre<sup>35</sup>. Nous percevons facilement les deux différentes positions sur la Grande Guerre, liées, comme nous l'avons souligné, aux projets éditoriaux des deux almanachs. Dans cette perspective, les frontières territoriales nationales ne sont pas très flexibles : il s'agit d'éléments fondamentaux qui aident à définir les représentations et les interprétations du conflit dans les deux publications prises en compte dans cet article.

Pour conclure, il nous semble que notre analyse a permis d'aboutir essentiellement à quatre résultats :

- 1) au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le genre de l'almanach annuel doit résoudre de nombreux problèmes et doit opérer des choix difficiles pour représenter et écrire l'histoire du temps présent ;
- 2) au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, dans le cadre de l'édition, l'image s'est affirmée comme un élément essentiel et précieux dans l'explication du présent ;
- 3) dans un même régime d'historicité, nous trouvons toujours une pluralité de formes d'expériences du temps qui ne peuvent qu'enrichir la production écrite ;
- 4) quand on étudie des imprimés dont la circulation est transnationale, la dimension nationale doit être utilisée aussi comme élément-clé pour analyser des représentations.

Avec cette contribution, nous avons également voulu montrer que, comme l'affirme Jean-Yves Mollier, l'histoire du livre et de l'édition se situe au croisement de plusieurs disciplines<sup>36</sup>. En particulier, nous avons voulu dialoguer avec l'historiographie et l'histoire politique, étant persuadé que ce genre de démarche est le bon chemin pour rendre plus dynamiques et plus riches les recherches dans les domaines de l'histoire du livre et de l'édition.

<sup>1</sup> Nous remercions Eduardo Gerber Junior pour ses recherches à Londres, Sao Paulo et Belo Horizonte et Weder Ferreira pour sa recherche à la Biblioteca Nacional de Rio de Janeiro. Nous remercions également Juliana Melo pour ses conseils, ses critiques et ses commentaires précieux. Nous remercions FAPEMIG et CNPq pour l'aide financière qui a permis notre travail. Traduction : Bernardo Costa Couto de Albuquerque Maranhão et Stefania Bartocconi. Texte révisé par Stefania Bartocconi.

<sup>2</sup> Sur ce type de démarche : Susanne Greilich et Hans-Jürgen Lüsebrink, *La représentation des guerres de libération allemandes dans l'almanach du genre Messenger Boiteux*. In: Hans-Jürgen Lüsebrink; Jean-Yves Mollier et Susanne Greilich (dir.), *Presse et événement: journaux, gazettes, almanachs (XVIIIe-XIXe siècle)*, Bern, Lang, 2000, p.20-49 ; Jean François Botrel, *Las historias de cordel y la historia del tiempo presente en España del siglo XIX*. In: *L'Ull Crític*, Lleida, 1999, p. 42-64.

<sup>3</sup> L'*Almanach Bertrand* a été édité jusqu'en 1960, et l'*Almanach Hachette*, jusque dans les années 1970.

<sup>4</sup> Du point de vue méthodologique, voir Michael Werner; Bénédicte Zimmermann, *Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité. Annales*, Paris, EHESS, v. 58, n. 1, 2003, p. 7-36 et Jean Claude Passeron; Jacques Revel (dir.), *Penser par cas*, Paris, Ehes, 2005.

<sup>5</sup> Roland Robertson, *Globalização: teoria social e cultura global*. In: Mike Featherstone, *Cultura global*, Petropólis, Vozes, 1994. p. 311-327.

<sup>6</sup> Voir, Lodovica Braidà, *Les Almanachs Italiens. Evolution et Stéréotypes d'un Genre (XVIe-XVIIe Siècles)*. In: Roger Chartier; Hans-Jürgen Lüserbrink (dir.), *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe XVIe-XIXe siècles*, Paris, IMEC Édition, 1996. p. 183-208 et Véronique Sarrazin, *Les Almanachs parisiens au XVIIIe siècle. Production, commerce, culture*. Thèse de l'Université de Paris I, sous la direction de Daniel Roche, 1997; Jean Yves Mollier, *Les éditeurs d'almanach au XIXe siècle*. In: Hans-Jürgen Lüsebrink et al, *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVIIIe-XXe siècle)*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 13; et Hans-Jürger Lüsebrink, *L'almanach: structure et évolution d'un type d'imprimé populaire en Europe et dans les Amériques*. In: Jacques Michon; Jean-Yves Mollier, *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000*, Québec, Les Presses universitaires de Laval; Paris, L'Harmattan, 2001, p. 432-441.

<sup>7</sup> Voir, Mateus Henrique de Faria Pereira. *A Máquina da Memória/Almanaque Abril. O tempo presente entre a história e o jornalismo*, Bauru, EDUSC, 2009.

<sup>8</sup> Eliana Dutra. *Rebeldes literários da República: História e identidade nacional no Almanaque Brasileiro Garnier (1903-1914)*. Belo Horizonte: Ed. UFMG, 2005, p. 35.

<sup>9</sup> En fait l'almanach contient 15 sous-parties : 1) sur l'année concernée ; 2) Agenda ; 3) L'univers; 4) Histoire universelle ; 5) Géographie ; 6) Littérature ; 7) Beaux-Arts; 8) Mariage ; 9) Économie pratique; 10) Vulgarisation scientifique; 11) Droit Pratique ; 12) Agriculture; 13) Jeux et sports ; 14 ) Paris ; 15) Vie Pratique.

<sup>10</sup> Voir, Pierre Bourdieu, *Gostos de classes e estilos de vida*. In: Renato Ortiz (dir.), *Pierre Bourdieu*, São Paulo, Ática, 1983. p. 82-12; Maria Celeste Mira, *O leitor e a Banca de Revista: a segmentação da cultura no século XX*. São Paulo, Olhos d'Água, 2001.

<sup>11</sup> *Almanach Bertrand 1901*, p. 315.

<sup>12</sup> Aníbal Bragança, *A política editorial de Francisco Alves e a profissionalização do escritor no Brasil*. In: Márcia Abreu (dir.), *Leitura, história e história da leitura*. 1ed, Campinas (SP), Mercado de Letras, 2000, v.1, p.451-476 et Diana Cooper-Richet, *Paris, capital éditorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX ?*, *Almanack Brasiliense*, São Paulo, 2009. (<http://www.brasiliana.usp.br/almanack/index.php/almanack/article/view/669>). Nous remercions Anibal Brangaça pour les informations sur la maison d'édition Francisco Alves.

<sup>13</sup> « La guerre éclate pendant que nous mettons sous presse cet almanach. Nous publierons un récit très complet de la guerre dans l'*Almanach Hachette 1916*, qui sera pour nous et pour nos alliés, l'*Almanach de la Victoire* ». *Almanach Hachette 1915*, p. 129. « Rien dans la situation de l'Europe, au début de juillet 1914, ne pouvait faire prévoir que dans si peu de temps éclaterait, comme un coup de tonnerre, le plus formidable conflit qui eût jamais ensanglanté le monde ». *Almanach Hachette 1915*, p. 129.

<sup>14</sup> Le texte est divisé en cinq parties: L'Europe au début de Juillet; Les ambitions allemandes et autrichiennes; Les prodromes de la guerre; Premières hostilités ; Les grandes batailles.

<sup>15</sup> Sur la Grande Guerre voir, parmi d'autres : Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004 et Hubert Tison, *La*

*mémoire de la guerre de 14-18 dans les manuels scolaires français d'histoire.* In: Jean-Jacques Becker, *Manuels scolaires français d'Histoire (1920-1990)*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 237-288. Sur le rapport entre histoire et événement voir, parmi d'autres : Alban Bensa et Eric Fassin, *Les sciences sociales face à l'événement. Terrain*, Paris, Éditions du Patrimoine, n.38, p. 3-14, mars 2002 et Jacques Revel, *Retour sur l'événement: un itinéraire historiographique.* In: Jean-Louis Fabiani (dir.), *Le goût de l'enquête.* Pour Jean-Claude Passeron, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 97-118.

<sup>16</sup>. Un exemple: « Une guerre industrielle. En effet la guerre existe entre les peuples et non plus entre des soldats au service de l'Etat; les nations armées luttent pour leur propre vie et c'est au siècle suprême de la civilisation que devait être perpétré le plus grand crime contre l'humanité. (...) des États neutres comme la Belgique sont assaillis et entrent en guerre, d'autres comme l'Italie, les peuples balkaniques, sont comme attirés dans ce 'drame effrayant et passionné', ceux qui ne peuvent ou n'osent encore s'y lancer, comme l'Amérique, prennent parti, ravitaillent, fournissent les armées ; le monde est plein d'un immense bruit de bataille. Guerre industrielle, guerre de chemin de fer, guerre d'usure, vaste et complexe, embrassant toutes les énergies, toutes les volontés, guerre économique partout dans le globe, guerre coloniale et maritime, les finances, la physique, la chimie, toutes les découvertes connues ou en germe, toutes les ressources du génie (...) ». *Almanach Hachette 1916*, s/p.

<sup>17</sup>. Un exemple: « Les Allemands, toujours à l'affût de nouveautés destructives, ont imaginé un fusil qui porte, à côté de la hausse une sorte de longue-vue permettant de voir de plus près la cible à atteindre. Mais est-ce vraiment pratique ? ». *Almanach Hachette 1917*, s/p.

<sup>18</sup>. Les mots qui commentent les cartes relatives aux batailles sont souvent éclairants : «Après un recul nécessaire, nos vaillantes troupes, sous les ordres Du Général Pau, revinrent à la charge et reprirent Mulhouse, 14-19 août». *Almanach Hachette 1917*, s/p ; et «Après la violation du Luxembourg, les troupes allemandes envahissent la Belgique, le premier août 1914, malgré tous les accords précédents». *Almanach Hachette 1917*, s/p.

<sup>19</sup>. Jean François Botrel, *Las historias de cordel y la historia del tiempo presente en España del siglo XIX.* In: *L'Ull Crític*, Lleida, 1999, p.64.

<sup>20</sup>. *Almanach Hachette 1920*, p. 26-27.

<sup>21</sup>. Cette vision est partagée par l'almanach de Costa : dans une caricature de l'édition de 1920 (p. 352), l'Allemagne est représentée comme un serpent qui dévore une pomme, symbole de la paix.

<sup>22</sup>. *Almanach Bertrand 1918*, p. XI.

<sup>23</sup>. *Idem.*

<sup>24</sup>. François Hartog, *Régimes d'Historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

<sup>25</sup>. Sur la presse à cette époque, voir, parmi d'autres, Christophe Charles, *Le siècle de la presse. 1830-1939*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>26</sup>. *Almanach Bertrand 1918*, p. XII.

<sup>27</sup>. Voir Eliana Dutra, *História e memória nos almanaques luso-brasileiros. Escravidão, Abolição e uma Geografia do esquecimento.* In: *Congresso Luso-afro-brasileiro de Ciências Sociais*, 3, 1996, Lisboa, p. 311-324.

<sup>28</sup>. Dans l'un des rares articles où les images et les textes sont mélangés et présentés sous la forme d'un dialogue, la présence d'un texte de Guy de Maupassant est éclairante : « quand on parle d'anthropophages, nous sourions en proclamant fièrement notre supériorité sur ces sauvages. Mais quels sont les sauvages, les vrais sauvages? Ceux qui se battent pour dévorer les perdants ou ceux qui se battent juste pour tuer,

rien de plus que pour tuer ? ». Pour commenter une illustration sur les « Horreurs de la guerre », l'utilisation de la baïonnette est définie comme quelque chose de « sanglant et terrible dans la campagne actuelle, qui arrive souvent » (*Almanach Bertrand 1916*, p. 10) et quelques pages plus loin la violence des soldats allemands est qualifiée (mots + image) de « barbarie médiévale » (*Almanach Bertrand 1916*, p. 16).

<sup>29</sup> *Almanach Bertrand 1917*, p. 17.

<sup>30</sup> Le Portugal entra officiellement en guerre en 1916, mais les premiers combats n'eurent lieu qu' en 1917. Du point de vue politique et social, la participation du Portugal à la guerre n'avait pas recueilli un grand consensus dans le pays.

<sup>31</sup> *Almanach Bertrand 1916*, p. 15.

<sup>32</sup> *Almanach Bertrand 1917*, p. 21.

<sup>33</sup> Walter Benjamin, *Experiência e pobreza*. In : *Magia e Técnica, Arte e Política. Obras Escolhidas*, v.1, São Paulo, Brasiliense, 1985, p. 114-119 ; ID., *O Narrador. Considerações sobre a obra de Nikolai Leskov*. In : *Magia e Técnica, Arte e Política. Obras Escolhidas*, v.1, São Paulo, Brasiliense, 1994, p. 197-221 et ID., *Passagens*, Belo Horizonte, UFMG, 2006.

<sup>34</sup> Voir, parmi d'autres, Eliana Dutra et Jean-Yves Mollier (dir.). *Política, nação e edição. O lugar dos impressos na construção da vida política: Brasil, Europa e Américas, séculos XVIII a XX*, São Paulo, AnnaBlume, 2006. Voir, en particulier, Hans-Jürger Lüsebrink, *Do Almanaque Real ao Almanaque de Quebec. Representações do poder, representações do Estado, emergências da nação*. In: Eliana Regina de Freitas Dutra; Jean-Yves Mollier (dir.). *Política, nação e edição. O lugar dos impressos na construção da vida política: Brasil, Europa e Américas, séculos XVIII a XX*, São Paulo, AnnaBlume, 2006. p. 567-578.

<sup>35</sup> Susan Sontag, *Diante da Dor dos Outros*. São Paulo, Companhia das Letras, 2003 et Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil, 2000.

<sup>36</sup> Jean-Yves Mollier, *L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante*. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, n°43, 2, p. 329-348, 1996; Jean-Yves Mollier, *Édition et Politique (XIXe-XXe siècles)*. In: Serge Berstein; Pierre Milza (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, PUF, 1998. p. 433-455.



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 135-147, 2012

---

# LA REVUE BRITANNIQUE À RIO DE JANEIRO AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

**Maria Eulália Ramicelli**

(Universidade Federal de Santa Maria)

En mai 1839, quand des hommes de lettres tels que João Manuel Pereira da Silva, Pedro d'Alcântara Bellegarde et Josino do Nascimento Silva ont créé la *Revista Nacional e Estrangeira* à Rio de Janeiro<sup>2</sup>, ils ont pris soin d'avertir les lecteurs sur l'ouvrage qui était en fait à la base de leur publication :

Étant donné que nous ne pouvons pas nous fier à nos propres lumières et que nous admettons les insuffisances de nos esprits, nous aurons recours à des écrits d'autrui plutôt qu'aux nôtres, prenant pour modèle de cette publication la Revue Britannique. La plupart des écrivains brésiliens connaît cette collection d'articles sur les sciences et les arts, et cette connaissance nous épargne le travail de la louer.

En tant qu'abonnés d'un grand nombre de périodiques anglais et français, publiés sous le titre de *Revue*, nous croyons avoir à notre portée de quoi satisfaire nos lecteurs, par la traduction et la publication de ce que nous y pourrions cueillir de meilleur.<sup>3</sup>

Si l'on considère cet avertissement par rapport au contenu de l'ensemble des articles sortis dans la *Revista Nacional e Estrangeira*, on peut constater que le public auquel elle s'adressait était probablement très réduit. En fait ce magazine, avec ses longs articles contenant des discussions bien élaborées sur des sujets divers, était certainement lu

surtout par des hommes de lettres qui connaissaient la *Revue Britannique*. Toutefois la revue française qui était censée être le modèle reconnu n'était pas citée comme la source de la plupart des textes de fiction et de non-fiction publiés dans la *Revista Nacional e Estrangeira*.

## L'ACCÈS À LA REVUE BRITANNIQUE DANS LE PAYS

D'après la *Revista Nacional e Estrangeira*, le fait que les écrivains brésiliens auraient un contact assez proche avec la *Revue Britannique* peut être confirmé par quelques évidences.

D'une part, la *Revue Britannique* est inscrite sur les catalogues des bibliothèques de Rio de Janeiro, ce qui veut dire qu'elle intégrait leurs collections. Je me reporte particulièrement : 1) aux catalogues des années 1848, 1852 et 1866 de la Biblioteca Fluminense [Bibliothèque Fluminense]<sup>4</sup> dans la section « Périodiques sur des sujets variés » ; et 2) au catalogue de 1844 du Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro [ou Bureau Royal Portugais de Lecture à Rio de Janeiro<sup>5</sup>]. Il faut remarquer que le second supplément du catalogue de l'année 1844 fait savoir que la *Revue Britannique* était un des magazines français abonné par cette bibliothèque.

D'autre part, la *Revue Britannique* se trouvait également dans la typographie de Josino do Nascimento Silva où l'on imprimait aussi *O Chronista* [Le Chroniste], un journal qui a circulé à Rio de Janeiro de 1836 à 1839<sup>6</sup>. Cette information sur la *Revue Britannique* peut être inférée d'un article sorti dans l'édition du 8 février 1837 de ce journal. Plus précisément, à la fin de cet article, le collaborateur brésilien critique hardiment le texte qu'il avait lu dans la *Revue Britannique*, lequel avait été publié originellement dans le périodique anglais *Foreign Quarterly Review* à Londres. L'article de l'auteur brésilien présente le résumé du livre d'un certain docteur français nommé Meyen, qui venait de faire un voyage au Brésil, c'est-à-dire pendant les années 1830. Selon le collaborateur de *O Chronista*, le lecteur brésilien pouvait juger lui-même de l'absurdité des affirmations du voyageur français à propos du Brésil : il lui suffisait de jeter un coup d'oeil sur les pages référées de la *Revue Britannique* à sa disposition dans la typographie.<sup>7</sup> Outre ces références directes à la *Revue Britannique* dans *O Chronista*, des recherches sur la fiction anglaise publiée dans des journaux et périodiques qui circulaient à Rio de Janeiro de 1830 à 1840 montrent que ces récits étaient dans la plupart traduits des pages de cette revue française, mais rarement cette source était citée<sup>8</sup>.

Un examen attentif des catalogues dont nous avons fait mention ci-dessus fait voir que la *Revue Britannique*, ainsi que d'autres magazines français, étaient accessibles aux lecteurs brésiliens de la cour. Il en était de même pour des périodiques anglais, surtout si l'on considère la collection des œuvres britanniques abonnées par les bibliothèques de Rio de Janeiro. On se demande alors pourquoi les brésiliens préféraient-ils à cette époque la *Revue Britannique* à tant d'autres magazines produits à Paris ; pourquoi la prenaient-ils comme matériaux de lecture et comme source de textes de fiction et d'articles sur des différents sujets? Pour répondre à cette question il faut tenir compte de la relation entre la *Revista Nacional e Estrangeira* et la *Revue Britannique*. En fait les fondateurs et directeurs de la revue brésilienne, qui en étaient d'ailleurs les collaborateurs les plus actifs, se présentaient comme des hommes de lettres engagés dans la vie politique, culturelle et littéraire à un moment où l'idée de la nationalité brésilienne et de la littérature nationale était à peine ébauchée. Il est donc significatif que João Manuel Pereira da Silva, qui faisait partie de ce groupe d'intellectuels, soit l'un des collaborateurs de la revue *Niterói*, dont les numéros publiés à Paris en 1836 offraient des articles sur plusieurs sujets signés par un petit groupe de jeunes écrivains brésiliens qui faisaient leurs études en France. Selon le critique littéraire Antonio Candido, bien que *Niterói* soit considérée comme porte-parole officielle du Romantisme brésilien naissant et qu'il s'agisse d'un magazine littéraire, la revue publiait plutôt des articles scientifiques et sur l'économie que sur la littérature elle-même. Pour expliquer ce phénomène, Candido<sup>9</sup> signale une raison assez importante qui se rapporte au contexte historique et culturel du Brésil à l'époque : « (...) cette génération prêtait au culte de la science la même ferveur que l'on vouait à l'art ; il s'agissait de construire une vie intellectuelle dans sa totalité, pour le progrès des Lumières et par conséquent pour la grandeur de la patrie.<sup>10</sup> »

Il est évident que la noble aspiration des écrivains était alors d'assurer à leur patrie une identité culturelle et littéraire. Mais, bien entendu, cette identité ne pourrait se constituer que par des contacts continuels et intensifiés avec la production culturelle étrangère, laquelle était censée promouvoir la modernisation intellectuelle du jeune pays. En fait, les vents de l'essor de nouveaux systèmes politiques et sociaux et de nouvelles formes littéraires soufflaient de la France et de l'Angleterre. Et comme le contexte du XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil était assez favorable à « la circulation et la réception d'idées », l'étranger était vu comme un « autre dont la valeur et l'importance il fallait certainement connaître »<sup>11</sup>.

Par conséquent, face à la complexité de la formation de la littérature brésilienne, nourrie de formes littéraires élaborées dans des contextes sociaux et culturels si différents, la notion de transfert culturel proposée par Michel Espagne<sup>12</sup> nous paraît fonctionnelle. Pour l'analyse des relations culturelles établies par les écrivains brésiliens avec la Grande Bretagne et la France, ce concept dirige la perspective analytique exactement vers le procès de l'interaction culturelle de manière à suggérer « (...) une tentative de comprendre par quels mécanismes les formes identitaires peuvent se nourrir d'importations »<sup>13</sup>. Dans ce sens, exerçant la double fonction de support de lecture et source pour la production de nouveaux périodiques, la *Revue Britannique* s'imposait, pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comme un agent important du contact du Brésil avec les idées et la fiction venues d'Angleterre à travers le point de vue français. Comme l'on peut deviner, loin de rester dans la neutralité, ce phénomène manifestait les intérêts des intellectuels brésiliens qui en étaient responsables.

## LA REVUE BRITANNIQUE, UNE REVUE FRANÇAISE<sup>14</sup>

Il est clair que la *Revue Britannique* représente elle-même, en première analyse, les complexes relations établies par ses éditeurs libéraux avec la Grande Bretagne, à une époque où l'anglomanie et l'aversion à l'empire britannique étaient les deux faces de la même monnaie, à la suite des guerres napoléoniennes. En fait, dans le contexte cosmopolite parisien du XIX<sup>e</sup> siècle, où les innombrables périodiques produits en français ou en d'autres langues présentaient des contenus extrêmement variés, comme l'a bien montré Diana Cooper-Richet<sup>15</sup>, la *Revue Britannique* synthétisait dès le départ les sentiments ambigus des français envers les anglais. Anna Athanassoglou-Kallmyer remarque à propos que l'on trouvait en France, après 1815,

(...) le substrat idéologique et social des relations franco-britanniques à l'aube de la Restauration, terrain mouvant, glissant, et surnois qui donne lieu à un discours ambigu fait d'admiration et de rejet, d'attraction et de répulsion, de sympathie et d'antipathie<sup>16</sup>.

Fondée dans ce contexte, la *Revue Britannique* avait conservé tout au long de son existence l'essence même des idées qui caractérisaient l'orientation éditoriale établie par Louis-Sébastien Saulnier, un de ses fondateurs et son premier directeur<sup>17</sup>. Aussi elle a été reconnue quelques temps après dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre

Larousse comme une importante revue, puisque celle-ci permettait aux français d'approfondir leurs connaissances sur de nombreuses actions que l'Angleterre avait accomplies et qui gagnaient alors la crédibilité internationale :

On lui [à Saulnier] doit d'avoir mieux connu et mieux compris, en France et ailleurs, à l'issue d'une période de commotions et de guerres, la pratique du régime représentatif, l'organisation du travail manufacturier, les débouchés commerciaux, les progrès de la navigation, l'histoire contemporaine non seulement de l'Angleterre, mais encore celle des peuples civilisés ou barbares qui visitent les pavillons anglais et américain<sup>18</sup>.

Cet éloge est indirectement renforcé dans le même dictionnaire encyclopédique par l'article consacré à la *Revue Germanique*, conçue d'après le modèle de la *Revue Britannique* et publiée également par Dondey-Duprés (père et fils). On y peut lire que le projet de la *Revue Germanique* avait échoué parce qu'on n'avait pas été capable de présenter les sujets sur l'Allemagne de la perspective des français, suivant le caractère français. Autrement dit, la *Revue Germanique* avait conservé son essence allemande plutôt que française<sup>19</sup>. D'autre part, on peut inférer que la *Revue Britannique* avait réussi tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle exactement parce-que ses directeurs et collaborateurs savaient, eux, comment présenter le contexte anglais de la perspective française pour les lecteurs qui vivaient en France et ailleurs. En fait, il est intéressant de remarquer cette critique favorable datée du XIX<sup>e</sup> siècle sur la *Revue Britannique*, alors que les critiques français ont rarement mentionné cette revue qui se constituait fondamentalement de textes de fiction et de non-fiction traduits de l'anglais. Si je peux bien comprendre, le titre et le contenu de la *Revue Britannique* ont rapidement amené les critiques en général à la considérer comme un magazine « britannique » produit en France. Ce jugement, qui avait pris des connotations négatives dans le contexte nationaliste français franchement centralisé, aurait été conçu par des contemporains de la revue tel que Sainte-Beuve. Celui-ci ne pouvait certainement pas accepter la publication d'un article traduit de l'anglais contenant une approche offensive de la littérature française<sup>20</sup>.

Pourtant la lecture attentive de la *Revue Britannique* permet de dégager la critique sévère du corps éditorial envers le contexte anglais et par contre le parti que l'on avait pris pour les français. En effet, on se rend compte de cette position idéologique à travers des commentaires apposés aux textes traduits (ou adaptés) en langue française. Cette position idéologique devient incontestable si l'on considère les notes

adressées au lecteur et les passages insérés au milieu du texte par le traducteur français, lesquels sont facilement identifiés quand on compare de plus près les versions du texte dans les deux langues. Ce sont là des procédés qui décèlent la forte position critique de la part des directeurs et collaborateurs de la *Revue Britannique* par rapport à la Grande Bretagne et ses réalisations dans les diverses branches de la connaissance et de la production humaine. Il y avait même une certaine animosité lorsque les auteurs anglais faisaient des commentaires négatifs sur ce qui concernait la France.

Dans ce sens, il vaut rappeler que Patrick Berthier se rapporte au véritable soin qui s'en donnaient les successifs directeurs et collaborateurs de cette revue à l'examen des affaires françaises elles-mêmes. D'après ce que dit Berthier, « (...) la première [des deux revues en question] s'appelle 'britannique' non parce qu'elle ne considérait que la production intellectuelle d'outre-Manche, mais parce que son sommaire se compose de traductions d'articles parus en Grande-Bretagne... et qui peuvent donc concerner la France. »<sup>21</sup> Ce n'est pas par hasard que Berthier lui-même met en relief l'égoïsme exagéré qui dominait *l'intelligentsia* française du XIX<sup>e</sup> siècle ; égoïsme qui d'ailleurs a été très peu étudié ou qui n'a pas mérité de considérations critiques plus profondes de la part des chercheurs français :

(...) Il n'en reste pas moins que si certains adversaires du renouvellement esthétique dénoncent comme inopportune ou inutile la recherche de l'inspiration hors des frontières françaises, c'est peut être parce qu'ils ont le sentiment sincère que leur opposition, loin de traduire un refus frileux, répond à l'urgence de défendre un patrimoine national menacé par de pernicieux envahisseurs.  
Restons Français ! tel est en tout cas le cri diversement modulé par les alarmistes<sup>22</sup>.

## LA REVUE BRITANNIQUE ET LA RÉCEPTION DES IDÉES LIBÉRALES AU BRÉSIL

Si en France le sentiment nationaliste impliquait une forte tendance à rejeter tout ce qui pouvait être étranger dans son essence, au Brésil, au contraire, l'étroite relation entre des affaires internes et des affaires étrangères a toujours été au cœur de la formation de l'État et de la culture du pays. Il suffit de regarder de plus près la période connue comme Régence (1831-1840) pour s'en apercevoir.

Depuis 1831 (après l'abdication de Dom Pedro I à la couronne), les propriétaires des plantations ont éprouvé une série de conflits internes

lorsqu'ils essayaient d'accéder au statut de citoyens et d'assurer leur hégémonie politique dans l'Etat naissant. Les conditions politiques, économiques et sociales demandaient alors un changement de perspective allant des intérêts locaux vers les intérêts nationaux. Ce changement ne s'est pas fait de manière homogène ou sans disputes, même pour l'ensemble des planteurs et un peu partout dans le pays. En réalité cette situation a frappé surtout le groupe des propriétaires fonciers siégé à la cour dont l'influence politique et le pouvoir économique étaient plus grands que ceux de leurs pairs qui se trouvaient dans les autres coins du pays. C'était alors au cours des années 1830, à Rio de Janeiro, que serait constituée la nouvelle classe dominante – celle qui serait à la base même de la construction de l'État brésilien. Une telle dominance politique a été bâtie au fur et à mesure de l'adaptation du Brésil (dorénavant dans la condition de pays libre du point de vue politique et responsable de sa propre insertion dans l'arène internationale) au contexte de l'économie et de la politique internationales, c'est-à-dire, une adaptation forcée par le capitalisme bourgeois. Comme ce procès implique le contact des brésiliens avec des idées libérales, il est important de considérer le mode de réception de telles idées. Dans ce sens, deux travaux peuvent contribuer énormément à cette discussion.

Le premier est celui de Ilmar R. de Mattos<sup>23</sup> qui analyse la formation de la classe dominante au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien brésilien montre que le libéralisme et sa défense de la propriété privée individuelle en tant que valeur sociale et économique incontestable ont été reçus par la classe dominante comme un moyen de valider leur position politique et sociale fondée sur le droit de propriété ; c'est-à-dire, le libéralisme était pour eux un moyen de garantir la propriété de leur terre et de leurs esclaves. Autrement dit, on prenait parti des idées modernes pour justifier la permanence de la vieille structure économique et sociale. Ainsi, pour en donner un exemple, malgré la pression croissante du gouvernement britannique sur le Brésil pour l'abolition du système d'esclavage (pression qui avec d'autres formes d'ingérence anglaise ont encouragé l'antagonisme entre les brésiliens et les anglais dans le pays), le trafic des esclaves et le système qui le soutenait n'ont commencé à être progressivement combattus qu'à partir des années 1850, avec des luttes serrées à l'intérieur même de la classe dominante. Cette classe dont les membres conservateurs constituaient la base économique et politique du Second Empire, était aussi responsable par l'institution, la défense et la propagation des principes qui assuraient le régime centralisateur qu'était la monarchie constitutionnelle au Brésil. Cet engagement ne se faisait pas sans violence, surtout lorsqu'il s'agissait des conflits avec

certains secteurs de la société des différentes provinces. Ainsi s'explique, depuis la Régence, la discussion sur l'organisation de la Garde Nationale, sur l'institution d'un réseau de transport pouvant lier les plantations aux ports pour faciliter des exportations, sur la création d'un système monétaire plus uniforme etc. Ce n'est donc pas par hasard que toutes ces questions se présentaient dans la *Revista Nacional e Estrangeira* sous la forme d'articles dont plusieurs étaient extraits de la *Revue Britannique*.

Le deuxième travail mentionné plus haut est signé par Maria Orlanda Pinassi<sup>24</sup>, une scientifique sociale qui jette aussi des lumières sur l'investigation à propos de la réception des idées libérales au Brésil. Dans sa révision critique de l'idée établie selon laquelle le magazine *Niterói* était la première expression du Romantisme brésilien, elle étudie la façon dont les écrivains brésiliens qui produisaient ce magazine cachaient les aspects négatifs et contradictoires du capitalisme, dans le but de promouvoir les idées libérales qui devraient être le fondement des nouvelles formes de l'organisation sociale et économique du Brésil. Conformément l'opinion de Pinassi, ces omissions s'expliqueraient comme le résultat inconscient de l'enthousiasme des intellectuels dû à leur mauvaise compréhension des implications sociales et économiques du capitalisme, plutôt que par une distorsion idéologique de la compréhension du nouvel ordre capitaliste, lequel avait été effectivement établi par la Révolution Industrielle et par la Révolution Française. Pinassi analyse comment ces jeunes écrivains brésiliens qui éditaient *Niterói* loin de leur pays natal idéalisait la diffusion des idées libérales au Brésil. Ainsi, au lieu d'être des critiques du capitalisme (une position propre du Romantisme), eux, au contraire, ils le défendaient. Du point de vue de Pinassi, cette défense se caractérisait par un mouvement progressif étant donné qu'elle impliquait la réforme d'un ordre social et économique et la conséquente installation des organisations structurales de base qui ne pourraient pas avoir lieu dans un pays dont l'économie était fondée sur l'esclavage. Toutefois, comme l'auteur nous montre, ce programme si moderne était loin de correspondre aux conditions socio-économiques et sociales du Brésil à l'époque et en plus, ce n'était pas un projet bien vu par les élites. Il est encore à remarquer, selon Pinassi, qu'une fois revenus au Brésil, ces mêmes écrivains finissaient par adapter leurs idées progressistes au milieu conservateur où ils devaient vivre.

L'étude de Pinassi sur l'omission des aspects négatifs et sur les paradoxes du capitalisme observés dans la revue *Niterói* offre un intérêt particulier pour la discussion sur le rôle joué par la *Revue Britannique* parmi les hommes de lettres brésiliens. Les attitudes décrites ci-dessus correspondent à la réduction du point de vue critique que l'on peut

observer dans certains textes de fiction et de non-fiction tels qu'ils étaient traduits pour la publication dans plusieurs périodiques de Rio de Janeiro à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La plupart de ces textes, on le sait déjà, venait des pages de la *Revue Britannique*<sup>25</sup>. Il vaut encore signaler que dans la *Revista Nacional e Estrangeira* il y a un certain nombre de textes que les traducteurs brésiliens avaient adapté en supprimant tout court les notes apposées au bas des pages par les collaborateurs de la *Revue Britannique*. Dans ces notes le traducteur français à son tour avait exprimé lui aussi quelques positions critiques au contexte britannique et à l'égard britannique du contexte français concernant la matière en question. Enfin l'adaptation au contexte brésilien se montre dans la simplification de la structure des phrases, ce qui entraîne la réduction de l'idée de la phrase d'origine. Un exemple de ce procédé se trouve dans l'article « Frédéric II et son époque », publié dans la section « Histoire » de la *Revue Britannique* de novembre 1837, mais avec l'indication que le texte avait été traduit du périodique *Foreign Quarterly Review*. Ce texte a reçu en portugais un titre plus proche littéralement de celui en français et a été publié en septembre 1839 dans la *Revista Nacional e Estrangeira*. Dans cet article, d'après la présentation et l'évaluation des attitudes et des décisions de Frédéric II, celui-ci est perçu comme le dirigeant audacieux, intelligent et résolu de la Prusse, sachant parfaitement comment agir lors d'un échec ou comment amener son petit pays à d'importantes victoires aussi bien qu'à la prospérité économique. Si l'on compare les deux traductions en portugais et en français, on s'aperçoit que le traducteur brésilien a raccourci et simplifié plusieurs phrases et qu'il en a supprimé de nombreux arguments ; autrement dit, la version en portugais ressemble plutôt à un résumé du texte français. D'autres passages montrent à leur tour l'effort du traducteur brésilien pour expliquer plus clairement une idée à son lecteur. Bref, la question est que dans la plupart des passages qui ont été plus profondément modifiés par le collaborateur de la *Revista Nacional e Estrangeira*, les événements sont mis en relief au détriment des commentaires critiques et analytiques sur les mêmes événements, lesquels se présentent clairement dans la *Revue Britannique*.

Tout compte fait, ces omissions et simplifications montrent ce qu'il paraît avoir été un procédé courant chez les écrivains brésiliens, en fait une méthode qui rabaisait le niveau de la discussion critique des textes traduits. Dans ce sens, étant donné la récurrence de ces procédés dans les périodiques publiés au Brésil pendant les années qui ont suivis la courte existence de la revue *Niterói*, il me paraît possible de conclure que l'effacement des aspects négatifs du capitalisme s'imposait comme

un choix conscient des intellectuels brésiliens. Ceux-ci, travaillant à Rio de Janeiro et en contact étroit avec – ou comme des membres de – la classe dominante, ont pris en charge la mission d'organiser l'appareil intellectuel qui servirait de support à la formation de l'État brésilien aussi bien qu'à la constitution du sens même de la nationalité.

D'après les considérations ci-dessus, je reconnais finalement trois raisons principales à l'origine de l'intérêt des hommes de lettres brésiliens pour la *Revue Britannique*.

Premièrement, l'importance qu'ont pris les contextes économique, politique et culturel de la Grande Bretagne et de la France pour les brésiliens dans la période qui s'est suivie à l'Indépendance du pays en 1822 – une époque qui se caractérisait par un fort mouvement de refus de la vieille métropole européenne. La *Revue Britannique* offrait par là une intéressante combinaison de sujets se rapportant aux deux pays européens qui servaient alors de modèle au Brésil.

Deuxièmement, la critique française bien tranchée de la Grande Bretagne et de ses actions, telle qu'elle s'exprimait dans ce magazine, trouvait écho, paraît-il, dans le ressentiment croissant chez les brésiliens des élites contre l'interférence britannique dans les affaires de la jeune nation, particulièrement en ce qui concernait la pression anglaise sur le trafic des noirs et le système d'esclavage. À une époque où la production capitaliste demandait des formes de production de plus en plus industrialisées, le Brésil présentait au contraire une organisation sociale dont l'économie était fondée sur l'esclavage, donc en désaccord avec le système britannique. Toutefois il est clair que la perspective critique des français sur les réalisations, opinions et modes d'opération des anglais ne dévaluait pas l'idéologie bourgeoise qui trouvait son expression dans la fiction et les textes non-fictionnels empruntés à un grand nombre de magazines et de revues anglaises. Parmi ces périodiques, il est symptomatique que la libérale *Edinburgh Review* soit toujours citée comme un modèle à suivre par le corps éditorial de la *Revue Britannique*.

Troisièmement, comme la *Revue Britannique* était probablement bien connue des intellectuels de la court (suivant l'affirmation trouvée dans l'article d'ouverture de la *Revista Nacional e Estrangeira*), le fait de traduire les contenus de celle-là serait une façon de les conserver unis autour d'un certain nombre d'idées et de perspectives. Comme nous avons déjà dit, ces hommes de lettres appartenaient ou étaient fort attachés à la classe dominante, tant qu'ils se nommaient eux-mêmes « la bonne société » par rapport au « peuple », c'est-à-dire « les autres », ayant créé ainsi un domaine véritablement exclusif de citoyens dont la plupart des habitants du Brésil était exclue<sup>26</sup>. Dans ce sens, la traduction

des œuvres de fiction et des articles sur des sujets les plus divers dans la *Revue Britannique* serait un moyen de rassembler ces élites autour des idées libérales et d'un style bourgeois de vivre qui, au Brésil, serait le signe de leur réussite sociale. Devenues courantes, de telles idées étaient donc le produit d'une mentalité particulière qui, représentée dans la version brésilienne des textes, apportait avec elle la perspective française sur les actions libérales de la Grande Bretagne et de la France, en même temps que l'intérêt des brésiliens pour les faits eux-mêmes plutôt que pour la problématisation de ces faits. Comme l'a bien vu Ilmar de Mattos<sup>27</sup>, il s'agissait d'une conception libérale bourgeoise qui arrivait au Brésil surtout à travers la fiction, les pièces de théâtre et le journalisme. Sans aucun doute, la réception brésilienne de la *Revue Britannique* a pris sa part à ce procès.

---

<sup>1</sup> Une part de cet article est le résultat de mes recherches faites à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en Yvelines, de septembre 2009 à janvier 2010, grâce à une bourse d'études accordée par le Programme International Hermès de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme. Je remercie à Mme Zília M.P.Scarpari pour la traduction de mon texte en français. Ma participation à ce colloque a reçu le support financier de CAPES.

<sup>2</sup> *Revista Nacional e Estrangeira*. Rio de Janeiro: Typ. de J.E.S.Cabral, 1839-1840.

<sup>3</sup> “Por não confiarmos em nossas acanhadas luzes, reconhecedores da própria insuficiência, recorreremos antes aos escritos alheios do que aos nossos, modelando esta publicação pela Revista Britânica. A maior parte dos literatos brasileiros conhecem [sic] esta coleção de artigos sobre ciências e artes, e esse conhecimento forra-nos ao trabalho de elogiá-la. Assinantes de grande número de periódicos, tanto ingleses como franceses, publicados com o título de *Revista*, estamos ao alcance de satisfazer aos desejos de nossos leitores, traduzindo e publicando o melhor que deles pudermos colher.”

<sup>4</sup> *Catálogo dos Livros da Biblioteca Fluminense*. Rio de Janeiro: Tipografia de M.A. da Silva Lima, 1848, 1852, 1866.

<sup>5</sup> *Catálogo dos Livros do Real Gabinete Português de Leitura no Rio de Janeiro*. Seguido de um suplemento das obras entradas no gabinete depois de começada a impressão. Rio de Janeiro, 1844.

<sup>6</sup> *O Chronista*. Rio de Janeiro: Typ. Commercial de Silva & Irmão. [Typ. J. do N.Silva]. [1836-1839]. Founded by Justiniano José da Rocha. Most important contributors: Josino do Nascimento Silva, Firmino Rodrigues da Silva.

<sup>7</sup> Je dois cette référence à Bruna Arozi Abelin, étudiante du Cours des Lettres qui travaille sous mon orientation et qui fait des recherches sur le journal *O Chronista*.

<sup>8</sup> Ramicelli, Maria Eulália. *Narrativas itinerantes. Aspectos franco-britânicos da ficção brasileira, em periódicos da primeira metade do século XIX*. Santa Maria: Ed. da UFSM, 2009.

<sup>9</sup> Candido, Antonio. *Formação da Literatura Brasileira: Momentos Decisivos*. 7.ed. Belo Horizonte: Itatiaia, 1993. Vol. 2. p.12.

<sup>10</sup> “(...) essa geração punha no culto à ciência o mesmo fervor com que venerava a arte; tratava-se de construir uma vida intelectual na sua totalidade, para progresso das Luzes e consequente grandeza da pátria.”

<sup>11</sup> Pallares-Burke, Maria Lúcia Garcia. *Nisia Floresta, O Carapuiceiro e Outros Ensaios de Tradução Cultural*. São Paulo: Hucitec, 1996. p.9.

<sup>12</sup> Espagne, Michel. Les limites d'une notion ; Au-delà du comparatisme ; Histoire culturelle et ethnologie ; Les transferts culturels triangulaires. In : *Les transferts culturels franco-allemands*. Paris : PUF, 1999. p.17-33; 35-49; 133-152; 153-177.

<sup>13</sup> ID., Transfert culturel et histoire du livre. *Histoire et civilisation du livre. Revue Internationale*. 2009, V. p.201.

<sup>14</sup> *Revue Britannique, ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques, de la Grande-Bretagne, sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, la géographie, le commerce, l'économie politique, les finances, la législation, etc., etc.* Paris: Dondey-Dupré. [1825-1901]. Périodes recherchées: 1825-1850, 1901.

<sup>15</sup> Cooper-Richet, Diana. Revues anglaises, revues françaises: des formes multiples d'échange In: Pluet-Despatin, Jacqueline; Leymarie, Michel; Mollier, Jean-Yves (dir). *La Belle Époque des revues: 1880-1914*. Paris: Éditions de L'Imec, 2002. p.361-379. EAD., L'imprimé en langues étrangères à Paris au XIXe siècle: lecteurs, éditeurs, supports. *Revue française d'histoire du livre*. Genève: Librairie Droz, n° 116-117, 3e & 4e trimestres, 2002. p.203-235. EAD., Paris, capitale des polyglottes ? Édition et commercialisation des imprimés en langues étrangères sous la Restauration. In : Mollier, Jean-Yves ; Reid, Martine ; Yon, Jean Claude (dir.). *Repenser la Restauration*. [S.l.] : Nouveau Monde Éditions, 2005. p.197-209. EAD., Paris et l'écoute des cultures du monde au XIX<sup>e</sup> siècle. *Les Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 3-4, 2008-2009, p.225-245. EAD., Paris, carrefour des langues et des cultures. Edition, presse et librairie étrangères au XIX<sup>e</sup> siècle. *Histoire et civilisation du livre. Revue Internationale*. 2009, V. p.121-143.

<sup>16</sup> Athanassoglou-Kallmyer, Nina. Ambigüités britanniques: le peintre, le critique et Monsieur le Baron. In : Mollier, Jean-Yves ; Reid, Martine ; Yon, Jean Claude (dir.). *Repenser la Restauration*. [S.l.] : Nouveau Monde Éditions, 2005. p.163.

<sup>17</sup> Il faut remarquer qu'il n'y a que deux études plus étendues sur la *Revue Britannique* en France : Jones, Kathleen. *La Revue Britannique, son Histoire et son Action Littéraire (1825-1840)*. Paris: Librairie E.Droz, 1939. Perrot, Véronique. *Le cercle de la Revue Britannique (1825-1901)*. Thèse de Doctorat. Amiens: Université de Picardie Jules Verne, 2002.

<sup>18</sup> Larousse, Pierre. *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> Siècle. Français, Historique, Géographique, Mythologique, Bibliographique, Littéraire, Artistique, Scientifique etc.* Genève/Paris : Slatkine, 1982. Réimpression de l'édition de Paris, 1882, vol.XIII. p.1130.

<sup>19</sup> *Ibid.* p.1132.

<sup>20</sup> Sainte-Beuve, Charles-Augustin. Des jugements sur notre littérature contemporaine à l'étranger. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1836. p.749-756.

<sup>21</sup> Berthier, Patrick. *La presse littéraire et dramatique au début de la Monarchie de Juillet (1830-1836)*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du septentrion, 2001. p.321.

<sup>22</sup> *Ibid.* p.383.

<sup>23</sup> Mattos, Ilmar Rohloff de. *O tempo saquarema: a formação do estado imperial*. 5.ed. São Paulo, Hucitec, 2004.

<sup>24</sup> Pinassi, Maria Orlanda. *Três devotos, uma fé, nenhum milagre. Nitheroy Revista Brasiliense de Ciências e Artes*. São Paulo: Fundação Editora da UNESP, 1998.

<sup>25</sup> Ramicelli, *Narrativas itinerantes*. (voir note 8). Soares, Maria Angélica Lau Pereira. *Visão da modernidade. A presença britânica no Gabinete de Leitura (1837-1838)*. Dissertação. (Mestrado em Letras) – Universidade de São Paulo, São Paulo, 2006.

<sup>26</sup> Ce groupe bien nombreux de gens exclus comprenait les esclaves (considérés légalement comme des propriétés de leurs seigneurs) et des hommes et des femmes

pauvres et libres ou rendus libres (vus comme dangereux et chaotiques par la « bonne société », devant être toujours surveillés et soumis à un contrôle sévère).

<sup>27</sup> Mattos, *O tempo saquarema* (voir note 23), p. 195-7; 225-6.



## **Le Commerce Transatlantique de Librairie**

Campinas-SP-Brasil, pp. 149-162, 2012

---

# **DU PAQUEBOT AU TÉLÉGRAPHE : LA PRESSE POPULAIRE ÉTRANGÈRE AU BRÉSIL AU TOURNANT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE**

**Valéria Guimarães**

(Universidade Estadual Paulista)

Le but de cet article est de contribuer à la compréhension des transferts culturels entre la presse brésilienne et française au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ainsi que ses conséquences. On veut connaître les parcours des journaux français de large tirage comme « Le Petit Journal », « Le Journal », « Le Matin » et « Le Figaro » au Brésil qui ont connu leur essor à cette époque en France et, peut-être, dans le monde. Le journalisme moderne se caractérise par la production à large échelle dépassant les frontières des pays. La culture de masse était en formation et le journal ne voulait plus convaincre une opinion publique mais lui être agréable<sup>1</sup>. L'exportation des produits de l'imprimerie est l'effet de cette recherche d'élargissement des marchés. Et ce rayonnement des artefacts culturels se confond avec l'histoire des activités individuelles des migrants français, de la réception des idées étrangères au Brésil et avec l'histoire de la presse occidentale au XX<sup>e</sup> siècle.

Notre hypothèse centrale est que ces journaux sont importants à la compréhension des options adoptées dans les processus de modernisation de la presse brésilienne, soit à travers un contact direct avec la France, soit par les échanges triangulaires avec le Portugal. Au-delà des échanges technologiques, on suppose qu'il y a la création d'un imaginaire et d'une mémoire collective dont les deux (imaginaire et mémoire) sont le résultat de l'intense échange de représentations du monde contemporain dans des pages des journaux.

Le concept de transferts culturels prend, donc, la logique de la ré-interprétation et des transformations « de l'objet du transfert<sup>2</sup> ». Plus qu'une « copie » ou « influence » le dialogue avec les modèles étrangers résulte dans la co-présence des sujets avant séparés, c'est-à-dire, au point où les trajectoires sont croisées et où la périphérie peut aussi déterminer la métropole<sup>3</sup>.

Le premier souffle de modernisation de la presse brésilienne, qui devient notre journal universel, se donne très tôt, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et pour autant les dialogues vers l'étrangère sont copieux.

On s'intéresse aux par des journaux qui publient la « nouvelle-divertissement » (*new as entertainment*, comme des faits divers) parce qu'elle est au cœur du processus de modernisation du journalisme universel. Ils sont les produits de ce journalisme à bon marché, pour un grand public, un journalisme en syntonie avec la culture populaire et qui utilise des formules de vente pour des foules. Il a mis en large circulation, conséquemment, des représentations.

La presse à sensation n'est pas une exclusivité française. « The infotainment », « yellow journalism » ou « the penny press » sont les termes utilisés aux États-Unis<sup>4</sup>. Le monde anglo-saxon, l'Europe et même l'Orient (le Japon, par exemple) publiaient des faits divers ou *sheet ballads*. Après « L'affaire Troppman » (1869) ou le « Jack the ripper » (1888) la presse n'est pas la même et ses lecteurs sont autant universels que ses sujets. Et, même si au Brésil il n'y avait pas de véhicules exclusifs aux faits divers, les *fatos diversos* ont connu aussi l'essor dans des sections chaque fois plus nombreuses : « Notícias Diversas », « Última Hora », « Cenas de Sangue » etc.

Est-ce qu'il est possible de savoir quels sont les journaux étrangers qui circulaient dans les librairies brésiennes, dans les collections publiques ou privées de l'époque ? Qui sont les passeurs culturels impliqués dans ce processus ? Comment on peut définir les pratiques de lecture du journal dans une perspective interne (différences ou coïncidences entre des groupes) et en perspective externe (comment ils partageaient l'imaginaire étranger, des modèles de mise-en-page, rubriques, styles etc.) ? Et quels sont, enfin, les effets de ces échanges ?

On doit se demander quelles sont les imbrications et les résultats des « contact zones » quand des différentes cultures convergent. Le critère de choix du corpus est donné comme hypothèse en réponse à la première question posée : probablement le modèle français du journalisme a été le plus présent au Brésil, dû à l'hégémonie culturelle que ce pays exerçait depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle le modèle culturel anglais a été présent aussi, le favori de la « Génération de 70 » : c'était l'anglomanie. Mais, au début du XX<sup>e</sup> siècle un groupe d'hommes de lettres appelés par Sérgio Miceli de « Anatolianos » (en allusion à l'écrivain français Anatole France) reprend le modèle français comme la plus importante référence. Ils ne venaient pas de riches familles comme l'ancienne génération, dans sa majorité. Ils étaient ouvriers de la plume et ils survivaient du journalisme, leur principale activité<sup>6</sup>.

Ainsi, la circulation des artefacts de l'industrie éditoriale française au Brésil était une réalité. Mais, si le chemin des livres est mieux connu, la trajectoire du journal ne l'est pas. Autrement dit, cette circulation doit être analysée dans le contexte de l'intégration du marché éditorial. À propos des autres questions posées, on peut les articuler en axes qui font partie d'un effort d'identification: des trajectoires des périodiques ; des acteurs des échanges entre les pays et des institutions ; et des lieux où il était possible de trouver et de lire les journaux étrangers.

Cette recherche est née d'un travail de post-doctorat sur les faits divers au Brésil et de la constatation, pendant les investigations, des échanges culturels effectifs avec la France quand Jean-Yves Mollier et Diana Cooper-Richet ont incité ces nouvelles questions avec un projet sur la cartographie et la circulation des imprimés (livres, revues et journaux) au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour l'histoire de la presse périodique l'approche appuyée sur le concept de transferts culturels est une nécessité due au caractère global que cette production a eu depuis son début. En fait, il y a une tendance pour une étude intégrée de la production imprimée, tant des livres que des périodiques, qui correspond à l'intégration entre des domaines d'étude et des centres de recherche isolés.

Les études des transferts culturels sont le résultat de la révision des concepts de la littérature comparée mise en œuvre par Michel Espagne e Michael Werner (1994). En même temps, l'histoire culturelle prend les études sur des transferts comme une nouvelle approche qui permet un regard global des relations culturelles.

En considérant plutôt le cas du Brésil, une ancienne colonie, où la presse est arrivée en retard (1808), la recherche pour des modèles devient un impératif. L'ère du développement technologique atteint aussi le « pays du café » et il renforce l'importance des échanges culturels en ce moment de modernisation ainsi que de l'implantation et de la consolidation du processus républicain. Ce *focus* permet de mettre l'expérience locale en perspective devant un contexte plus large et il rend possible la compréhension de ses singularités et des imbrications.

## LE TÉLÉGRAPHE ET L'INTÉGRATION AU MONDE

Werneck Sodré adopte le début de la République, en 1889, comme le point de repère du passage pour la grande presse. Mais, il est possible d'observer que l'histoire de la presse au Brésil n'obéit pas à la logique des événements politiques. Les technologies de la communication et des transports sont plus importantes pour comprendre les changements de la nature du journal brésilien.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a commencé à s'opérer un mouvement d'universalisation des pratiques journalistiques. Il était possible de distinguer des journaux brésiliens de plus en plus adressés à un public diversifié et avec un répertoire plus large que celui des intérêts de groupes politiques, qui dans une large mesure ont marqué l'ère de *pasquins* – de petites feuilles dévouées à défendre des projets spécifiques et avec un espace réduit pour les informations.

Plusieurs facteurs ont contribué à l'ascension du marché des périodiques. Les nouvelles techniques d'impression – rendues possibles grâce au développement technologique et adoptées de l'expérience étrangère – ont été déterminantes pour ce processus. Et plus encore l'intégration de cette presse nationale au circuit éditorial occidental qui est un résultat du développement du système de communication et de transports. L'une des conséquences les plus significatives du développement de la presse quotidienne au XIX<sup>e</sup> siècle a été d'avoir permis la simultanéité. C'est-à-dire, ce qui arrive au Brésil n'est plus un phénomène isolé et il peut être juste compris dans un cadre plus ample.

D'un autre côté, les conditions internes étaient favorables: la dynamisation de l'économie, la croissance des grandes villes et la formation progressive d'un public lecteur, d'ores et déjà des facteurs qui ont comme réponse l'encouragement des éditeurs de journaux à la diversification de la mise en page et du contenu et la stimulation de la concession d'un espace plus grand à l'information.

Le journal brésilien connaît deux premières phases de modernisation entre les années 1850-1877 et 1877-1914.

## DANS LE TEMPS DU PAQUEBOT

Jusqu'à 1850 les *pasquins* sont la majorité. Des initiatives comme le « Jornal do Comércio » et le « Correio Paulistano » restaient isolés et pendant la première phase, entre la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'adoption du télégraphe par la presse, en 1877, la structure de l'entreprise

journalistique était simplifiée, sans un corps professionnel pour le reportage des sujets locaux, par exemple.

Entre-temps, les nouvelles venues de l'étranger avant l'adoption du télégraphe arrivaient par paquebots. Le résultat apparaît dans les journaux de la semaine suivante et il était parfois comique. L'écrivain José de Alencar expose la situation de manière ironique dans ses chroniques pour le journal « Correio Mercantil » de 1855<sup>7</sup> :

Il y a trois ou quatre bateaux à vapeur nous avons su que se préparait l'expédition de la Crimée (1853-56) ; après ceci, les nouvelles sont venues et ont continué à venir à peu près de cette manière :- Les forces alliées se sont embarquées – elles sont en chemin. Elles doivent arriver dans tel temps – Elles sont arrivés – Elles ont débarqué – Le Conseil général s'est réuni pour décider l'attaque – Il a donné le signal de l'attaque – On a commencé l'offensive – Le combat est arrêté pour que les peintres anglais prennent la vue de la ville pendant l'assaut – Le combat a continué – On a fait une pause – Nouvelle interruption pour peindre la vue. Cela, à deux paquebots par mois, nous donne un stock de nouvelles assez suffisant pour arriver jusqu'à l'année prochaine. Probablement pendant ce temps changeront les généraux, et les peintres de l'Europe auront matière pour une nouvelle galerie de portraits, les petits écrivains auront matière pour des nouvelles brochures et les journalistes en auront une vaste pour des publications et des articles de fond. Et tout ce mouvement littéraire et artistique promu par un barbare russe, qui avec le bout du doigt a agité l'Europe et a laissé le monde entier *en suspens* !<sup>8</sup>

L'auteur démontre comment l'information dépendait du transport maritime et que les nouvelles étrangères ne pouvaient être lues dans les journaux brésiliens qu'au rythme des marées. Soit par des lettres, soit par l'importation de journaux, cette provision donnait matière pour plus d'une semaine aux lecteurs. Mais c'est la succession de nouvelles résultant d'accumulation qui attire l'attention de José de Alencar, surtout quand elle est contrastée avec la modernité de tout l'apparat du journalisme européen et de sa mobilisation des professionnels variés comme des peintres des scènes de guerre, des petits écrivains et des journalistes.

D'après le chroniqueur, le lecteur brésilien était en marge des événements importants de l'actualité. Même qu'il y ait eu la perception de l'existence d'une intégration entre la Guerre de Crimée et les destins mondiaux, ce qui dépend de ses mots est principalement une sensation d'isolement. Autre chose importante est aussi sa description sur l'engrenage qui transforme un fait isolé en une information, pas encore présent dans la presse nationale.

De toute façon, le sentiment d'éloignement du monde est donné dans l'ensemble non-sens de dépêches. La presse était l'unique institution capable de promouvoir une intégration systématique entre le Brésil et le reste du monde.

Cela a pu arriver suite à l'adoption du télégraphe, en 1877, qui signale les bouleversements dans notre journalisme. À cet égard, on peut parler de la deuxième étape où le journal devient définitivement une entreprise complexe, qui présente une structure technologique plus grande. L'industrie de la presse passe par plusieurs instances de modernisation comme l'adoption de nouveautés du machinisme, de la production de la nouvelle, de la distribution des feuilles, etc. Il devient chaque fois plus semblable au journalisme fait par le monde et l'imaginaire est formé par des informations partagées dans les deux hémisphères de la planète favorisées par la technologie du télégraphe qui chaque jour fournissait les nouveautés « fraîches ».

Dans l'autre témoignage, l'écrivain Medeiros e Albuquerque atteste dans une interview à João do Rio en 1904 la sensation d'être en communion des sentiments avec tout le monde après la lecture d'un fait divers sur le meurtre de Vyacheslav von Plehve en juillet de cette année. Le ministre de Nicolas II, directeur de la Police tsariste, a incité des pogroms et a été assassiné par un étudiant révolutionnaire.

Les sentiments modernes ont la tendance à être les mêmes partout. Les paquebots à vapeur, les chemins de fer, les automobiles, la presse et le télégraphe, les mille et un processus qui augmentent la sociabilité humaine, tendent à reproduire dans tous les cerveaux du monde ce que la physique enseigne, ce qui arrive avec le niveau des liquides dans les vases communicants. Il y a bien peu de temps, une circonstance m'y a fait penser. Un événement, le meurtre du ministre Plehwe [sic], dans Saint-Petersbourg, m'a donné un plaisir aussi intense que d'assister à la meilleure scène dramatique : j'adore ça! Et en même temps que ceci m'arrivait – à moi ici loin, ici désintéressé, lisant sur un banc de tramway cette nouvelle – à Berlin, à Cracovie et à Londres (les télégrammes du jour me l'on dit) des milliers de personnes organisaient des manifestations et des *meetings*, en commémorant ce meurtre rédempteur. Il y a alors, à tout moment, dispersés de par le monde entier des millions de personnes animées simultanément par les mêmes sentiments<sup>9</sup>.

Une fois de plus un événement éloigné déflagre une vague de sensations représentées par le monde de l'information synchronique comme le sentiment d'union de l'individu avec le tout, « des millions de personnes animées simultanément par les mêmes sentiments » et le Brésil, enfin, incorporé aux flux internationaux des médias.

Ces chemins de la presse quotidienne passent maintenant partout, Berlin, Cracovie, Londres et... Rio de Janeiro. Et le télégraphe est le signe de cette intégration.

## LA TRANSITION

Mais le télégraphe ne substitue pas le paquebot. Ils coexistent côte à côte, dans des superpositions temporelles qui s'établissent dans cet entrelacement entre le passé et l'avenir, entre ce que Koselleck a appelé « espace de l'expérience » – le passé incorporé au quotidien – et « horizon de l'expectative » – le présent tourné vers l'avenir, en établissant une tension qui est au cœur des temps modernes<sup>10</sup>.

Pour ce motif, il faudra considérer qu'il y avait une grande diversité de quotidiens et les changements, donc, n'étaient pas linéaires. Quelques feuilles demeuraient avec le format et le style des journaux traditionnels tandis qu'autres adoptaient de nouvelles ressources.

Un exemple est le journal *carioca*<sup>11</sup> « Gazeta de Notícias » qui combinait les deux caractéristiques quand il venait de paraître. À commencer par la présence d'occurrences de petit intérêt général, qui dénote son provincialisme comme cette « nouvelle » de 1875: « On ne peut pas passer par la rue des Fleurs sans courir le risque d'être mordu par deux énormes chiens de garde<sup>12</sup> », une devancière de la rubrique « chien écrasé ». Le reporter, par exemple, qui joue un rôle central dans la modernisation du journalisme d'information, était rare. La figure d'informateur était encore usuel à la « Gazeta de Notícias » en 1876 : « Cet événement nous a été raconté par des personnes qui le témoignèrent et à qui on donne tout crédit<sup>13</sup> ».

Par ailleurs, publiée depuis 1875, la « Gazeta de Notícias » peut être considérée très moderne, avec des tirages significatifs pour le Brésil (il était le journal le plus bon marché, à 40 réis en 1875 et un tirage de 12.000 exemplaires, en élevant ce nombre pour 13.500 en 1876, 24.000 en 1880, 35.000 en 1890, 40.000 en 1891, chiffre qui demeure jusqu'en 1895)<sup>14</sup>. Et, surtout, par la publication de télégrammes de l'agence Havas-Reuter – dont le bureau venait juste d'être implanté – depuis les débuts de sa publication.

Soit, la « Gazeta de Notícias » était insérée dans la deuxième phase de la modernisation de la presse au Brésil, en utilisant le télégraphe, par exemple. Mais, d'anciennes techniques survivaient comme l'utilisation des informateurs.

## LES JOURNAUX BRÉSILIENS ET LE FRANÇAIS

En fait, c'est dans ce contexte que l'on cherche des pistes sur la modernisation de la presse brésilienne dont le dialogue avec la presse étrangère se donnait aussi par l'importation des titres que par la publication des télégrammes.

Un des documents que nous réussissons sur l'entrée des journaux comme « Le Petit Journal » ou « Le Figaro » au Brésil n'est qu'une partie du catalogue des belges Lombaerts intitulé « Extrato do Catálogo Geral da Agência de Assinaturas para todos os jornais da Livraria Lombaerts & C., de 1887 » (Extrait du Catalogue Général de l'Agence de Signatures pour tous les journaux étrangers de la Librairie Lombaerts & C.), où la librairie belge soulignait la ponctualité de leurs services comme une manière de mettre en cours la conquête de clients, ce qui fait croire à l'existence de concurrents du marché périodique :

Cette ancienne agence digne de confiance, la seule dans l'Empire qui ait établi le service spécial et régulier pour périodiques publié à l'étranger, offre les meilleures garanties de rapidité, de ponctualité et de prix à bon marché.

Prix annuel des journaux le plus important, pour 1887, à Cour.

Hors de la Cour plus 2.000 réis.

Ce sont plus de 60 titres de journaux et de magazines français comme « Le Petit Journal », un des moins chers, à 16.000 réis ; « Le Figaro » à 22.000 réis, le « Journal des Enfants » à 9.000 réis, la « Revue des Deux Mondes » à 35.000 réis et la « Revue Britannique » à 35.000 réis. Malheureusement le document est abîmé et la liste des périodiques en d'autres langues ne peut pas être lue.

Il est possible d'observer la permanence des temporalités différentes, les journaux utilisent le télégraphe mais la commercialisation par les bateaux demeure toujours forte. Et les journaux français y occupent un large espace.

On peut répondre, alors, à une de nos questions : la Librairie Lombaerts était un des passeurs culturels dans la circulation des journaux étrangers au Brésil. Il faudrait, maintenant, enquêter sur son rôle comme intermédiaire dans ce commerce international.

On sait, grâce à des références données par Hallewell<sup>15</sup> et Orlando da Costa Ferreira<sup>16</sup>, que Jean Baptiste Lombaerts et son fils Henri Gustave Lombaerts étaient belges et qu'ils avaient leur librairie installée à Rio de Janeiro entre les années 1848 et 1904. Ils étaient commerçants de livres, mais ils imprimaient et faisaient aussi la reliure des livres sur commande.

Ils ont produit un supplément en portugais pour la revue française « La Saison » entre 1871 et 1879, et après ils ont commencé à faire la version brésilienne de cette revue avec le nom « A Estação, Jornal Ilustrado para a Família » jusqu'au 1904.

Plusieurs ont été leurs collaborateurs illustres comme Machado de Assis, Artur Azevedo et Coelho Neto. La pratique d'éditions nationales de revues illustrées étrangères était déjà diffusée, mais elle est tombée en décadence avec l'accroissement de revues nationales et l'importation de lithographies prêtes pour être insérées dans les périodiques nationaux. C'est précisément avec « La Saison » qu'on reprend l'impression des revues étrangères, « dont les fascicules, ici, recevaient «une version en portugais qui expliquait le texte originel en français»<sup>17</sup> ». Au cour de la décennie de 90, ces libraires-éditeurs se sont associés au photographe Marc Ferrez, chez « Lombaerts, Marc Ferrez & Cia ». La revue « La Saison » du Brésil était une des 14 éditions de la publication française qui circulait en 14 idiomes. Henri a déménagé d'Anvers pour le Brésil à l'âge de trois ans. Adulte, il va continuer la profession que son père a initiée dans le Vieux Monde en la consolidant et en développant l'activité de la lithographie. La Lombaerts devient connue comme « La plus grande des lithographies » brésiliennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Henri, lui-même, était imprimeur-lithographe ; ce qui peut être le motif de son intérêt pour les journaux français illustrés qui sont dans leur catalogue, par exemple.

Mais la facette d'importateurs est peu explorée par Hallewell vu qu'il se concentre sur la production de livres et même par Orlando C. Ferreira, dont l'intérêt est l'histoire de la lithographie au Brésil dans ce chapitre. Et ils ne font aucune référence aux catalogues d'importation des journaux de cette librairie, recherche que nous prétendons approfondir avec l'essai de localiser des catalogues semblables au catalogue mentionné ci-dessus.

De toute façon, il me semble que la pratique d'importation de journaux français était très diffusée, ce qui nous encourage à la continuité des recherches de catalogues d'autres librairies.

## **LE FRANÇAIS: LA SECONDE LANGUE DES BRÉSILIENS**

Déjà on peut affirmer avec certitude que la circulation de journaux français avait comme médiateurs les librairies importatrices comme la Lombaerts. Mais d'autres institutions étaient aussi responsables de la mise à la disposition des journaux français pour les lecteurs, comme les bibliothèques.

Entre les habitudes de lecture des brésiliens, la préférence est pour les périodiques et la seconde langue est le français. C'est, au moins, ce qui s'infère du témoignage du critique littéraire José Veríssimo, de 1904, dans sa colonne de l'« Almanaque Brasileiro Garnier » intitulé « Leitura de Livros ». Il accuse les Brésiliens de ne rien lire par rapport aux européens, sauf des journaux.

Grands et petits, nobles et plébiens, riches et pauvres, hommes et femmes, jeunes et garçons, patrons et domestiques, ouvriers, artisans, chargeurs, fonctionnaires, tous, sur les bancs des jardins ou sur la pelouse des parcs, dans l'autobus, dans des tramways, dans des chemins de fer, dans des vapeurs, dans les salons des hôtels, dans des cafés et des restaurants, lisent des livres, des journaux, des revues, des magazines, de tout type, caste, volume et format. C'est exactement le contraire ici où, sauf le matin et le soir, quand quelques personnes lisent les journaux de ces périodes-là dans les tramways et autres véhicules de conduction collective, rarement se voit quelqu'un en lisant en public, et on se surprend quand il lit autre chose que les journaux du jour<sup>18</sup>.

Et le critique littéraire suit et il fait une division par genre des lecteurs brésiliens: femmes qui ne lisent pas « sauf des romans français et les romans-feuilletons des feuilles quotidiennes [...] et quand même elles font un mauvais choix » et les hommes – bureaucrates, capitalistes, hommes d'affaires, industriels, hommes politiques, mondains « et même le «docteur» les suivent de près, ils lisent quelques romans français, quand ils parlent la langue française comme c'est habituel, surtout la nouvelle piquante, les journaux du jour et rien de plus ».

Et l'auteur met souvent en évidence le domaine de la langue française pour les lecteurs brésiliens : « Surtout qu'ils ne lisent pas en portugais, encore moins des livres des brésiliens ; alors, la triste langue qui parlent et écrivent ».

En fait, le français était l'idiome préféré dans les librairies publiques, après le portugais. Le registre officiel des lecteurs de la Biblioteca Nacional (Bibliothèque Nationale du Brésil), en 1902, informe que les journaux et les magazines étaient les plus sollicités, plus de 10.000 volumes. Et il signale la prédominance du français comme deuxième langue des Brésiliens lettrés avec 9.771 exemplaires lus, pour 21.706 en portugais et 1.015 en anglais. (voir Tableau 01)

<b>Tableau 01</b>			
<b>Matériaux</b>	<b>Ouvrages consultés à la Bibliothèque</b>	<b>Ouvrages empruntés</b>	<b>Total</b>
Belles-Lettres	7.726		7.726
Histoire et Géographie	2.632		2.632
Sciences Mathématiques	1.945		1.945
Sciences Naturelles	2.423		2.423
Sciences Médiques	3.259		3.259
Sciences Juridiques	2.147	4	2.151
Sciences Sociales	731		731
Théologie	135		135
Philosophie	622		622
Arts	601		601
Rapports	166		166
Bibliographie	119		119
Almanachs	169		169
<b>Jornaux et Revues</b>	<b>10.366</b>	<b>3</b>	<b>10.369</b>
Encyclopédies	1.249		1.249
	34.290	7	34.297
<b>Langues</b>			
Portugais	21.702	4	21.706
<b>Français</b>	<b>9.770</b>	<b>1</b>	<b>9.771</b>
Anglais	1.014	1	1.015
Italien	588		588
Espagnol	384	1	385
Latin	315		315
Allemand	452		452
Grec	25		25
Tupy-guarany	38		38
Arabe	2		2
<b>Total</b>	<b>34.290</b>	<b>7</b>	<b>34.297</b>

**Annales de la Biblioteca Nacional (Brésil) – 1902**  
**Les caractères gras sont de l'auteur de cet article.**

**Tableau 02**  
**Lecteurs de la Première Section\***

Année	Types					
	Annuaire et Revues			Journaux		
	Volumes	Fascicules	Total	Volumes	Fascicules	Total
1912	9341	9928	19.269	6746	16635	23.381
1913	11341	10329	21.670	9851	17363	27.214
1914	7113	14733	21.646	7107	19636	26.743
1916	12098	16258	28.356	9282	22965	32.247
1917	11131	13523	24.654	7702	20693	28.395
1918	8681	10597	19.278	6439	15620	22.059
1919	8791	10929	19.720	6672	16006	22.678
1930**	-	-	-	-	15.476	15.476

*Annales de la Biblioteca Nacional (Brésil) – 1912-1930*

\* Première Section : salle de lecture des périodiques de la bibliothèque.

\*\* Le nouveau directeur change la méthodologie et prend en compte des journaux, sans discriminer entre volumes et fascicules.

Le Tableau 02 est composé de données des rapports des « Anais da Biblioteca Nacional » (Annales de la Bibliothèque Nationale du Brésil) entre les années 1912 et 1930 et montre l'ascension de la lecture des imprimés périodiques. La montée n'est pas plus grande car il n'y avait plus de places dans la « salle de lecture », d'après le directeur Manoel Cícero Peregrino da Silva.

Ces données attestent l'existence de lecteurs des journaux à la Biblioteca Nacional et il est possible que la lecture fusse en français, parce que plusieurs périodiques du catalogue de l'époque ont traversé l'Atlantique et étaient disponibles pour des lecteurs au Brésil comme, par exemple, quelques exemplaires du :

- « Le Petit Journal » – 1905-1907 (12 volumes) ;
- « Le Journal » – 1903-1904 ;
- « Le Journal pour tous: supplement hebdomadaire illustré du journal » – 1895-1897 ;
- « Le Matin » – 1905-1911 ;
- « Le Figaro » – 1854-1912 ;
- « Le Figaro Illustré » – 1885-1900.

En dépit du fait que « Le Figaro » n'était pas un journal « populaire », comme la presse à sensation, il était très lu au Brésil et il avait une section des faits divers, « Nouvelles Diverses », qui nous semble être le modèle d'inspiration pour le journal *paulista*<sup>19</sup> « O Estado de S.Paulo ».

Il est possible, donc, qu'il existât des lecteurs à l'époque pour ces journaux.

C'est au moins ce qui nous conduit à croire les colonnes de Voltolino dans les pages de « A Gazeta », journal *paulista* avec de larges espaces pour des faits divers. Il publiait toute la semaine la section des caricatures, nettement à l'instar du « Le Petit Journal ».

Dans ce cas, même si la circulation n'était pas explicite (ni du support, ni quelque témoignage de lecture du « Petit Journal ») il est possible d'affirmer la présence et l'interaction envers le journalisme brésilien.

Un autre écrivain, qui a été également journaliste, Lima Barreto, faisait la lecture des journaux français aussi et il les cite explicitement par rapport aux faits divers:

Sauf pour le « Jornal do Comércio », on peut dire que les quotidiens de Rio n'ont rien à lire et ils sont tous semblables, puisque tous ont la préoccupation de publier des crimes, des scandales privés et publics, des curiosités banales et, en général, illustrés avec des zincographies qui n'ont rien à voir avec les cas, quand elles ne sont pas répulsives et immorales, comme c'est arrivé avec « O Globo » qui, une certaine fois, a donné l'image d'un cadavre autopsié, entièrement nu.

La presse populaire de quelque pays, par exemple : « Le Matin », « Le Journal » (moi, je parle des journaux que je connais) – n'est pas tellement indigente de lecture et d'autres attractifs au delà des nouvelles vulgaires, comme les journaux de Rio, dans lesquels il n'y a pas de collaboration de quelque nature.

Guidés par les mêmes lois, ils obéissent presque à un seul critère, ils sont tous semblables en tout ; et, quand on en lit un, on les lit tous<sup>20</sup>.

On sait, donc, que Lima Barreto lisait « Le Matin » et « Le Journal » au Rio des années 1900 (le livre d'où on fait l'extraction de la citation est paru en 1909), c'est-à-dire, qu'il était un passeur culturel. Ses commentaires sont une comparaison de la presse française par rapport à la presse brésilienne, où cette dernière est vue comme inférieure en qualité quand elle est comparée avec le modèle français.

Quelles sont, alors, les conséquences de la circulation des journaux français au Brésil ? Les passeurs comme la librairie Lombaerts, la Bibliothèque Nationale du Brésil ou le journaliste et caricaturiste

Voltolino doivent être plus nombreux. Qui sont-ils : les voyageurs, hommes de lettres, journalistes, typographes ou pas ?

Y-a-t-il d'autres exemplaires de ce type de journaux aux archives ?

On sait que les chemins sont pris par les bateaux, par le câble. Mais quels sont les numéros de ses échanges ? Ces échanges sont-ils directs ou via le Portugal ?

Quels sont les autres manières que prennent les journaux pour arriver au Brésil ? C'est cela que la continuation de la recherche se propose de découvrir.

---

<sup>1</sup> Christian Delporte, *Les Journalistes en France 1880-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 44.

<sup>2</sup> Michael Werner, *La place relative du champ littéraire dans les cultures nationales – quelques remarques à propos de l'exemple franco-allemand* In: Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Philologiques III - Qu'est-ce qu'une théorie nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. 17.

<sup>3</sup> « The point at which trajectories now intersect » et la « periphery determines the metropolis » ; Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes – travel writing and transculturation*, New York, Routledge, 2008 (1992), p. 8.

<sup>4</sup> Daya Kishan Thussu. *News as entertainment – the rise of global infotainment*, London, Sage Publication, 2007.

<sup>5</sup> Laurent Vidal et Tania Regina de Luca (dir.), *Os franceses no Brasil – séculos XIX e XX*, São Paulo, Ed. Unesp, 2009.

<sup>6</sup> Sérgio Miceli, *Intelectuais à brasileira*, SP: Companhia das Letras, 2001, p. 54.

<sup>7</sup> José de Alencar, *Ao correr da Pena – folhetins do « Correio Mercantil »* (3 de setembro de 1854 a 8 de julho de 1855); folhetins do “Diário do Rio” (de 7 de outubro de 1855 a 25 de novembro de 1855), São Paulo, Editora Edigraf, s/d.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 43-44.

<sup>9</sup> João do Rio, *Momento Literário*, Rio de Janeiro, Livraria Garnier, 1910, p. 24.

<sup>10</sup> Reinhart Koselleck, *Futuro Passado: contribuição à semântica dos tempos históricos*, Rio de Janeiro, PUC, 2006, p. 308-313.

<sup>11</sup> Du Rio de Janeiro.

<sup>12</sup> « Gazeta de Notícias », 21 octobre 1875.

<sup>13</sup> « Gazeta de Notícias », 11 août 1876.

<sup>14</sup> Ces données ont été extraits d'en-têtes de la une du journal « Gazeta de Notícias » pour chaque année citée.

<sup>15</sup> Laurence Hallewell, *O livro no Brasil – sua história*, São Paulo, T.A. Queiroz Editor, Edusp, 1985, p. 157-158.

<sup>16</sup> Orlando da Costa Ferreira, *Imagem e Letra – introdução à bibliologia brasileira – a imagem gravada*, 2.ed., São Paulo, Edusp, 1994 (Texto & Arte: v. 10).

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 211.

<sup>18</sup> José Veríssimo, *Leitura de Livros* In Almanaque Brasileiro Garnier, 1904, p. 202.

<sup>19</sup> Paulista - de São Paulo.

<sup>20</sup> Lima Barreto, *Recordações do Escrivão Isaías Caminha*, São Paulo, Editora Ática, 1998, p. 100-101.

## **3<sup>ème</sup> PARTIE**

# **DIALOGUES INTERCULTURELES**



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 165-175, 2012

---

# ROMANS SANS FRONTIÈRES : LE CAS PARADIGMATIQUE DE WALTER SCOTT

**Sandra Guardini T. Vasconcelos**

(Universidade de São Paulo)

Quand Walter Scott est mort, en 1832, Sainte-Beuve a publié dans *Le Globe* un petit éloge de l'écrivain écossais où il était décrit comme un génie vigoureux et fertile dont la perte n'était pas une douleur que pour l'Angleterre, mais aussi pour la France et le monde civilisé tout entier. Ce ne sont pas des mots fortuits. Au contraire, ils signalent la reconnaissance du rôle et de l'importance du romancier qui était devenu un vrai phénomène dans le monde des lettres, un modèle pour ses pairs et un best-seller, avec des millions de volumes vendus. La mesure du succès de Scott se traduit en chiffres, dès lors que ses romans ont été exportés, réimprimés et presque immédiatement traduits dans des nombreuses langues européennes. Dans le Royaume-Uni, jusqu'en 1860, on parle de 2 à 3 millions d'exemplaires. En France, sa réception était aussi étonnante, avec des tirages de 4, 5 ou 6.000 exemplaires, 29 éditions de *Ivanhoe*, avec un montant total de 60.000 copies, et, selon Gosselin, un des principaux éditeurs de Scott, près de 1.500.000 volumes sortis<sup>1</sup>. Et ces chiffres ne comprennent pas les contrefaçons (les copies pirates) produites en France, aux États-Unis et dans d'autres endroits. Tout juste un an après sa publication en Écosse (1815), *Guy Mannering* a été traduit en français et, à partir des années 1820, les éditions et les traductions des autres œuvres se sont multipliées. Entre les décennies 1820 et 1830,

Scott était devenu aussi un fournisseur d'intrigues pour l'opéra et pour le théâtre français<sup>2</sup>.

À la popularité de Scott auprès du public lecteur, que, dans une certaine mesure, explique ces chiffres, correspond aussi l'impact de son œuvre sur la littérature française, démontré par les commentaires très favorables d'écrivains comme Stendhal, Victor Hugo, Balzac, Vigny et Mérimée, pour en citer quelques-uns, et par les appropriations et adaptations du roman historique par certains d'entre eux. Décrit comme « le souverain de la littérature présente » par l'homme des lettres Philarète Chasles<sup>3</sup>, Scott devait cette répercussion en France surtout à ses traducteurs, qui l'ont fait connaître à tous ceux qui ne lisaient pas l'anglais, y compris Honoré de Balzac. Bien qu'il y ait eu une traduction de *Guy Mannering* par J. Martin, en 1816, c'est Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret (1767-1843)<sup>4</sup> qui a rendu Scott célèbre avec sa version de *Old Mortality*, publiée comme *Les Puritains d'Écosse* une année plus tard. De 1817 à 1840, quand il a complété sa tâche, Defauconpret a été le responsable de la version française de l'ensemble des *Waverley Novels*. Après un premier contact un peu inefficace – quand Defauconpret a adressé à l'écrivain à Édimbourg un exemplaire des ses traductions, auquel Scott a répondu avec une lettre niant être « l'auteur de Waverley et des autres contes et romans que vous avez traduits en français »<sup>5</sup> –, la visite de Walter Scott à Paris en 1826 signalait le début des relations plus proches entre éditeur, traducteur et écrivain. Gosselin lui a offert à ce moment l'édition complète des ses œuvres et Scott,

[p]our faciliter le travail de M. Defauconpret, et pour prévenir toute concurrence, [...] autorisa M. Cadell, son libraire d'Édimbourg, à lui communiquer les épreuves de chaque nouveau roman avant que l'ouvrage fût mis en vente, et plusieurs fois [...] transmit à son habile traducteur les témoignages les plus flatteurs de sa satisfaction<sup>6</sup>.

Au début des années 1830, Defauconpret était considéré « le seul traducteur d'anglais qui ait aujourd'hui un nom en France et en Angleterre, tant il a traduit de livres et d'excellents livres »<sup>7</sup>, tandis qu'une annonce dans *Le Siècle*, du 20 mai 1840, soutenait que, jusqu'à cette date, il y avait deux millions de volumes de la traduction de Defauconpret pour les romans de Scott en France<sup>8</sup>. Sanctionnées et semi-officielles, ses traductions ont établi leur primauté sur celles de leurs rivales<sup>9</sup>. C'était donc grâce à l'intermédiation de « cet agent d'influence »<sup>10</sup> que leur impact est devenu possible. Elles ont circulé aussi dans d'autres pays européens ou voyagé outre-mer, comme le prouve cette notice dans un journal brésilien :

Oeuvres complètes de W. Scott, traduites par A.I.B. Defaucompret avec les introductions et les notes nouvelles de la dernière édition d'Edimboug : se composant de : - WAVERLEY – Guy Mannering – L'Antiquaire – Rob Roy – Le Nain – Les Puritans – La Prison d'Edimbourg – La Fiancée de Lammermoor – Ivanhoe – La Monastère – L'Abbé – Kemilworth – Le Pirate – Nigel – Pevril du Pic – Quentin Durward – Les Eaux de Saint Ronan – Redgauntlet – Les Fiancés – Richard en Palestine – Woodstock – Chroniques de la Canongate – La Jolie Fille de Perth – Charles le Teméraire – Robert de Paris – Le Château Périlleux – Histoire d'Ecosse – Romans Poétiques : formant en tout 30 vols. bien reliés ornés de 80 gravures et de 28 cartes géographiques coloriées. Achão-se à venda na rua do Ouvidor n. 65. (*Jornal do Commercio*, 23 juillet 1838)<sup>11</sup>.

Je prends ici l'exemple de Walter Scott comme un cas paradigmatique d'une triangulation, avec des éditeurs et des traducteurs français fonctionnant comme des vrais passeurs culturels, et qui décrit un des mécanismes les plus fréquents de circulation et diffusion d'une quantité considérable des romans anglais qui ont graduellement été disponibles à Rio de Janeiro au 19<sup>e</sup> siècle.

Si, pendant la période coloniale, comme l'a démontré Márcia Abreu<sup>12</sup>, le Brésil n'était pas un désert des livres, c'était l'installation de la Cour portugaise dans la capitale de la colonie en 1808 qui l'a lentement intégrée au circuit littéraire et l'a transformée en destination des romans européens, sur les plus différents supports (livres, journaux, revues). Siège du vice-royaume et, plus tard, du premier empire, Rio de Janeiro a témoigné des investissements dans l'urbanisation de la ville et des campagnes d'adoucissement des mœurs ainsi que la mise aux normes des conduites, ayant pour clair dessein la formation du peuple et la construction d'une culture nationale. Ce sont les lettres qui assumeront un rôle central dans cette vraie marche civilisatrice et dans le projet de construction d'une conscience de la nationalité, avec la prolifération de magazines littéraires, de périodiques et l'accès grandissant à la prose de fiction dans le pays. L'indépendance du Brésil en 1822 coïncide avec la phase de développement et internationalisation du marché du livre et Rio de Janeiro en devient une destination. La ville s'est transformée, dans la plupart des cas, en un point d'arrivée et un important centre irradiateur non seulement pour les livres en général, mais pour les romans européens en particulier.

Depuis 1808, un flâneur qui parcourait les rues de la ville, ou un lecteur qui faisait attention aux annonces des journaux qui commençaient à circuler, avait l'expérience directe des conséquences de cette transformation. Les romans européens, surtout français et

britanniques, ont commencé à arriver et à circuler à Rio de Janeiro de façon graduellement plus intensive à partir des premières décennies du 19<sup>e</sup> siècle, pour ensuite s'étendre jusqu'aux autres provinces de l'Empire. À louer ou à vendre dans les boutiques et librairies, surtout françaises, et disponible pour emprunt dans les cabinets de lecture et bibliothèques de Rio de Janeiro, on trouvait un « raz de marée de nouvelles qui débordait de la Manche », une véritable *Internationale Romancière*<sup>3</sup>, comme a signalé Marlyse Meyer.

Rappelons-nous que le roman européen du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècles s'est bénéficié d'une spectaculaire structure de diffusion, représentée par l'institution d'espaces publics de lecture et par l'expansion du commerce international du livre. Si le genre a été approprié par des différents projets de construction d'identité nationale, sa vocation, depuis sa genèse, a toujours été vraiment internationale.

La preuve : les échanges, les acclimatations et les emprunts qui l'ont caractérisé pour le moins dans son premier siècle d'existence – si l'on considère le 18<sup>e</sup> siècle comme le repère historique dans lequel le genre développe son entrain et sa force. Le roman est né, en effet, en sol européen et a traversé les frontières nationales en disséminant des idées, des thèmes, des formes<sup>4</sup>, en s'adaptant aux conditions et projets locaux et se définissant comme un exemple indéniable de fertilisation croisée. Il est tout à fait justifié de décrire ce phénomène comme « l'invention internationale du roman »<sup>5</sup>, comme le font Margaret Cohen et Carolyn Dever lorsqu'elles argumentent que « des tels processus revendiquent aussi bien qu'ils contestent les contours imaginés des l'État nation »<sup>6</sup>. Les échanges littéraires et culturelles constantes et effectives entre les deux côtés de la Manche, spécialement au 18<sup>e</sup> siècle, mais pas seulement, ont conduit Cohen et Dever à décrire ce processus comme une zone littéraire – une « zone Manche » selon les deux auteures.

De façon indirecte, le Brésil s'intègre tout de même à ces mouvements et à ces échanges, qui seront centraux pour la formation du roman brésilien. La Zone Manche rayonne, donc, plus loin que l'on imagine et étend ses influences outre-mer faisant du commerce transatlantique des livres un commerce des idées, de thèmes, qui laissera ses marques dans notre littérature. Une analyse des titres mis à disposition des lecteurs brésiliens, à cette époque, dévoile une intéressante diversité d'auteurs et de sous-genres romanesques, qui reviennent le plus souvent dans les annonces de journaux ou dans les catalogues des cabinets de lecture de cette période. Et comme j'ai essayé de suggérer, s'ils ont partagé les rayons des librairies et de cabinets de lecture avec les romans français, les romans anglais doivent souvent leur présence à Rio de Janeiro aux

traducteurs et aux libraires français qui ont été d'importants médiateurs culturels dans ce processus. En grande partie, c'étaient les libraires et les cabinets de lecture que se sont installés à Rio de Janeiro les principaux responsables de la diffusion et circulation des romans étrangers et ils ont joué un rôle très important comme facilitateurs de l'accès aux livres et comme formateurs du goût du public lecteur.

Les catalogues des cabinets de lecture montrent que les éditions de romans qui sont arrivées au Brésil, ou qui ont été utilisées comme base pour la traduction en portugais, étaient souvent celles qui circulaient dans les cabinets français de lecture. C'est le cas, par exemple, de *L'Italien*, ou *le confessional des pénitents noirs*, d'Anne Radcliffe, ou de *Alberto*, ou *o deserto de Strathnavern*, d'Elizabeth Helme. Comme plusieurs d'entre eux, les romans de Walter Scott en traduction ont aussi traversé l'Atlantique et apporté à Rio de Janeiro. Ses premières apparitions dans le territoire brésilien ont été enregistrées dans les annonces de journaux comme *Jornal do Commercio* et *Diário do Rio de Janeiro*, qui déjà dans les années 1820 informaient leurs lecteurs sur l'arrivée des romans de Scott aux peu de librairies disponibles dans la ville. Au mois de mai 1824, un magasin situé à Rua Direita offrait les **Obras Completas de Walter Scott**, qui comprenaient à ce moment 19 titres environ (avec 2 ou 3 volumes chacun, on aurait, probablement, les 52 cités par l'annonce) :

Quem quizer comprar as Obras Completas de Walter Scott, em Inglez tendo 52 vol.; procure a casa de João Antonio Ferrisse rua Direita N. 79, aonde se póde ver. (*Diário do Rio de Janeiro*, 22 mai 1824)

D'un autre côté, l'examen de la collection des romans de Scott appartenant au Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro (inauguré en 1837) confirme non seulement la présence expressive de l'œuvre du romancier écossais dans la capitale de l'Empire brésilien au 19<sup>e</sup> siècle mais révèle aussi quelques données très intéressantes: des éditions des années 1820, il n'y en a que deux titres ; l'entrée plus volumineuse se produit dans les années 1840, surtout grâce aux deux éditions françaises des *Oeuvres Complètes*, l'une de 1835 et l'autre de 1840, qui ont mis à disposition du lecteur les mêmes livres qui ont eu un succès énorme en France, édités respectivement par Furne, Gosselin et Perrotin, avec la traduction de Defauconpret en 30 volumes<sup>17</sup>, et par Firmin Didot Frères, dans la traduction de Montémont (continué par Barré), en 14 volumes.

Charles Furne, l'éditeur-libraire connu par sa publication de la *Comédie Humaine*, associé avec Charles Gosselin, éditeur de Victor Hugo, Alexis de Tocqueville et de Eugène Sue<sup>18</sup>, autant que Firmin Didot Frères,

les imprimeurs que ont crée la stéréotypie et révolutionné le marché de livres avec ses éditions à bon marché, ont étendu leurs activités éditoriales à l'étranger, afin de faire parvenir à des régions lointaines leurs marchandises culturelles. Si l'on se souvient que Furne, Gosselin et les Firmin Didot étaient au centre du monde éditorial français, on peut mesurer la portée de leurs entreprises. Avec l'aide des traducteurs, ils ont rendu possible l'accès du public brésilien aux nouveautés littéraires avec un petit délais vis-à-vis le marché européen.

Avant de s'installer à Rio, c'était aussi à Paris que la maison d'édition de Jean-Pierre Aillaud avait commandé à Caetano Lopes Moura (1780-1860), le médecin et traducteur né à Bahia et qui habitait à Lisbonne, la traduction de Walter Scott en portugais<sup>19</sup>. Ce libraire parisien, qui avait publié 52 ouvrages en portugais pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, est l'un parmi d'autres libraires que Diana Cooper-Richet a repéré dans sa recherche sur la production et circulation des imprimés en portugais à Paris<sup>20</sup>. La Librairie Portugaise de J.P. Aillaud est représentée dans le Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro par les éditions de Scott en portugais, faites pendant les décennies de 1830 et 1840.

Une recherche au fonds de la Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro nous offre un portrait encore plus varié du mouvement éditorial français outre-mer, parce que, si l'on prend Scott comme paradigme, nous retrouvons toujours les mêmes éditeurs, ajoutés à d'autres noms, comme ceux de Barba, Baudry<sup>21</sup>, Garnier, J. Aubry, Combot, P. M. Pourrat, en plus des éditions belges, anglaises, allemandes et portugaises, ce qui nous permet de conclure que non seulement le marché du livre était vraiment animé, comme il y avait un public lecteur pour le roman même dans un pays où le pourcentage d'illettrés était énormément élevé.

Quand on tourne les pages des journaux qui circulaient dans la Cour brésilienne, on retrouve massivement des références aux libraires français ou d'origine française qui ont établi leurs magasins dans la ville de Rio et faisaient de la publicité de leurs marchandises. Au-delà des bien connus Paul Martin, Pierre Dalbin, Bourgeois, Bompard, Mongie, Cremière et Plancher, d'autres hommes d'affaires comme Cogez, Florence, Quineau, Douville et Laboissière ont annoncé la vente, la location ou les enchères de livres étrangers, y compris les romans auxquels je fais référence, constituant un réseau minimement structuré qui a ouvert des voies pour la formation d'un marché à Rio.

Les romans anglais qui ont eu Rio de Janeiro comme destination avaient des provenances diverses : Londres, Paris, Bruxelles, Leipzig. La Rio de Janeiro British Subscription Library était la seule exception avec sa collection de romans dont la presque totalité comprenait des éditions

en langue anglaise. Bien que les trois catalogues existants n'apportent aucune information sur les maisons d'édition de ces livres, il n'a pas été difficile de trouver des données, car il s'agit de titres assez familiers, des romans et romanciers très populaires et bien connus dans le 19<sup>e</sup> siècle qu'un peu de recherche m'a permis de découvrir. L'hypothèse avec laquelle j'ai travaillé est que, comme les deux premiers catalogues (1842 et 1864) qui comprennent la liste des romans ont été publiés par Smith, Elder & Co, il est très possible que ces éditeurs aient fait la liaison de cette bibliothèque à Rio de Janeiro avec des libraires anglais.

En plus de la vente de livres d'occasion et de nouvelles publications, y inclus des romans<sup>22</sup>, Smith, Elder & Co comptaient avec un département d'exportation et participaient fréquemment à ce que l'on appelait « *coffee-house sales* », dans lesquelles les « *remainders* » étaient offerts aux libraires à des prix réduits par des éditeurs et grands commerçants<sup>23</sup>. Les réseaux et les échanges entre ces hommes d'affaires sont très bien documentés et faisaient partie de leur quotidien, ce que nous autorise à demander : combien de ces livres ont été destinés à Rio de Janeiro ? Malgré le fait de n'avoir trouvé que quelques titres des éditions de Smith, Elder à proprement parler, je crois que l'année à partir de laquelle les romans sont enregistrés dans les catalogues nous permet de les dater et suggérer que, dans des nombreux cas, il s'agit des premières éditions, comme celles de Chapman & Hall ou de Routledge – ce qui indiquerait la participation de Smith, Elder & Co dans la liaison entre le Brésil et l'Angleterre. La quantité considérable des publications de Henry Colburn (1784/5-1855) et de Henry Bentley (1794-1871) attire notre attention.

Même si Bentley est devenu partenaire de Colburn en 1829 et leur liaison commerciale n'a pas duré longtemps, ces deux hommes d'affaires ont été les responsables de l'édition de beaucoup de romans disponibles dans le cabinet anglais de lecture à Rio. Tandis que Colburn, « *the ubiquitous publishing rogue* », selon John Sutherland<sup>24</sup>, fournissait « *ready-made fiction and belles lettres libraries to other booksellers* »<sup>25</sup>, Bentley a créé la série qu'il a appelée « *Standard Novels* » (trois séries), une collection de romans nouveaux et de réimpressions à bon marché, qui a duré de 1831 à 1856 et avait Frederick Marryat comme le romancier le plus populaire<sup>26</sup>. Ayant obtenu « *the tail-ends of copyrights of out-of-print books* »<sup>27</sup>, Bentley a fait de ses « *Standard Novels* » la collection contenant la meilleure fiction de l'époque. Beaucoup d'entre eux, comme par exemple *Caleb Williams*, de Godwin, ou *The Hungarian Brothers*, de Miss Porter, peuvent être trouvés dans les catalogues que j'ai mentionnés ci-dessus. La Maison Bentley, d'autre part, a fourni un grand stock de

livres aussi, comme *Jack Sheppard*, de Ainsworth, ou *Godolphin*, de Bulwer Lytton. Avec les crises dans l'édition en 1826 et 1848, il semble que faire des affaires avec Rio de Janeiro est devenu une solution viable pour faire face à la chute des ventes en Angleterre. Et peut être cela expliquerai la raison pour laquelle nous avons eu tant de titres publiés par ces libraires dans la capitale brésilienne.

Si l'on prend les ouvrages de Sir Walter Scott qui pouvaient être trouvés dans cette bibliothèque, on verra qu'ils seraient aussi fort probablement des éditions écossaises de Constable et Cadell, dès que ces livres sont entrés dans la collection entre l'année 1826, quand le cabinet de lecture a été fondé à Rio, et l'année 1842, quand ils sont inclus dans le premier catalogue. Souvenons-nous que c'est un roman de Scott dans une édition de Constable que porte Mrs. Oswald, la femme anglaise qui sert de dame de compagnie à la Baronne dans *A Mão e a Luva* (1874), un des premiers romans de Machado de Assis : « Mrs. Oswald lisait aussi, mais pour soi-même, un gros volume de Sir Walter Scott, édition Constable, d'Édimbourg »<sup>28</sup>. Étant anglaise, il ne serait pas de tout invraisemblable que Mrs. Oswald ait été membre de cette association, car les éditions de Scott aux bibliothèques d'emprunt, comme le Real Gabinete Português de Leitura ou la Biblioteca Fluminense, étaient surtout françaises ou portugaises. D'autre part, si la mention à la lecture des romans dans les textes littéraires peut être considérée comme un signe de vraisemblance, la choix des titres particuliers (dans ce cas avec une allusion précise à l'éditeur) suggérerait la présence concrète et la disponibilité de ces textes dans la ville et, d'autre part, l'habitude de lecteurs à fréquenter et profiter de ces collections.

Pour les autres cabinets de lecture, c'était très souvent de Paris que l'orientation vers l'étranger et les négoce internationaux des quelques éditeurs et libraires faisait arriver à la capitale brésilienne des ouvrages de romanciers anglais. On peut soupçonner, par exemple, du rôle d'un libraire-commissaire comme Hector Bossange dans cette chaîne de circulation internationale des romans anglais. Non seulement son père, Martin Bossange, était propriétaire d'une librairie à Londres, mais Hector Bossange entretenait, selon nous apprennent Odile et Henri-Jean Martin, des « comptoirs et [des] correspondances » dans plusieurs villes européennes et aussi à Rio de Janeiro. L'association de Hector Bossange avec Aillaud pour ouvrir une boutique à Rio à la fin des années 1820, dont la raison de commerce était Souza et Laëmmert et cie, peut expliquer la présence de quelques-uns des ces romans au Brésil<sup>29</sup>. Si l'on ajoute d'autres hommes de livres, comme Baptiste Louis Garnier, qui s'installe à Rio dans les années 1840<sup>30</sup>, ou Dupont & Mendonça, avec leur Livraria

Casa Imperial [Librairie Maison Imperiale], ou Anatole Louis Garraux, à São Paulo, nous avons quelques autres intermédiaires dans ce commerce transatlantique triangulaire.

La collection du cabinet portugais de lecture se caractérise par une considérable diversité de maisons d'éditions, qui, dans la plupart de cas, ont contribué avec pas plus qu'un ou deux titres chacune. La seule exception était la Maison Hachette. Comme ses confrères, Louis Hachette avait aussi une importante activité d'exportation par le moyen du Département Étranger Hachette (D.E.H.) et des ses représentants et mêmes ses cadres, qui voyageaient à travers le monde. Hachette a largement aidé à faire connaître, en France, plusieurs auteurs anglais, parmi lesquels Charles Dickens, Bulwer Lytton et Elizabeth Braddon et l'on enregistre quarante-quatre des titres de romans anglais publiés par Hachette en circulation à Rio de Janeiro à ce moment, en traductions surtout de Paul Lorain, Charles Bernard Derosne et Mme Henriette Loreau. Comme Defauconpret, ils ont été d'importants passeurs culturels, puisqu'ils ont fait le pont entre les deux principales langues de culture au 19<sup>e</sup> siècle.

Vecteurs de civilisation, ces éditeurs, imprimeurs, libraires et traducteurs ont mis à disposition des lecteurs brésiliens des œuvres classiques, des nouveautés, des best-sellers, en étendant les frontières culturelles et en intégrant le pays au commerce entre les nations. Grâce à leurs activités, ils ont rendu disponibles des ouvrages qui sont devenus, ainsi, partie de notre univers culturel, inscrivant notre monde lettré en pleine naissance dans le circuit d'œuvres, idées, thèmes et formes littéraires européennes. En ce sens, il est impossible d'éviter la relativisation du cliché du retard culturel avec lequel le pays a été souvent caractérisé. Si, dans le domaine de la production romanesque, le Brésil faisait encore ses premiers pas, du point de vue de la réception, il est difficile de nier le degré d'actualisation du pays par rapport aux nouveautés européennes, ce qui problématise, par conséquent, notre participation dans le système littéraire international. La collection de romans étrangers dans la ville de Rio au 19<sup>e</sup> siècle ne s'est pas constituée des restes que les Européens ont refusé ou seulement d'œuvres populaires à l'époque, mais de nouveautés et d'œuvres fondamentales qui ont fait l'histoire du genre et ont contribué de façon décisive à sa transformation dans la forme littéraire la plus importante du siècle.

La position stratégique de la capitale française dans l'internationalisation de la diffusion des livres en général, et des romans en particulier, a mis Paris au carrefour des échanges littéraires et

culturels au 19<sup>e</sup> siècle et l'a transformée en partenaire essentiel pour le développement et l'expansion du champ littéraire dans notre pays.

---

<sup>1</sup> Voir Martyn Lyons, Walter Scott et les lecteurs du romantisme français. In: *Le Triomphe du Livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX<sup>e</sup> Siècle*, Paris, Promodis, 1987, p. 129-144 (p. 136).

<sup>2</sup> Ulrich Weisstein, Compte-rendu de *The Walter Scott Operas. An Analysis of Operas based on the Works of Sir Walter Scott*, by Jerome Mitchell, *Comparative Literature*, vol. 31, n. 3, Summer 1979, p. 311-313 (p. 311).

<sup>3</sup> Eric Partridge, *The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848)*, Freeport, New York, Books for Libraries Press, 1970, p. 120.

<sup>4</sup> Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret était un avocat qui s'est installé en Angleterre, où il a exercé le métier de traducteur. Il a été célèbre pour ses traductions en français de romans en langue anglaise, particulièrement ceux de Walter Scott et de Fenimore Cooper.

<sup>5</sup> *Notice biographique et littéraire sur Sir Walter Scott* par Allan Cunningham, traduite par A.-J.-B. Defauconpret, Paris, Gosselin, Furne, 1833, p. 6-7.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 10.

<sup>7</sup> *Journal des Débats*, 12 août 1834, compte-rendu de C.-R. Cité par Eric Partridge, *op. cit.*, p. 81.

<sup>8</sup> Eric Partridge, *op. cit.*, p. 123.

<sup>9</sup> Voir Paul Barnaby, Another Tale of Old Mortality: The Translations of Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret in the French Reception of Scott, In: Murray Pittock (dir.), *The Reception of Sir Walter Scott in Europe*, London, New York, Continuum, 2006, p. 31-44.

<sup>10</sup> George Steiner, *After Babel: aspects of language and translation*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 285.

<sup>11</sup> Je reproduis les annonces de journal tels quels ils étaient publiés, avec une orthographe très particulière.

<sup>12</sup> A travers un examen rigoureux de la documentation de la Mesa do Desembargo do Paço, Márcia Abreu a démontré l'envoi de « 1328 livros de Belas Letras equivalentes a 519 títulos diferentes » [1328 livres de Belles Lettres équivalant à 519 titres différents] du Portugal vers le Brésil dans la période entre 1769 et 1807, jetant de la lumière sur ce qu'elle a appelé les « Best-sellers coloniaux ». Voir Márcia Abreu, *Os Caminhos dos Livros*, Campinas, Mercado de Letras, Associação de Leitura do Brasil; São Paulo, FAPESP, 2003, p. 90.

<sup>13</sup> Marlyse Meyer, Rabat. In: Sandra Gardini Vasconcelos, *A Formação do Romance Inglês. Ensaios Teóricos*. São Paulo, Editora HUCITEC/FAPESP, 2007.

<sup>14</sup> Voir, par exemple, Alain Montandon, *Le Roman au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

<sup>15</sup> Margaret Cohen & Carolyn Dever (dir.), *The Literary Channel. The International Invention of the Novel*, Princeton, Oxford, Princeton University Press, 2002.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>17</sup> Une étiquette collée à l'édition de Gosselin, Furne, et Perrotin informe que les 30 volumes ont été incorporés à la collection le 1<sup>er</sup> mai 1840 ; par conséquent, 5 ans après sa publication à Paris.

<sup>18</sup> Selon Nicole Felkay, Charles Gosselin « domine la librairie française de 1820 à 1845 » comme éditeur des grands romantiques, Lamartine, Vigny, Hugo ou Balzac. Cité

par Jean-Yves Mollier, *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988, p. 200.

<sup>19</sup> Caetano Lopes de Moura a fait l'école de médecine en France et a travaillé comme médecin à Grenoble jusqu'à son installation au Portugal, où, ruiné par la guerre civile de 1834, il a subvenu à ses besoins avec des traductions. Pour Aillaud, il a traduit 24 romans de Walter Scott, en plus d'Alexandre Dumas, Chateaubriand et Fenimore Cooper. Voir Laurence Hallewell, *O Livro no Brasil: sua história*, São Paulo, EDUSP, 2005, p. 233.

<sup>20</sup> Voir Diana Cooper-Richet, Paris, capital éditorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX?, *Vária História*, vol. 25, n. 42, 2009, p. 539-555.

<sup>21</sup> Le Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro a un exemplaire de la « *Collection of Ancient and Modern British Authors* », que l'imprimeur rouennais a lancé en 1829.

<sup>22</sup> Smith, Elder & Co ont publié, par exemple, « *The Library of Romance* », une collection de 15 volumes vendus à 6 shillings, dirigée par Leitch Ritchie et Thomas Roscoe. Il s'agissait des romans originaux. Ils ont été aussi les éditeurs de Charlotte Brontë, Wilkie Collins, William Thackeray, Mrs. Gaskell, George Eliot, parmi d'autres auteurs.

<sup>23</sup> Voir Leonard Huxley, *The House of Smith, Elder*, printed for private circulation by William Clowes & Sons, London, 1923. « Remainders » : réserve non vendue, achetée à l'éditeur original à des prix assez réduits.

<sup>24</sup> [« l'ubiquitaire éditeur fripon »]. Cité par James Raven, *The Business of Books. Booksellers and the English Book Trade, 1450-1850*, New Haven and London, Yale University Press, 2007, p. 327.

<sup>25</sup> [« fiction standardisée et bibliothèques de belles lettres à d'autres libraires »]. *Ibid*, p. 313.

<sup>26</sup> Donnant la priorité à des nouvelles réimpressions de romans en format accessible et à grande échelle, cette collection a marqué une époque avec ses trois séries: 1<sup>ère</sup> série (1831-1854), avec 126 titres; 2<sup>e</sup> série (1854-1856), avec 22 titres; 3<sup>e</sup> série (1859-1862), avec 10 titres sous le nom général de « *Bentley's Popular Novels* ». Voir Michael Sadleir, *XIX-Century Fiction. A bibliographical record based on his own collection*, London, Constable & Co., 1951, 2 vols.

<sup>27</sup> [« les droits d'auteur arrivant à échéance de romans épuisés »]. William St. Clair, *The Reading Nation in the Romantic Period*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 361.

<sup>28</sup> [« Mrs. Oswald lia também, mas para si, um grosso volume de Sir Walter Scott, edição Constable, de Edimburgo. »]. Machado de Assis, *A Mão e a Luva*, In: *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Ed. Nova Aguilar, 1992, vol. I, p. 231. (1<sup>ère</sup> éd. 1874).

<sup>29</sup> Voir Diana Cooper-Richet, Paris, carrefour des langues et des cultures : Édition, presse et librairie étrangères à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, *Histoire et Civilisation du Livre. Revue Internationale*, n. 5, 2009, p. 121-143 ; Laurence Hallewell, *O Livro no Brasil: sua história*, op.cit., p. 233.

<sup>30</sup> Baptiste Louis Garnier était « le correspondant pour l'étranger le la librairie 'Garnier frères' » et s'est installé à Rio de Janeiro en 1844. Voir Jean-Yves Mollier, *L'Argent et les Lettres*, op. cit., p. 237.



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 177-184, 2012

---

# UN COMTE TRAVERSE LA MER : UN ROMAN D'ALEXANDRE DUMAS EN BAS DE PAGE ET AUX ANNONCES DU *JORNAL DO COMMERCIO*. \*

Lúcia Granja

(Universidade Estadual Paulista)

Il est déjà bien connu qu'en France les transformations dans la politique de production et de vente des quotidiens à partir des années 1836<sup>1</sup>, ainsi que les changements du système et des techniques d'impression depuis les années 1830<sup>2</sup>, ont engagé les journaux et les livres « dans une série d'évolutions à la fois similaires et synchrones »<sup>3</sup>. En réfléchissant en termes comparatifs sur les parutions des romans-feuilletons au bas de page des journaux français et brésiliens, nous nous sommes rendus compte que, comme pour la France, on doit penser au lieu et au rôle que le feuilleton traduit et publié dans les journaux brésiliens a eu pour les histoires de la lecture et de l'imprimé, soit pour le développement de la presse, soit pour celui du commerce des livres et des librairies. À propos de ce sujet, notre hypothèse est que la traduction des romans-feuilletons français a été l'une des principales impulsions du commerce du roman à Rio de Janeiro au XIX<sup>e</sup> et que la circulation des livres correspondant aux feuilletons qu'on venait de publier a été aussi importante qu'en France.

Cependant, le commerce de cette littérature qu'on lisait dans les journaux ou dans les livres, phénomène qui s'est répandu au dix-neuvième, dès qu'il a été transféré à Rio, est devenu différent dans sa similitude par rapport au processus français. Dans ce travail, c'est le véhicule lui-même de la publication des romans-feuilletons d'Alexandre

Dumas au Brésil, le *Jornal do Commercio*, qui nous induit à entamer une enquête sur la possibilité d'une manœuvre commerciale par rapport au livre qui aurait procédé à une discrète manipulation des procédures de la lecture du public.

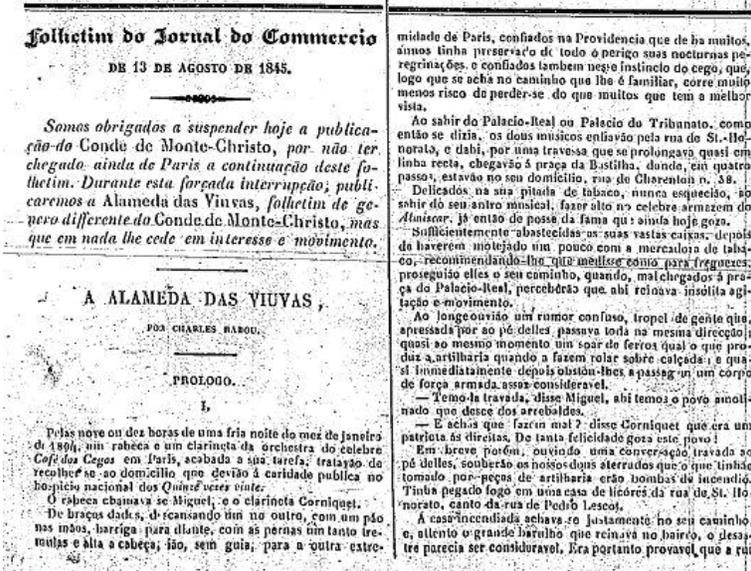
Quand *Le Comte de Monte-Cristo* est paru dans le *Journal des Débats* en France, le phénomène du roman-feuilleton était arrivé à une espèce d'époque dorée, avec et à partir de la publication des *Mystères de Paris*. En même temps, en observant le phénomène de la réunion des feuilletons en livre, il est vrai que l'édition a profité de la circonstance exceptionnelle de l'existence d'un public-lecteur captif des journaux pour lancer un deuxième marché, celui des librairies<sup>4</sup>. C'est pourquoi quand on parle de la publication des romans-feuilleton et de leur relation avec le commerce des librairies, soit en termes d'analyse littéraire, soit en ce qui concerne les thèmes et la méthode de la recherche, des deux côtés de l'Atlantique, il s'agit d'investiguer un vaste monde où l'on peut considérer que s'y cachent encore d'innombrables trésors<sup>5</sup>.

Sur la publication du *Comte de Monte-Cristo*, comme on le sait, elle s'est faite en France dans *Le Journal des Débats*, avec quelques interruptions causées par les contraintes de Dumas, entre le 20 août 1844 et le 16 janvier 1846 ; au Brésil le roman est sorti dans le *Jornal do Commercio* entre 1<sup>er</sup> juin 1845 et le 27 avril 1846 et a eu également quelques interruptions très intéressants et significatives, dont nous parlerons plus tard. En France, avant l'édition que Michel Lévy a produite en 1846 (six volumes in-8°), et qui a été reprise par la plupart des publications du *Comte*<sup>6</sup>, ce roman avait eu une édition de Pétion et Baudry (dix-huit volumes in-8°) entre 1844-1846, soit pendant la publication du roman au bas de page du *Journal des Débats*. Elle a été suivie par deux autres éditions de 1846, celle du bureau de *L'Écho des Feuilletons* (deux volumes grand in-8° cartonnage papier) et une autre du Bureau du *Siècle* (un volume in-4°, sur deux colonnes), qui, le premier, présente *Le diamant et la vengeance* de Jacques Peuchet, texte que Dumas déclarerait en 1857 être à l'origine de l'intrigue du *Comte*<sup>7</sup>. Toutes ces éditions nous montrent que dès le début des années 1840, on avait développé plus largement le concept de la littérature comme marchandise et on progressait dans le commerce de l'édition après celui du feuilleton. Il nous semble aussi que cela se passait simultanément en France et au Brésil et, pour entamer la comparaison de ces univers culturels, deux événements relatifs au *Comte* nous paraissent intéressants et seront exposés ci-après.

Dans son livre sur le feuilleton, Marlyse Meyer parle plusieurs fois des « Comtes » de Monte-Cristo français et brésilien.

(...) le succès [de Monte-Cristo] est si grand et telle est la rapidité de sa traduction que la publication précède l'arrivée du paquebot. On lit au *Jornal do Commercio* le 13 août 1845 :

«Nous sommes obligés de suspendre aujourd'hui la publication du *Comte de Monte-Cristo* parce que la suite de ce feuilleton ne nous est pas encore arrivée de Paris. Pendant cette interruption forcée, nous publions *L'allée des veuves*, un feuilleton d'un type différent du *Comte de Monte Cristo*, mais qui ne cède en rien, en intérêt et mouvement»<sup>8</sup>.



*Jornal do Commercio*, le 13 août 1845, p.1, col. 1-2.

Comme on voit dans la citation qui figure ci-dessus, en fait, le *Jornal do Commercio* annonce à ses lecteurs que *L'allée de veuves* continuerait à sortir jusqu'à sa fin et le roman s'achève le 24 septembre. Le 26 septembre, le journal présente au public *Clotilde*, récit de fiction qui finit le jour même après avoir occupé trois bas de pages du *Jornal du Commerce*. Le 27 septembre, on trouve l'espace du feuilleton rempli par un poème « O mendigo » (« Le mendiant ») d'Alexandre Herculano, écrivain romantique portugais très prestigieux. Il est évident que nous sommes dans une situation d'attente et qu'on publie un peu n'importe quoi pour patienter jusqu'à ce qui devait venir dans quelques jours. Finalement, le 28 septembre *Le Comte de Monte-Cristo* réapparaît et le chapitre « Le déjeuner » nous situe à la troisième partie du roman. On avait eu une interruption de presque deux mois après que le dernier

chapitre de la deuxième partie du *Comte* eût été traduit et publié par le *Journal du Commerce*, le 12 août.

Comme nous avons déjà mentionné, le public français avait aussi connu une interruption bien longue entre la deuxième et la troisième partie de ce roman, principalement à cause des contraintes d'écriture d'Alexandre Dumas à l'époque. Mais la publication de la troisième partie du *Comte* avait été reprise au *Journal des Débats* dès le 20 juin 1844 et quand on pense à ces dates, il faut un peu s'interroger sur les causes de l'interruption brésilienne, attribué au paquebot.

S'il était vrai que le feuilleton n'était pas encore arrivé de Paris (mais avec deux mois d'écart les journaux auraient sûrement pu être arrivés)<sup>9</sup>, il était normal d'interrompre le *Comte* et de commencer la publication d'une autre histoire. Dans ce cas, nous pouvons encore nous demander si on avait besoin de la publication d'un roman assez long, en laissant le public attendre le *Comte*. Ajoutons ici que, malgré la publication des textes longs, les journaux brésiliens publiaient aussi fréquemment des courts textes qui ne ressemblaient pas parfois aux formes « conventionnels » du feuilleton : des poèmes, de très courtes histoires de fiction et même de la chronique politique qui se mélangeaient aux articles variétés, entre autres. Ça veut dire encore une fois que si le *Jornal do Commercio* avait eu vraiment l'intention d'attendre l'arrivée du paquebot, ils auraient pu donner à son public un texte moins long que le roman *Clotilde*. Bien sûr, il faut aussi considérer que les journaux français étant arrivés, il fallait traduire leur feuilleton, ce qui demandait du temps (mais pas énormément car les chapitres étaient traduits peu à peu).

Cependant, c'est le *Jornal do Commercio* lui-même qui nous encourage, comme on l'a déjà mentionné, à faire une enquête sur la possibilité d'une manipulation discrète des procédures de la lecture du public. Pendant les jours où l'on a publié *L'Allée des veufs*, les réclames de la page quatre du *Jornal* offraient au public, sous forme de livre, *Le juif errant* ainsi que les trois volumes du *Comte* et y annonçaient le quatrième. Ces quatre volumes du roman étudié ici correspondaient à la fin de la deuxième partie (chaque partie était composée de deux volumes).

Outidor n. 65 :  
os 1.<sup>o</sup>, 2.<sup>o</sup> e 3.<sup>o</sup> volumes  
DO  
**Conde de Monte-Christo.**  
Preço 1:000 rs, cada volume.  
O 4.<sup>o</sup> volume sahirá brevemente.

Extrait du *Jornal do Commercio*, le 5 août 1845, p. 4, col. 4<sup>o</sup>.



Alors, on se demande ce que cette *coïncidence* peut nous révéler. Par ce que nous montrent les annonces, pendant l'interruption de la publication du *Comte*, l'ensemble des deux premiers volumes du roman n'étaient pas encore à la disposition du public. Junio Villeneuve, le propriétaire du *Jornal do Commercio* depuis 1832 vendait tous les jours quatre mille exemplaires du *Jornal*<sup>11</sup> et, dans ce cadre, l'homme qui a eu la première presse mécanique de l'hémisphère sud, n'investissait pas davantage dans le segment *librairie* de son entreprise. Mais, si pour lui le journal était sa principale affaire, pour son compatriote Garnier, récemment arrivée de France, c'était le livre qui comptait le plus et l'on peut penser que Villeneuve a retenu la parution de la suite du *Comte* en feuilleton dans l'attente de l'arrivée chez Garnier, dans le cadre d'un accord, des tomes qui composaient l'ensemble des deux premières parties. Dans ce cas, il est possible que ces deux hommes d'affaires français partageaient à Rio les intérêts des ventes, car cette édition brésilienne du *Comte*, qu'on ne peut plus trouver dans des bibliothèques, correspondait presque certainement à ce type d'édition un peu fragile, la réimpression du feuilleton lui-même reliée comme livre. Si cette hypothèse est correcte, les volumes étaient probablement imprimés dans les bureaux du *Jornal do Commercio*, pratique qu'existait aussi en France. Ainsi, dans cet accord entre compatriotes, Villeneuve préparerait les volumes et Garnier les vendrait. Il est possible aussi, en considérant la très importante activité éditoriale que Garnier aurait à tenir au Brésil, que Villeneuve lui cédât la traduction du roman et que Garnier l'imprimât, mais cette deuxième hypothèse nous semble moins probable alors que Garnier était venu de s'installer au Brésil depuis un an. Ce qui est sûr, comme nous montre le très connu conte de Machado de Assis, « Missa do Galo », ( Messe de Minuit) ce type d'édition à partir du journal a bien existé :

(...) C'était l'année 1861 ou 1862. Je devrais déjà être reparti à Mangaritiba, en vacances ; mais je suis resté jusqu'à Noël pour assister à la Messe de Minuit dans la capitale. La famille s'est recueillie à l'heure d'habitude ; je me suis mis au salon, habillé et prêt. De là, je passerai au couloir de l'entrée et je sortirai sans réveiller personne. (...)

- Mais, Mr. Nogueira, qu'est-ce vous ferez pendant tout ce temps-là, m'a demandé la mère de Conceição.

- Je lirai, Mme Inácia.

- J'avais un roman avec moi, *Les trois mousquetaires*, ancienne traduction, je crois, du *Jornal do Commercio* (...) <sup>12</sup>.

Comme nous le raconte le narrateur du conte bien des années plus tard, dans cette nuit de Noël de 1861 ou 62, il lisait l'une de ces

*anciennes* traductions du journal de Villeneuve, probablement, dans la mémoire de l'écrivain, l'une de ces éditions faites directement à partir de la traduction du feuilleton, que lui et beaucoup d'autres jeunes avaient lu à l'époque.

Mais, si ces livres, pour l'instant introuvables, existaient et circulaient entre les lecteurs, plus difficile est de prouver quel type de relations commerciales avaient lieu entre le propriétaire du journal et celui de la librairie. Au-delà d'être compatriotes, cette histoire de la publication d'un feuilleton de Dumas, nous éclaire sur quelques rapports entre presse, littérature, lecture de la littérature et commerce de livres au Brésil dans la moitié des années 1840. Du point de vue uniquement du *petit* commerce de Rio, comme on peut le voir dans les annonces ici reproduites, chaque volume du *Comte* traduit coûtait mille *réis*. Pour compléter la collection du roman en dix volumes, le public dépenserait dix mille *réis*, beaucoup plus que pour acheter une belle robe, cinq mille et cinq cents *réis*, ou même plus que la moitié du prix de l'abonnement semestriel du *Jornal do Commercio*, dix-huit mille *réis*. Ces relations de prix sont plus onéreuses qu'en France, où, en décembre 1844, on lit dans les annonces du *Journal des Débats*, que *Manon Lescaut* (un volume in-3° avec gravures) coûtait 7 Francs et qu'on s'abonnait à ce quotidien, pendant six mois, pour quarante francs. C'était notre façon, plutôt coûteuse, d'inscrire ces livres dans un système de circulation en tant que marchandise.

Nous nous sommes plongés au centre de l'histoire des relations brésiliennes entre traducteurs et éditeurs, éditeurs et public, éditeurs et libraires, libraires et public, et cette étude nous apporte une certitude : la traduction et la publication du roman-feuilleton français dans les journaux du Rio de Janeiro a été un important développement pour la circulation des livres et lectures, ainsi que pour le commerce des romans en librairie dans la capitale de L'Empire brésilien. À la manière tropicale, on s'inscrivait ainsi, toutes proportions gardées, dans le processus de vulgarisation de la lecture de la littérature.

---

\* Ce texte correspond à l'un des résultats de mon séjour de post-doc en France (de janvier à juillet 2008), dans le cadre du programme Hermes de La Fondation Maison des Sciences de L'Homme. Je remercie la Fondation pour cette opportunité, ainsi que le laboratoire qui m'a accueilli (l'Équipe de recherche "Littérature et civilisation du 19<sup>e</sup> siècle", sous la direction de Mme le Professeur Paule Petitier). Je remercie également le Commissariat de l'Année de la France au Brésil et la FAPESP (Fondation pour le développement de la recherche de l'État de São Paulo) pour le financement du « Colóquio Internacional Literaturas e Escritas da Imprensa, Brasil/França, 1800-1930 »/« Colloque International Littératures et Écritures de la Presse, Brésil/France, 1800-1930 », que j'ai

organisé avec Mme Le Professeur Lise Andries et qui a eu lieu à l'UNESP, campus de São José do Rio Preto en août 2009, à l'occasion duquel j'ai commencé à développer le sujet de cet écrit. Je remercie enfin l'équipe du Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines pour l'invitation au colloque « Le commerce transatlantique de librairie, un des fondements de la mondialisation culturelle (France-Portugal-Brésil, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », qui a eu lieu à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines en septembre 2010. J'y ai présenté les conclusions de la recherche sur les transferts culturels du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas à l'occasion de sa traduction/publication par le *Jornal do Commercio*.

<sup>1</sup> Sur ce sujet, conférer, entre autres, Marie-Eve Thérénty et Alain Vaillant (dir). *1836, L'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*. Paris, Nouveau Monde, 2001.

<sup>2</sup> Jean-Yves Mollier. *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine : essais d'histoire culturelle*. Paris, PUF, 2001, p. 83.

<sup>3</sup> Dominique Kalifa. *La culture de masse en France : 1860-1930*. Paris, La découverte, 2001. (Repères 1), p. 6.

<sup>4</sup> Jean-Yves Mollier, *Ibid.*, p. 71-84

<sup>5</sup> Sur cette route, nous ferons quelques approches du sujet, toujours en considérant : premièrement, que Madame Marlyse Meyer, récemment disparue, a été la pionnière défricheuse des transferts franco-brésiliens du feuilleton (Marlise Meyer, *Folhetim : uma história*. São Paulo, Companhia das Letras, 1996) ; deuxièmement, que os « caminhos dos livros » (les chemins des livres) au Brésil, ont été parcourus par Marcia Abreu, Sandra Vasconcelos, Luiz Villalta et Nelson Schapochinik, qui ont prouvé qu'en dépit de l'interdiction de l'impression au Brésil colonial, des nombreux livres sont parvenus et ont été lus au Brésil, ce que nous montrent, par exemple, entre autres, les débats des commissions de censure brésilienne et portugaise. Ses textes sont publiés entre autres, sous la direction de Márcia Abreu (dir). *Trajetórias do romance: circulação, leitura e escrita nos séculos XVIII e XIX*. Campinas/São Paulo, Mercado de Letras/FAPESP, 2008.

<sup>6</sup> Au moins jusqu'en 1962, quand les classiques Garnier ont présenté une édition qui fait, entre autres, un relevé des variantes.

<sup>7</sup> Dumas a publié «Un mot à propos du *Comte de Monte-Christo* » en septembre 1857 dans le journal qu'il venait de créer : *Le Comte de Monte-Christo*. Ce texte est repris par toutes les éditions qui sont actuellement en librairie et le premier à le faire a été Levy et frères dans les *Causeries* de Dumas, 1860.

<sup>8</sup> Marylise Meyer, *Ibid.*, p. 287-288, notre traduction.

<sup>9</sup> Les bateaux faisaient la traversée entre L'Europe et le Brésil entre 20 et 75 jours, comme nous en informe Laurence Hallewell, *O livro no Brasil (sua história)*, São Paulo, T. A. Queiroz ; Editora da Universidade de São Paulo, 1998, p. 129. Alors, entre 20 juin et la mi-août, les journaux auraient pu être arrivés de France. Le *Jornal do Commercio* lui-même témoigne de cette possibilité quand, par exemple, il publie le 15 août la transcription partielle des débats du Parlement anglais du 15 juin précédent.

<sup>10</sup> L'orthographe de la forme verbale « sahirão » qu'on lit dans l'annonce correspondait, au XIX<sup>e</sup> brésilien, à la forme actuelle du passé parfait du verbe « sair » (sortir), soit « saíram » (sont sorties). Cela veut dire qu'elle n'est pas en coïncidence avec la forme du futur du verbe actuel, « sairão » (sortiront). Cette référence au passé de « sair » peut être lue aussi dans l'ensemble de l'annonce : « e vendem-se, na Rua do Ouvidor (...) », c'est-à-dire « et sont vendues à la Rue de l'Ouvidor (...) ».

<sup>11</sup> Laurence Hallewell, *Ibid.*, p. 76.

<sup>12</sup> J. M. Machado de Assis. « Missa do galo », *Páginas Recolhidas, Oeuvre complete*, vol III, Rio de Janeiro: Aguilar, 2008, p. 432, notre traduction.

## **Le Commerce Transatlantique de Librairie**

Campinas-SP-Brasil, pp. 185-200, 2012

---

# **DES FLEUVES ET MERS, ON ARRIVE AU PÔLE: LES VOYAGES SUD-AMÉRICAINS DE JULES VERNE.**

**Andréa Borges Leão**

(Universidade Federal do Ceará)

Traduit du portugais (Brésil) par Julien Zeppetella

Ce travail cherche à comprendre les relations d'interdépendance existant entre la production de fiction des altérités sud-américaines dans le roman d'enfance et de jeunesse français et l'élargissement de l'espace de production de l'édition française visant un lectorat transnational, plus particulièrement brésilien.

## **1. POUR UNE SOCIOLOGIE HISTORIQUE ET COMPARÉE DES ÉDITIONS**

Le succès transatlantique de l'édition juvénile française du XIXe siècle se doit à une tendance pédagogique-littéraire de longue haleine initiée en 1719 avec la publication du roman *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe. Au cours du XIXe siècle, l'idéal d'une moralité mise en action au travers des héros des récits de voyage guide les imprimés, contes et romans destinés à l'instruction et au divertissement de la jeunesse française. Le thème des voyages, et par conséquent, la diffusion des habitudes et croyances de peuples éloignés, se devait tant à une entreprise scolaire

comme aux stratégies d'expansion de l'édition française, laquelle, dans la plupart des cas, exportait des livres et ouvrait des filiales de ses librairies dans les pays dans lesquels les récits se déroulaient.

De cette manière, une vague «*novomundista*»<sup>1</sup> se reflétait dans l'organisation des catalogues des éditeurs spécialisés dans les livres pour l'enfance et la jeunesse. Les libraires parisiens et leurs collègues de Province décidèrent alors de proposer des collections de voyage pour enfants, les éduquant par des connaissances sur la géographie, l'histoire et les différences culturelles des peuples du Nouveau Monde. Au fond, ils nourrissaient l'expectative de leur transmettre la passion romantique pour l'exotisme tropical, qui allait des espaces vierges de la forêt amazonienne et du pôle antarctique à la dynamique sociale des villes coloniales.

Les œuvres sur les découvertes de nouveaux territoires et les histoires de vie des explorateurs célèbres, réelles ou factices, étaient si nombreuses, que des éditeurs comme Mégard, de Rouen, et les Parisiens Eymery et Lehuby, tout comme, à partir de la seconde moitié du siècle, les prestigieuses Hachette et Hetzel, ont commencé à se distinguer par des collections de livres de récréation morale basées sur toutes les variations de ces thèmes. La plus connue de ces bibliothèques, comme s'appelaient ces collections, est celle des *Voyages Extraordinaires* de l'éditeur Hetzel, initiée en 1863 lorsque parût le premier roman de Jules Verne, *Cinq Semaines en Ballon*.

Dans le mouvement d'expansion de la librairie française et d'une production littéraire «*novomundista*», l'installation de la librairie des frères Garnier à Rio de Janeiro, dans les années 1840, mérite d'être soulignée. Baptiste-Louis Garnier, le plus jeune des frères, fut l'instigateur de la diffusion du livre français au Brésil. Sa librairie fonctionnait comme un entrepôt commercial du siège social parisien ; en outre d'importer et de distribuer des livres d'autres maisons européennes avec lesquelles il maintenait des relations d'affaires, comme les maisons d'édition des Portugais Aillaud et Guillard.

Si en Europe se formait un réseau portant sur les connaissances des différences culturelles des Américains, au Brésil, un réseau de connaissances et d'assimilations de la culture et de l'identité française prenait forme.

Afin de comprendre les relations entre l'appropriation littéraire de l'Amérique du Sud dans le roman d'enfance et de jeunesse français du XIXe siècle et l'installation de la librairie française au Brésil, donnant naissance à la formation et à la consolidation d'un espace littéraire pour la jeunesse brésilienne<sup>2</sup>, je prends comme référence le roman de

Jules Verne, *La Jangada: Huit cents lieues sur l'Amazone* (1881), en le comparant à deux autres de ses romans dont les trames se déroulent sur le même continent, à savoir *Le Superbe Orénoque* (de 1898, qui se déroule au Venezuela) et *Le Phare du bout du monde* (de 1905, qui se déroule dans le sud de l'Argentine). Dans ces œuvres, les navigations, naufrages et leçons de survie, dans le style de Robinson Crusoé, rendent possibles des trames abondantes en descriptions géographiques et en commentaires historiques. Ces romans manifestent des systèmes de classifications et de comparaisons raciales entre les personnages sud-américains et leurs référents européens et nord-américains, dans une tentative évidente de délimiter un espace identitaire et de fiction du continent sud-américain.

Je prétends démontrer dans cet article que les interprétations d'un Brésil sud-américain étaient en corrélation avec les transformations sociales, culturelles et psychiques par lesquelles la société française était en train de passer, selon ce que le sociologue allemand Norbert Elias (1994) qualifie de processus de civilisation dans les sociétés occidentales. En ce qui concerne les récits de voyage pour les jeunes, on observe des changements dans les formes de régulation des émotions, dans l'expression des sentiments de peur, d'intolérance et de rejet, allant vers une assimilation progressive des différences entre Indiens, colons portugais et esclaves noirs.

En France, un plus grand contrôle des écrits se rapportant au Nouveau Monde a fait que les barbares et sauvages des récits de voyage de la Renaissance (à l'exemple des récits des missionnaires français Jean de Léry et André Thevet, protagonistes de la France Antarctique fondée par Nicolas de Villegagnon à Rio de Janeiro, entre 1556 et 1558) commençaient à être représentés de manière moderne comme « altérités tropicales ». Ce changement de perception accompagnait le mouvement d'exportation de l'édition française et la conquête définitive de nouveaux marchés par-delà le monde, à partir de la moitié du XIXe siècle.

Ainsi, les déplacements culturels liés à un mouvement plus vaste de circulation des livres, amènent les pays représentés dans les fictions tant à importer, traduire et adapter les classiques français, qu'à former un fonds nécessaire au processus de constitution et d'autonomisation des littératures nationales. Tout cela s'est déroulé de concert avec la diffusion et l'assimilation des œuvres de Charles Perrault, de la comtesse de Ségur et de Jules Verne, pour ne citer que les plus importants pour les traducteurs, adaptateurs et lecteurs brésiliens.

Penser les traversées, les traductions et les adaptations de la littérature française d'enfance et de jeunesse vers la brésilienne, en considérant les diverses notions que chacune assume au cours de l'histoire

de ses formations, implique de se confronter au problème initial de la délimitation des frontières temporelles (la mise en place d'un calendrier des origines du genre) et esthétiques (les critères de ce qui est, ou non, de la fiction pour enfants).

Du point de vue des études littéraires, le développement d'un concept de littérature d'enfance et de jeunesse au Brésil a été seulement rendu possible en associant, voire en restreignant, l'émergence du genre à la formation de la nation. C'est ce qui est prôné, au début du XXe siècle, par Monteiro Lobato. Point de vue auquel adhère, encore aujourd'hui, une grande partie de la critique spécialisée.

Différemment du cas de l'histoire littéraire française, où l'association entre fiction, modèles d'éducation morale et distraction pure et simple (chrétienne ou universelle), a prévalu. Cette marque de formation détachée des obligations à la patrie, et même plus anciennement, à la cour<sup>3</sup>, nous conduit à la compréhension des usages et à la grande pérennité des classiques français au sein de plusieurs traditions nationales, en particulier pour le cas brésilien.

Pour l'étude de la constitution et de l'autonomie de notre champ de fiction pour enfants et jeunes<sup>4</sup>, il est nécessaire d'ajouter certains questionnements à ce calendrier et à ce système de démarcations. En commençant par l'inventaire des livres qui furent initialement proposés au jeune public et qui finirent par constituer la tradition brésilienne, à partir de la moitié du XIXe siècle. La plupart d'entre eux était des originaux français ou des traductions en portugais du Portugal ou du Brésil. Un marché d'adaptations et de recreations prend forme durant la seconde moitié du XXe siècle, comme une stratégie éditoriale pour entretenir l'intérêt des nouvelles générations de lecteurs pour les livres et les matrices culturelles européennes.

Étant évident que le champ littéraire brésilien ne présente pas la même histoire, ni non plus la même structure que le champ littéraire français, la déclaration d'intérêt de Monteiro Lobato nous paraît extrêmement significative, lorsque dans une lettre adressée à son ami Godofredo Rangel, il communique son engagement à créer une littérature véritablement nationale pour les enfants brésiliens (Lobato, 1955).

Ce n'est certainement pas par crainte des influences européennes que l'écrivain et éditeur a non seulement révélé son projet à son ami, mais a aussi commencé à se mettre à l'œuvre. Sa déclaration exprime un désir d'autonomie partagé avec d'autres écrivains brésiliens d'autres genres des premières décennies du XXe siècle, qui voulaient eux aussi se libérer des modèles étrangers. Or, les premiers pas de l'affirmation d'une identité propre vont toujours dans la direction inverse à tout ce

qui est étranger. Dans le cas de la littérature brésilienne d'enfance et de jeunesse, la poursuite de l'autonomie s'est retournée contre les modèles européens qui avaient fait le succès, depuis la fin du XIXe siècle, aussi bien des traductions et adaptations des fables et des contes réalisées par Fonseca Pimentel pour les bibliothèques pour enfants de Pedro da Silva Quaresma et de Francisco Alves, que des *Contos da Carochinha*, *Histórias da baratinha* et *Histórias do Arco da velha*.

Il est probable que Monteiro Lobato ait réellement cru en une rupture, bien que son projet n'ait pas réussi à totalement se défaire de ce « passé » des classiques littéraires. Les personnages et les motifs des fables et contes, avec des petits cafards, des fées et des coléoptères, peuplent les plus belles aventures de Monteiro Lobato, tout comme le folklore national. En tant qu'éditeur, Monteiro Lobato a également adapté des œuvres étrangères à la faveur de la plume du traducteur Godofredo Rangel, tout en reprochant les mêmes critiques que Pedro Quaresma aux versions précédentes du français Garnier : «Quelles traductions truffées de gallicismes! Nous devons refaire tout cela – que le langage passe par une « brésilianisation »»(Lobato, 1955:276).

Les modèles propres à la littérature brésilienne d'enfance et de jeunesse ont été construits principalement avec les traductions et les adaptations des classiques européens, comme les voyages de Jules Verne, qui depuis les premières traductions entreprises par l'éditeur/libraire Baptiste-Louis Garnier à la fin du XIXe siècle, ont continué pendant de nombreuses années à enchanter les enfants et les jeunes Brésiliens dans les adaptations de Marques Rebelo, Clarice Lispector et Carlos Heitor Cony.

Selon Anne-Marie Chartier (2004:123), nombreux sont les exemples qui illustrent ce processus de construction de nationalité littéraire par le biais de la circulation et de la formation d'espaces internationaux de réception des ouvrages d'enfance et de jeunesse : comme les aventures de Pinocchio, de Nils Holgersson, de Tom Sawyer ou encore de Mowgli. Sans oublier le contemporain Harry Potter, qui anime les marchés ciblant les jeunes de divers pays du monde lettré.

Ainsi, les libraires/éditeurs actifs dans ce secteur de la fin du XIXe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle (Baptiste-Louis Garnier, Pedro da Silva Quaresma, Francisco Alves et Monteiro Lobato), ont forcé la croissance d'un marché pour le livre d'enfance et de jeunesse, principalement avec le développement des collections, et contribuant, chacun à sa manière, à la modification des pratiques culturelles des familles et des écoles brésiliennes.

Cependant, les transferts littéraires de la France vers le Brésil ne se sont jamais réalisés sur un pied d'égalité. Par conséquent, ils posent des problèmes supplémentaires à l'analyse. Le principal de ces problèmes repose sur l'évidente asymétrie entre les deux espaces culturels, l'un central et dominant du point de vue d'une accumulation d'un capital spécifique, l'autre périphérique et dominé (Casanova, 2002) par rapport aux prémices de ce même capital. Pour comprendre la circulation transnationale des textes provenant des pratiques de traduction, provoquant l'émergence d'une catégorie d'agents spécialisés (traducteurs, adaptateurs et directeurs de collection), Gisèle Sapiro (2009) souligne que l'étude des rapports de forces entre les cultures devient indispensable.

S'impose ensuite, l'hypothèse d'une domination paradoxale qui ne réduit pas la diffusion de la littérature française d'enfance et de jeunesse vers les pays d'Amérique du Sud, et par conséquent les emprunts, à un cas de pure et simple colonisation culturelle ; même si c'est le commerce des classiques français qui a ouvert la voie à l'institution de la littérature brésilienne d'enfance et de jeunesse en tant que genre autonome. Grâce à cet argument, l'étude du champ littéraire ne se limite pas aux approches centrées exclusivement sur les textes et leurs auteurs, et encore moins à des examens critiques qui recherchent des motifs et des identités nationales dans les romans et les contes comme critères du «véritablement de fiction». L'espace singulier des œuvres, même si vu dans des contextes historiques spécifiques, n'est pas indépendant de la production et de la commercialisation des livres et, par conséquent, des stratégies et des intérêts, des compétitions et des luttes de représentations des agents sociaux – écrivains, éditeurs, libraires, critiques et même des lecteurs les plus anonymes.

Inclure ces questionnements par rapport au calendrier et aux critères de fondation de la littérature d'enfance et de jeunesse brésilienne signifie déplacer les données du problème et considérer les systèmes de publication qui ont rendu possible la circulation transnationale des œuvres et les usages sociaux d'une même littérature dans différentes traditions culturelles.

En suivant les formulations intercomplémentaires de Jean-Yves Mollier (1988), Pierre Bourdieu (1996) et Roger Chartier (2005), je propose d'orienter la discussion vers une perspective qui combine la classification et l'analyse des œuvres aux pratiques éditoriales, en vue d'élaborer une sociologie historique et comparative des éditions. De la sorte, cette recherche articule analytiquement les deux pôles de la production littéraire, l'écriture et l'édition (y compris la commercialisation transatlantique de la librairie française), en suivant l'œuvre de Jules

Verne et son éditeur, Pierre-Jules Hetzel, dans la production du chapitre américain des *Voyages Extraordinaires* dans les mondes connus et inconnus.

## 2. HETZEL, VERNE ET UN TOUR EN AMÉRIQUE DU SUD

Pierre-Jules Hetzel reste dans les annales de la librairie française pour être le fondateur de la revue illustrée pour enfants, le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, dont le premier numéro fut publié le 20 mars 1864. Dans les pages de la revue se perpétuait une autre prouesse de l'éditeur : la prépublication de textes sous le format de feuilletons, de ce qui deviendra les romans de l'intégralité de la série des soixante-deux voyages de Jules Verne.

La trajectoire de Pierre-Jules Hetzel, un intellectuel aux idées républicaines, accompagne la modernisation du système éditorial français. Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, l'édition française intègre des innovations techniques, adopte les principes de rationalité économique et de la division du travail, et se diffuse dans le monde entier.

Ses débuts sont marqués par le choix d'auteurs romantiques qui s'attache à décrire les coutumes de la vie privée parisienne et provinciale, comme Balzac par exemple. Pierre-Jules Hetzel est aussi emblématique de l'irruption de nouveaux hommes forts dans le monde du livre. Lesquels, selon Jean-Ives Mollier (1988), dans la mesure où leurs fonctions se spécialisent, substituent une logique économique de la demande sociale (de commandes régionales et nationales de l'Église catholique et des écoles) par une logique moderne de l'offre, dans laquelle des livres de vulgarisation et de récréation en petits formats et à bas prix sont mis sur le marché, en réponse aux attentes d'un nouveau public de lecteurs instruits. C'est dans ce mouvement que surviennent les grands enjeux et la création de nouveaux marchés.

On ne peut pas perdre de vue le fait que suite aux réformes dans l'éducation (dont la plus importante a été entreprise en 1833 par Guizot, ministre de l'Instruction publique en France à cette époque), et à un processus d'alphabétisation sans retour, selon Jean-Yves Mollier (2001), les Français ne se contentent plus de restreindre leurs pratiques de lecture aux manuels scolaires et commencent à se procurer les livres des collections. C'est ainsi que l'espace de production s'agrandit et atteint un lectorat à l'échelle continentale et transcontinentale.

En association avec son *Magasin*, Pierre-Jules Hetzel publie une collection de livres pour la jeunesse, la *Bibliothèque d'Éducation et de*

*Récréation*, dont faisaient partie les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne. La revue et les livres des collections étaient destinés à une lecture familiale et domestique, et entraient dans les foyers des jeunes lecteurs sous le regard des pères et des mères, en même temps qu'ils prétendaient à la diffusion de connaissances scientifiques et des valeurs du progrès à travers les romans de formation morale (Bellet, 1980). Ce projet donnait une légitimité aux œuvres, ouvrant les portes des écoles à l'éditeur.

Pierre-Jules Hetzel s'appuyait sur une équipe expérimentée de rédacteurs et d'illustrateurs. Parmi eux figuraient les écrivains Jean Macé et Jules Verne. Ce dernier occupait aussi le poste de directeur de l'éducation et de la science du *Magasin*.

Les sources d'inspiration et de travail ne manquaient pas pour le duo Hetzel-Verne. Les récits décrivant la vie et les coutumes des Indiens et des Noirs des Amériques, érigés en « hommes sauvages », attisaient la curiosité pour des thèmes qui causaient un fort impact social à cette époque. Les ravages de la colonisation, les épisodes de l'histoire des anciennes colonies espagnoles et portugaises, l'esclavage, l'inévitable métissage, les processus d'indépendance et le débat religieux au sein du christianisme mêlant presque toujours les croyances et la vigueur de la pratique du cannibalisme, constituaient des sujets d'actualités qui ne se confinaient pas aux débats des associations scientifiques.

Le succès des livres de voyage au Brésil, des précédemment cités Jean de Léry et André Thévet, tout comme des voyages modernes (d'Augustin Saint-Hilaire, Ferdinand Denis et Louis Agassiz, parmi les plus connus), grande source d'inspiration et de consultation de Jules Verne, est emblématique de la vague romantique des éditions «*novomundistas*». Sans oublier les voyages sud-américains d'Alexander von Humboldt et d'Élisée Reclus. Ces livres dépassèrent l'intention de leurs auteurs, qui était de narrer la rencontre avec des altérités non européennes et de diffuser de nouvelles connaissances naturelles. Ils étaient également lus comme des guides pratiques d'orientation, véritables leçons de vie et de survie sous les tropiques.

Jules Verne fait souvent mention aux scientifiques et chroniqueurs qui effectuèrent des expéditions sur les fleuves de l'Amazone et de l'Orénoque, desquels il s'est inspiré pour la composition des récits de *La Jangada* et *Le Superbe Orénoque*. Nombreuses sont les références faites aux explorations d'Orellana (du XVI<sup>e</sup> siècle), du portugais Pedro Teixeira, (entre 1636 et 1637), et d'Alexander von Humboldt et de Louis Agassiz (du XIX<sup>e</sup> siècle).

Mais, c'est à la lecture de la correspondance entre Verne et Hetzel<sup>5</sup> que devient claire l'importante et décisive influence de l'éditeur dans le

travail de création et de recherche de l'écrivain. En lisant attentivement les lettres, nous pouvons connaître tout le processus de composition de romans se déroulant dans des pays dans lesquels Verne et Hetzel n'avaient jamais mis les pieds.

Les spécialistes et biographes de Verne ne se lassent pas de commenter que Pierre-Jules Hetzel intervenait directement dans l'écriture des romans, suggérant des modifications dans les textes ou proposant la collaboration de prestigieux savants des sociétés scientifiques parisiennes, dans le but de justifier et, par là même, d'accroître la légitimité de l'information utilisée dans les œuvres.

Dans le cas de *La Jangada*, Gabriel Marcel (1843-1909), (géographe français, chef de section du département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France) a grandement collaboré avec l'écrivain à la recherche de documents sur l'histoire et la géographie du Brésil. Avant *La Jangada*, Jules Verne et Gabriel Marcel avaient déjà travaillé ensemble sur l'ouvrage : *Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs*. Gabriel Marcel a aussi rédigé pour l'écrivain quelques textes demeurés à l'état de manuscrits : *Les vieux continents*, *l'Ancien Monde* et *Le Nouveau Monde*.

Gabriel Marcel remplissait la fonction de secrétaire de Jules Verne, un « facilitateur et réviseur des épreuves » des livres qui composaient la collection des *Voyages Extraordinaires*.

Dans les lettres échangées au cours de la rédaction de *La Jangada*, Hetzel se montre très préoccupé de garantir une « économie de temps » au travail littéraire de Verne. L'éditeur se demandait à quoi servirait de « laisser des lacunes » dans la production de l'écrivain à cause de longues recherches géographiques et historiques sur les pays sud-américains, alors que Verne est déjà tellement occupé par le processus de création de ses trames ? Ainsi, pour l'éditeur, le plus pragmatique serait alors de partager le travail de composition, en combinant l'écriture effectivement de fiction à la recherche scientifique : « Cela n'ébrécherait rien de vos travaux habituels. Grâce à cette combinaison, en un mot vous pourriez ne pas stopper sur le principal, ne pas faire de lacune dans votre production générale. Pensez-y bien... » (Dumas et al., 2002: 114).

Au cours de l'année 1880, époque des recherches pour ce roman, Verne était aussi occupé à la rédaction de l'ouvrage : *Un capitaine de quinze ans*. Les préoccupations de Hetzel sur la temps d'écriture étaient certainement plus en rapport avec le respect de l'une des clauses du contrat établi entre l'auteur et la maison d'édition : celle qui l'oblige à publier au moins deux romans chaque année pour la collection des voyages.

Toutefois, avant les aventures américaines, Verne a donné la parole aux voyageurs et explorateurs des Amériques, à l'exemple de la trilogie publiée entre 1878 et 1880 : *Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs*.

L'entreprise éditoriale de Pierre-Jules Hetzel visait aussi bien l'éducation et la récréation morale des jeunes Européens, au travers de la connaissance des altérités américaines, que la conquête d'un nouveau public de jeunes lecteurs dans le Nouveau Monde, comme cela a déjà été expliqué. En fin de compte, l'homme américain devait se construire par la culture et l'éducation. Ou mieux encore, afin de correspondre aux objectifs de la série des *Voyages extraordinaires* (la lecture domestique et la transmission d'une morale scientifique), l'homme américain se devait d'être familier tant au jeune lecteur français qu'au nouveau lecteur sud-américain. De là le recours à la fiction, typique de l'œuvre de Jules Verne, avec des personnages aux identités liminaires, entre sauvages et civilisés, et des métissages sociaux forgeant de bonnes relations entre les colons et les indigènes, comme vecteurs du rapprochement avec la civilisation et la culture européennes.

De cette façon, les stratégies éditoriales ont permis la construction de fiction de modèles d'identité. Ce n'est pas par hasard que *La Jangada* (1881) et *Le Superbe Orénoque* (1898) présentent et des personnages limitrophes, dissimulés et avec des identités secrètes.

*La Jangada* peut être lu comme un voyage d'aventure et une étude de la jungle sud-américaine. Les protagonistes, qui constituent une grande famille coloniale de parents et d'affiliés, composé de Portugais et d'Espagnols, de Noirs affranchis et de domestiques indiens, sous la protection du patriarche Joam Garral, partent d'une ferme située dans la ville d'Iquitos au Pérou, et découvrent l'Amazonie brésilienne à bord d'une embarcation (*jangada*). Au début, l'objectif du voyage est le mariage de la fille Minha, dans la ville de Belém do Pará, avec Manoel, un médecin militaire, ancien collègue d'études de son frère Benito.

Au fur et à mesure du déroulement de l'intrigue, abondante en cours de géographie allant des Andes à l'océan Atlantique et en aventures d'exploration des provinces fluviales de l'Empire brésilien, la vraie raison du voyage devient claire : la révision d'une sentence qui condamnera à mort le protagoniste Joam Garral (de son vrai nom Joam Dacosta) sous le chef d'accusation du vol d'une cargaison de diamants survenu vingt-trois ans auparavant.

Partant de la jungle péruvienne et allant jusqu'à l'océan Atlantique, le chemin parcourait huit cents lieues, soit un périple de quatre mois. Le voyage descend donc le cours du fleuve Amazone, représenté comme

une mer d'eau douce et comme un lien entre le Pérou et le Brésil. Dans certains passages, le roman ressemble plus à une leçon de géographie. Dans d'autres, il revêt les airs d'une grande aventure, avec les personnages affrontant des caïmans et des serpents faisant irruption du fond du fleuve et de redoutables singes dans les forêts, ou encore s'émerveillant à la découverte d'oiseaux rares, d'arbres denses et de fleurs sauvages. On arrive ainsi aux modèles culturels disséminés pour les lecteurs que Verne avait prévu. La coprésence de différentes formes d'appropriation et l'anticipation de lecteurs différents — ceux qui espéraient quelque instruction du livre et ceux qui cherchaient seulement à se divertir, ou encore ceux qui recherchaient une lecture qui combinait l'apprentissage et la diversion — est signe de différenciations culturelles au sein de la même société ou du public de lecteurs.

Le nœud de l'intrigue de *La Jangada* réside dans un document codé qui contient la déclaration de l'innocence du patriarche Joam Garral et qui se trouve en possession de l'aventurier Torrès (un mercenaire métisse à moitié barbare ou presque sauvage), qui s'en sert comme un instrument de chantage. Torrès, personnage introduit à Benito et à Manoel dès la ferme d'Iquitos, finit par embarquer sur la *jangada*. À partir de là, ce qui était coexistence ordonnée et pacifique entre les trois races sublimées et idéalisées — chefs de famille luso-brésiliens, Indiens courageux et Africains fidèles, qui constituaient les serviteurs domestiques — se transforme en un conflit ouvert. L'équilibre de cette famille de voyageurs favorisé par des liens de gratitude est rompu justement par l'élément qui représente le mélange des races, conduisant à penser que Jules Verne n'était pas favorable à l'idée de métissage, l'associant au déséquilibre social et à l'état de sauvagerie.

Le personnage de Torrès se situe proche de l'animalité, sa profession de mercenaire, chasseur d'esclaves, le mettait en opposition face aux principes du libéralisme, et en conséquence, des pressions pour l'abolition de l'esclavage au Brésil, qui provoqua tant de débats en Europe durant la seconde moitié du XIXe siècle. Après tout, la *jangada* était comme une île artificielle dans le style de Robinson Crusoé, toute fabriquée par les « propres mains » des personnages. Le seul horizon était le fleuve Amazone. Le danger que Torrès représentait pour les voyageurs se compare seulement à une attaque de caïmans ou à une insurrection d'Indiens ou de Noirs fugitifs.

Dans la vision de l'auteur, le paradigme de la race supérieure est l'homme nord-américain : courageux, fort, instruit et doté de sens pratique. L'Amérique libre, si exaltée dans les *Voyages Extraordinaires*, devient synonyme d'énergie, d'audace et de réalisme. Par conséquent,

Verne a semble-t-il défini ses héros sud-américains en corrélation avec ceux nord-américains.

En ce sens, il est intéressant de voir la manière dont le narrateur configure sociologiquement l'embarcation. La communauté de voyageurs est divisée en strates sociales bien délimitées, plus la proximité physique était grande, plus le fossé social entre eux était grand, dans une relation typiquement coloniale entre patrons et domestiques. Au centre du « train flottant », trônait une grande maison de maître, finement décorée et couverte de fleurs et de feuillages. Pour les personnages, la maison faisait penser à un fragment de la ferme d'Iquitos. À son entour, était bâti un petit village de *malocas* (les maisons communautaires ouvertes des Indiens) et de huttes des Noirs, celles-ci fermées comme celles d'Europe, rappelant aux lecteurs des habitations plus habituelles. Tout ceci, évidemment, pour ceux qui acceptent de bon gré le contrat proposé par ceux qui ont produit l'ouvrage, à savoir l'auteur et l'éditeur. Certains pourraient se défier de toutes les préconisations et faire une interprétation par défaut.

*Le Superbe Orénoque* raconte l'aventure du jeune français Jean de Kermor au cours de son voyage, qui de Chantenay (près de Nantes), se lance à la recherche de son père disparu au Venezuela, en remontant le cours du fleuve Orénoque. Le livre de l'explorateur français Chaffanjon lui sert de guide de voyage. C'est grâce à la lecture de cet ouvrage de référence sur le Venezuela qu'il reconnaît les personnages décrits, les bêtes et Indiens féroces, et finit par trouver ce qu'il cherche. Le narrateur établit des comparaisons entre les fleuves de l'Orénoque, du Mississippi et de la Loire bretonne. Verne décrivait l'Amérique du Sud à partir de ses références culturelles.

Jean de Kermor est en fait l'identité secrète de Jeanne de Kermor. Durant la remontée du cours de l'Orénoque, trois savants de la Société de Géographie du Venezuela engagés dans une exploration de reconnaissance du fleuve national, se joignent à l'aventure. Ils sont dépeint sur le modèle du géographe français Elysée Reclus, dans une tentative évidente de rapprocher les savants des deux mondes. Toutes les pistes du père de la jeune, travestie en jeune homme, mènent à l'embouchure du fleuve Orénoque et à la découverte de la géographie, de l'exubérance de la nature et des modes de vie de l'Amérique tropicale.

Le roman d'aventures de Jules Verne présente des modèles de civilité et de barbarie. Ces modèles peuvent être assimilés au moyen d'un pacte d'identification et de reconnaissance entre les intentions de l'auteur et les catégories de compréhension et d'entendement du monde dans les appropriations des lecteurs. Ainsi, la lecture rend possible l'exercice

d'autorégulation individuelle et d'apprentissage de la différenciation des fonctions sociales au travers de la trame tissée autour des personnages.

Selon Michel Riaudel (2003:355), en écrivant *La Jangada*, Jules Verne avait la volonté de présenter au public de jeunes lecteurs français « le contexte politique, la mission pédagogique et la force de l'imaginaire ».

Le premier indice nous est fourni par la rencontre, en France, de Jules Verne avec Gaston d'Orléans (Comte d'Eu) et sa femme, la princesse Isabelle de Bragança (héritière de l'empereur Pierre II du Brésil). C'est cette même princesse, amatrice des livres de Verne, qui signa la « Loi d'Or » (« *Lei Áurea* »), abolissant l'esclavage au Brésil en 1888. Le roman serait alors une courtoisie diplomatique envers la Maison impériale brésilienne. Comme le note à nouveau Michel Riaudel (2003:357), Verne se montrera également complaisant sur d'autres questions politiques controversées : « l'ouverture du fleuve à la navigation internationale et le tracé de la frontière qui sépare la Guyane du Brésil ». À l'époque, cette dernière question a mobilisé les débats autour de qui pouvait le mieux civiliser les Indiens d'Amazonie, à savoir les patrons portugais et brésiliens ou les missionnaires français.

Le deuxième point qui a pu rapprocher Verne du Brésil est à mettre sur le compte de son optimisme concernant le credo positiviste d'ordre et de progrès, signe distinctif de son œuvre, et de l'enthousiasme qu'il nourrissait pour la diffusion des connaissances scientifiques. De là, la profusion d'informations géographiques, botaniques, zoologiques et culturelles dans la trame de *La Jangada*.

Sans oublier que les expéditions scientifiques avaient parcouru le continent sud-américain de fond en comble, s'instaurant en opérations de classification et d'agencement de mondes et de peuples fascinants et inconnus. Ces récits rédigés par des Européens fonctionnaient comme des vecteurs de diffusion des différences culturelles, d'autres manières de vivre et de ressentir.

Les livres de voyage finirent par conquérir, pendant de longues années et plusieurs cycles de publications, les jeunes instruits du Nouveau Monde, passionnés par les traductions des classiques européens. La littérature française convenait non seulement aux libraires qui la commercialisait, mais aussi aux lecteurs qui découvraient des affinités entre le monde de la fiction et l'univers hiérarchique et patriarcal qui sous-tendait leurs *habitus* individuels et les relations de la société brésilienne. Les modèles d'éducation des bibliothèques morales et chrétiennes typiques de l'ancien régime éditorial français convenaient

toujours aux libraires et aux lecteurs, mais aussi les bibliothèques de voyage du nouveau mode de production du livre en France.

Dans *Le Phare du bout du monde* (1905), Verne traite de la colonisation de la pointe sud de l'Argentine, à proximité de la région polaire. L'intrigue tourne autour d'un phare construit par la marine argentine sur l'île des États, pour défendre la région de l'archipel du détroit de Magellan d'attaques de pirates. Torrès, le personnage à moitié barbare, réapparaît au sein d'une bande de pirates formée d'anciens marins chiliens et d'Indiens fuégiens, qui poussés par leur sauvagerie, assassinent les gardiens et assument le commandement du phare dans le but d'attirer et de couler des navires. Vasquez, le seul survivant des gardiens du phare, en compagnie d'un naufragé qui échoue sur l'île après le naufrage de son navire, lutte courageusement contre les forbans qui finissent par être arrêtés.

Le 25 mars 1905 à huit heures du matin, Jules Verne décède d'une crise de diabète, sans avoir achevé *Le Phare du bout du monde*. En août de la même année, la première édition du roman paraît. Dans l'univers des récits de voyage, tout porte à croire que l'arrivée des voyageurs aux pôles représente la fin de nombreux siècles de découvertes, d'écrits et d'aventures.

L'important, ici, réside dans le fait que les traductions et adaptations de l'œuvre de Jules Verne transmettaient des images réciproques pour les jeunes Européens et Américains, aiguisant un goût commun pour l'exotisme tropical. Les explications au sujet de la culture, de la flore et de la faune du Nouveau Monde révèlent les lecteurs attendus et même ceux imprévus (les deux types nécessitant des informations) aspirant à la connaissance, mais sans renoncer aux péripéties et aux aventures. Au-delà de l'intrigue, qu'est-ce qui pouvait être enseigné et appris à la lecture d'un livre comme *La Jangada* ? La vie, les jours et les nuits sous les tropiques ? La géographie et la vie sociale dans les villes, villages et missions bordés par le fleuve Amazone ? Le contact avec les Indiens sauvages ? L'hydrographie du Brésil ? La conscience européenne d'autres conventions ? Ou tout cela à la fois, en outre des relations sociales qui semblent à la dérive sur ce fleuve, avec Blancs, Noirs et Indiens, patrons et employés, vivant à bord de cette maison flottante ? Un univers culturel commun mettait-il en relation, par des liens d'affinité dans la lecture, une élite intellectuelle et jeune de l'Ancien et du Nouveau Monde ?

D'un autre côté, l'auteur cherchait à réduire les différences entre les univers culturels de ses lecteurs, rapprochant la jeunesse française de la jeunesse brésilienne. Le narrateur ne se lasse jamais de rappeler la douceur des Indiens des régions fluviales du Brésil et de toute l'Amérique

centrale : « Les Indiens des rives appartiennent à des tribus paisibles, et les plus farouches se sont retirés devant la civilisation, qui se propage peu à peu le long du fleuve et de ses affluents. » Verne fait alors une nette distinction entre les personnages « maîtres d’eux-même » ☐ hommes et femmes qui font preuve de sang-froid dans les situations extrêmes, dont l’auteur exalte la raison et le sang-froid ☐ et ceux plus ou moins barbares qui sont réduits en esclavage par leurs instincts et qui commettent des excès (ceux qui se « laissent aller ») ; même si tous dépendent les uns des autres.

L’approche du Brésil que Jules Verne a choisi est extrêmement intéressante. Il n’associe pas l’ancienne colonie au Portugal. L’espace national brésilien est construit, avant tout, par sa situation géographique et les affinités électives et les comparaisons sont faites entre le Pérou, le Venezuela, l’Argentine et le Brésil. Bien que l’auteur croisait des informations tirées des récits de voyageurs qui n’étaient pas toujours exactes, et qu’il commettait de nombreuses erreurs de dates, il finit par construire une fiction d’invention du Brésil sud-américain.

## BIBLIOGRAPHIE

- BELLET Roger. « De Hetzel éditeur à P-J Stahl Journaliste », In : *Europe*, vol. 619-620, novembre – décembre 1980, pp. 13-31.
- BOURDIEU Pierre. *As Regras da Arte: Gênese e Estrutura do Campo Literário*, São Paulo : Companhia das Letras, 1996 [1ère éd. en français : 1992].
- CHARTIER Anne-Marie. *Enseñar a leer y escribir. Una aproximación histórica*, Mexico : FCE, 2004.
- CHARTIER Roger. *Inscrire et Effacer. Culture écrite et littérature (XIe-XIIIe siècle)*, Paris : Gallimard/Le Seuil, 2005.
- CASANOVA Pascale. *A República Mundial das Letras*, São Paulo : Estação Liberdade, 2002 [1ère éd. en français : 1999].
- DUMAS Olivier ; RIVA Piero Gondolo Della ; DEHS Volker (Établis par), *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel (1863-1886). Tome III (1879-1886)*, Société Jules Verne, Genève : Éditions Satkine, 2002.
- ELIAS Norbert. *O processo civilizador. Uma história dos costumes. Volume I*, Rio de Janeiro : Jorge Zahar Ed., 1994 [1ère éd. en allemand : 1939].
- LOBATO J. B. Monteiro. *A Barca de Gleyre. Vol. 2*, São Paulo : Editora Brasiliense, 1955.

MOLLIER Jean-Yves. « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIIIe au XXe siècle », In : J. Michon et J.-Y. Mollier (dir.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000*, Québec/Paris : Les Presses de L'Université L'AVAIL/L'Harmattan, 2001, pp.42-72.

\_\_\_\_\_. *L'argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris : Fayard, 1988.

RIAUEDEL Michel. « O rio palimpsesto : o Amazonas de Júlio Verne, das fontes à ficção », In : *Revista USP*, Dossiê 13 – Amazônia, 1992, pp. 66-73.

SAPIRO Gisèle. « Introduction » In : G. Sapiro (dir.): *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris : Nouveau Monde éditions, 2009.

VERNE Jules. *La Jangada: Huit cents lieues sur l'Amazone*, Paris: P.-J. Hetzel, 1881.

\_\_\_\_\_. *Le Superbe Orénoque*, Paris: P.-J. Hetzel, 1898.

\_\_\_\_\_. *Le Phare du bout du monde*, P.-J. Hetzel, 1905.

---

<sup>1</sup> Un faisceau de production de fictions dont les thèmes et les trames des intrigues tournent autour de l'altérité, des Indiens, des Noirs et des colons, de la nature et des épisodes historiques des Amériques.

<sup>2</sup> Avec les traductions des collections de classiques de la librairie de Rio de Janeiro de Baptiste-Louis Garnier, et plus tard, avec les adaptations d'autres maisons d'édition.

<sup>3</sup> Étant donné que les appropriations des contes du XVIIIe siècle de Charles Perrault et de Madame d'Aulnoy ont été bien au-delà des fêtes et des divertissements à Versailles sous le règne de Louis XIV.

<sup>4</sup> Le champ littéraire est l'espace social constitué par des institutions relativement autonomes, dont le fonctionnement dépend de propres lois de domination et des relations de force entre agents occupant différentes positions hiérarchiques. On se réfère, ici, au concept de champ littéraire issu des formulations de Pierre Bourdieu (1996).

<sup>5</sup> L'échange épistolaire entre Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel a été réuni en trois volumes, organisés par Olivier Dumas, Piero Gondolo de la Riva et Volker Dehs. De cet ensemble, j'ai consulté : *Correspondance inédite de Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel* (1863 – 1886), Société Jules Verne, Genève : Éditions Slatkine, 2002.

## **Le Commerce Transatlantique de Librairie**

Campinas-SP-Brasil, pp. 201-206, 2012

---

# **L'APPROPRIATION EN AMÉRIQUE LATINE DES STRATÉGIES POLITIQUES ET ÉDITORIALES DÉVELOPPÉES, EN FRANCE, POUR LA DIFFUSION DE LA LECTURE: PERSPECTIVES COMPARATIVES ENTRE LE BRÉSIL, L'ARGENTINE ET LE MEXIQUE (1870-1950)**

**Gabriela Pellegrino Soares**

(Département d' Histoire de l'Université de São Paulo)

Ce travail, qui aborde un thème considéré vaste, a comme principal objectif de faire une réflexion comparative entre les relations que le Brésil et l'Amérique Latine établirent avec la France dans le domaine de la divulgation de textes imprimés et du phénomène de “Mondialisation culturelle”.

Le centre de mon attention sera principalement orienté sur le travail d'intermédiaires qui ont collaboré pour l'amplification du commerce de livres – et pour la diffusion des “idées” françaises vers l'Amérique Latine –, collaborant pour rendre légitime certains répertoires de lecture. En effet, la “Mondialisation culturelle” s'effectue par le filtrage des agents intermédiaires qui favorisent les échanges et les appropriation culturels.

La vision, qui attribue aux lettres et à l'écriture des sens liés à la rationalisation, à la civilisation et à la modernité, constitue, comme cela

a été fortement démontré, une marque dans le processus de formation des États Nationaux en Amérique Latine.

Les lois d'éducation communes approuvées en Amérique Latine dans la deuxième moitié du XIX siècle, furent importantes pour légitimiser le nouveau rôle social et politique attribué aux lettres. Ces dernières réussirent aussi à briser les cercles fortement établis des temps coloniaux qui faisaient de la "ville lettrée", pour reprendre un terme élaboré par Ángel Rama, un lieu par excellence du pouvoir et des privilèges politiques, comme celui aussi des pratiques de domination sociale et symbolique.

Comme cela se sait, la France a constitué au XIX siècle une référence importante - premièrement en Argentine, puis au Mexique et enfin au Brésil- dans l'implantation de politiques pour le développement de scolarité publique et pour stimuler la lecture, en même temps que s'amplifiait les lignes de circulation des imprimés français dans ces respectifs pays.

Le premier argument que j'aimerais analyser et développer dans ce travail est celui qui concerne la prééminence française dans ce domaine et de souligner que cela ne tient pas du simple hasard. Il me semble que la France du XIX siècle s'est appliquée à se positionner comme un modèle de civilisation, d'idées libérales et d'instruction. Il est possible de renforcer cette idée en prenant comme référence la *Revue Deux Mondes*, fondée en 1829 est remise sur le devant de la scène en 1830 par François Buloz, comme une publication en parfait accord avec les idéaux politiques et culturels de la Monarchie de Juillet. Il a été reconnu que cette même revue a occupée une place importante dans la vie culturelle, intellectuelle et politique française, du moins jusqu'à son acquisition par les frères Brunetiers en 1893. Par ailleurs, elle a aussi eu une répercussion significative sur le devant de la scène internationale, y compris en Amérique Latine.

En 1846, un an après la publication par Domingo F. Sarmiento du fameux ouvrage *Facundo, civilisation et barbarie*, la *Revue des Deux Mondes* a publié un article de Charles de Mazade intitulé "De l'Américanisme et des Républiques du Sud".

Le livre de M. Sarmiento est un des ouvrages exceptionnels de l'Amérique nouvelle dans lequel brille quelques originalités ; c'est une étude faite sur le vif, une analyse profonde, énergique, de tous les phénomènes de la société américaine particulièrement de la société argentine.

Mazade fut pendant de nombreuses années un très proche

collaborateur de la revue et un rédacteur de la prestigieuse session Chronique. Il fut aussi à la base de plusieurs articles que cette même revue a dédié à l'Espagne. Cela peut s'expliquer par le fait qu'il possédait une maison de campagne à Flamarens, dans les Pyrénées, où il a passé plusieurs saisons. Son centre d'intérêt s'est aussi parfois étendu pour les anciennes colonies espagnoles dans l'Atlantique.

Dans l'article ci-dessus mentionné, l'auteur fait une présentation détaillée des arguments de Sarmiento à propos du scénario de barbarie existant en Argentine. Il est clair qu'il pris partie pour le projet de civilisation qui fut initié par le président Bernardino Rivadavia et par l'élite instruite enthousiasmée par les références culturelles et politiques françaises de la décennie de 1820. Il faut néanmoins rappeler que ce projet fut interrompu à cause de l'ascension politique des grands chefs militaires.

En 1884, quand depuis longtemps les libéraux avaient pris en main le contrôle du pays et après avoir exterminé les indiens et subordonné les caudillos, un article de la *Revue des Deux Mondes* écrit par Émile Daireux, "La colonie française de Bueno Ayres", constata, sans une certaine fierté, l'association qui se produisait entre la victoire du projet de civilisation sur la barbarie argentine et l'identification de ce même projet avec le modèle français.

Je cite un court extrait de cet article:

(...) nous voudrions essayer de détourner un peu de l'attention de ceux qui s'intéressent aux progrès de la France à l'étranger, sur un pays qu'il ne s'agit de conquérir ni de civiliser, aussi des longtemps acquis à nos idées françaises, à leur influence, vivant de notre vie, partageant nos goûts, pratiquant nos moeurs, oubliant ses origines espagnoles pour rechercher surtout l'écho de tout ce qui se dit ou s'écrit en France (...)

Le deuxième argument que j'aimerais développer concerne le rôle des médiateurs. Sarmiento, exilé au Chili en raison de la dictature de Juan Manuel Rosas pendant la préparation de la publication de *Facundo*, reçu, en route vers l'Europe, la nouvelle de la mention élogieuse de la *Revue des de Mondes* à propos de son oeuvre.

Ceci lui permettait d'espérer une certaine ouverture pour ses futurs contacts intellectuels qu'il envisageait établir lors de son séjour en France.

Sarmiento était parti en voyage officiel, chargé par le gouvernement chilien d'observer l'implantation des systèmes publics de l'éducation primaire, dans des pays comme la France, la Hollande, l'Espagne et

l'Allemagne. Il continua, par la suite, son voyage aux États-Unis.

À Paris, qui était sa première destination, il fut reçu en personne par François Guizot, qui le recommanda pour l'École Normale de Versailles où il fera ses premières vérifications. Tous les modèles d'inspiration qu'il rencontra en France et dans les autres pays où il se rendit seraient présentés dans un rapport remis au gouvernement Chilien et, ultérieurement, dans le livre *Educación Popular*. Parmi les nombreux registres sur les pratiques administratives et pédagogiques adoptées dans les établissements d'enseignement où il alla, il nota, entre autres, les bonnes impressions de l'utilisation de la bibliothèque de l'École Normale de Versailles par les étudiants qui la fréquentaient. Il en déduisit qu'il serait important d'incorporer l'enseignement de la langue française dans les écoles chiliennes, de façon à amplifier les options de lecture par rapport aux livres disponibles en langue espagnole.

Il est intéressant de souligner qu'en dehors de la mission officielle, le voyage de Sarmiento en France se nourrit aussi d'une forte motivation personnelle. Le commentaire de Mazade lui donna l'espoir de rencontrer un éditeur pour son article *Facundo* en France. Il paya lui-même la traduction de certains passages, allant même à réclamer que les français n'avaient aucune connaissance de la langue espagnole. Il prit un rendez-vous avec François Bulloz au siège de la *Revue des Deux Mondes*. L'accueil fut très bon et il alla même jusqu'à envisager une possible collaboration, cependant, rien ne se fit.

En fin de compte, il s'aperçut que concernant le phénomène de "mondialisation culturelle", les échanges étaient inégaux.

Sarmiento ne put éditer son *Facundo* en français, d'un autre côté, il ne se positionna pas non plus comme un partisan entièrement dévoué aux idées illuministes et civilisatrices françaises. Il continua son voyage jusqu'aux États-Unis où il fit la connaissance de celui qu'il allait élire comme principale référence par rapport aux projets qu'il développerait en Argentine après la chute de Manuel Rosas – Horacio Mann, président du Board of Education du Massachusetts.

Comme je l'ai auparavant mentionné, la présence culturelle française était omniprésente en Argentine à la fin du XIX siècle. Or, même ainsi, le contexte ex-colonie (postcolonial) permettait le choix de parcours plus diversifiés.

La *Revue des Deux Mondes* était pleinement consciente de cette ouverture et, travailla avec succès comme intermédiaire en affirmant la progression culturelle française à travers le monde. Par rapport au Mexique qui était le pays qui avait reçu et attiré le plus l'attention de la *Revue des Deux Mondes* au XIX siècle, un article, ayant comme auteur

Claudio Jannet et publié en 1893 - par conséquent avant le rachat de la revue par les frères Brunetières -, faisait un bilan du pays sous le régime de Porfirio Díaz et, réhaussait la nouvelle place Nord-Américaine sur le devant de la scène. Il se devait à la France de réaffirmer sa position.

La France et l'Espagne se sont partagé jusqu'à ces dernières années la direction morale et intellectuelle du Mexique. (...) mais les mauvais souvenirs de l'époque coloniale font que l'Espagne reste détestée. La France, au contraire, a été pendant longtemps fort sympathique ; les études classiques se faisaient, il y a dix ans encore, exclusivement en français. Tous les hommes au dessus de quarante ans qui ont reçu une certaine éducation parlent couramment notre langue (...). Actuellement encore il se vend plus de livres français que d'ouvrages espagnol dans les librairies de Mexico. On aime à constater que ce sentiment a survécu à l'intervention de 1863. Une partie considérable du peuple mexicain accueillait avec faveur, et quant au libéraux, ils ont parfaitement compris que cette malheureuse campagne était le fait exclusif de Napoléon III et non de la nation française. (...)

Depuis l'avènement de Porfirio Díaz, une nouvelle direction a été donnée à l'enseignement : une direction américaine, peut-on-dire. (...) Ces réformes répondent à des besoins économiques réels ; mais elles ne suffisent pas à changer le caractère de la nation. La médecine, l'économie politique, la science juridique (...) sont toujours étudiées dans les ouvrages français. (...)

C'est par l'entretien des relations intellectuelles et scientifiques, par le développement des rapports commerciaux (...), que la France peut aider les nations latines du Nouveau Monde à se défendre, et conserver elles mêmes un rayonnement pour leurs idées et une force d'expansion pour leurs capitaux (...).

Je laisse à mes collègues Eliana Dutra et Kátia Camargo le soin d'analyser les relations établies entre la *Revue des Deux Mondes* et le Brésil.

C'est la raison pour laquelle, mon attention sera dirigée pour analyser comment la présence française a réussi à établir un travail continu dans le monde des lettres et de l'édition dans le Nouveau Monde – aussi bien au Brésil qu'en Amérique Hispanique- en rappelant toutefois que l'enseignement de la langue française dans les écoles diminuait au fur et à mesure que le temps passait.

Je mettrais en évidence la collection *Menina e Moça*, édité par la Maison José Olympio, fondée à São Paulo puis transférée à Rio de Janeiro dans les années 1930. Il n'est pas nécessaire de vous parler du rôle central que José Olympio a joué, en publiant des grands écrivains brésiliens.

Il faut aussi noté que principalement à la fin des années 30, cette

même librairie initia un travail de traduction considérable, fait par des écrivains reconnus. Les oeuvres étaient répertoriés en différentes collections qui essayaient de satisfaire les demandes spécifiques des nouveaux lecteurs venant de divers secteurs publics.

La collection “Menina e Moça” a été lancée en 1934, mais gagna un élan pendant la décennie de 1940. Elle réunissait des traductions de livres de la prestigieuse Bibliothèque de Suzette, extension de la revue *La Semaine de Suzette*, destinée aux jeunes filles, lancée par les éditeurs Gautier & Languereau, en 1919. Les histoires des romans, dans lesquelles de savoureuses aventures se mêlaient à des intrigues moralisantes, se passaient dans un monde aristocratique, de châteaux mystérieux, de fortunes héritées et d'enfants pauvres récompensés pour leurs attitudes.

C'est pour cela qu'au Brésil, ils furent comptés avec l'approbation des autorités catholiques, tel que Tristão de Athayde, de critiques littéraires et bibliothécaires de renomés, comme Lenyra Fracarolli. La recommandation faite par les médiateurs apparaissait distinctement dans les premières pages de chaque exemplaire de la collection, après une note présentatrice et un épigraphe de Machado de Assis, parlant de l'âge “inquiet et douteux” de la jeune fille qui peu à peu se transformait en femme.

José Olympio mis à disposition des éditions de la collection mises en brochure, avec la première page en couleur. Il y en avait aussi recouverte d'une élégante couverture dure verte foncée, avec les inscriptions dorées, qui contenait environ 150 pages de texte et peu d'illustrations.

Parmi les titres se trouvait *Le petit roi du Bengale*, de M. Pujo, duquel j'apporte un exemplaire de ma propre collection d'enfance. Cette collection marqua différentes générations de brésiliennes, déjà habituées avec un monde de fiction rempli de neige et de tasses de chocolat. José Olympio étant aussi médiateur, aida à prolonger, dans le Nouveau Monde, l'incorporation de cet imaginaire.

---

<sup>1</sup> RAMA, A. *A cidade das letras*. São Paulo: Brasiliense, 1985; p. 77.

<sup>2</sup> MAZADE, Charles. De l'Américanisme et des Républiques du Sud. In. *Revue des Deux Mondes*, 2<sup>ème</sup> période, T. IV, 1846, p. 625.

<sup>3</sup> DAIREAUX, Émile. La colonie française de Buenos Ayres. In. *Revue des Deux Mondes*, 3<sup>ème</sup> période, t. 65, sept.-oct. 1884, p. 879-907.

<sup>4</sup> Ibidem, p. 881.

<sup>5</sup> JANNET, Claudio. Le Mexique sous la présidence du General Porfirio Diaz. In. *Revue des Deux Mondes*, 3<sup>ème</sup> période, t. CXVI, mars-avril 1893, p. 367-368.

**ORALITÉ ET CULTURE LETTRÉE  
ENTRE EAUX PLATES ET PROFONDES :  
LITTÉRATURE DE SENSATION DU XIX<sup>e</sup>  
SIÈCLE FRANÇAIS DANS L'UNIVERS  
DES OUVRIÈRES BRÉSILIENNES  
DES ANNÉES 1930**

**José Cardoso Ferrão Neto<sup>1</sup>**

(Universidade do Estado do Rio de Janeiro)

Au Brésil, les années 1930 ont vu s'installer non seulement la dictature du Nouvel État brésilien, mais aussi une des périodes les plus riches de l'histoire de la culture médiatisée. Suite à la popularisation des imprimés et surtout, à la Belle Époque tropicale, de la presse, consécutivement à la naissance d'un « monde image » reposant sur les techniques de la photographie et du cinémascope, la capitale fédérale de Rio de Janeiro devient une fois encore le centre propagateur de pratiques culturelles pour l'ensemble de la Nation<sup>2</sup>. La popularisation de la radio se révèle dans l'accroissement des appareils récepteurs au sein de la société, dans la disponibilité grandissante des transmissions électromagnétiques, dans une reformulation des formats et des contenus, dans l'éducation de l'audition en vue d'un nouvel apprentissage de l'écoute technique, dans un agencement du temps face au nouveau média et, encore, dans la configuration d'une nouvelle écologie sonore dans l'espace urbain, faisant surgir des pratiques socioculturelles traversées par les médias

de l'image et du son. Le début de l'Âge d'Or de la radio constitue une période de l'histoire du Brésil où, le politique et le culturel étaient si étroitement liés l'un à l'autre, que l'on peut considérer cette époque comme une référence pour comprendre les liaisons dangereuses et, en même temps, passionnantes, entre le réel et la fiction.

Publié en 1939, le roman *A Estrela Sobe* (L'Étoile Monte), de l'auteur carioca Marques Rebelo, raconte l'histoire d'une jeune ouvrière qui songe à devenir une chanteuse de radiodiffusion nationale. Considéré comme le chroniqueur par excellence de la ville de Rio à cette époque, Rebelo présente, à travers le protagoniste du roman dont la trajectoire se confond avec celle du média radio lui-même, comment l'imaginaire oral se potentialise avec l'ingestion du son technique. Cette innovation donne une force nouvelle aux images construites dès la fin du XIXe siècle par la presse écrite, la photographie et le cinéma. Le personnage central du roman, Leniza Máier, obéit ainsi à l'ordre du moment : vivre intensément la ville au moyen de l'ensemble des dispositifs de perception de l'être humain mis à l'épreuve. La chanteuse se fait aussi l'héritière d'une représentation ancienne du peuple carioca dans la littérature brésilienne, qui remonte aux travaux antérieurs d'autres chroniqueurs de la ville, comme l'écrivain Manuel Antonio de Almeida, pour la première moitié du XIXe siècle, Machado de Assis, pour la période suivante, ainsi que Lima Barreto et João do Rio, à la Belle Époque. Il s'agit de la représentation d'un peuple conteur, jongleur et performatif.

La formation et l'éducation de la jeune protagoniste, autant en ce qui concerne la vie quotidienne que la carrière radiophonique, transparaissent dans les pratiques socioculturelles du quotidien. Cela se manifeste surtout par les « interminables conversations, de langage détaché et de sujets crus », mais aussi par les lectures des romans empruntés par les collègues de travail d'usine, explique l'auteur<sup>3</sup>. Les intrigues littéraires, partagées dans cette petite communauté de lectrices, semblent être essentielles au développement de l'élocution, de la position du corps chantant et performant, de l'intelligence « plus aiguë » et « plus trépidante », nécessaire à la survivance dans le tissu urbain, influencé par la technique, autant que dans le monde des stars radiophoniques<sup>4</sup>. Cet univers comprend non seulement la matérialité du son, mais aussi le grand écran, les pages des journaux et des revues illustrées. Dans un espace, à la fois physique, social et symbolique, un ensemble de matérialités propre au domaine de la communication, quelques-unes anciennes, d'autres nouvelles, concurrencent tout en se complétant, en vue de la sédimentation d'une temporalité de masse, en cours d'inauguration au Brésil. Si « l'expérience significative » est

historique, c'est-à-dire l'expérience de doter de sens les pratiques culturelles, la lecture comprise, on voit le scénario de la ville de Rio de Janeiro des années 1930 se transformer en une « communauté interprétative » majeure, fortement irriguée par de nouvelles techniques de communication, dans laquelle se fondent et se développent les actes performants de ses communautés de lecteurs<sup>5</sup>.

Parmi les œuvres fréquentées par les ouvrières aux cours de leurs congés et vivement commentées durant le travail à l'usine, à l'écart des yeux soupçonneux de leur chef de section, nous trouvons les *Anecdotes de Bocage*, *Lucrecia Borja*, *La Morte Vierge*, ce dernier étant un roman brésilien de sensation qui fit un énorme succès dès la fin du XIXe siècle, et quelques volumes illustrés des deux collections populaires intitulées Collection Chique et Collection Galante. À ces titres, Rebelo ajoute un recueil de contes nommé *Pour Lire au Bain*, de l'écrivain luso-français Catulle Mendès. L'œuvre, publiée à Paris en 1884, a fait son chemin - selon l'habitude de cette époque - tout d'abord au Portugal, où elle a été traduite en 1903, pour naviguer ensuite sur les eaux profondes de l'Atlantique et débarquer aux tropiques.

« Un jour », dit Rebelo, Idália, une collègue de Léniza connue comme « la prêteuse de livres », « lui a offert une très petite brochure couleur rose : *Pour Lire au Bain*. C'est formidable », dit l'amie ouvrière. « Je ne la veux pas », répond le protagoniste. « Je n'ai pas de salle de bain chez moi »<sup>6</sup>. Ce petit dialogue est un vestige du long chemin transatlantique et transmédiatique, qui démontre la force de la littérature permettant la pénétration de l'écrit au sein de la société, survivant à des contextes historiques, culturels et communicationnels différents. À partir de cette hypothèse, chère à Jean-Yves Mollier, on peut en enlever une autre, en prenant en compte la survivance des histoires de Catulle Mendès, quelques décennies après leur publication en France, auprès d'un groupe de lectrices inscrit dans la société brésilienne qui, nous nous devons de le souligner, n'a pas vécu une telle révolution de l'écriture comme ce qui fut le cas sur le territoire français. Ce sont les signes de l'oralité dans un texte qui semblent garantir le plus souvent sa présence, sa circulation et sa continuité dans des cultures par excellence orales<sup>7</sup>. Le Brésil n'entre dans l'ère des médias de masse qu'au moment où la radio populaire des années 1930 fait irruption. Cet univers médiatique brésilien, créé par la radio populaire mentionnée fut, d'une certaine manière, préparé par les indices de l'oralité de la parole imprimée et par les techniques (ou technologies) de l'image et du son. Mais il ne gagne en force qu'au moment où le public entend pour la première fois, une voix qui lui parle directement<sup>8</sup>. C'est la tactilité du son, et du son technique

selon McLuhan, qui va faire la différence en ce qui concerne les médias de masse dans le contexte brésilien : l'information entre par l'oreille et se reproduit dans l'interconnexion de tous les sens. Un son qui invite l'audience à participer aux luttes verbales, gestuelles et sensibles, au temps présent, appartient au domaine de l'oralité<sup>9</sup>.

## LES MÉDIAS ET L'UNIVERS DES SENSATIONS

L'héroïne du roman de Rebelo a certainement pu trouver la même problématique de la tactilité chez Mendès, soit dans le contenu des petites histoires, soit dans la forme de l'écriture ou même dans la matérialité du livre. L'ouvrage en question est une brochure d'un format de 15 centimètres et demi de hauteur sur 11 centimètres et demi de largeur, donc transportable et facile à manier, que ce soit dans un espace de travail ou dans une salle de bain<sup>10</sup>. D'après la typologie de lecture donnée par l'auteur dans le prologue des contes, la brochure devait pouvoir se transformer en une micro ambiance stimulant les sensations les plus variées dans la fluidité temporelle du bain. Une curiosité apparaît pourtant : le prologue, qui dans l'édition originale française est introduit par l'illustration d'une femme nue, miroir à la main, se dirigeant vers la baignoire, porte dans la traduction portugaise le titre de « Symphonie », sans qu'aucune illustration n'y soit associée. Cela nous conduit à relever le potentiel du son, qui évoque non seulement les images, mais qui touche encore la totalité des sens liés à un corps répondant à l'appel sonore en présence. Il s'agit du moment précis où les lettres imprimées incorporent cette capacité du son, lorsque chaque conte se transforme en un élément d'une grande composition harmonieuse.

La typologie de lecture offerte par l'auteur dans le prologue montre son intention de convaincre les « exquis Parisiennes » - expression traduite en portugais par « gentilles et délicieuses parisiennes » - de créer, dans leurs salles de bain, toute une ambiance propice au dialogue, au mouvement du corps, à la production de multiples impressions sensorielles, à l'interaction entre ce public féminin et son auteur, avec le désir de se matérialiser aux côtés de ses lectrices à chaque fois qu'elles prennent ses histoires à la main. Une ambiance oralisée qui peut aussi servir comme réclusion ou aliénation face aux agressions de la vie moderne, et qui rencontre dans les petits contes la forme fictionnelle la plus appropriée à la fugacité du bain, dont la durée est une métaphore du temps oral fluide et passager. Malgré l'émergence d'un nouveau monde symbolique instauré par la technique, dont l'espace et le temps deviennent

encore plus compacts, il semble que des sensations plus simples et à la portée des lectrices puissent être évoquées par les pratiques sociales du bain et de la lecture inséparables, à l'instar de l'indivisibilité du corps et de l'âme. C'est au texte littéraire de dépasser l'illusion de la modernité, de la vie qui commence à être régie par des dispositifs technologiques comme la photographie et son mythe de miroir du réel, et de rejoindre la lectrice en l'aidant à donner libre cours à la fantaisie, au songe et à l'imagination, dont les dimensions dépendent plus du travail conjoint de l'écrivain avec son public.

Qu'en est-il de la problématique du dialogue ? Le prologue inaugure une forme d'écriture caractérisée par de constantes interpellations du public féminin, à travers des vocatifs et des réticences, qui demandent aux lectrices de compléter la pensée de l'auteur, et appelle à l'imagination créatrice d'images et de situations concrètes du quotidien, autant qu'aux rêveries d'autres mondes. C'est ainsi que l'auteur demande aux lectrices avides de sensations : « S'il était là, celui qui vous aime ? Là, devant vous, agenouillé, tendant les bras, balbutiant les divines paroles qui supplient ? »<sup>11</sup>. Le monde du texte qui, selon Mendès, doit coïncider avec le monde des lectrices, souligne le caractère fictionnel du récit et celui de la vie comme récit. Il met avant tout en relief le rôle de l'imagination créatrice dans la re-figuration du réel, comme l'explique Paul Ricœur<sup>12</sup>. C'est à l'heure vaporeuse du bain que le texte devient texte. Mendès regrette même, dans les dernières pages de son œuvre, de ne pas avoir pu tenir compagnie à sa lectrice-baigneuse – une absence récompensée par le livre lui-même qui « peut-être y aurait été ». L'œuvre personnifie l'auteur. Elle est une présence dans l'absence, bien qu'en s'évaporant avec l'eau de la baignoire qui « fait un joli clapotement » et, comme le son qu'elle produit ne peut durer que dans l'instant nécessaire à toucher les sens. C'est pour cela que, d'après Mendès, le roman serait un genre inapproprié à ce type de pratique de lecture. Ce genre, plus identifié avec la mentalité lettrée, ne ferait que bouleverser les eaux plates de la baignoire, avec sa logique de continuité, du temps chronologique, linéaire ou psychologique, et du traitement des caractères qui se baignent dans des eaux plus profondes<sup>13</sup>.

## LES EAUX PLATES DE LA LETTRE

Comme dans des situations d'échanges oraux du quotidien, où la communication se fait dans des interventions inattendues qui construisent la mise en intrigue, aussi bien que dans l'écoute

radiophonique fragmentaire et discontinue d'informations, la lecture entrecoupée de ces petites histoires se fait parallèlement à d'autres activités. C'est pourquoi l'auteur avertit son public en lui disant que l'œuvre ne doit « pas [être] ambitieuse et de très longue haleine, mais faite de tout petits contes, - votre femme de chambre déjà frappe à la porte en disant : 'Madame veut-elle sortir du bain ?'... »<sup>14</sup>.

Comme la logique des émissions radiophoniques qui font partie de l'univers des lectrices ouvrières des années 1930 au Brésil, le texte de Mendès, publié quatre décennies plus tôt, est imprégné de beaucoup de marques d'oralité : les redondances aident les lectrices à garder en mémoire les traits de l'intrigue et à ne pas perdre le fil, quel que soit le lieu : chez elles, à l'usine et dans le tramway, où la lecture s'inscrit dans des espaces sujets à de multiples stimulations et interruptions, de l'ordre du visuel, du sonore, de l'olfactif et du tactile. Ces mécanismes de réitération peuvent être observés dans la constante répétition de mots et d'expressions, de thèmes et de phrases entières dans un même récit. Toutefois, l'abondance de répétitions est parfois supprimée dans la version portugaise du texte. Le traducteur semble avoir choisi des formes de construction d'énoncés plus abrégées, relevant d'un autre trait du discours oral : la parole atteint directement le cœur de l'action. Quelques personnages aussi font leur apparition plusieurs fois. C'est le cas de Valentin et Juliette. Ces derniers réapparaissent dans différents contes, dans des contextes différents mais conservant certaines caractéristiques identiques, faisant de ces personnages des protagonistes faciles à identifier et dépourvus de complexité. Ainsi, placés dans l'œuvre, ils assument le rôle de démarquer le temps oral : le temps cyclique réalisant l'éternel retour du passé en le transfigurant dans de nouvelles performances au présent.

La préoccupation de Mendès semble être de construire pour ses personnages un monde chargé de beaucoup d'actions et de sensations, en évitant l'abstraction et les détours réflexifs de la pensée. Dans le texte, cela se traduit par une préférence pour les propositions indépendantes, juxtaposées ou coordonnées, comme dans le discours oral. Chaque sentence porte une idée à la fois. Les propositions subordonnées, tant dans l'original français que dans la traduction portugaise, sont minoritaires. Car en leur présence, le texte aurait ressemblé à un roman « ambitieux et de très longue haleine », inapproprié à une lecture souvent interrompue. C'est comme si le monde où l'on se meut, guidé par les sens, n'aurait pas besoin de grand raisonnement. La pensée doit donc être plus situationnelle qu'explicative. Tout n'est pas dit, ni dit en toutes lettres.

Au lieu de paragraphes conséquents et de longues phrases, Mendès, pour sauvegarder son intention d'être présent aux côtés de ses lectrices, préfère la forme dialogique pour leur adresser la parole. Cette interpellation constante ressemble à un jeu de questions et de réponses élaborées à l'avance pour faciliter la lecture, soit dans un conte de deux pages ne contenant que des phrases très courtes précédées d'un tiret, soit dans un récit en forme de texte théâtral, dans lequel deux épouses bourgeoises dialoguent sur scène à propos des amantes de leurs maris. Si l'amour est un jeu, en parler doit aussi l'être. Un jeu auquel l'auteur invite à s'y inscrire, ce qu'il fait avec des digressions ou des observations très rapides entre tirets, pour ne pas déranger la fluidité du texte qui accompagne le rythme de l'eau de la baignoire. Cela fait de l'écrivain un conteur-témoin, qui éprouve non seulement les situations vécues par les personnages et les lectrices, mais aussi leurs sensations. L'auteur voit, écoute, touche, sent, en interpellant les lectrices : « Tu vois ?... Tu le sais ?... ». C'est ce même monde de sensations, constituant l'apprentissage de la vie, que Platon méprise dans l'allégorie de la caverne, en le comparant avec l'abstraction de la pensée et l'invisibilité de la raison, dans un contexte grec qui voit peu à peu l'ingestion de la mentalité écrite issue de l'alphabet phonétique.

Chez Mendès, tout doit être visible et accessible aux divers sens humains. L'importance qu'il donne aux images semble confirmer cette hypothèse, que ce soit au regard des constructions imagièrès des décors, des personnages et des situations vécues qu'il fabrique dans le texte, ou encore au regard des mêmes constructions imagièrès qu'il demande à ses lectrices de réaliser. Pour cela, il introduit des descriptions qui relèvent soit d'images de la technique, soit d'archétypes de l'imaginaire. En tous les cas, l'auteur se doit d'être certain que ses lectrices peuvent avoir en tête une illustration, une représentation de ces divers phénomènes. C'est ainsi que Mendès décrit ses personnages en les comparant à des peintures et des photographies. Un conte dont l'action se dévoile devant une boutique de photographie montre les différents états affectifs des passants, provoqués par les images techniques. La littérature, elle aussi, est faite d'instantanés du quotidien, surtout dans le Paris de la fin du XIXe siècle, traversé par maints outils de construction imagièrè. Les lectrices du monde-image de la Belle Époque carioca, antérieure à la période des ouvrières du Nouvel État brésilien, ont sans doute pu s'identifier à ce nouveau paysage technique. Les lettres, puisqu'elles sont constituées d'images bâties sur la page des imprimés, jouent un rôle très important dans le nouveau règlement des sens face à de telles innovations médiatiques. Les jeunes filles faisant la queue afin de découvrir le

stéréoscope à Paris « sont [aussi] familières à l'égard des photographies, de même manière que les jeunes gens de lettres », nous raconte Mendès. Toutefois, comme nous l'avons déjà souligné, cette importance donnée à la représentation technique ne doit pas surpasser l'imagination des lectrices.

L'image qui prédomine toutes les autres est sans doute celle du corps. Un corps nu, qui est inséparable des émotions, des sensations et des sentiments. Bien qu'il s'agisse d'un corps idéal et sensuel, il reste présent, tangible, palpable : il bouge, il sent, il agit. Un corps d'en haut et d'ici-bas et, donc, en partie grotesque, selon la conception de Mikhaïl Bakhtine<sup>15</sup>. La femme réelle, si elle existe, doit incorporer la femme idéale. Dans de maintes chorégraphies où le corps est invité à jouer, les sensations qui y sont expérimentées le font brûler de désir, de passion et de plaisir. Parfois, il est même nécessaire d'en faire une description anatomique pour pouvoir faire valoir sa présence concrète au sein du petit univers de la salle de bain.

On trouve dans le roman de Rebelo, là où naît le personnage de la chanteuse de radio, lectrice des contes de Mendès, une coïncidence thématique intéressante avec le contexte de lecture proposé par l'écrivain français. Il s'agit de la liaison entre la tactilité de l'eau et ses propriétés permettant la création d'images et de sensations. L'auteur brésilien mentionne plusieurs fois comment son protagoniste Léniza reconnaît les différents bruits de l'eau et, à partir du son, s'inscrit dans le contexte de l'action qui a lieu. « Le claquement de l'eau tombant de la douche sur le corps du garçon avait pour elle d'excitantes musicalités »<sup>16</sup>. L'eau qui provoque des sensations peut être localisée dans l'ensemble de l'univers romanesque habité par le personnage : sous la douche de la pension pour hommes dirigée par sa mère, où réside l'un de ses amants ; à la mer, où circulent les navires avec leurs sirènes effrayantes ; auprès des chutes d'eau des montagnes de Rio qu'elle visite, et, enfin, dans les contes qu'elle lit, en songeant à la baignoire de la bourgeoise parisienne de la fin du XIXe siècle, pleine de luxe, de plaisir et d'aventures.

## LA BAIGNOIRE SENSORIELLE

Le voyage transatlantique de la baignoire de Mendès, en grande partie soutenu non seulement par « l'argent et les lettres » du marché de l'édition, mais aussi par la force de l'oralité dans le texte littéraire, ne peut pourtant s'achever sans que l'on considère le contenu de l'œuvre. Pour parler des passions humaines, des rencontres amoureuses, des

adultères et des mauvais propos qui circulent dans la ville, l'auteur utilise des ressources narratives qui ont toujours habité l'imaginaire de l'oralité. Les duels, présents dans de nombreuses histoires, rappellent l'archétype des forces mises en opposition : l'amour et la haine, la vertu et le vice, la vie et la mort. De la même façon, quelques figures mythologiques – faunes, nymphes, dryades, dieux et déesses – parcourent le chemin entre le paradis et la terre, le monde idéal et la réalité, la perpétuité et le présent, qui se doit d'être vécu avec intensité. On songe, on rêve, mais c'est bien sur la Terre que l'on agit, dans la concrétude de l'espace et du temps présent, où s'inscrivent les hommes, les êtres fantastiques et leurs sensations. Dans les ambiances créées par l'auteur – les paysages idylliques, les chambres d'une maison ou d'une auberge, au bord de la Seine ou d'une rivière à la campagne – les personnages circulent d'un monde à l'autre. Le dieu Amour qui intervient dans le destin de la femme manquant de grâce, fonctionne non seulement comme messager de l'éternité, mais aussi comme signe du caractère cyclique du temps. Ce dieu qui agit dans le Paris de la fin du siècle, et donc, dans un présent historique, ressemble aux humains. Il est viril, érotique, sans aucune pudeur. La mythologie qui, selon Mendès, « donne des idées »<sup>8</sup>, sert aussi à dévoiler la nature humaine, mais sans l'expliquer ou lui donner un caractère psychologique. L'intrigue des contes, parfois simpliste et fade, est reléguée à une place moindre face à la surabondance des sensations qui viennent compenser la pauvreté du contenu. C'est ainsi que la richesse des impressions visuelles, auditives, olfactives et tactiles semble être une espèce d'excuse pour pouvoir valoriser l'élocution, l'expression et les petits événements du quotidien.

Mendès fait conjuguer, dans son recueil de contes, des histoires qui rappellent deux genres déjà en vogue à la fin du XIXe sur le marché éditorial de la ville de Rio de Janeiro, un modèle pour le reste du pays : le *roman de sensation* et le *roman pornographique*, tous deux très bien étudiés par Alessandra El Far dans son œuvre de référence *Páginas de Sensação*<sup>8</sup>. En ce qui concerne le contenu, pour ne pas parler de la différence entre les genres littéraires, il faut néanmoins souligner ce qui distingue les contes de Mendès des autres brochures populaires en langue étrangère, ou même les traductions portugaises qui circulaient dans la capitale fédérale à cette époque. Tandis que le mot *sensation* était surtout appliqué aux livres destinés aux femmes, dont l'intrigue comprenait des « histoires inusitées, vertigineuses et dramatiques » et s'occupait de « situations inattendues, épouvantables, impétueuses, ... de drames aux fortes émotions et conflits, remplis de morts violentes, de crimes horripilants et d'événements imprévus »<sup>9</sup>, ce type de caractère

sensationnel était moins présent dans les contes de l'auteur luso-français. Au-delà des intrigues chargées d'action, d'aventures libidineuses et de situations qu'on peut classer comme appartenant à l'ordre de l'extraordinaire – les thèmes mythologiques, par exemple – les lectrices de la Belle Époque brésilienne, et ensuite les ouvrières du Nouvel État, ont trouvé dans les histoires de Mendès une littérature plus *sensorielle* que *de sensation*. Il semble possible que les « romans pour hommes », auxquels Alessandra El Far attribue des contenus clairement sexuels<sup>20</sup>, aient des rapports plus évidents avec les contes de *Pour lire au bain*, sans oublier l'atmosphère plus subtile mise en intrigue au moyen d'un langage simple et euphémistique qui caractérise les histoires de Mendès.

## L'ORALITÉ ET LES MASSES

« Carpe diem ». Cette maxime qui nous rappelle la gestion du temps et de l'espace selon des critères oraux, dans les contes de Mendès ainsi que dans le roman de Marques Rebelo, ne reste pas la seule force qui imprègne les personnages. Tout comme l'héroïne de Rebelo, les personnages féminins de Mendès font appel à des « souvenirs de lecture » les guidant dans diverses situations. « La brochure nouvelle que vient d'apporter le colporteur » témoigne d'un temps historique et médiatique où « un livre sur la table de nuit » était déjà un lieu commun, surtout en France<sup>21</sup>. Nous avons déjà noté comment une rencontre de bourgeoises françaises, réunies pour parler des personnages de leurs histoires favorites, nous fait penser au petit groupe de lecture des ouvrières brésiennes, qui les liront quelques années plus tard.

Si la mythologie a donné des idées à Catulle Mendès, l'écrivain français a su pour sa part composer une œuvre dans laquelle l'oral et l'écrit se fondent pour aller au-delà du temps, de l'espace, de la culture, des conditions de vie et des mentalités. Son traducteur et son éditeur portugais – ce dernier étant aussi un auteur du texte comme nous l'apprend Roger Chartier – ont respecté soit l'intention de l'écrivain français, soit la configuration du public lointain auquel l'œuvre était destinée.

Ainsi, la lettre porte l'image, le son et les gestes. La littérature, son expression plus savoureuse, bien que cela puisse paraître tout d'abord contradictoire, devient une source importante d'inspiration pour une chanteuse de radio. Ce média qui est né au Brésil dans les années 1920 sous le signe d'une haute culture lettrée, mais qui, peu à peu, pour

faire entrer le pays dans l'ère des masses, a subi le même parcours des imprimés, ce qui veut dire, faire appel à l'oral.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.
- BARBOSA Marialva, *História cultural da imprensa : Brasil, 1900-2000*, Rio de Janeiro, Mauad X, 2007.
- EL FAR Alessandra, *Páginas de Sensação : literatura popular e pornográfica no Rio de Janeiro (1870-1924)*, São Paulo, Cia. das Letras, 2004.
- FERRÃO NETO José, *Mídia, oralidade e letramento no Brasil : vestígios de um mundo dado a ler*, Tese (Doutorado). Universidade Federal Fluminense, Instituto de Arte e Comunicação Social, 2010.
- FISH Stanley, *Is there a text in this class ? : the authority of interpretive communities*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1980.
- McLUHAN Marshall, *Understandig Media : the extensions of man*, London, Routledge, 1964.
- MENDÈS Catulle, *Para ler no banho*, Lisboa, Livraria Editora de Guimarães & Cia., 1903; *Pour lire au bain*, Paris, E. Dentu., 1884.
- REBELO Marques, *A estrela sobe*, São Paulo, Abril Cultural, 1983.
- MOLLIER Jean-Yves, *Le Parfum de la Belle Epoque*, in : RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *La culture de masse en France : de la Belle Epoque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.
- RICŒUR Paul, *Temps et récit*, 3 vol., Paris : Éditions du Seuil, 1983, 1984, 1985.
- SÜSSEKIND Flora, *O cinematógrafo de letras*, São Paulo, Cia. Das Letras, 1987.

---

<sup>1</sup> José Cardoso Ferrão Neto est professeur à la Faculté de Communication Sociale de l'Université de l'État de Rio de Janeiro, Brésil, et boursier de la Fondation CAPES du gouvernement brésilien dans le cadre du Programme d'Appui à Projets Institutionnels avec la Participation de Récents-Docteurs – PRODOC.

<sup>2</sup> L'expression "monde image" a été utilisée par Flora Sússekind pour décrire un nouvel horizon technique qui s'est formé de la fin des années 1880 aux années 1920, marqué par des innovations technologiques qui ont laissé des traces significatives dans la production littéraire autant que dans les formes de perception et les sensibilités de la population de grandes villes brésiliennes. Voir Flora Sússekind, *O cinematógrafo de letras*, São Paulo, Cia. Das Letras, 1987.

<sup>3</sup> Marques Rebelo, *A estrela sobe*, São Paulo, Abril Cultural, 1983, p. 17. Traduction libre).

<sup>4</sup> Jean-Yves Mollier, en utilisant l'expression « révolution silencieuse » dans la France du XIXe siècle, décrit un phénomène qui, presque un siècle plus tard et sur un territoire lointain, trouve sa correspondance dans l'expérience de nos lectrices brésiliennes des années 1930. Selon l'historien : « En 1848, un spectre hanta l'Europe en révolution : (...) celui d'une communauté des lecteurs partageant les mêmes plaisirs et les mêmes divertissements sans y avoir été préparés par l'éducation reçue dans la famille puis dans les collèges royaux – nos modernes lycées ». Voir Jean-Yves Mollier, *Le Parfum de la Belle Epoque*, in : Rioux, Jean-Pierre et Sirinelli, Jean-François, *La culture de masse en France : de la Belle Epoque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002, p. 92.

<sup>5</sup> Pour les deux concepts, voir Stanley Fish, *Is there a text in this class?: the authority of interpretive communities*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1980.

<sup>6</sup> Rebelo, *op.cit.*, p. 17. (Traduction libre).

<sup>7</sup> La constatation que le Brésil est un pays historiquement imprégné par les régimes oraux de traitement de l'information et de la communication est l'hypothèse majeure pour une histoire culturelle de l'oralité et de la culture lettrée à travers la littérature, que nous avons développée dans notre thèse de doctorat. Voir José Ferrão Neto, *Mídia, oralidade e letramento no Brasil : vestígios de um mundo dado a ler*, Tese (Doutorado). Universidade Federal Fluminense, Instituto de Arte e Comunicação Social, 2010.

<sup>8</sup> Marialva Barbosa est l'auteur qui explique le mieux les stratégies de conquête du public par la presse de la Belle Epoque brésilienne, en tenant compte de la relation entre les technologies, les matérialités de l'écriture et les différents usages des imprimés par les lecteurs. Parmi les principales innovations, on constate la linotype, dont la vitesse de production se rapproche de celle du temps oral de l'énonciation, les illustrations à la main, les caricatures et la photographie, les textes de syntaxe et de style plus simples, le cliché en couleur, les formats et les contenus plus populaires avec l'introduction de nouveaux genres littéraires et journalistiques, la diminution du prix, l'ouverture de canaux de communication avec les lecteurs à travers des sessions qui leur sont spécialement dédiées, etc. Voir Marialva Barbosa, *História cultural da imprensa : Brasil, 1900-2000*, Rio de Janeiro, Mauad X, 2007, p. 21-48.

<sup>9</sup> C'est McLuhan qui va souligner le caractère tactile du son technique et particulièrement de la radio et ses riches ressources non visuelles, un média capable « d'offrir un monde de communication non parlée entre le rédacteur-annonceur et l'auditeur » et « d'engager profondément les personnes » à travers le son. Voir Marshall McLuhan, *Understandig Media : the extensions of man*, London, Routledge, 1964, p. 298-303. (Traduction libre).

<sup>10</sup> Selon un exemplaire de la traduction portugaise de 1903, rencontré au Cabinet Royal Portugais de Lecture à Rio de Janeiro. Le format ressemble la description de la brochure faite par Rebelo dans son roman.

<sup>11</sup> Catulle Mendès, *op.cit.*, p. 4.

<sup>12</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 vol., Paris : Éditions du Seuil, 1983, 1984, 1985.

<sup>13</sup> Catulle Mendès, *op.cit.*, p. 5-6 ; p. 257-258.

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 5-6.

<sup>15</sup> Sur le corps grotesque, voir Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>16</sup> Marques Rebelo, *op.cit.*, p. 19. (Traduction libre).

<sup>17</sup> Catulle Mendès, *op.cit.*, p. 144.

<sup>18</sup> Sur la littérature destinée au peuple de la fin du XIXe et début du XXe au Brésil, voir Alessandra El Far, *Páginas de Sensação : literatura popular e pornográfica no*

*Rio de Janeiro (1870-1924)*, São Paulo, Cia. das Letras, 2004.

<sup>19</sup> Alessandra El Far, *op.cit.*, p. 14. (Traduction libre).

<sup>20</sup> Alessandra El Far, *op.cit.*, p. 14-15.

<sup>21</sup> Catulle Mendés, *op.cit.*, p. 11; p. 153-157.



## Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 221-249, 2012

---

# LA CIRCULATION DES LIVRES LIBERTINS AU PORTUGAL ET AU BRÉSIL (au tour de 1750-1815)

Luiz Carlos Villalta

(Universidade Federal de Minas Gerais)

Cet essai concerne à la circulation des livres libertins au Portugal et au Brésil, autour de 1750-1815. Son objet d'étude est spécifiquement la circulation des livres libertins, de caractère fictionnelle et d'autre nature, surtout par les actions des libraires.

Mes sources sont principalement des documents des organes de la censure : du Royal Tribunal de Censure (*Real Mesa Censória*), créée en 1768 ; du Royal Tribunal de la Commission Générale pour la Censure de Livres (*Real Mesa da Comissão Geral para a Censura de Livros*), qui l'a remplacé à partir de 1787 ; et, depuis 1795, du Tribunal du Palais Royal (*Desembargo do Paço*), des Tribunaux Ecclésiastiques et de l'Inquisition, qui ensemble ont récupéré leurs attributions sur la censure littéraire perdues en 1768. D'autres sources employées sont les documents de la Lieutenance Générale de la Police (*Intendência Geral de Polícia*), qui a été créée en 1760<sup>1</sup>.

Au passage du XVIIIème au XIXème siècle, principalement au Portugal et au Brésil, le *libertin* était tout libre-penseur influencé par des nouvelles idées des philosophes de Lumières qui, à travers leurs lectures, actions et omissions, mettaient en danger quelques dogmes chrétiens, en assumant ouvertement le déisme ou l'athéisme, ou en

ridiculisant le rituel et l'hierarchie ecclésiastique<sup>2</sup>. C'était aussi celui qui avait un comportement sexuel perversi, de manière plus évidente à la fin de la période, la personne qui agissait dans le sens de subvertir l'ordre politique, spécialement en s'opposant aux monarques absolus. A cette époque, l'Inquisition, et pas seulement l'Inquisition, prenait le terme comme synonyme de maçon (mais ce n'est pas possible, à vrai dire, que les maçons aient tous été, à l'époque, en effet, libertins)<sup>3</sup>. Par *libertinage*, donc, j'entends les actions siéges uniquement à l'usage de la raison – et qui n'acceptaient que son autorité – dans l'activité de la pensée et qui en même temps engageaient une mise en question de l'ordre, soit-elle religieuse, politique ou morale<sup>4</sup>. Pourtant, il faut souligner que, selon quelques adversaires des libertins ou parmi eux-mêmes, il y avait ceux qui oubliaient la raison, en se délivrant aux passions. Et en effet, le rapport entre la raison et les passions a constitué un sujet très important pour les penseurs de Lumières et, en conséquence, par les libertins.

Avant tout, il faut définir ce que l'on comprend par « libraires », dont le signifié est ici pris dans le sens qu'il avait autrefois : ceux qui vendent de livres, acception enregistrée par Raphael Bluteau, dans son dictionnaire *Vocabulário Português & Latino [Vocabulaire portugais et latin]*, de 1716<sup>5</sup>. Ainsi on considère le libraire en tant que commerçant de livres. Cependant, le commerce de livres échappait du cercle limité des libraires et était développé par d'autres types de commerçants, qui vendaient des différents genres de marchandises<sup>6</sup>, dans leurs magasins non spécialisés. De plus, il y avait des libraires qui ont ajouté à la vente des livres les activités d'éditeurs et d'imprimeurs<sup>7</sup>.

Au Portugal, au moins depuis 1754, une grande partie des libraires avait de racines en France<sup>8</sup>. Parmi eux, il y avait une mutuelle collaboration, avec l'établissement des liens familiaux, des emprunts et des participations en sociétés dans les entreprises<sup>9</sup>. Ces libraires tenaient un grand contrôle sur le commerce des livres défendus<sup>10</sup>.

## LES LUMIÈRES ET LE RÉFORMISME ROYAL PORTUGAIS (1750-1821)

Il y a deux changements très importants qu'il faut en tenir compte quand on examine la circulation des livres libertins dans le monde portugais-brésilien entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle : la diffusion de la pensée des Lumières et les réformes que la couronne portugaise a développés en s'inspirant par les Lumières, surtout après la montée au trône de D. José I et, avec lui, dans le poste de son ministre,

Sebastião José de Carvalho et Mello, mieux connu comme Comte de Oeiras et Marquis du Pombal, titres qu'il a reçus respectivement en 1759 et 1770. Ces changements ont contribué pour modifier la pensée des sujets portugais et indirectement pour favoriser la diffusion des pratiques et des livres libertins au Portugal et au Brésil depuis cette période jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré la continuité du fonctionnement des mécanismes répressifs.

Mouvement de pensée et d'idées, les Lumières ont été hétérogènes dans l'espace, dans le temps et dans les thèmes. Un large éventail d'idées et des débats ont été impliqués et se sont fait présents depuis la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Leurs effets, néanmoins, n'ont pas été minés par son hétérogénéité, puisqu'elles ont répercuté dans le contexte mondial, en affectant excessivement les sociétés et les gouvernements<sup>12</sup>, la religion et la culture. Leurs grands penseurs se caractérisaient par des positions plusieurs fois divergentes sur les mêmes sujets. Les hommes des Lumières se partageaient par la doctrine, le tempérament, l'ambiance et les générations<sup>13</sup>. C'est possible, par exemple, penser aux Lumières radicales, d'un côté et aux Lumières modérées, de l'autre, comme Jonathan Israel en a fait<sup>14</sup>, ou, selon Roger Chartier, en identifiant des :

oppositions entre les utopistes radicaux et les penseurs réformateurs ou entre la génération des encyclopédistes de la mi-siècle et celles des « prophètes philosophes » de la décennie 1780. Ces différences de positions, de générations, des modèles épistémologiques dessinent une réalité beaucoup plus éclatée et mobile que celle qui identifiait les Lumières à un ensemble d'idées homogènes, stables et partagés<sup>15</sup>.

Pourtant, ces mêmes penseurs si différents formaient une coalition informelle en faveur du sécularisme et de l'humanité, qui logeait les divers territoires, de l'Amérique à l'Ecosse, de l'Ecosse à Berlin, autour de la liberté<sup>16</sup>. Ces penseurs, bien qu'il y ait eu des discordances entre eux,

ont été unis par un programme de sécularisme, d'humanité, de cosmopolitisme et de liberté et, par-dessus tout, la liberté dans ses diverses formes – liberté par rapport à un pouvoir arbitraire, liberté d'opinion, liberté de commerce, liberté d'expression esthétique, liberté, en un seul mot, que l'homme moral puisse faire son propre chemin dans le monde<sup>17</sup>.

On rejetait, toute « autorité extérieure, qui n'était pas justifiée par la raison », « dans la politique, dans l'esthétique, dans le droit ou dans la morale »<sup>18</sup>. Il s'agissait donc d'un programme intellectuel assez large,

sans cohérence et précision (du point de vue de leur propre organisation, il n'était pas nécessaire de les avoir). Pour cette raison, Thomas Munck définit les Lumières en tant qu'une attitude de pensée, pas proprement un système cohérent d'idées, en reconnaissant qu'une telle définition n'est pas assez déterminante et, au contraire, qui est assez évasive<sup>19</sup>.

Au Portugal, surtout à partir de l'ascension de D. José I au trône, en 1750, avec son ministre Sebastião José de Carvalho e Mello, la couronne a développé des réformes en disséminant les Lumières<sup>20</sup>. Son action se justifiait à partir de l'idée que le Portugal serait un royaume en retard par rapport aux autres pays Européens. Tout d'abord, cette politique a engagé la mise en valeur des sciences naturelles, de l'observation et de l'expérimentation, ainsi que le développement des réformes éducatives et d'enquêtes scientifiques, marquées par un grand pragmatisme, dans les domaines portugais. Un deuxième trait caractéristique du Réformisme royal a été l'attaque féroce aux éléments de la mentalité traditionnelle portugaise, que la couronne classait comme « fanatisme », « superstition » et « ignorance ». C'est un exemple les sébastianismes-millénarismes, selon lesquelles le Portugal serait le siège du Cinquième Empire du monde, dont parle l'Écriture Sacrée, étant *l'Encoberto*, le Vice-Christ sur la Terre, un souverain portugais, identifié souvent à la figure de D. Sebastião, le roi mort à Alcácer-Quibir en 1578<sup>21</sup>. Une dernière et pas moins importante caractéristique de la politique réformatrice suivie par la couronne a été le combat et la condamnation des sujets, qui en étant inspirés par les Lumières plus radicales défendaient le déisme et le tolérantisme, ou l'athéisme et le matérialisme et réfutaient aussi parfois l'absolutisme, le colonialisme ou même la religion catholique (tous ces derniers éléments considérés par les autorités royales comme les bases du domaine monarchique lusitain)<sup>22</sup>. Dans l'essence de sa politique, il y avait une posture de privilèges et la quête d'une « modernisation conservatrice », c'est à dire, une réalisation de réformes, en préservant les piliers de l'ordre public, économique et social.

Cette politique royale a eu des impacts sur la pensée des sujets, en favorisant l'épanouissement d'une perspective plus critique, rationnelle, par rapport aux institutions et à l'ordre religieux, social et politique. En entreprenant des réformes qui suivaient les Lumières, en filtrant les idées des Lumières de manière à les accommoder à la préservation de la monarchie, de la religion catholique et du colonialisme, la Couronne a compté sur la collaboration de quelques lettrés. Ces hommes ont élaboré et publié des textes, accommodés aux directrices royales et, maintes fois, au service de celles-ci, en s'affrontant dans leurs trajectoires avec les possibilités d'incertitudes et de persécution par le pouvoir absolu.

Ces Lumières luso-brésiliennes ont été évidemment « lâche et basée sur des compromis », ne présentant pas de « proposition drastique et courageuse de changements structuraux du système », comme l'affirme Anita Novinsky<sup>23</sup> ; ou, dans les termes utilisés par Francisco Falcon, il y prévalait dans la tentative d'harmoniser, dans un ensemble cohérent, « des éléments apparemment inconciliables : la foi et la science, la tradition philosophique et l'innovation rationnelle et expérimentale, le théocentrisme et l'anthropocentrisme »<sup>24</sup>. Ou encore, comme l'entendent Lúcia Bastos et Guilherme Pereira das Neves, ces Lumières ont eu une caractéristique ambiguë :

d'un côté, éclairci, à la quête des connaissances utiles révélatrices pour le siècle ; de l'autre côté, c'était de l'obscurité, car les Lumières portugaises respectent une vision de société hiérarchisée en ordres, en écartant en grande mesure de ses considérations les questions politiques, en se mettant de façon prédominante au service de la Couronne, en démontrant une sécularisation très limitée, en mettant en valeur la religion comme la forme la plus élevée de connaissance et en attribuant aux prêtres, grâce au patronage, la fonction de propagateurs de nouvelles idées<sup>25</sup>.

Toutefois, celles-là n'ont pas été les seules Lumières développées au Portugal. A vrai dire, en cooptant et en domestiquant des lettrés, le Réformisme Royal portugais a collaboré indirectement pour que les propositions hérétiques et les classés *libertins* émergent dans la société (ou, plus précisément, en bonne partie des secteurs moyens, mais comprenant aussi le sommet de la hiérarchie sociale et de quelques éléments provenant des niveaux sociaux plus bas), même en étant persécutés. Autrement dit, le réformisme a apporté des changements culturels et politiques qui ont dépassé les chaînes qu'il tenait à préserver. Il y a eu, à vrai dire, une veine plus radicale des Lumières portugaises. Elle se fondait sur une critique religieuse, qui pouvait être perçue parmi les individus qui ont été dénoncés à l'Inquisition. Leurs idées étaient contraires à celles de l'Eglise ou à la foi chrétienne ; surtout après la Révolution française, s'est développé aussi, en ajoutant à tel sujet religieux, une critique politique marquée par un certain biais jacobin<sup>26</sup>.

Tout cela a eu lieu sous l'impact d'une nouvelle perspective que le réformisme royal a disséminé. Si le réformisme royal portugais a collaboré pour diffuser des Lumières, il a maintenu, en vérité, une série de restrictions: la surveillance des organismes de censure, la répression inquisitoriale, l'absence de liberté de presse<sup>27</sup>, comprenant même, la suspension de la publication de la *Gazeta de Lisboa* pendant une partie du gouvernement de D. José I (1750-1777), entre 1750 et 1775<sup>28</sup>, et la

préservation du système d'une unique Université dans tout l'empire portugais, l'Université de Coimbra, définie par D. José I ; en ce qui concerne le Brésil, spécifiquement, les presses typographiques ont été interdites jusqu'en 1808, ce qui rendait les horizons culturels plus étroits.

## LES LIBRAIRES ET L'ENTRÉE DES IMPRIMÉS ET MANUSCRITS INTERDITS

Un courrier envoyé à la reine portugaise D. Maria I, non daté, mais, d'après son contenu, postérieur à 1778 et antérieur à la Révolution Française, apporte une description sur la trajectoire de livres interdits au Portugal et dans ses domaines. Son auteur, sous le pseudonyme de Monsieur de la Front D'Aunis, s'est présenté en tant qu'un «Gentilhomme François, Ministre des Autels ; d'un âge avancé, d'un caractère solide, ennemi de tout ce qui s'appelle Esprit d'aventure et d'intrigue, pénétré de respect et d'amour pour les Augustes Maisons de Bourbon et de Bragance», régnant respectivement en Espagne et au Portugal, en ajoutant qu'il serait présent dans ce dernier royaume sous le gouvernement de D. João V (1706-1750), y étant reçu avec une extrême bonté<sup>29</sup>. À la souveraine lusitane, il affirmait que, d'après son instruction, elle saurait qu'il y avait en Europe «une conjuration d'Ecrivains ouvertement déclarés contre l'Évangile, contre l'Église catholique en particulier, contre l'Autorité Monarchique, et contre tous les Gouvernements en général »<sup>30</sup>. Et, de manière contondante il affirmait que, au Portugal, royaume fondé par un noble français, le Tage assistait «à une nouvelle espèce de Sarrasins », constituée par les livres des irrégionnaires et contraires aux Princes, qui prenaient la capitale et les provinces<sup>31</sup> : selon le même informant, si Lisbonne, en 1747, ne connaissait pas cette production infernale, en 1773, elle serait déjà dans une situation contraire.

En sachant que l'on avait l'intention de promouvoir l'introduction clandestine de livres marqués par le blasphème et par l'apostasie, sous la direction des auteurs, des imprimeurs et des distributeurs, Monsieur de la Front D'Aunis décida de se manifester à nouveau. Une nouvelle, imprimée et envoyée pour toute l'Europe, annonçait «une Nouvelle et Complète Edition des ouvrages de Jean Jacques Rousseau, de Genève » – qui, selon l'auteur de missives, serait un «des chefs de la Philosophie antichrétienne, et le plus dangereux de tous » – et détaillait les correspondants établies dans les différents pays. En Espagne, à Cadix, il serait la Librairie Caris et, au Portugal, à Lisbonne, la Librairie Du Beux<sup>32</sup>.

En faisant une synopsis des œuvres jugées par lui extrêmement dangereuses – *Emile ou Traité de l'Éducation* (1762), *Du Contrat Social* (1762), *Lettre à M. Christophe de Beaumont Archevêque de Paris* (1763), *Lettres écrites de la Montagne* (1763) et *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761), toutes de Jean-Jacques Rousseau ; *Dictionnaire Philosophique*, de Voltaire – le dénonciateur anonyme français annonçait les dangers de l'entrée de celle-là au Portugal. Il avertissait sur le fait que, en entrant dans le Royaume, elles arriveraient certainement, «au Maragnon, au Grand Pará, au Brésil », ayant des conséquences funestes<sup>33</sup> ; en se retenant à Rousseau, il soulignait que D. Maria I pourrait imaginer combien l'introduction des œuvres de cet auteur menacerait la soumission et la conservation des Etats d'outremer. Dans *Du Contrat Social*, il y avait le principe selon lequel «la Souveraineté appartient uniquement et de manière inaliénable au Peuple, à la multitude, à tous les citoyens par indivis ». A cela, l'auteur de missives ajoutait les exemples de « l'Attentat sacrilège qui fit périr sur l'Echafaud [sic] Charles 1<sup>er</sup> Roi d'Angleterre, en 1648 » et, surtout des Américains du Nord. En effet, il disait que «les Américains Septentrionaux ont répudié solennellement [sic] leur Roi, qu'ils ont renversé, brisé ses statues et établi sur ces débris leur nouveau Gouvernement », en faisant, ainsi, «l'application de la Doctrine de Rousseau et de ses semblables »<sup>34</sup>. D. Maria I, complétait Monsieur De La Front D'Aunis, observerait «parfaitement combien il importe à la soumission et conservation des ses Etats d'outremer qu'un pareil exemple [des Américains Septentrionaux] ne soit pas appuyé et justifié par des Livres et des Ecrits tels que ceux que je dénonce aujourd'hui »<sup>35</sup>.

Le courrier de Monsieur De La Front D'Aunis, finalement, dénonçait l'entrée de livres interdits au Portugal, ainsi qu'il annonçait les dangers que ces livres s'éparpillent dans l'Amérique portugaise et, surtout, qu'ils encouragent des rebellions, comme celles qui ont eu lieu parmi les Nord-américains anglais. C'est sûr que ce récit apporte des exagérations. En outre, il contient des lacunes évidentes: ce n'est pas croyable, par exemple, qu'à Lisbonne il n'y eut qu'une librairie qui travaillait avec la contrebande. Tels problèmes proviennent, en bonne partie, de la proposition qui a orienté la faction et l'envoi de la lettre à la souveraine portugaise. Une fois que l'auteur de missives voulait devenir un agent secret, rémunéré par la Couronne pour ses services et surveillances du commerce clandestin de livres de la France pour le Portugal, il lui fallait faire peur à la souveraine et ne pas lui donner toutes les informations. Toutefois, les lignes générales données par le clerc français ont été confirmées par d'autres sources. En effet, des livres, des imprimés et manuscrits interdits, issus de l'étranger, surtout de

France, sont entrés en terres lusitaines, malgré les efforts des organismes de censure, de la Lieutenance Générale de la Police et du contrôle sur les hérésies exercé par l'Inquisition. En outre, internement, il y a eu la production et la circulation de manuscrits interdits<sup>36</sup> et aussi des tentatives illégales d'impression de livres ou même qui, en parcourant des démarches légales, ont été objet de saisissement par d'autres organismes de la Couronne<sup>37</sup>. Les libraires, en plus, ont continué à vendre de livres libertins chez eux.

L'entrée de livres étrangers interdits avait la douane comme porte d'entrée, ce qui est bien évident. Les autorités avaient conscience de leur vulnérabilité. Diogo Inácio Pina Manique, le Lieutenant Général de la Police, à Lisbonne, en 1798, considérait que, par la voie douanière, de la Court ou à Setúbal, entraient dans le Royaume les œuvres défendues ; il disait que «la plupart des Livres impies et factieux, qui apparaissent dans le Public, de main, en main, proviennent de la Douane »<sup>38</sup>.

Pour détermination du Tribunal Royal de Censure, datée de 1768, tous les juges des douanes ont été obligés à remettre tous les livres que l'on y trouvait à la Maison de Révision<sup>39</sup>, tandis que c'était de la compétence des propriétaires, présenter une liste des livres qu'ils apportaient. L'une des manières de tromper la fiscalisation des juges était d'occulter que l'on transportait ou remettait des livres. D'après Pina Manique, les étrangers et les portugais qui apportaient des livres ne s'identifiaient pas à la police, comme le voulait la loi, et on les mettait dans des paquets<sup>40</sup>. A Setúbal, en 1791, Manique a chargé le magistrat (le *Juiz de Fora*) de freiner ces actions, en ordonnant aussi que le Proviseur de la Santé et Juge de la Douane de Setúbal coopèrent avec le premier magistrat. A Lisbonne, toutefois, cela n'a pas été possible, puisque le Sénat de la Chambre s'est insurgé contre la détermination de Manique et n'a pas voulu que le Proviseur de la Santé aide le Juge de la Douane ni le *Juiz de Fora* (le juge principal du Sénat). Donc, on portait préjudice à la fiscalisation aussi par les compétitions et désaccords parmi les autorités, pendant l'exercice de leurs attributions.

Outre ces éventuels cas de contrebande, ou même d'entrées illégales de livres nés de la méconnaissance des normes pour ceux qui les faisaient, il y a eu des actions plus volumineuses et plus dangereuses, dont sont restés quelques indices. Dans la nuit du 08 juin 1792, a eu lieu la disparition de quatre ou cinq volumes de livres du Navire Modeste, embarcation française ancrée à Lisbonne. Selon l'inspecteur de la Douane, quatre hommes venus dans un bateau ont pris d'assaut le navire, en emportant les livres suscités et en blessant un marin français. Les deux gardes désignés par la douane pour l'embarcation soit dormaient, soit n'y étaient pas. Pour Manique, le Lieutenant Général de la Police, le

cas a semblé suspect initialement. A ses yeux, il serait très difficile pour l'équipage de ne pas remarquer l'agitation du marin qui faisait la garde et le bruit du cambriolage de l'écouille, ainsi comme suspecte l'absence des gardes. Pour lui, dans tout cela il y avait de la préméditation: cela a été un mécanisme dont s'est valu le capitaine pour se voir désobligé de la responsabilité pour les livres qui seraient sous son pouvoir et qui devraient être présentés à la douane<sup>41</sup>. De toute manière, l'usage de bateaux pour retirer les livres et d'autres produits de contrebande des embarcations, comprenant ou pas la simulation ou l'accomplissement des vols, semblait être une possibilité, qui, dans le cas d'autres défenses, impliquait de percer le blocage de la censure.

Pour cacher l'entrée des livres défendus, les libraires utilisaient des différentes stratégies. Parmi elles, ils demandaient à leurs fournisseurs établis à l'étranger de leur envoient les œuvres interdites en feuilles, qui étaient mélangées avec les feuilles des livres permis. Ensuite, au Portugal, ils faisaient les reliures de ces livres arrivés en feuilles. En conséquence, au Portugal, presque tous les livres défendus avaient de reliure faite dans ce même Royaume<sup>42</sup>. L'envoie des livres en feuilles a été une stratégie demandée, par exemple, par le libraire Jorge Rey, en 1772, en lettre adressée à la Société Typographique de Neuchâtel ; la veuve Bertrand a sollicité la même procédure à ses fournisseurs, en 1778 et puis, en 1783<sup>43</sup>. Une autre stratégie utilisé par les libraires c'était de demander aux fournisseurs de l'étranger que la marchandise soit envoyée à une fausse adresse, telle qu'a fait la cité veuve Bertrand en deux moments à la Société Typographique de Neuchâtel : premièrement, en ce qui concerne le colis de 1778, cité auparavant, elle a sollicité que ses livres soient envoyés en feuilles à Antônio Galvão, « l'officier supérieur du Secrétariat de l'État des Affaires Étrangères et du Royaume ». En 1783, la veuve a donné aux fournisseurs l'adresse de « Son Altesse la Princesse du Brésil, D. Maria Benedita' »<sup>44</sup>. Ces situations permettent de conclure que soit les destinataires étaient complices des libraires portugais dans ses affaires clandestines, soit qu'à leurs côté il y avait de gens qui travaillaient pour les réels destinataires et qui, de façon cachée, collaboraient avec les derniers dans leurs activités illicites, ou même, hypothèse moins crédible, que dans les douanes il y avait des fonctionnaires attentifs, qui avaient aussi des accords avec les libraires, pour intercepter les boîtes qui portaient ces fausses adresses et ensuite, les repasser aux mêmes libraires. Enfin, il y avait l'utilisation de boîtes à double fond, comme l'a fait en 1791, José Dubié, libraire français, qui a ensuite été démasqué par la Lieutenance Générale de la Police<sup>45</sup>.

Une grande partie des ouvrages interdits venaient des villes où il y a eu lieu l'adhésion à la Réforme protestante. Les censeurs étaient au courant de ce fait. Pour cette raison, demander la substitution des noms de ces villes par leurs homologues en langue latine a été une autre stratégie utilisée par les libraires pour tromper les censeurs. Les libraires ont été très malin (ou la censure si paranoïaque) : l'Inquisition à partir de renseignements reçus des fonctionnaires des douanes en 1766, a encouragé ses employés à faire très attention pendant l'acte de l'ouverture des boîtes et des paquets de livres, parce que les libraires seraient en mesure de les cacher et de les retirer, de se soustraire au contrôle<sup>46</sup>.

Les libraires aussi ont essayé de contourner le contrôle de la censure par l'envoi des listes de livres débarqués pleins d'informations incomplètes. Ainsi, dans ces listes, les noms des auteurs ont été omis et / ou les titres de livres ont été enregistrés de façon incomplète, ce que le censeur João Guilherme Cristiano Muller a noté, par exemple, en 1797, en ce qui concernait six caisses de livres du libraire João Pedro Aillaud<sup>47</sup>. Les libraires, experts en matière de livres, étaient habitués à cette pratique d'occulter devant les autorités qu'ils portaient certains livres. Le commerçant Pedro José Reis, à Lisbonne, a conseillé à João Luiz Sayão, chanoine de Mariana, Minas Gerais, de ne pas inclure dans la liste à être soumise au tribunal de censure le livre interdit qu'il lui avait vendu, « en faisant comprendre avec cela que l'on ne les laisserait pas passer »<sup>48</sup>.

Selon Carl Ruders, un Suédois qui a été au Portugal au passage du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les libraires vendaient des livres interdits en secret. Ainsi, dans ses magasins, les livres n'étaient pas exposés sur les étagères. En outre, ils vendaient des livres pour des prix plus élevés<sup>49</sup>. Quand on était pris dans des irrégularités, les libraires revendiquaient l'ignorance ou la bonne foi. En outre, lorsque les tribunaux retenaient les livres interdits, les libraires ont pris l'habitude de demander aux censeurs la permission de les envoyer aux maisons commerciales d'où ils étaient venus. Ce type de demande atteignit un tel volume que, en 1777, le Tribunal Royale de Censure serait plus ferme en disant que le « renversement » n'arriverait plus dans le cas des livres classés comme « libertins » : les libraires ne pouvaient même pas renvoyer ces livres ni récupérer ce qu'ils avaient dépenser pour leur achat ; ces livres resteraient retenues « pour toujours ». Cette décision a été communiquée à tous les libraires, qui ont été forcés à signer un document en montrant qu'ils en étaient au courant<sup>50</sup>. Pourtant, João-Baptista Reycend en 1790, a demandé au Tribunal de la Commission Royale de Censure l'autorisation d'envoyer hors du Portugal les livres

interdits qu'il possédait, ceux qui avaient été retenus dans les dix années précédentes. Il a reçu une réponse négative, comme on s'y attendrait.<sup>51</sup> Parmi les œuvres que Reycend avait conservés, il est possible de citer quelques titres, tels que ceux enregistrés le 28 mai 1788. Il s'agissait de livres publiés en français, répertoriés dans un catalogue par Reycend, comme les règles établissaient : *Histoire Philosophique et Politique des Etablissements et du commerce des Européens dans Les Deux Indes* et *L'Esprit*, du abbé Raynal ; *Liaisons Dangereuses*, roman de Choderlos de Laclos ; *Traité des délits et des Peines*, de Cesare Beccaria, penseur italien des Lumières ; *La Pucelle d'Orléans*, poème, et *Œuvres*, à la fois de Voltaire ; *Lettres Persanes* (le roman interdit plus cité dans la documentation de l'Inquisition portugaise), de Montesquieu ; *Œuvres* de Linguet ; et un livre de Helvétius qui avait le titre omis<sup>52</sup>.

Les libraires se sont utilisés aussi d'une autre stratégie : l'association aux représentants des gouvernements étrangers. Le Lieutenant Général de la Police Diogo Inácio Pina Manique – ainsi comme d'autres autorités portugaises – s'est rendu compte que les diplomates étaient associés aux marchands de livres établis au Portugal, en leur donnant de soutenance en ses activités illégales<sup>53</sup>. En 1794, au port de Lisbonne, Pina Manique a identifié une tentative de duper la fiscalisation et, par conséquent, de l'entrée illégale de livres. Il a fait ouvrir, « avec toute une dissimulation, et prudence », une boîte qui se trouvait à la douane, en y rencontrant des livres. Il s'agissait d'une commande faite par l'Abbaye Correia da Serra, secrétaire de l'Académie de Sciences de Lisbonne, personne qui méritait du Lieutenant le plus sévère jugement, considéré par ce dernier comme adepte de la Révolution Française, maçon dangereux et, pour cette raison, étant sous surveillance. En ouvrant la boîte, Manique a retrouvé « enveloppés le nom ainsi que le titre » de deux personnages importants : le Duc de Lafões, cousin de la reine et président de l'Académie Royale de Sciences, et le Chevalier de Lebzelter, ministre plénipotentiaire de l'Empire autrichien<sup>54</sup>, qui, en tant que membre du corps diplomatique, pouvait entrer avec des livres interdits<sup>55</sup>. Ces livres et papiers étaient « incendiaires » et interdits, étant parmi eux les œuvres de l'abbaye Raynal, de Bricot (probablement, Brissot), de Voltaire (on cite nominaleme<sup>n</sup>t *La Pucelle d'Orléans*, poème) et d'autres « livres dangereux »<sup>6</sup>, au-delà des « papiers », tous, enfin, méritant, selon Manique, « d'être brûlés, là-bas à la Place du *Rossio*, [à Lisbonne], par la main du bourreau ». Le ministre autrichien susdit, quelques années avant, en 1789, aurait réclamé à la Reine qui ordonne au Tribunal de la Royale Commission Générale pour la Censure qui lui rende des livres retenus, en ce qu'il a été promptement répondu. Les titres – « L'Édition complète des *Œuvres* de Voltaire », les

*Œuvres*, de J. J. Rousseau ; et, encore, les *Œuvres*, de Raynal – coïncident partiellement avec ceux qui ont été libérés par Pina Manique en 1794, d'où l'on peut déduire que soit ils avaient été extraits de la douane, soit le ministre autrichien les a réacquis pour repasser à autrui. Et, en effet, c'était celle-là la méfiance du Lieutenant Général de la Police, pour qui « quelques Ministres du corps Diplomatique sont ceux qui ont le plus de facilité pour éparpiller dans le Publique ces Livres impies et libertins qui apparaissent au Portugal »<sup>57</sup>. Justement pour cela, que d'une cargaison arrivée pour le ministre de la Suède, en 1798, Manique a libéré tous les livres qui y étaient, sauf les « deux Tomes *Tableau de Lisbonne* », qu'il a qualifiés comme « infâmes » et qui, « étant ces deux volumes identiques, l'un à l'autre, il n'est pas naturel, que ce Ministre de Suède » veuille « avoir dans sa librairie des jeux en double »<sup>58</sup>.

Le même Chevalier Lebzelter, ambassadeur d'Autriche, dans un document où il demandait l'envoi de livres retenus par les douanes, a enregistré la réception de tous les livres, à l'exception d'un, de Jean-Jacques Rousseau, que le libraire Reycend, établi à Lisbonne, aurait la responsabilité de transmettre à ses mains<sup>59</sup>. Ce détail indique, par conséquent, que les marchands de livres établis au Portugal, en les vendant à Lisbonne, agissaient comme intermédiaires dans l'achat de livres interdits. Cela s'est passé aussi à Coimbra et même ailleurs dans le royaume. Ce type de transaction, lorsqu'elle était faite entre d'une part un vendeur autorisé par les tribunaux de la censure pour vendre des ouvrages interdits et d'autre part, un lecteur qui a obtenu de ces tribunaux la permission d'en posséder, n'a rien d'illégal. Cependant, très exceptionnellement selon le Règlement du Tribunal Royal de Censure, la vente des livres défendus serait autorisée aux libraires, marchands et imprimeurs de livres. L'illégalité de l'action des libraires a été, en outre, pas seulement en possession de livres interdits chez eux, sans une licence commerciale de la censure, mais aussi de les vendre à d'autres personnes non autorisées à les acheter, ou même les prêter à quelques-uns individus de même profil.

Une autre astuce utilisée par les libraires devant les censeurs, pour essayer de les tromper, a été de leur demander la permission de publier des catalogues de livres, en y mettant parmi les titres quelques-uns interdits. Avec cela, ils voulaient transformer l'autorisation pour la publication des catalogues en permission pour la vente des livres interdits. Frère Joaquim de Santa Ana a regardé le « Catalogue des livres en français », que le libraire João-Baptista Reycend voulait imprimer. Le censeur l'a accusé de cacher sous cette demande d'autorisation pour publier le Catalogue la stratégie d'obtenir du Tribunal la permission pour la vente de tous les

livres français qu'il possédait, parmi eux certains interdits et qui étaient ainsi dans les mains de la censure pour être évalués<sup>60</sup>. Un avis de Frère Santana permet de voir, d'abord, que le vendeur utiliserait la licence du tribunal pour publier le Catalogue et, par conséquence, il serait sous-entendu la permission de faire circuler les livres de la liste ; cela a été fait approuvé pour la circulation au Portugal. Pourtant, les censeurs se sont vite rendu compte de la ruse du libraire et lui ont refusé l'autorisation demandée.

Un an plus tard, en 1769, le même Frère Santa Ana a refusé d'autoriser une demande similaire présentée par Claude Du Beux, le libraire qui serait déclaré, quelques ans plus tard, par M. D'Aunis, cité au début de cet essai, comme le correspondant de Lisbonne qui voulait y faire arriver des livres contraires à la religion et à la monarchie absolue, écrits par Rousseau et Voltaire. Frère Santa Ana a remarqué qu'en donnant une licence pour publier le « Catalogue des livres de droit et de théologie au Librairie Claude Du Beux » il serait « une approbation formelle des livres contenus dans le même catalogue, étant tout à fait sûr que beaucoup parmi eux ont déjà interdits – et certains devrait l'être –, tels que [ceux de Cesare] Beccaria, [Roberto] Bellarmino, Billuart, [Martin] Bonacina, Busembaum etc. »<sup>61</sup>.

La présence de titres interdits dans les catalogues, dans la mesure où leur divulgation arrivait au public, pourrait servir à stimuler la vente de ces marchandises. Le plan, cependant, pourrait se retourner contre les libraires, si l'illégalité était dénoncée. En 1796, Manuel Caetano de Albuquerque, pour dénoncer Manuel da Cunha, « étudiant brésilien » à l'Université de Coimbra, pour dire des propositions contre une bulle du pape Pie VI, qui a condamné un livre sur le concile de Pise, a indiqué qu'il a été commercialisé à Coimbra, par le libraire Aillaud, parce qu'il avait vu son titre « écrit dans un catalogue de livres qui était arrivé récemment chez lui »<sup>62</sup>.

Les libraires non seulement mettaient des livres interdits dans leurs catalogues ou les vendaient chez eux, comme les envoyaient à leurs acheteurs potentiels. Cela a été fait à D. Leonor de Almeida, la fille du marquis d'Alorna (et qui par la suite recevrait ce titre) et dont les grands-pères ont été exécutés pour tentative d'assassinat du roi D. José I. D. Leonor a vécu cloîtrée dans un couvent entre 1758 et 1777. Aristocrate osée, à une date inconnue, elle a demandé à la censure de lui donner la permission de lire des livres interdits, et le tribunal lui a informé qu'aucune femme n'en avait jamais demandé et qu'il n'y avait pas de telle disposition pour les femmes. Confiné dans le couvent, cependant, elle a

reçu des colis des œuvres interdites provenant de librairies, avant même parfois d’attendre le public de Lisbonne<sup>63</sup>.

Situation plus curieuse – et qui semble avoir été fréquente à Coimbra – était arrivé à José Cunha, Professeur de Géométrie à l’Université de Coimbra, entre 1773 et 1778. Il a déclaré à l’Inquisition de Coimbra, le 11 juillet 1778, que chez lui il a eu lieu des rencontres auxquelles les étudiants ont participé pour :

jouer et se divertir dans le domaine de leurs études, des visualisation de Cartes et de Globes et d’autres conversations indifférentes. Et il est arrivé plusieurs fois d’y avoir des livres interdits sur la table, soit parce qu’ils revenaient de nouveau de l’étranger et donc les libraires les remettaient aux maisons, comme d’habitude, avec l’intérêt de stimuler les lecteurs à les acheter, soit parce qu’il en avait certains chez-lui<sup>64</sup>.

Ceux qui étaient présents lors des réunions, sans crainte, lisaient les livres interdits, car ils pensaient qu’il n’y avait pas de censure du Tribunal Royal de Censure ou de pénalités très sévères. Pourtant, Anastasio a dit qu’il n’était pas sûr que les gens sachent de l’interdiction<sup>65</sup>. D’après José Anastácio, à Coimbra, les libraires mettent leurs livres interdits à la disposition des lecteurs chez-eux, avant de les mettre en vente aux librairies. Les lecteurs qui côtoyaient José Anastácio, à leur tour, lisaient les livres interdits, collectivement ou individuellement, sans se soucier de l’existence ou non d’une interdiction (bien que certains d’entre eux puissent être pleinement conscients de cela).

Les chiffres du commerce illicite de livres à Coimbra semblent avoir été élevés. Il y a peu d’enregistrements de ces chiffres. Parmi eux, il en a un, qui a été réalisée par Joaquim Antonio de Aguiar, docteur en droit, quand il a été fonctionnaire-chef (*almotacé*) de l’Université de Coimbra. Dans ce rôle, il devait surveiller ce qui se passait à l’intérieur de l’Université, ainsi que dans les rues prochaines afin d’assurer la sécurité morale et matérielle des étudiants. En 1815, il a su qu’à « la Porte de l’entrée de fer [de l’Université] une personne vendait des livres obscènes »<sup>66</sup>.

Il a ensuite ordonné l’arrestation du délinquant et la saisie des livres : « 200 Martinhadas, 200 Bandarras et 200 Capítulos dos Franciscanos [Chapitres des Franciscains] », selon la note qu’il avait enregistré dans son carnet et qui arriva, après des décennies, à l’attention de João Jardim de Vilhena<sup>67</sup>. S’il y a un doute quant à savoir si les trois œuvres étaient obscènes, c’est sûr que ce sont de littérature illégale, dont le montant était grand, montrant que le commerce illicite des livres était peut-être très fort à Coimbra.

Vilhena suppose, avec pertinence, que les *Bandarra* seraient les *Trovas de Bandarra*<sup>68</sup>, auteur du XVI<sup>e</sup> siècle, le célèbre père du messianique-millénaire portugais, qui servirait plus tard de pilier au sébastianisme et à d'autres manifestations de même nature, qui a valu la répudiation des tribunaux de la censure depuis 1768, date de l'installation du Tribunal Royal de Censure. Alors, c'est sûr que *Bandarras* n'est pas un livre obscène ou libertin. L'œuvre *Chapitres des Franciscains (Capítulos de Franciscanos)*, tel que préconisait par Vilhena, était, peut-être, un livre religieux. Toutefois, elle pourrait être aussi consacré à attaquer les clercs de l'Ordre de Saint François du point de vue de la morale et de la religion, parce que ce livre a un titre semblable à ceux des romans libertins de cette période. Cette dernière possibilité est renforcée par le contenu du livre titré *Martinhada*, « un poème fescennin », composé en octaves, qui raconte « les exploits lubriques d'un frère, Martin de Barros, le confesseur du roi D. João V ». Vilhena a vu deux de ses éditions, parmi lesquelles il y en avait une qui présentait deux gravures érotiques qui seraient dignes d'attirer « de nombreuses amateurs de la pornographie »<sup>69</sup>. Peut-être le livre le plus rare de toute la littérature portugaise, dont l'auteur est José Caetano da Silva Souto Maior, connu sous le nom de « Camões du Rossio », Bachelier en Canons par l'Université de Coimbra, Juge du Crime de la Mouraria et membre de l'Académie Royale de l'Histoire portugaise<sup>70</sup>. Vilhena doute que la censure ait approuvé cette œuvre, en concluant qu'elle a été publiée « à l'étranger et ultérieurement introduite clandestinement au Portugal »<sup>71</sup>. Dans une autre édition de l'œuvre, trouvé par Vilhena en vente aux enchères, elle apparaît en petit format 4, « imprimé en caractères elzevir », avec frontispice gravé. Son lieu et l'année de l'impression seraient « Chypre. 1814 », alors qu'au verso de la dernière page se trouve inscrit : « Printed by T. C. Hansard. Peterborough Fleet Street. London »<sup>72</sup>. Cette édition apporterait trois gravures érotiques : dans une page, une représentation d'un moine, comme un enfant, en situation érotique et à une autre page, « une gravure représentant un phallus » et, enfin, à la page de garde du volume, une troisième image du même type, toutes gravées au « burin maître »<sup>73</sup>.

Le livre *Martinhada* apporte un élément qui a reçu l'attention de la censure : les images. Les libraires, à leur tour, ne hésitaient pas à vendre des livres qui contenaient des images obscènes. Les autorités portugaises, en fait, étaient au courant que les images insérées dans les livres portaient du significat et qui les rendaient lisibles à des lecteurs différents, devant, pour cela, être objet de contrôle. Il ne leur échappait pas à la perception, en outre, que les images pourraient être plus éloquentes que les textes et, encore, éveiller des sens totalement distinctes selon le type de

lecteur, en transmettant, d'une ou d'autre manière, une compréhension équivoquée (et dangereuse !) des choses, c'est-à-dire, de l'orthodoxie religieuse et politique. Frère Joaquim de Santa Ana e Silva, censeur du Tribunal Royal de Censure, en 1771, a examiné le livre *Désillusion des Pécheurs* (*Desengano dos Pecadores*), du prêtre jésuite Alexandre Perier, traduit en portugais, déjà à la 5<sup>e</sup> édition en 1765<sup>74</sup>. Il a considéré – en se servant d'un thème tellement cher aux Lumières portugaises, celui du « retard » – la même œuvre comme un signe du plus haut degré où étaient arrivés « dans notre Royaume l'ignorance et le fanatisme »<sup>75</sup>. Le livre consacrerait un grand espace à décrire les pénalités infernales, étant l'objectif de l'auteur d'« inspirer à l'homme la crainte », dépassant « toutes les barrières de la vérité et de la crédibilité », sans avoir du support ni sur la Bible, ni sur la tradition, ni sur la doctrine des Conciles et des Papes<sup>76</sup>. Perier, mené « par son indiscrete préoccupation, et abominable ignorance, ou par sa bien coupable malice », dans son livre, s'est valu d'images terrifiantes<sup>77</sup>. De telles marques, selon l'opinion du censeur, ces images « au peuple rustique inspireront une croyance erronée » et « aux cultivés et prudents, provoqueront le rire et un bien justifié scandale, qui se permettent d'effleurer des images semblables parmi les chrétiens, qui mettent dans le ridicule un des *novísimos*<sup>78</sup> (plus récents) de l'homme et un article de la Religion révélée »<sup>79</sup>. Ces images, en outre, selon le censeur, impliquaient une mise en valeur de l'attrition, en détriment de la contrition en contrariant l'orientation de l'Eglise. Donc, on infère, les images du livre de Perier et, du reste, le livre dans un ensemble, se sont insérés dans une controverse théologique, sur les rapports entre la confession, le regret, l'amour à Dieu, la crainte de l'Enfer et l'absolution: il y avait, d'un côté, les contritionnistes (« élitistes », qui croyaient que le vrai regret du pénitent n'avait lieu qu'avec l'amour de Dieu) et, de l'autre, les attritionnistes (« indulgents et compréhensifs », qui acceptaient le simple regret suscité par crainte de l'Enfer). Le Concile de Trento a considéré que le sacrement de la confession donnait la grâce de Dieu à celui qui regrettait par attrition, toutefois, à partir de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise s'est penchée vers le côté des rigoristes, c'est-à-dire, les contritionnistes<sup>80</sup>.

Les libraires avaient des connexions internationales complexes, où il y avait un lieu spécial pour les images. Engagés ou pas dans les grandes affaires, les libraires, pas tous, faisaient la contrebande des livres interdits. Parmi eux, il en y avait quelques-uns qui portaient des images. En 1757-8, environ 10 ans avant la création du Tribunal Royal de Censure, Lourenço Antônio Bonarbel, libraire originaire de Turin et établi à Lisbonne, a été arrêté par l'Inquisition pour avoir fait entrer des

livres dans la ville sans passer par la douane, dont plusieurs interdits, en les envoyant, au contraire, directement chez lui<sup>81</sup>. Ces infractions ont été commises sous l'allégation que les livres étaient destinés à l'ambassadeur hollandais, étant donc, à cause de l'immunité diplomatique, dispensés de censure (mais pas du contrôle de la douane). Ces livres, censés d'usage de l'ambassadeur, sont tombés sur les étagères de la librairie de Bonardel, où ils étaient en vente – mais le libraire disait, à l'Inquisition, qu'il ne faisait que les garder pour le diplomate, les envoyant chez lui quand celui-ci les réquisitionnait. Le libraire, à vrai dire, vendait une large gamme de livres, quelques uns interdits: des romans à des traités philosophiques ou politiques (parmis eux, *L'Esprit des Lois*, de Montesquieu ; *Œuvres Philosophiques*, de la Mettrie ; *de Jure Bellis et Pacis*, de Grotius ; le *Dictionnaire*, de Bayle ; *Le Droit de La Nature et des Gens*, du Baron de Pufendorf), en français en bonne partie, mais aussi en anglais (par exemple, *The Evening Office of the Church*), en allemand et en latin. Des classiques de la littérature libertine se faisaient présents parmi les romans: *Thérèse Philosophe, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de D. Dirac et Lettres Juives*, du Marquis d'Argens ; *Nouvelle Traduction de Mursius ou Académie de Dames* ; *l'Histoire de Gouberdom, portier des Chartreux* (1741), que l'on présume de Jean-Charles Gervaise de Latouche ; *Le Sopha Conte Moral*, de Crébillon Fils ; *La Paysanne parvenue* et *Le Paysan parvenu*, tous les deux de Restif de la Bretonne ; *Vie Voluptueuse entre les Capucins* ; *Lettres d'amour d'une Religieuse Portugaise*, attribuées à la bonne sœur portugaise (1640-1723) etc.<sup>82</sup>. Quelques unes de ces œuvres interdites, censées être d'usage privé de l'ambassadeur hollandais étaient en double, ce qui suggère qu'elles ne se destinaient pas seulement à leur lecture et qui avaient certainement une fin commerciale illicite.

Le Nonce apostolique était un autre client de Bonarbel, et, ce qui n'est pas étonnant, à cause de la position politique et intellectuelle qu'il occupait, il commandait des livres interdits, venus de France, à travers un correspondant de Bonarbel. Dans une commande du Nonce, cependant, sont venus aussi, plusieurs ensembles d'œuvres, l'une parmi elles certainement interdite, puisqu'elle était de Voltaire: soit Bonarbel allait utiliser la commande du Nonce pour vendre les œuvres à d'autres personnes, soit l'agent du pontificat irait les repasser à quelqu'un, ce qui le faisait agir illégalement<sup>83</sup>.

En examinant les livres censés être destinés à l'ambassadeur hollandais, le Prêtre Frère Nicolau de Assunção Riquer (ou Biquer), religieux de Saint Dominique, qualificateur du Saint Office, a enregistré quelques conclusions sur leur contenu, sur leur matérialité et, plus encore, sur les possibles effets que leur lecture aurait auprès des lecteurs,

signalons-le, n'étaient pas considérés par les censeurs comme des sujets passifs devant les livres<sup>84</sup>. Ses conclusions ressemblaient à celles que, des décennies après, le Lieutenant Pina Manique commentait: premièrement, il dénonçait l'association de libraires et fonctionnaires du corps diplomatique dans le commerce illégal de livres interdits, qui comprenaient un spectre varié ; deuxièmement, il identifiait les caractéristiques matérielles de quelques uns de ces livres, en ressortissant l'existence d'images de caractère lascif ; et, enfin, il avertissait sur la menace que tels livres représentaient pour la religion catholique (le Lieutenant n'ajouterait sur ce point que le danger touchait aussi la monarchie). En effet, le qualificateur de l'Inquisition a observé qu'il y avait:

plusieurs ensembles de Livres, quelques uns entièrement interdits ; d'autres qui admettent l'expurgation ; d'autres suspects ; et quelques uns opposés aux bonnes coutumes par la matière qu'ils traitent et avec des marques très infâmes, provocatrices à la luxure. Parmi les livres que l'entrepreneur a déclaré appartenir au Résident d'Hollande – et que le dénonciateur en avait envoyé à l'Inquisition avec quelques autres – , les domestiques ou un domestique en se passant par le(s) secrétaire(s) du même Résident a(ont) essayé d'en empêcher l'envoi en disant qu'ils appartenaient à son (leur) patron<sup>85</sup>.

Et complétait le qualificateur, en disant, qu'avec ce propos du domestique, il n'était pas d'accord ni son compagnon car premièrement ils n'avaient pas reçu de l'Inquisition un ordre de faire la livraison. Deuxièmement, car ils avaient vu que les livres étaient exposés en vente, hors des boîtes, chez le libraire et qu'il y avait quelques exemplaires en double et reliés sur place. Il ajoutait que, si l'Inquisition ne faisait rien pour empêcher l'entrée de ce types de livres dans le Royaume du Portugal et, ainsi, s'ils y étaient permis, les coutumes se pervertiraient encore plus et, par conséquent, la Religion périrait<sup>86</sup>.

L'Inquisition de Lisbonne, en outre, a aperçu que le fait que ces livres interdits soient dans une langue différente du portugais (dans sa majorité en français) n'empêchait pas qu'ils atteignent les lecteurs lusitains. Cela car les images qu'ils apportaient, jugées indécentes et lascives, étaient capables de les rendre intelligibles à ceux qui ne connaissaient pas la langue française<sup>87</sup>. Donc, tels livres étaient lisibles par deux types de lecteurs: d'un côté, ceux familiarisés avec la langue française et, de l'autre, ceux qui ne savaient lire qu'en portugais ou, encore, ceux qui ne dominaient même pas l'habileté de la lecture en langue maternelle. L'existence des images augmentait le public lecteur

potentiel des livres et, par conséquent, les risques qu'ils pourraient causer.

L'épanouissement de la Révolution Française semble avoir donné une impulsion au commerce illégal de livres et à la contrebande. D. Vicente de Souza, ambassadeur du Portugal à Paris, en 1792, a passé, au Lieutenant Général de Police, des informations sur Borel, commerçant de livres français domicilié à Lisbonne. Ce libraire aurait fait imprimer 12 mille exemplaires de la *Constituição Francesa* (*Constitution Française*) et plus de 12 mille exemplaires de la *Folhinha* du Père Gerard (*Almanach du Père Gerard*), réputé comme célèbre incendiaire pour Manique, les deux éditions étant en portugais<sup>88</sup>. Plus qu'apporter de livres interdits dans leurs langues originales, donc, dans ce cas, on voyait l'engagement avec la production éditoriale à l'étranger et en langue portugaise. Rumeur fausse ou vraie, projet concrétisé ou pas, il y a des indices que des Constitutions Françaises circulaient dans le Royaume, en portugais, comme il semble avoir eu lieu à Quintela de Vinhais, à Bragança, où elles étaient objet de débat de D. André de Morais Sarmiento, abbaye jacobin et maçon, aux alentours de 1798<sup>89</sup>.

José André Dubié et son associé Pedro Loup, tous les deux commerçants de livres à Lisbonne, ont été arrêtés pour avoir été mêlés dans ces activités illicites. Jusqu'en 1792, cela eut lieu deux fois, pour vendre des livres interdits. A ce niveau, le Lieutenant Général de Police classait Dubié comme maçon (il aurait le grade de maître) et évaluait que celui-là était responsable d'avoir vendu et propagé des livres à Lisbonne<sup>90</sup>. Un an auparavant il a été arrêté en flagrant-délit, quand il vendait à frère Antônio do Menino Deus l' *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des européens dans les Deux Indes*, de l'abbé Raynal, ayant été obligé de signer un terme d'amendement et expliquer s'il y avait davantage des livres interdits<sup>91</sup>.

Les magasins des libraires étaient vus comme des locaux où il y avait des livres interdits. Le prêtre Frère Brás São José, du Hameau de Vinhais, en témoignant dans une enquête de l'Inquisition de Coimbra, a raconté qu'il avait écouté du prêtre João Pinto Ribeiro Rangel que le frère de celui-ci, le Dr. Francisco José de Figueiredo Rangel, établi à Lisbonne, lui avait dit que « il y avait quelques Livres du droit civil, qui méritaient d'être brûlés, car ils contenaient des choses qui semblaient hérétiques », n'étant pas possible au témoin de dire si le cité docteur avait tels livres ou s'il les « lisait dans une librairie quelconque, ou chez quelque libraire, ou s'il a entendu quelqu'un »<sup>92</sup>.

Pas seulement les livres des grands penseurs français, des imprimés révolutionnaires ou des traités de droit interdits étaient

vendus par les libraires: d'autres types d'imprimés ou de manuscrits se trouvaient aussi dans leurs magasins, sinon pour la vente, au moins pour l'exposition. Le 15 décembre 1791, Manoel Francisco de Sá, clerc mineur, étudiant moraliste à Braga, a dénoncé qu'environ seize ans auparavant, dans le Hameau de Barcelos, un libraire lui avait exhibé un manuscrit interdit qu'il reliait. Le livre enseignait plusieurs:

superstitions, comme celle = Libera me de sanguinobus [sic] \* = et l'autre = *Oh, criatura Rei, memento creatores tui* [sic] =, cela en persuadant son usage. Il enseignait aussi l'usage d'une herbe, pour se maritarem [sic, c'est à dire, marier] les personnes, sans le danger que la femme soit enceinte. Je me souviens que le libraire a dit que celui-là était le Livre d'un prêcheur et qu'il en avait écrit deux: l'un pour soi-même et l'autre pour offrir. Celui-ci a été vu par le Prêtre Manoel Raimundo de Carvalho, déjà décédé, et par le Prêtre João Luís Peixoto da Maia, qui vit dans cet Hameau <sup>93</sup>.

Le manuscrit, à vrai dire, a coexisté avec le texte imprimé. Dans certains cas, il est difficile de savoir si le texte est un manuscrit ou un imprimé, s'il y avait ou non la participation des libraires dans sa circulation, étant des exemples: *Catéchisme de la République Française*<sup>94</sup>, *Catéchisme des Français*<sup>95</sup>, *Catéchisme Français*<sup>96</sup> et *Voix de la Raison, Brochure*<sup>97</sup>, cités dans la documentation inquisitoriale, sans identification de langue. Dans d'autres, il est certain qu'il s'agit de manuscrits. Mais c'est impossible de savoir si cela était faire avec ou sans la médiation des libraires, comme c'est le cas pour la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*<sup>98</sup> ; *Dissertation sur l'Etat passé, présent de Portugal*<sup>99</sup> ; *Catalan Républicain*, avec des copies en portugais (et aussi, il semble, de la version en français)<sup>100</sup> ; *Censure à la Constitution Française et Nouvelle curieuse et arrivée récemment, que je participe au publique de bon grés, avant que le sache la Poste de l'Europe*<sup>101</sup>, référencés par la Lieutenance Générale de Police ; et *l'Affreuse illusion de l'éternité*, de Manuel Maria Barbosa du Bocage<sup>102</sup>. Dans des nombreux cas, par contre, les titres des livres ou les noms de leurs auteurs ne sont pas cités. Dans ce cas, il n'y a que des références au contenu des œuvres et au fait qu'elles soient interdites.

## CONCLUSION

Tout l'exposé montre l'entrée de livres interdits des auteurs des Lumières, français ou non – comme les cités Rousseau et Voltaire, craints par le Monsieur De la Front D'Aunis, celui qui a envoyé une correspondance à D. Maria I –, classés à cette époque comme libertins,

et l'action des libraires pour la promouvoir, ainsi que pour vendre les mêmes œuvres. Pourtant les livres interdits ne se limitaient pas à ceux cités par D'Aunis, ni se résumaient aux Lumières ou à des textes imprimés ou même à des livres libertins. Il est possible d'arriver à égale conclusion quand on analyse les pratiques de lecture et les usages des livres par les lecteurs au Portugal.

Oui, il est arrivé une mise en relief des œuvres interdites de Voltaire et Rousseau, une fois que l'on cite avec une fréquence raisonnable, du premier, *Candide*, *La Pucelle d'Orléans*, *le Dictionnaire Philosophique* et *La Henriade* ; et, du dernier, *le Emile*, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* et, peut-être avec une seule mention, *le Du Contrat Social*. Il est vrai que les lecteurs portugais adoraient Montesquieu (en ressortant les *Lettres Persanes*, de 1721, mais aussi avec des mentions au roman *Temple de Gnide*, publié en 1725, et *De l'Esprit des Lois*, libéré en 1768), à côté d'autres des Lumières, comme Raynal (*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*) et aussi Marmontel (*Les Incas ou la Destruction du Pérou*, *Bélisaire* et *Contes Moraux*), le Marquis d'Argens, Frédéric II (roi de Prusse, avec ses *Œuvres*), Bielfeld, Mirabeau, Holbach (*Système de la nature*). On a manifesté de l'intérêt, à un degré moins élevé, pour Pierre Bayle et pour des titres et des auteurs qui ne sont pratiquement pas connus aujourd'hui, comme M. de Felice, penseur italien des Lumières avec son *Code de l'humanité ou la législation universelle*. D'autres exemples sont *Diable Boiteaux*, d'Alain René Le Sage (1668-1747) et, à un degré moins élevé, *L'Espion Turc*<sup>103</sup>, de Giovanni Paolo Marana (1642-1693). Il y a eu de la place aussi pour des livres qui n'appartenaient pas aux Lumières, comme le roman *La putain errante* de L'Arétin ou Pietro Aretino (1492-1556), une expression de la Renaissance.

En même temps, il faut ajouter, quelques lecteurs lusophones de textes interdits ne s'intéressaient pas aux livres libertins. Au contraire, ils s'intéressaient aux œuvres mystiques, comme *Mystique Ville de Dieu* (*Mística Cidade de Deus*), de Maria d'Agreda, et, encore, à des livres de magie, en ressortant le célèbre *Livre de Saint Ciprien* et, dans un seul cas, à un « livre français d'Albert le Grand qui apprenait à faire des fétiches avec les herbes »<sup>104</sup>.

Avec une fréquence relative, quelques unes de ces œuvres, notamment des Lumières et de magie, circulaient en manuscrit et, certainement, ayant, dans une ou autre situation, traduction pour le portugais. Au Portugal et au Brésil, à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle, il y avait la circulation des livres et des idées interdits antagoniques, d'un côté les Lumières, des « libertins » et de l'autre le

« fanatisme » ou la « superstition ». Il y avait vraiment une lutte plus large entre ces tendances qui contaminait toute la société.

<sup>1</sup> Depuis cette année jusqu'en 1780, João Inácio Ferreira Souto a été le Lieutenant. Entre 1780 et 1805, Diogo Inácio de Pina Manique (1733-1805) l'a remplacé comme Lieutenant Général de la Police (le Prince d. João, en 1803, pressonné par le gouvernement français, l'a démissionné, mais il a continué dans son poste jusqu'en 1805, quand il est mort). Adérito Tavares ; José dos Santos Pinto, *Pina Manique. Um homem entre Duas Épocas*. Lisbonne, Casa Pia de Lisbonne, 1990, p. 25 et José Augusto dos Santos Alves, *A Opinião Pública em Portugal, 1780-1820*, 2 ed. Lisbonne, Universidade Autónoma de Lisbonne, 1999, p. 60.

<sup>2</sup> Sur le signifié du terme, voyez: Antônio de Moraes Silva, *Dicionário da Língua Portuguesa*, Lisbonne, Officina de Simão Thaddeo Ferreira, 1789, vol. 2, p. 21 ; Luiz Mott, *A Inquisição no Maranhão*, São Luiz, Edufma, 1995, p. 21 ; Leszek Kochakowicz, « Libertino » In: *Enciclopédia Einaudi: Mythos/logos ; Sagrado/Profano*, Trad. José de Carvalho, Lisbonne, Imprensa Nacional/ Casa da Moeda, 1987, p. 326-7. L'usage du terme dans le sens de subversif religieux apparaît dans des documents inquisitoriaux, comme exemple les procès concernant Antônio de Moraes Silva, le dictionnariste cité au-dessus – l'Institut des Archives Nationales de la Tour du Tombo (désormais, IANTT), l'Inquisition de Coimbra, Procès 8094 et l'Inquisition de Lisbonne, Procès 2015, p. 29v. Dans l'acception de dépravé, c'est-à-dire, dans le sens de l'immoral, on rencontre un exemple dans le procès d'habilitation au sacerdoce de Joaquim Antonio Pereira, de 1798, accusé de « libertinisme » pour avoir eu affaire à une prostituée publique, par son « incontinence scandaleuse » et pour avoir enlevé une jeune fille (Archive Episcopale de l'Archevêché de Mariana. *Processo de Habilitação De Genere, vitae et moribus*, n° 391/06). Sur libertin, dans le sens de subversif politique, monarchomane, on voit, par exemple, la Proclamation du Tribunal Royal de Censure (*Real Mesa Censória*, créée en 1768 par le roi D. José I pour contrôler la censure littéraire au Portugal et dans ses domaines) daté de 11 octobre 1773, qui a interdit l'*Histoire Philosophique et Politique des Établissements et du commerce des européens dans les deux Indes*, de l'abbé Raynal.

<sup>3</sup> Sur l'usage des termes « maçon » et « libertin » étant synonyme par l'Inquisition portugaise, voyez: A. H. de Oliveira Marques, *História da Maçonaria em Portugal*, Lisbonne, Editorial Presença, 1980, vol. 1, p. 44. Sur les origines de la maçonnerie et les rapports entre elle et le libertinage, voyez : Margaret Jacob. *The origins of freemasonry. Facts & fiction*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.

<sup>4</sup> La mise en question d'un aspect de l'ordre était très souvent associée à celle d'un autre. En mélangeant l'irréligiosité avec la désobéissance à la morale, on a un passage de Jean-Jacques Rousseau, en *Émile ou Traité de l'Éducation*, quand il reproduit le récit du curé savoyard sur la trajectoire d'un jeune fugitif libertin qu'il aurait accueilli. A l'occasion, le jeune aurait une bonne partie de son cœur corrompu: chez lui on remarquait qu'à l'oubli de la religion s'ajoutait « l'oubli des devoirs de l'homme », ayant l'incrédulité préparé le chemin pour qu'il y ait « les coutumes d'un mendiant et la morale d'un athée » (Jean-Jacques Rousseau, *Emílio ou da Educação*, traduit par Roberto Leal Ferreira. São Paulo, Martins Fontes, 1985, p. 350). Contre les « horreurs du libertinage », entendu en tant qu'un dérèglement moral, Rousseau, classé comme un libertin par les défenseurs de l'orthodoxie catholique, proposait que l'on enseigne les « lois de la nature » à son Émile, le « mystère de la génération » et, encore, la douceur et l'inviolabilité du mariage, conçu de cette façon comme un remède à la concupiscence

(*Ibid.* p. 444-445), dans une surprenante approximation avec ce que Saint Paul enseigne dans le Nouvel Testament. Une telle façon de comprendre le mariage a été partagée par le médecin Francisco de Mello Franco, dans son livre *Medicina Teológica* [Medicine Théologique], publié à Lisbonne en 1794. Il a été condamné en 1781 par l'Inquisition portugaise sous l'accusation de libertinage (Alberto Lamy, *A Academia de Coimbra (1537-1990). História, praxe, boemia e estudo, partidas e piadas, organismos académicos*, Lisbonne, Rei dos Livros, 1990, p. 50). Quelques années plus tard, il a cité Saint-Paul, en affirmant qu'il appelait hérésiarque « à tous ceux qui interdisent le mariage » (Francisco de Mello Franco, *Medicina Teológica*, São Paulo : Giordano, 1994, p. 57).

<sup>5</sup> Raphael Bluteau, *Vocabulário Português & Latino, áulico, anatômico, architetonico* [...], Lisbonne, Officina de Paschoal Silva, 1716, vol. 4, p. 263.

<sup>6</sup> Maria Beatriz Nizza da Silva, *A cultura luso-brasileira. Da reforma da Universidade à Independência do Brasil*, Lisbonne, Estampa, 1999, p. 105-182.

<sup>7</sup> Diogo Ramada Curto, *Cultura escrita. Séculos XV a XVIII*, Lisbonne, ICS, 2007, p. 213-214 ; Lúcia Maria Bastos P. Neves ; Tânia Maria Bessone da Cruz Ferreira, Livreiros no Rio de Janeiro: intermediários culturais entre Brasil e Portugal, In: 3<sup>o</sup> Colóquio do Pólo de Pesquisas de Relações Luso-Brasileiras - Entre Iluminados e Românticos. Atas do 3<sup>o</sup> Colóquio do PPRLBP, Rio de Janeiro, 2006 (Disponible en: [http://www.realgabinete.com.br/coloquio/3\\_coloquio\\_outubro/paginas/16.htm](http://www.realgabinete.com.br/coloquio/3_coloquio_outubro/paginas/16.htm), accédé le 05 Janvier 2009) ; Ana Carolina Galante Delmas, « *Do mais fiel e humilde vassalo* ». *Uma análise das dedicatórias impressas no Brasil Joanino*, Rio de Janeiro, Universidade do Estado do Rio de Janeiro, 2008, (Monografie de Master en Histoire), p. 31-32 ; et Lúcia Maria Bastos P. Neves, João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos. In: *Anais Eletrônicos do X Encontro Regional de História da ANPUH-RJ – História e Biografias*, Rio de Janeiro, 2004, p. 6-8.

<sup>8</sup> Lúcia Maria Bastos P. Neves, Trajetórias de Livreiros no Rio de Janeiro: uma revisão historiográfica: João Roberto Bourgeois e Paulo Martin: livreiros franceses no Rio de Janeiro, no início do oitocentos, In: X Encontro Regional da ANPUH, 2002 (Disponible en: [http://209.85.229.132/search?q=cache:A\\_vsKY5jF9AJ:www.rj.anpuh.org/Anais/2002/Mesas/Neves%02520Lucia%02520M%02520B%02520P.doc](http://209.85.229.132/search?q=cache:A_vsKY5jF9AJ:www.rj.anpuh.org/Anais/2002/Mesas/Neves%02520Lucia%02520M%02520B%02520P.doc)). Accédé le 06/01/2009.

<sup>9</sup> Diogo Ramada Curto, *Cultura escrita. Séculos XV a XVIII*, Lisbonne, 2007, p. 216 et suivantes.

<sup>10</sup> Sur ce sujet, voyez: Vanda Anastácio, *A Marquesa de Alorna (1750-1839)*, Lisbonne, Prefácio, 2009, p. 93-108.

<sup>11</sup> Sur les bornes géographiques et chronologiques des Lumières, il y a une grande controverse parmi les historiens. Quelques-uns pensent que leur berceau est aux Pays-Bas ainsi comme leurs racines se trouvent à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ; en ce que concerne leur diffusion, les Lumières, en y commençant, passent par l'Angleterre et, de là, par la France et par le reste du continent européen, d'où, à partir des différents points, elles se répandent ailleurs. Les faits considérés comme leurs débuts ou, au contraire, comme leurs propre cœur, leurs buts ou leurs effets sont aussi sujet de débats : les Lumières auraient des principes ou des méthodes partagées ? Seraient-elles des transformations qui ont participé à des mouvements politiques, économiques et culturelles plus larges, qui étaient en même temps leurs moteurs et leurs effets ? Sur ces sujets, voyez, par exemple: Alphonse Dupront, *Qu'est-ce que les Lumières?*, Paris, Gallimard, 1996, p. 19 ; Peter Gay, *The Enlightenment. The rise of modern paganism*, New York, Norton, 1995, p. 17 ; Thomas Munck, *The Enlightenment. A comparative social history (1721-1794)*, London, Arnold ; New York, Oxford University Press, 2000, p. VIII ; Robert Darnton, *Os dentes falsos de George Washington. Um guia não convencional para o século XVIII*, Traduit par Trad. José Geraldo Couto, São Paulo, Companhia das Letras, 2005, p. 18-20 ;

Dorinda Outram, *The Enlightenment*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 15-17 ; Luiz Carlos Soares, A Albion revisitada no século XVIII: novas perspectivas para os estudos sobre a ilustração inglesa, *Revista Tempo*, Niterói (16): 1-32, 2003, p. 10-11 et p. 20-22 ; Jonathan Israel, *Iluminismo Radical. A Filosofia e a Construção da Modernidade, 1650-1750*, Trad. Cláudio Blanc, São Paulo, Madras, 2009, p. 7-8 ; Jonathan Israel. Unité et diversité des Lumières Radicales. In : Catherine Secrétan ; Tristan Dagron ; Laurent Bove (Dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales »? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 55-6 ; Pierre-François Moreau, Spinoza est-il spinoziste? In: Catherine Secrétan ; Tristan Dagron ; Laurent Bove (Dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales »? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007, p. 291 ; Margaret Jacob, Les Lumières Radicales. In: Catherine Secrétan ; Tristan Dagron ; Laurent Bove (Dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales »? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007, p. 31 ; et Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1994, p. 68-72.

<sup>12</sup> Dorinda Outram, *The Enlightenment*, Cambridge, 1995, p. 3.

<sup>13</sup> Peter Gay, *The Enlightenment. The rise of modern paganism*, New York, 1995, p. X.

<sup>14</sup> Jonathan Israel, Unité et diversité des Lumières Radicales. In: Catherine Secrétan ; Tristan Dagron ; Laurent Bove (Dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales »? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, 2007, p. 56.

<sup>15</sup> Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, [3 ed.], Paris, Éditions du Seuil, 2008, p. 284-285.

<sup>16</sup> Peter Gay, *The Enlightenment. The rise of modern paganism*, New York, 1995, p. 3.

<sup>17</sup> *ibid.* p. 3.

<sup>18</sup> Francisco Calazans Falcon, *A Época Pombalina: Política econômica e monarquia ilustrada*, São Paulo, Ática, 1982, p. 100.

<sup>19</sup> Thomas Munck, *The Enlightenment. A comparative social history, 1721-1794*, London ; New York, 2000, p. 7.

<sup>20</sup> Il faut considérer que les réformes orientées par les Lumières étaient déjà en train d'être développées au temps de D. João V, qui a gouverné de 1706 à 1750 (Ana Cristina Araújo, *A Cultura das Luzes em Portugal. Temas e problemas*. Lisbonne, Livros Horizonte, 2003, p. 18). D. João V a créé des académies et des laboratoires, ainsi qu'il a encouragé des traductions et des éditions. Pendant son royaume, il y a eu des transformations aux sciences, à la philosophie et aux lettres. On a introduit au Portugal des idées de Descartes et de Newton, l'expérimentalisme anglais et la poétique de Boileau (Ivan Teixeira, *Mecenato Pombalino e Poesia Neoclássica*, São Paulo ; FAPESP/ Edusp, 1999, p. 23).

<sup>21</sup> Sur le Cinquième Empire et les courants millénaristes au Portugal et au Brésil, voyez principalement : Jacqueline Hermann, *No Reino do Desejado. A construção do sebastianismo em Portugal (séculos XVI e XVII)*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998 ; Jean Delumeau. *Mil Anos de Felicidade. Uma História do Paraíso*, traduit par Paulo Neves, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, p. 176-190 ; José van den Besselaar, *O Sebastianismo – História sumária*, Lisbonne, Ministério da Educação e Cultura/ ICALP, 1987 ; Alcir Pécora, *Teatro do Sacramento. A unidade teológico-retórico-política dos sermões de Antônio Vieira*, São Paulo, Edusp ; Campinas, Editora da Universidade de Campinas, 1994, p. 213-258 ; Hernâni Cidade, *Antônio Vieira*. Lisbonne: Editorial Presença, 1985, p. 24-32 et 73-93 ; Adriana Romeiro, *Um visionário na Corte de D. João V. Revolta e milenarismo em Minas Gerais*, Campinas, Unicamp, 1996 [Thèse de doctorat en Histoire]

; Plínio Freire Gomes, *Um herege vai ao Paraíso. Cosmologia de um ex-colono condenado pela Inquisição (1680-1744)*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997 ; Ana Margarida dos Santos Pereira, Milenarismo e revolta na vivência de escravos. Pregações e andanças do 'Príncipe Encoberto' (Disponible en: [www.instituto-camoes.pt/cvc/conhecer/biblioteca-digital/doc\\_details/353-mille](http://www.instituto-camoes.pt/cvc/conhecer/biblioteca-digital/doc_details/353-mille) ; Accédé le 09/01/2009) et Luiz Carlos Villalta, O Encoberto da Vila do Príncipe (1744-1756): milenarismo-messianismo e ensaio de revolta contra brancos em Minas Gerais, *Fênix* (Uberlândia), v. 13, p. 1-30, 2007 (Disponible en: [www.revistafenix.pro.br/vol13Villalta.php](http://www.revistafenix.pro.br/vol13Villalta.php) Accédé le 09/01/2009).

<sup>22</sup> Sur ce sujet, voyez: Ana Cristina Araújo, *A Cultura das Luzes em Portugal. Temas e problemas*, Lisbonne, 2003 ; Francisco Calazans Falcon, *A Época Pombalina: Política econômica e monarquia ilustrada*, São Paulo, 1982 ; Fernando Antônio Novais, *Portugal e Brasil na crise do antigo sistema colonial. 1777-1808*. 2 ed. São Paulo, Hucitec, 1981 ; Kenneth Maxwell, *Pombal. Paradox of the Enlightenment*, New York, Cambridge University Press, 1995 ; et Luiz Carlos Villalta, *Reformismo Ilustrado, Censura e Práticas de Leitura. Usos do Livro na América Portuguesa*, São Paulo, FFLCH-USP, 1999 [Thèse de Doctorat en Histoire Sociale] – Disponible en [www.caminhosdoromance.iel.unicamp.br/estudos/](http://www.caminhosdoromance.iel.unicamp.br/estudos/) Accédé le 09/01/2009.

<sup>23</sup> Anita Waingort Novinsky, Estudantes Brasileiros « afrancesados » da Universidade de Coimbra, A perseguição de Antônio de Morais Silva (1779-1806), In: Osvaldo Coggiola (Dir.), *A Revolução Francesa e seu impacto na América Latina*, São Paulo, Nova Stella/ Edusp ; Brasília, CNPq, 1990, p. 357-358.

<sup>24</sup> Francisco Calazans Falcon, *A Época Pombalina: Política econômica e monarquia ilustrada*, São Paulo, 1982, p. 430-431.

<sup>25</sup> Lúcia Maria Bastos Pereira das Neves ; Guilherme Pereira das Neves, A biblioteca de Francisco Agostinho Gomes: a permanência da ilustração luso-brasileira entre Portugal e o Brasil, 2<sup>o</sup> Colóquio do PPRLB: relações luso-brasileiras: deslocamentos e permanências (Disponible en: [www.realgabinete.br](http://www.realgabinete.br) Dernier accès le 10/09/2007). Guilherme Pereira das Neves défend que, à partir du consulat pombalin, le Portugal a commencé à consommer les idées de Lumières, qui se sont propagées dans le pays dans un cercle social restreint, infiltrées par des éléments spécifiques de l'esprit Luso Brésilien (ID., *Do império Luso-Brasileiro ao império do Brasil. Ler História*, Lisbonne, (27-28): 75-102, 1995. Voyez en spécial: p. 83).

<sup>26</sup> Anita Novinsky qui classe les Lumières lusophones comme lâches, elle identifie ce radicalisme, en se circonscrivant aux prisonniers de l'Inquisition et, davantage, en y voyant l'expression d'un « esprit souterrain », qui remonterait aux siècles précédents et qui aurait un lien ombilical aux nouveaux chrétiens. Aussi bien l'adjectivation, prise comme valable pour toute la pensée des Lumières portugaises, que les liaisons aux nouveaux chrétiens, me semblent inexactes. Sur cela, voyez: Anita Waingort Novinsky, Estudantes Brasileiros « afrancesados » da Universidade de Coimbra, A perseguição de Antônio de Morais Silva (1779-1806), In: Osvaldo Coggiola (Dir.), *A Revolução Francesa e seu impacto na América Latina*, São Paulo ; Brasília, 1990, p. 365 ; p. 367-368.

<sup>27</sup> Robert Darnton, en analysant la situation de la presse en France, montre qu'il y avait des restrictions là-bas aussi, quand le terme de comparaison était l'Angleterre, l'Hollande ou l'Allemagne. La presse française était loin d'être libre et elle était sous-développée. Il y avait dans le pays, cependant, un public lecteur substantiel et en expansion dans le XVIII<sup>e</sup> siècle (Robert Darnton, *Os dentes falsos de George Washington*, São Paulo, 2005, p. 49). Le public lecteur dans le monde luso brésilien, certainement, était plus limité. Toutefois, l'oralité (y compris la lecture orale et collective) pouvait fonctionner comme élément propulseur.

<sup>28</sup> IANTT, *Lieutenance Général de la Police*, Livre 3, p. 290-290v. Diogo Inácio

Pina Manique, Lieutenant Général de Police, sous l'impacte de la radicalisation de la Révolution Française, en décembre 1792, a suggéré la création des contraintes à la propagation et distribution du cité périodique par le Royaume (*ibid.* p. 290v). Il avait la notion du pouvoir exercé par la presse dans le sens de faire réagir le public lecteur, tout en diagnostiquant que, dans des cafés, des auberges, des pharmacies, des billards etc., quelques hommes utilisaient la *Gazeta de Lisboa* et d'autres journaux pour disséminer des maximes révolutionnaires. A cause de cela, il défendait des artifices pour éviter la circulation de cette « même Gazette et, ainsi, continuer à enlever des cafés, Billards, *casas de pasto* (restaurants) et *Boticas* (pharmacies), cet encouragement d'ouvrir la porte à des sujets et discours qui n'en peuvent produire que de tristes conséquences » (*ibid.* p. 291v). Manique, avec une acuité impaire, entrevoyait (et craignait !) la constitution de ce que l'on appelle la sphère publique de pouvoir. Deux ans après, en décembre 1794, en pleine guerre qui opposait, d'un côté, la France, et, de l'autre l'Espagne et le Portugal, il jugeait que la *Gazeta de Lisboa* décrivait « combien étaient bien traités et contemplés les Prisonniers Portugais par les Français », tout en racontant les infortunes des Portugais et des Espagnols. Selon lui, cette filière éditoriale était peu favorable au service de la Couronne, bien que vrai, puisque, d'un côté, l'on mettait en « crainte les vassaux » et, de l'autre, on leur disait « qu'ils étaient [bien] traités par les Français », et, encore, s'indisposait contre les Espagnols, alliés des Portugais (IANTT, *Lieutenance Général de la Police*, Livre 4, p. 235v-236).

<sup>29</sup> Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro, Collection Linhares, Document 73, I-29, 15, 27, CARTA (LETTRE) à la reine de Portugal, en demandant que lui soit fourni les moyens pour empêcher l'impression et distribution, au Portugal et ses colonies de ceuvres considérées hérétiques et antimonarchistes, avec [sic] celles de Rousseau et Voltaire. [Paris], [s.d.], p. 1-2. Je remercie vivement André Pedroso Becho pour l'indication de cet ancien manuscrit.

<sup>30</sup> *ibid.* p. 2.

<sup>31</sup> *ibid.* p. 2.

<sup>32</sup> *ibid.* p. 3.

<sup>33</sup> *ibid.* p. 4.

<sup>34</sup> *ibid.* p. 4.

<sup>35</sup> *ibid.* p. 4.

<sup>36</sup> D'après le titre 9 du Règlement du Royal Tribunal de Censure (Regimento da Real Mesa Censória), du 5 avril 1768, personne ne pourrait imprimer, réimprimer, retenir, relier, vendre ou propager ou éparpiller « au publique, à n'importe quel titre » soit « Livres, oeuvres, ou Papiers manuscrits, ou imprimés » sans l'examen du même tribunal (les manuscrits aussi auraient besoin d'être approuvés par le tribunal avant d'être propagés, sans cela, ils étaient considérés illégaux). Cela serait aussi valable pour quelconque gravures figurées (c'est-à-dire, des images), dont la publication sans l'examen par le tribunal aurait son interdiction réitéré par proclamation en 1771 (IANTT, Real Mesa Censória, Censuras, 1771, Boîte 7, numéro 21, p. 7).

<sup>37</sup> C'est connu l'épisode de la publication du livre *Medicina Teológica* (dont la composition a été occultée jusqu'en 1862, quand elle a été révélée être de Francisco de Melo Franco, né à Paracatu, Minas Gerais), déjà cité, imprimée en 1794 avec l'approbation du Tribunal Royal de la Commission Générale pour la Censure de Livres, « signée seulement par le Principal Président et par deux Députés, le Prêtre Antônio Pereira de Figueiredo et João Guilherme Muller », raison de la colère du Lieutenant Général de la Police avec le même tribunal et, il semble, de l'extinction du même par la Couronne en 1794 (IANTT, Lieutenance Général de la Police, Livre 4, p. 235-235v).

<sup>38</sup> IANTT, Lieutenance Général de la Police, Livre 5, p. 241.

<sup>39</sup> IANTT, Real Mesa Censória/ Real Mesa da Comissão Geral/ Desembargo do Paço, Boîte 1, Ordre de 10 de Juin de 1768.

<sup>40</sup> IANTT, Lieutenance Général de la Police, Livre 3, p. 280-281.

<sup>41</sup> IANTT, Lieutenance Général de la Police, Livre 3, p. 223v-225. Un mois après, il semble que Manique a abandonné cette interprétation, en racontant la version du vol, donné par l'équipage, que lui a été repassée par l'inspecteur des douanes (*ibid.* p. 242v-243).

<sup>42</sup> José Agostinho Macedo Apud Maria Teresa Esteves Payan Martins, *A Censura Literária em Portugal nos Séculos XVII e XVIII*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian/FCT, 2005, p. 628. C'est bien probable qu'ils utilisaient des titres faux et des reliures trompeuses (Luís Alberto de Oliveira Ramos, *Da ilustração ao Liberalismo*, Porto, Lello, 1979, p. 34).

<sup>43</sup> Maria Teresa Esteves Payan Martins, *A Censura Literária em Portugal nos Séculos XVII e XVIII*, Lisbonne, 2005, p. 627-628.

<sup>44</sup> *ibid.* p. 629.

<sup>45</sup> *ibid.* p. 626.

<sup>46</sup> *ibid.* p. 630.

<sup>47</sup> *ibid.* p. 632.

<sup>48</sup> Apud David Higgs, Linguagem perigosa e a defesa da Religião no Brasil da segunda metade do século XVIII, In : Maria Beatriz Nizza da SILVA (Dir.), *Cultura portuguesa na Terra de Santa Cruz*, Lisbonne, Estampa, 1995, p. 166.

<sup>49</sup> Luís Alberto de Oliveira Ramos. *Da Ilustração ao Liberalismo*, Porto, 1979, p. 29-30.

<sup>50</sup> Maria Teresa Esteves Payan Martins, *A Censura Literária em Portugal nos Séculos XVII e XVIII*, Lisbonne, 2005, p. 639.

<sup>51</sup> *ibid.* p. 639.

<sup>52</sup> IANTT, Real Mesa Censória/ Real Mesa da Comissão Geral/ Desembargo do Paço, Livre 15, p. 45v.

<sup>53</sup> Sur ce sujet, voyez: Luís Alberto de Oliveira Ramos. *Da Ilustração ao Liberalismo*, Porto, 1979, p. 28-33.

<sup>54</sup> IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 4, p. 222v-223.

<sup>55</sup> IANTT, Real Mesa Censória/ Real Mesa da Comissão Geral/ Desembargo do Paço, Boîte 188.

<sup>56</sup> Dans la décennie 1770, Lafões a eu d'autres livres interdits et retenus à la douane.

<sup>57</sup> IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 5, p. 254v-255.

<sup>58</sup> *ibid.* p. 246. Le ministre de Suède a eu une cargaison de livres confisquée en 1790. Le Lieutenant s'a refusé de libérer sa livraison, malgré l'ordre reçue dans ce sens, sans que le Secrétaire Luís Pinto de Souza ait examiné la liste des titres (IANTT, Lieutenance Général de la Police, Livre 3, p. 126).

<sup>59</sup> IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 5, p. 254v-255.

<sup>60</sup> IANTT, Real Mesa Censória, Boîte 5, Avis Numéro 44.

<sup>61</sup> IANTT, Real Mesa Censória, Boîte 5, Avis Numéro 99.

<sup>62</sup> IANTT, Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 119, p. 160.

<sup>63</sup> Vanda Anastácio, *A Marquesa de Alorna (1750-1839)*, Lisbonne, 2009, p. 95-99.

<sup>64</sup> João Pedro Ferro, *O processo de José Anastácio da Cunha na Inquisição de Coimbra (1778)*, Introduction, transcription et notes par João Pedro Ferro, Lisbonne, Palas Editores, 1987, p. 146-147.

<sup>65</sup> *ibid.* p. 146-147.

<sup>66</sup> João Jardim de Vilhena, 'A Martinhada': uma raridade bibliográfica (Separata

do *Boletim da Biblioteca*, vol. XVI), Coimbra, Biblioteca da Universidade, 1943, p. 7.

<sup>67.</sup> *ibid.* p. 7.

<sup>68.</sup> *ibid.* p. 7.

<sup>69.</sup> *ibid.* p. 7 ; p. 10. Selon d'autres informations, dans le livre il y a des personnages comme « des prostituées, des mendiants, des poètes de la rue, des clochards et des voleurs » ; le protagoniste c'est le Frère Martinho de Barros, le confesseur du roi João V. Le frère aurait un appetit sexuel insatiable et « posséderait un attribut viril de proportions colossales », un homme de « sensualité brutale » (Carlos Luna, Caetano José da Silva Sout-Maior. Um alentejano na Corte de D. João V e uma figura popular em Lisboa. Disponible en: [http://estrolabio.blogspot.com/2010/06/caetano-jose-da-silva-souto-maior-um\\_28.html](http://estrolabio.blogspot.com/2010/06/caetano-jose-da-silva-souto-maior-um_28.html) . Accédé en: 11/04/2010 Vers 1798, à Salvador, ce livre a été prêté par Luís Pires au pharmacien Joaquim Manuel da Silva (*A Inconfidência da Bahia, devassas e seqüestros, Separata de Anais da Biblioteca Nacional*, Rio de Janeiro, Biblioteca Nacional, 1931, vol. 1, p. 72).

<sup>70.</sup> João Jardim de Vilhena, 'A Martinhada' : uma raridade bibliográfica, Coimbra, 1943, p. 11.

<sup>71.</sup> *ibid.* p. 9-10.

<sup>72.</sup> *ibid.* p. 9-10.

<sup>73.</sup> *ibid.* p. 8-10

<sup>74.</sup> IANTT, Real Mesa Censória, Censures, Boîte 7, 1771, Avis Numéro 21.

<sup>75.</sup> *ibid.* p. 2.

<sup>76.</sup> *ibid.* p. 2v.

<sup>77.</sup> *ibid.* p. 2v-3.

<sup>78.</sup> Les *novísimos* sont : la mort, le Jugement Final, l'Enfer et le Paradis.

<sup>79.</sup> *ibid.* p. 3.

<sup>80.</sup> Jean Delumeau, *A Confissão e o Perdão*, Traduit par Paulo Neves, São Paulo, Companhia das Letras, 1991, p. 47-57.

<sup>81.</sup> IANTT, Inquisition de Lisbonne, Procès Numéro 6192, sans page.

<sup>82.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>83.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>84.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>85.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>86.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>87.</sup> *ibid.* sans page.

<sup>88.</sup> IANTT, Lieutenant Général de Police, Livre 3, p. 247-248 et Diogo Ramada Curto, *Cultura escrita. Séculos XV a XVIII*, Lisbonne, 2007, p. 263.

<sup>89.</sup> IANTT, Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 125, p. 131v.

<sup>90.</sup> IANTT, Lieutenant Général de Police, Livre 4, p. 93.

<sup>91.</sup> IANTT, Real Mesa Censória/ Real Mesa da Comissão Geral/ Desembargo do Paço, Registo de licenças, provisões, avisos, ordens e editais expedidos pela mesa, Livre 18, p. 362-364 (Je remercie Marcia Abreu de m'avoir cédé ce document). L'œuvre de Raynal semble avoir été souvent présente parmi les livres défendus qui entraient dans le Royaume. Il est connu que le Dr. José Pereira Ribeiro, qui a étudié à l'Université de Coimbra, a apporté le même ce livre au Minas Gerais, avant 1788. En 1820, le censeur João Pedro Ribeiro a analysé la réquisition du bachelier João (ou José) Pereira da Silva Sousa e Meneses pour publier le livre « Mémoire sur les Minas », où il y avait des citations de l'oeuvre de Raynal. Selon le censeur, d'un côté, ces citations étaient moins « décentes » et, par conséquence, il a suggéré leur substitution au demandeur et, d'un autre côté, comme les « passages cités sont innocents et étrangers aux causes de l'interdiction de cette œuvre dans le Royaume – et d'ailleurs, intéressantes au sujet – il semble qu'il

suffirait de remplacer le nom de l'œuvre et le titre d'un Auteur célèbre [c'est à dire, supprimer le nom de Raynal]» – IANTT, Real Mesa Censória/ Real Mesa da Comissão Geral/ Desembargo do Paço, Requerimentos etc., Boîte 93, João Pereira da Silva Sousa e Meneses – 1820, III, 17 (48). Cela montre que le demandeur a lu cette œuvre interdite, étant l'un de plus à confirmer sa circulation. D. Rodrigo de Souza Coutinho, ministre du Prince D. João entre 1796 et 1803 et, puis, entre 1807 et 1812, a été l'autre lecteur de cette œuvre, au monde luso brésilien.

<sup>92</sup>. IANTT, Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 120, p. 18-18v.

<sup>93</sup>. IANTT, Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 123, p. 114-115v.

<sup>94</sup>. IANTT, Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 320, p. 331.

<sup>95</sup>. IANTT, *ibid* p. 308-326.

<sup>96</sup>. IANTT, Inquisition de Lisbonne, Cahier du Promoteur Numéro 134, p. 11.

<sup>97</sup>. *ibid.* sans page.

<sup>98</sup>. IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 3, 294v-296v

<sup>99</sup>. IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 4, 232-236v.

<sup>100</sup>. *ibid.* p. 238-238v.

<sup>101</sup>. IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 3, 294v-296v.

<sup>102</sup>. IANTT, Lieutenance Général de Police, Livre 5, p. 166v-167 ; Inquisition de Coimbra, Cahier du Promoteur Numéro 123, p. 88-89 ; et Inquisition de Lisbonne, Cahier du Promoteur Numéro 133, p. 20.

<sup>103</sup>. *L'Espion Turc ou l'espion du Grand Seigneur dans les Cours des Princes Chrétiens*. Lond. 1743. 7 vol. in 12°, satire épistolaire écrite par Giovanni Paula Marana, supprimée par la publication publique du 24 septembre 1770.

<sup>104</sup>. IANTT, Inquisition de Lisbonne, Cahier du Promoteur Numéro 129, p. 215v-216.



# Le Commerce Transatlantique de Librairie

Campinas-SP-Brasil, pp. 251-257, 2012

---

## CONCLUSIONS

**Diana Cooper-Richet**

(Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)

Le colloque intitulé « Le commerce transatlantique de librairie, un des fondements de la mondialisation culturelle (France-Portugal-Brésil, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) », qui s'est tenu à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines les 9 et 10 septembre 2010, a été d'une grande richesse tant par le contenu des communications, que par les débats auxquels elles ont donné lieu. Les conclusions qu'il est possible d'en tirer, et les questions qu'il pose, sont de trois ordres. Ce colloque a-t-il répondu aux objectifs qui lui avaient été fixés, au départ, par les organisateurs ? Quels sont les résultats scientifiques auxquels cette rencontre a permis d'arriver ? Enfin, quelles sont les lacunes que révèlent ces travaux, étant entendu que les failles pointées ne manqueront pas de se transformer en autant de pistes de recherche nouvelles qui seront suivies et développées, dans les années à venir, au sein du vaste projet piloté par Marcia Abreu et Jean-Yves Mollier : « La circulation transatlantique des imprimés et la mondialisation de la culture au XIX<sup>e</sup> siècle » ?

Concernant les objectifs assignés à cette rencontre, il y avait tout d'abord, la période concernée. En effet, le choix de la « longue durée », du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle compris, était délibéré même s'il était supposé que le XIX<sup>e</sup> siècle était, sans aucun doute, le mieux connu et le plus travaillé. L'une des autres idées de départ consistait à encourager les études amples, afin d'éviter la superposition de trop nombreuses monographies, même si, les historiens le savent, le passage par le travail monographique est souvent inévitable.

A l'origine, les organisateurs de ce colloque avaient la volonté de voir pris en compte les différents acteurs de ces échanges transatlantiques dans leur grande diversité : les libraires-éditeurs, les imprimeurs, les patrons de presse, les directeurs de revues, les écrivains, les traducteurs, tout comme les journalistes, mais également les institutions et les lieux qui contribuent à la circulation des imprimés : les cabinets de lecture et les salons littéraires, les bibliothèques, les cafés, les cercles, de même que les librairies, sans oublier les nombreux types de support qui portent les textes : la littérature de *cordel*, les chansons, les brochures, les journaux, les manuels scolaires, les livres pratiques, les romans....

Ils avaient souhaité que l'accent soit mis sur une approche transnationale dans l'étude de ces échanges. Ils espéraient apprendre à mieux connaître, par exemple, les chemins parcourus par les journaux en portugais imprimés à Paris que l'on retrouve au Portugal et au Brésil, ou encore les modes de fonctionnement des éditeurs et des libraires impliqués dans ce commerce international, enfin leur curiosité allait également vers le destin des textes, de la langue dans laquelle ils avaient été écrits et, aussi, vers les traductions et les traducteurs.

Ils avaient le rêve de pouvoir aboutir à des résultats chiffrés. Si la quantification demeure un exercice difficile qui nécessite des séries de données fiables, il eut été intéressant de savoir combien de quintaux de livres partaient vers l'Amérique Latine, quels ouvrages, sur quels bateaux, vers quelles destinations et à quelles dates. De même, ils espéraient aller au plus près de la circulation des idées en mesurant la vitesse de circulation des textes d'un continent vers un autre, mais aussi la célérité de circulation interne des écrits du port d'entrée, Rio par exemple, vers les provinces les plus reculées. Tout ceci devait, à leurs yeux, pouvoir être cartographié, dans le but de retracer les chemins empruntés par les imprimés.

Enfin, l'une des hypothèses de départ était que ce commerce transatlantique des imprimés, qui implique au moins 5 pays – France, Royaume-Uni, Belgique – pays qu'il ne serait hasardeux de négliger dans ce panorama, comme l'a très bien montré la contribution de Nelson Schapochnik - Portugal et Brésil – constituait l'un des fondements de la mondialisation de la culture, les travaux de Serge Grusinski sur les siècles précédents en témoignent, et qu'une réflexion commune sur ce sujet permettrait d'avancer sur le terrain des phénomènes d'internationalisation culturelle.

Quels sont, au regard de ces ambitions, sans doute trop grandes, les résultats obtenus au cours des journées de septembre 2010 ?

Du point de vue de la chronologique, il apparaît comme évident que le XVIII<sup>e</sup> siècle a été le parent pauvre de ces travaux, puisque seulement deux communications, celles de Luis Carlos Villalta et de Joao Luis Lisboa s'y sont véritablement consacrées. Le XIX<sup>e</sup> siècle, comme prévu a été clairement favorisé avec douze communications, contre sept seulement pour le XX<sup>e</sup>. La connaissance acquise sur les circulations transatlantiques au XIX<sup>e</sup> siècle est donc très supérieure à celle engrangée à propos des XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Pour ce qui est de la dimension transnationale des travaux de ce colloque, l'approche a été, semble-t-il, assez bonne. En effet, la plupart des communications ont tenté de prendre en compte cet aspect du commerce du livre. Il est néanmoins clair que la réflexion sur cette thématique mériterait, dans les années à venir, d'être approfondie, avant de pouvoir tirer des conclusions plus générales sur ce phénomène complexe et encore peu étudié.

Les résultats de ce colloque sont, dans leurs grandes lignes, le reflet des trois grands axes autour desquels il avait été organisé : les libraires-éditeurs des deux mondes, la presse et les revues, les dialogues interculturels. En ce qui concerne le premier axe, les avancées les plus importantes sont, sans doute, celles qui permettent une plus grande familiarisation avec les éditeurs français pionniers, arrivés au Brésil dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, souvent après un passage par le Portugal, du rôle qu'ils ont joué dans la circulation transatlantique des textes, dans un sens comme dans l'autre, de l'Europe vers l'Amérique et inversement. Martin et Dalbin, étudiés par Marcia Abreu, en fournissent une belle illustration. Ces hommes ont vraiment été à l'honneur tout au long des séances de ce colloque. Pour le XX<sup>e</sup> siècle, l'étude de la maison Corrêa, menée par Giselle Martins Venancio est utile, car elle permet d'entrevoir la circulation des textes au cours d'une période plus récente. L'évolution de l'édition universitaire présentée par Plinio Martins Filho, de même que la question de la légitimation des littératures périphériques, abordée par Gustavo Sora, ouvrent également de nouveaux champs de recherche.

Sur la presse, les journaux et les revues, rubrique générique dans laquelle il faut sans aucun doute insérer les « nouvelles à la main », présentées Joao Luis Lisboa, il y a eu trois communications pour chacune des deux grandes catégories de supports, mais deux revues sont apparues comme figurant au centre des préoccupations brésiliennes. Il est maintenant établi que la *Revue des deux mondes* – avec trois interventions y faisant spécifiquement référence – a servi de modèle matriciel, mais également de réservoir de contenu culturel, pour de nombreuses

publications intellectuelles lusophones. Quant à la *Revue britannique*, son influence au Brésil a, sans aucun doute, été sous-estimée jusqu'ici. Les organes de la presse populaire brésilienne, plus particulièrement les almanachs, sur lesquels Mateus Henrique de Faria Pereira s'est penché, dans leurs rapports avec leurs homologues français ont également été bien étudiés. Quant aux transferts de genres, de stratégies éditoriales, d'œuvres, de textes vers le Brésil, à partir des différents médias français, ils sont désormais mieux cernés grâce à ce qu'en ont dit José Cardoso Ferrao Neto et Valéria Guimarães.

Le troisième axe, consacré aux dialogues interculturels aurait pu, en réalité, englober l'ensemble des communications – il était, cependant, impossible de les ranger toutes dans cette seule rubrique – tant cette dimension a été au cœur de toutes les réflexions. Cette thématique est présente dans les études menées par Eliana de Freitas Dutra et Katia Camargo sur l'évolution des représentations du Brésil dans la *Revue des deux mondes*, mais aussi dans celle des chemins empruntés par les romans anglais pour arriver au Brésil. Maria Eulalia Ramicelli a montré dans ses recherches le rôle joué par la très parisienne *Revue britannique* dans l'introduction, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de la littérature d'outre-Manche au Brésil. Ces dialogues interculturels, ne s'opèrent pas seulement entre la France et le Brésil, ils font également le détour par l'Angleterre, la Belgique, comme nous le montre Nelson Schapochnik avec la circulation des contrefaçons, et le Portugal. Il est aussi maintenant établi avec certitude, pour le XIX<sup>e</sup> siècle, que les auteurs les plus impliqués dans ce dialogue des cultures sont Walter Scott, Charles Dickens pour le Royaume-Uni, comme l'a prouvé depuis longtemps Sandra Guardini Texeira Vasconcelos et, pour, la France, Alexandre Dumas, comme le montre le travail présenté par Lucia Granja.

En dépit de ces apports nombreux et intéressants, ce colloque n'a néanmoins pas répondu à tous les espoirs qui avaient été placés en lui. Le sujet était, sans doute, à la fois trop vaste et trop difficile à appréhender dans toutes ses dimensions ce qui justifie pleinement le lancement d'un grand projet de recherche.

La première faiblesse de cette rencontre vient d'une approche encore trop souvent monographique du champ à analyser. Il faudra, dans l'avenir, s'efforcer d'aborder les sujets liés à la circulation transatlantique des imprimés avec une plus grande largeur de vue, en mettant toujours les travaux entrepris en parallèle avec d'autres recherches similaires menés dans d'autres pays et d'autres régions, voire de mutualiser entre chercheurs, travaux et réflexions.

Si le XVIII<sup>e</sup> siècle est notoirement moins riche sur le plan de l'édition, ce que reflète l'intérêt limité porté sur lui par les participants à ce colloque, il est néanmoins nécessaire d'en savoir plus sur les prémisses du XIX<sup>e</sup>, siècle qui, lui, joue un rôle fondamental dans la mise en circulation des imprimés d'un côté à l'autre de l'océan. De ce point de vue, l'importance accordée par le colloque au XIX<sup>e</sup> siècle, montre que l'enjeu de ces cent années a été mesuré. Par contre, le XX<sup>e</sup> siècle manque d'éclairage, et de ce point de vue, il faut remercier Gustavo Sora pour son travail sur les foires du livre. Il reste donc beaucoup à faire sur le siècle dernier.

Du côté de la quantification, de la cartographie et des temporalités, les avancées sont d'une grande modestie. Seuls, Valéria Guimarães et Joao Luis Lisboa se sont essayés à l'évaluation précise des temporalités de la circulation des écrits. Dans ce domaine, tout reste à faire et il est clair que pour avancer solidement sur la question de l'internationalisation de la culture, il sera nécessaire de répondre à quelques unes de ces questions fondamentales.

Certains des acteurs de ces circuits d'échange ont été négligés, voire oubliés. C'est le cas des imprimeurs, que Nelson Schapochi connaît bien (notons que Marisa Midori Deaecto a mentionné le fait que Garraud était typographe de formation, même s'il a peu exercé son métier d'origine par la suite), des patrons de presse, des directeurs de revues, des traducteurs, dont l'importance a été soulignée par Sandra Guardini Texeira Vasconcelos, de même que des journalistes, même si Katia Camargo a présenté un type un peu particulier de journalistes que sont les hommes de lettres qui écrivent dans la *Revue des deux monde*. Les lieux de mise en circulation des textes ont été peu ou pas étudiés. Les cafés, les salons, voire les bibliothèques jouent un rôle qui n'a pas été mis en lumière. Le très intéressant travail de recherche et de catalogage effectué, par la Bibliothèque Publique de l'Etat de Pernambuco, sur son fonds français, essentiellement du XIX<sup>e</sup> siècle, serait à prendre en considération. Les chercheurs de ce groupe mériteraient, sans aucun doute, d'être associés aux recherches futures sur ces objets. D'une certaine façon, la carence est la même en ce qui concerne les supports. Quelles nouvelles données le colloque a-t-il apporté sur la littérature de *cordel*, les brochures, les chansons, les livres moins nobles, comme les ouvrages pratiques ? Peu de choses en vérité. Par contre, grâce à Gabriella Pellegrino Soares la question des manuels scolaires et celle, difficile, de la lecture dans sa dimension transnationale n'a pas été absente. Abordée par José Cardoso Ferrao Neto, par le biais de la radio, la question de

l'oralité devra être approfondie, tant elle ne peut-être sous-estimée lorsqu'il s'agit du Brésil.

Parmi les questions ardues, mais très importantes pour la compréhension des phénomènes de circulation des idées et de transferts culturels, il y a toujours, récurrente, celle de la réception. Cette difficulté explique, sans doute, le peu de communications qui ont, comme celle de Katia Camargo, osé aborder cette délicate question. Enfin, il faut souligner qu'il manque des travaux sur la circulation des textes dans d'autres langues que le français, le portugais et l'anglais, l'allemand notamment.

Au terme de ce colloque transnational, réunissant des chercheurs d'au moins quatre pays et de plusieurs disciplines – études littéraires, linguistiques, historiques, anthropologiques –, il est légitime de se demander s'il a été à l'origine d'avancées nouvelles sur la question, tant débattue, de la mondialisation culturelle.

Il semble que se dessine progressivement, un vaste circuit, au sein duquel les imprimés – longtemps les porteurs essentiels de la culture – évoluent. Ce parcours géographique est plus que triangulaire, et peut-être bien plus étendu que ce que ce colloque le laisse entrevoir. Les pays germaniques n'en feraient-ils pas partie également ? *Quid* du reste de l'Amérique du Sud ? Les collègues mexicains et colombiens ont montré que la mondialisation de la culture passait aussi par leurs pays, puisque les journaux mexicains pour enfants du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle s'inspiraient, pour ne pas dire imitaient, ceux qui étaient conçus et publiés en France. En Colombie, à la même époque, dans les cabinets de lecture des villes de province, les abonnés pouvaient lire les journaux anglais qui arrivaient régulièrement avec les dernières nouvelles d'Europe. Les travaux présentés à l'Université de Saint-en-Yvelines, montrent à quel point la presse, au sens large, est un support adapté à la circulation internationale de la culture et donc à sa mondialisation. A la fois, rapide, bon marché et souple, elle est adaptable à toutes les situations. L'étude de la presse dans toutes ses dimensions est donc, sans doute, essentielle à la compréhension de ces phénomènes.

Enfin, si l'importance d'un certain nombre d'acteurs, tels que les « passeurs culturels internationaux ou mondialisés » a été entrevue, il s'agira dans un futur proche d'aller plus loin. Ces hommes et leurs descendants, comme Martin, Dalbin, Bertrand, Garraux étudié par Marisa Midori Deaecto, dont le modèle était Pierre Larousse, Aillaud – cher à Anibal Bragança –, ou encore Bossange, pour la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et pour le XX<sup>e</sup> siècle l'intéressante figure de l'éditeur Roberto Alvin Corrêa, campée par Giselle Martins Venancio, jouent un

rôle essentiel dans la mise en mouvement et dans l'orchestration de ces circuits.

Ce colloque a été foisonnant et fertile. Au-delà de son apport propre, il ouvre sur des objets et des questionnements renouvelés. Le collectif de chercheurs, réunis à l'initiative des universités de Campinas et de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, trouvera là de multiples raisons de poursuivre et d'amplifier ses travaux.

#### Ficha técnica

Divulgação	Publicações IEL-UNICAMP
Montagem	Publicações IEL
Editoração	In design
Formato	16 x 23 cm
Mancha	12 x 19 cm
Tipologia	Constantia 11/13,2
Numero de páginas	258
Tiragem	online